REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

A. ERNOUT

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

ET

P. CHANTRAINE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

ANNÉE ET TOME XXVI

(78e de la collection)

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

—

1952

TOUS DROITS RÉSERVÉS

MAIESTAS ET GRAVITAS

DE QUELQUES DIFFÉRENCES ENTRE LES ROMAINS ET LES AUSTRONÉSIENS

Le légitime effort pour recueillir et classer, dans la religion romaine, les éléments inférieurs, plus magiques que religieux, qu'elle contient certainement, s'est développé, dans le dernier quart de siècle, avec des ambitions croissantes. En Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Scandinavie, en France, des savants ont été frappés du nombre et de l'importance des faits que leur révélait l'enquête et, combinant cette impression avec certains enseignements de l'ethnographie sur les peuples dits primitifs, l'orientant aussi d'après l'idée qu'ils se faisaient de la préhistoire de la société romaine, ils en sont arrivés à former une véritable doctrine qui séduit de jeunes esprits, et même quelques autres, moins jeunes. Suivant cette école, la religion romaine des temps historiques serait encore tout près de ses origines, d'origines très humbles ; ce n'est que tardivement, presque sous nos yeux, et sans jamais atteindre un plein succès, que les Romains seraient parvenus à dégager quelques dieux du vaste et larvaire champ de « forces » — de *mana*, localisé plutôt que personnalisé — dans lequel ils pensaient vivre et qu'ils ressentaient intensément.

Cette tentative d'interprétation, même si, comme je le crois, elle est fausse dans le principe et dans beaucoup de détails, reste la bienvenue. Elle oblige à considérer, avec plus d'attention et sous un jour nouveau, des légendes, des actes rituels, des formules, tout un vocabulaire auxquels les latinistes étaient trop habitués pour y prendre intérêt. Poussée par des savants aussi érudits que hardis et logiques, elle provoque des discussions qui ne peuvent être qu'éclairantes et fécondes.

Je ne veux pas ici l'examiner dans son ensemble, ni même dans ses principaux aspects [1]. Me bornant à une partie de l'idéologie qui n'est pas proprement religieuse, et à deux termes précis que le plus actif des dynamistes contemporains, M. H. Wagenvoort, professeur de latin à l'Université d'Utrecht, a récemment commentés et où il a cru découvrir des traces évidentes, démonstratives, de « primitif », je

1. J'ai esquissé cette discussion dans *l'Héritage indo-européen à Rome*, 1949, pp. 49-65. Je reviendrai encore sur l'inadmissible équation *numen* = *mana*, que j'ai déjà examinée dans plusieurs conférences du Collège de France (1950-51). Cf. aussi *RHR*, CXXXIX, 1951, p. 209, n. 4 et le dernier chapitre (" Quelques caractères des dieux romains ") de mes *Dieux des Indo-Européens*, sous presse (Presses Universitaires de France).

voudrais faire sentir qu'ils correspondent à des conceptions spécifiquement romaines, fort évoluées, orientées à l'inverse de ce qu'on nous présente. Ces termes sont *maiestas* et *gra itas* [1]. Nul n'en contestera l'importance dans la cité de Caton et d'Auguste.

*
* *

Il faut bien reconnaître que, lorsque nous employons le mot français « majesté », nous ne savons pas exactement ce que nous disons et que c'est même la difficulté que nous aurions à le définir qui fait pour nous la valeur expressive du mot. « La majesté du lieu où je parle... », « La majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus... », « La majestueuse beauté d'une vertu toujours constante... » : à travers les nobles évocations de Bossuet, l'écolier sent rayonner une force d'un genre inouï, efficace par sa seule présence, irréductible à un nombre fini de composantes : une sorte de *mana*. C'est que, lorsqu'il dit « majesté », notre écolier parle latin, mais un latin déraciné. Tel n'était pas, bien entendu, le cas des Romains : le rapport de *maiestas* à *maior, maius*, leur était évident et ce mot, vague et mystérieux pour nous, avait pour eux une valeur précise. S'il était déjà chargé de prestige — disons, pour suivre la mode : s'il dégageait déjà du mana —, ce n'était là, en tout cas, qu'un effet secondaire et les Romains l'avaient créé pour un autre office, pour désigner une certaine forme de supériorité. Le reste est venu par surcroît : *habet enim uenerationem iustam*, dit fort bien Cicéron [2], *quicquid excellit*. Le sens original s'est estompé au cours de l'histoire, par suite de cette *ueneratio* même, par des applications poétiques et généreuses du mot, enfin par l'éloignement de l'étymologie ; il s'est alors opéré une sorte de renversement d'équilibre, le « rayonnement » devenant l'essentiel du concept aux lieu et place de son ancien contenu positif.

Le sens fondamental de *maiestas* peut se résumer dans les caractères suivants, dont les trois premiers sont nécessaires et solidaires :

1° La *maiestas* est attribuée non à un individu, mais à une catégorie d'êtres définie soit par son extension (groupe, collectivité, pluriel), soit par sa compréhension (type) ;

2° La *maiestas* n'est pas une qualité absolue, mais un rapport ; elle suppose que diverses catégories d'êtres, senties comme homogènes, ont été mises en hiérarchie, classées à des rangs différents, mais tous

1. Chap. IV (*Grauitas and Maiestas*) de *Roman Dynamism, Studies in ancient Roman thought, language and custom*, Oxford, 1947. L'original avait paru en hollandais en 1941, sous le titre *Imperium*. Cf. mon compte rendu de ce livre, *RHR*, CXXXVIII, 1950, pp. 224-226.

2. *De natura deorum*, I, 17.

de même signe, tous estimables ; *maiestas* désigne alors le rang supérieur qu'occupe une catégorie par rapport à une ou à plusieurs autres ;

3° Cette hiérarchie et ce rang supérieur sont considérés comme fondés en nature ou en raison ; par conséquent la *maiestas* est stable (sauf rajeunissement des mœurs, des formes politiques...) ; elle ne peut qu'être respectée par les intéressés et par les spectateurs de bonne foi ; c'est une faute grave, attentatoire à l'ordre intellectuel et moral, que de la contester ;

4° Accessoirement : la *maiestas* s'exprime parfois par des marques extérieures, concernant notamment *nomen, faciem, uestem.*

Dans un de ses emplois le plus anciennement attestés, *maiestas* sert à situer les dieux par rapport aux hommes. Dans l'*Egisthe* de Livius Andronicus — le plus ancien témoignage —, la divinité elle-même se qualifie déjà, au-dessus de l'action dramatique, par les mots « *maiestas mea* » [1]. Et telle est bien la règle de sa position : si les dieux ne sont pas *maiores* et le reste des êtres, à commencer par les hommes, *minores*, le mot « dieu » n'a pas de sens ; et si les hommes ne reconnaissent pas, ne respectent pas ce rapport (que les Indiens rangeraient dans le *dharma* cosmique), il y a crime, mais il y a surtout aberration, déraison. Tel est l'enseignement de l'ode fameuse où Horace explique au peuple romain le mécanisme très simple de sa puissance et de ses malheurs :

Dis te minorem *quod geris, imperas* :
hinc omne principium, huc refer exitum... [2]

Se conduisant ainsi, le peuple romain ne reçoit le choc d'aucun mana ; il fait un acte *intellectuel* par lequel il reconnaît l'existence d'une classification naturelle et se place dans cette classification. Inversement un des arguments par lesquels un des interlocuteurs du *De diuinatione* [3] pense justifier ces techniques incertaines est que, si les hommes ont intérêt à être prévenus, les dieux de leur côté *non hoc alienum ducunt maiestate sua* : *nihil est enim beneficentia praestantius.* Avec le même sens comparatif et rationnel, Ovide écrira dans les *Pontiques* [4] : *Di quoque* (comme Agamemnon, comme les héros des cycles épiques),

di quoque carminibus, si fas est dicere, fiunt,
tantaque maiestas ore canentis eget...

1. Fragm. 8 (Ribbeck). — Il est remarquable que ni les fragments d'Ennius, ni Plaute, ni Catulle, ni Tibulle, ni Properce, ni Manilius n'ont *maiestas* ; on n'en lit que trois exemples dans Lucrèce, un dans Virgile. Il y en a déjà dix dans Ovide. Au bout de l'évolution, il y en aura dix-sept dans Claudien. Parmi les prosateurs, Salluste ne l'emploie que deux fois.

2. III, 6, 5-6.

3. I, 38.

4. IV, 8, 55-56.

Cet emploi, très important, au point que le *Glossaire* de Philoxène traduit *maiestas* par θειότης [1], n'est pas le seul. L'œuvre de Virgile ne contient qu'une fois le mot, mais dans un texte instructif, à la fin de l'*Enéide* [2].

Junon cède enfin aux remontrances de Jupiter, ne s'oppose plus à Enée, accepte que les Troyens s'unissent aux Latins pour former le peuple d'où sortira Rome. Elle ajoute pourtant une prière restrictive [3] :

Je t'adjure, au nom du Latium, au nom de la *maiestas* des hommes qui sont tiens : au moment où, par un heureux mariage, ils font la paix et fixent les clauses du traité qui les unira, n'ordonne pas que les *Latini* indigènes changent leur vieux nom pour devenir des *Troes* ou des *Teucri*, ni qu'ils changent de langage, ni qu'ils modifient leur vêtement. Ce qui existera, que ce soit le *Latium*, que ce soit, pendant des siècles, des rois « albains », que ce soit une race « romaine », rendue puissante par un courage « italique ». Troie a disparu, permets qu'elle ait disparu avec son nom.

Que veut dire Junon ? M. Wagenvoort suggère [4] de comprendre ici *maiestas* comme « the mana of the ruling tribe » et cite le témoignage d'un ethnographe d'après lequel, pour exprimer qu'ils sont dominés par les Britanniques, les Maoris de la Nouvelle-Zélande disent qu'ils sont « sous le mana des Britanniques [5] ». En réalité, les situations et les intentions sont bien différentes. Certes les Maoris, comme Junon, parlent de l'inégalité de deux peuples, de la supériorité de l'un sur l'autre ; mais les Maoris constatent un *fait* historique, la conquête passée, continuée, absorbante, de leur île par les Britanniques, et *concluent* de ce fait que le mana (notion usuelle chez eux) des conquérants est plus efficace que le leur ; Junon rappelle un *droit*, une situation de droit insérée dans l'ordre du monde, antérieure à l'événement historique et qui *doit le diriger* : parce que les Latins, le Latium possèdent le culte de *Iuppiter Latiaris* (telle est l'allusion de *tui*), ils sont solidaires de Jupiter, et même ses descendants, puisque Latinus descendait de Saturne, le père de Jupiter (cf. En. VII, 45-49) ; ils ont, dans la hiérarchie des peuples, un rang supérieur aux Troyens, simples protégés de Vénus ; ce qui les caractérise, leur nom [6], leur langage, leurs usages, notamment vestimentaires, ne doit donc pas céder (ici : disparaî-

1. Quand il s'agira de politique, Polybe (XXI, 32), dira, avec une égale insuffisance, δυναστεία.

2. XII, 820-828.

3. Cette traduction, comme celles qui suivront, ne vise qu'à faire saillir les articulations logiques du texte, dont elle défigure les beautés.

4. *Op. cit.*, p. 125 : « Maiestas populi, in the primitive sense, is the *mana* of the ruling tribe. »

5. LEHMANN, *Mana*, p. 32 : « The Maori also express the fact that they are now under English rule [maiestas !] in this way ; they declare that they are under the *mana* of the English, and as the number of Europeans in New Zealand increases and the actual proprietary rights devolve more and more on Europeans, so their fear grows that this will lead to a complete absorption of their *mana* by the intruders ».

6. *Maiestas* et *nomen* : Ovide, *Art d'aimer*, III, 407 ; *maiestas*, *nomen* et *facies* : *Métamorphoses*, IV, 540-541...

tre) devant le nom, le langage, les usages du peuple — peut-être militairement plus fort : *peu importe* — qui va leur être associé. Il n'y a que peu de mystique dans tout cela, encore moins de magie, ni de mana, mais bien un raisonnement, par lequel des conséquences sont tirées, dans le monde des hommes, de la hiérarchie naturelle des dieux : *pro* [1] *maiestate tuorum...*

On sait combien est important cet usage de *maiestas* dans les rapports entre peuples, au profit du peuple romain : Rome, héritière du Latium que Junon vient de rattacher habilement à Jupiter, Rome qui a eu soin de tourner à son profit le culte de Jupiter Latiaris, Rome est surtout forte, directement, des auspices et de la protection permanente de Jupiter (Stator, Feretrius, Victor...) et d'une solidarité souvent rappelée avec le dieu du Capitole. Aussi sa *maiestas* n'a-t-elle pas été la conséquence fortuite, mais la justification presque juridique, presque rationnelle, de son accroissement et de son empire [2], pour lesquels sa force militaire n'a été qu'un moyen [3]. Qu'on se reporte aux formules du *foedus iniquum*, à la lucide explication qu'en a donnée le jurisconsulte Proculus [4] :

> Un peuple *liber* est un peuple qui n'est pas soumis au pouvoir (*potestati subiectus*) d'un autre peuple ; peu importe qu'il soit ou non allié (*foederatus*), qu'il soit venu dans l'amitié romaine par un traité égal (*aequo foedere*) ou que le traité ait spécifié que ce peuple doit observer gentiment (*comiter*) la *maiestas* de l'autre peuple.
>
> On emploie cette formule pour signifier qu'un des deux peuples est supérieur, mais non pour signifier que l'autre n'est pas libre : de la même manière que nous savons bien que nos clients sont des hommes libres bien qu'ils ne soient pas nos égaux par le prestige, le rang ni les forces, de même, les peuples dont nous disons qu'ils doivent observer gentiment notre *maiestas*, il faut comprendre que ce sont des peuples libres.

Si l'on tient à voir du mana dans le rapport naturel de positions qu'exprime ici *maiestas*, il faudra qu'on explique aussi les rapports du *patronus* et du *cliens* par le mana supérieur du *patronus*, audace à

1. *Pro* : « en raison de, en proportion de », autant que « au nom de ».

2. Horace, *Odes*, IV, 15, 14 et suiv. : (les vertus par lesquelles) *Latinum nomen et Italae creuere uires famaque et imperi porrecta maiestas...* ; Tite-Live, XXXVIII, 11 : *imperium maiestatemque populi Romani gens Aetolorum conseruato sine dolo malo.*

3. C'est ce que ne comprend pas le Carthaginois Hannon quand, pour détacher les sénateurs de Nola de l'alliance de Rome, alors en grande difficulté, *Hannibalis uirtutem fortunamque extollit, populi Romani obterit senescentem cum uiribus maiestatem* (Tite-Live, XXIII, 43, 10). Les gens de Nola, eux, savent que l'affaiblissement ne touche pas à la *maiestas* ni aux devoirs qu'elle comporte ; ils ont, avec Rome, un vieux traité dont ils sont contents, et ils s'y tiennent : *multos annos iam inter Romanum Nolanumque populum amicitiam esse, cuius neutros ad eam diem paenitere ; et sibi*, si cum fortuna mutanda fides fuerit, *sero iam esse mutare... Cum iis* (la garnison romaine) *qui ad sese tuendos uenissent omnia sibi et esse consociata et ad ultimum fore* (44, 1-2).

4. Proculus, *Digeste*, XLIX, 15, 7, 1 ; cf. Cicéron, *pro Balbo*, 36 : « Quand une clause commande que la *maiestas* d'un des deux peuples soit observée et qu'aucune clause semblable ne concerne l'autre peuple, il est évident que le premier, celui dont la *maiestas* est affirmée et garantie par la sanction du traité, est placé dans une condition, dans un régime juridique supérieur à ceux de l'autre (*in superiore condicione causaque ponitur*) ».

laquelle aucun primitiviste, que je sache, ne s'est encore avancé. On notera de plus, au passage, comme les formules du *foedus iniquum* (*comiter, conseruare, liber*) montrent bien que la *maiestas* du peuple *maior* suppose que le peuple *minor*, libre, estimable, lui est homogène.

Des trois textes où Lucrèce emploie *maiestas*, l'un, relatif aux rois, sera signalé plus tard [1] ; les deux autres se trouvent réunis, synonymes, au début du cinquième livre [2], dans un développement où le poète établit [3] qu'Epicure est *plus* digne que Cérès et que Bacchus, inventeurs du blé et du vin, *plus* digne aussi qu'Hercule, pourfendeur de monstres, d'être appelé dieu. Pourquoi ? *Pro maiestate rerum*, c'est-à-dire en raison (et en même temps : à proportion) du rang incontestablement, rationnellement supérieur des *res* dont il s'est occupé, c'est-à-dire des services philosophiques qu'il a rendus en libérant l'homme des fléaux religieux.

Les termes de la relation peuvent varier, le type reste le même. A l'intérieur de la société romaine, dans les époques conservatrices, on exalte la *maiestas senatus*, fondée sur l'ordre et la tradition ; en période de troubles, le critère de la hiérarchie change, la « plèbe » fait valoir l'avantage qu'elle porte dans son nom — la masse, le nombre [4] — et Memmius pourra lui dire [5] : *Maiores uestri, parandi iuris et maiestatis constituendae gratia, bis per secessionem armati Auentinum occupauere...* Comment traduire ? « Pour se faire respecter » ? Certainement pas. *Parandi iuris* éclaire *maiestatis constituendae* : « pour bien établir leur supériorité naturelle ». Et en effet, n'en déplaise au diseur d'apologues, la « masse » laborieuse aurait pu, par définition, vivre sans la minorité patricienne, mais non pas l'inverse.

Ailleurs *maiestas* sera la supériorité naturelle du mari [6], ailleurs

1. Ci-dessous, p. 17.

2. Vers 2 et 7 :

Qui potis est dignum pollenti pectore carmen
condere pro rerum maiestate hisque repertis ?
...
Nam si, ut ipsa petit maiestas cognita rerum,
dicendum est, deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
qui princeps uitae rationem inuenit eam quae
nunc appellatur sapientia...

3. Le *quo magis* du v. 19 met bien en relief l'aspect *comparatif* de l'argument.

4. *Maiestas senatus* est une expression particulièrement fréquente : v. WAGENVOORT, *op. cit.*, p. 126, n. 2. Naturellement, il est des circonstances particulières où les deux critères (la tradition, le nombre) se combinent ; ainsi, quand Tarquin l'Ancien augmente le nombre des sénateurs, Florus dit (I, 5) : *senatus maiestatem numero ampliauit.*

5. Salluste, *Jugurtha*, 31, 17. L'autre passage où Salluste emploie *maiestas* est relatif à la *maiestas populi Romani* (*ibid.*, 14, 7).

6. Accius, fragm. 8 (Ribbeck), dans le *Térée* :

Video ego te, mulier, more multarum utier,
ut uim contendas tuam ad maiestatem uiri.

celle des parents [1], ailleurs celle — parce que pure — des êtres jeunes, *uirgines* et *pueri* [2] : il s'agit toujours de rapports justifiables par le raisonnement ou par l'usage.

Au premier livre des *Fastes* [3], Ovide demande à Janus d'où vient la coutume de s'entredonner des pièces de monnaie au Nouvel An. C'est, dit le dieu, que tout s'achète. Mais pourquoi de l'or plutôt que du bronze ? Le dieu répond :

> Autrefois on se donnait des pièces de bronze, aujourd'hui de l'or : cela passe pour de meilleur augure et, vaincue, la vieille monnaie cède à la nouvelle. Nous autres aussi, les dieux, bien que nous approuvions les usages antiques, les temples dorés nous plaisent : cette forme de (*ista*) *maiestas* s'accorde avec la notion de dieu (*conuenit deo*) ; nous louons le bon vieux temps, mais nous vivons selon le nôtre.

Hiérarchie encore, classification des métaux, fondée sur l'usage (et sur quelque raison profonde, puisqu'elle se retrouve en tant de lieux), modifiable, mais non par caprice, sensible tout au plus, comme le droit lui-même, qu'adapte lentement le préteur, aux mouvements progressifs et justifiables de la civilisation.

A la fin de l'*Institution Oratoire* [4], Quintilien écrit quelques phrases d'inspiration élevée à la gloire de sa matière, l'*oratio* :

> Il ne serait pas difficile de prouver, par des exemples anciens et modernes, qu'aucune voie n'a apporté aux hommes plus de biens matériels, d'honneurs, d'amitié, de gloire présente et future... [Ce serait facile et je le ferais] s'il n'était pas indigne des belles-lettres, alors qu'on a là une tâche magnifique, dont le seul exercice et la possession comportent déjà la plus substantielle des récompenses (*plenissimam gratiam*), d'aller en exiger ce salaire de qualité inférieure (*minorem mercedem*), comme on voit soutenir que ce qu'on cherche dans la pratique des vertus, ce sont moins les vertus elles-mêmes que le plaisir qu'elles procurent. C'est donc pour elle-même que nous devons rechercher de toute notre âme la valeur supérieure inhérente à la parole oratoire (*orandi maiestatem*), à cette chose qui est bien ce que les dieux immortels ont donné à l'homme de meilleur (*quo nihil dii immortales melius homini dederunt*), sans quoi tout serait muet et sans écho dans les temps présents et à venir. Efforçons-nous toujours d'atteindre ce qu'il y a de mieux (*optima*), sûrs par là ou bien de parvenir au premier rang ou du moins de voir beaucoup d'hommes derrière nous.

On se demande comment M. Wagenvoort a pu placer ce texte (le seul de ceux qu'il cite qui contienne *maiestas*) parmi les témoignages d'« admiration or reverence for the magic power of speech [5] », alors

Cf. Ovide, *Pontiques*, II, 8 (à Maximus Cotta) :

> *...perque tori sociam quae par tibi sola reperta est,*
> *et cui maiestas non onerosa tua est...*

1. Ovide, *Fastes*, V, 49 (V. ci-dessous, p. 9) ; cf. WAGENVOORT, p. 127, n. 1, des cas nombreux de *maiestas patris*.

2. *Ibid.*, 50 (v. ci-dessous, p. 15).

3. I, 221 et suiv.

4. XII, 11, 29-30.

5. *Op. cit.*, p. 107, où « magic power », le contexte le prouve, est à prendre au sens littéral.

que Quintilien justifie éloquemment le « rang supérieur » qu'il attribue à la parole, en tant qu'instrument de l'esprit, dans la hiérarchie des valeurs.

On vérifiera aisément sur tous ces exemples l'exactitude de la définition qui a été d'abord énoncée. Avec *maiestas*, nous ne sommes pas dans le droit, mais tout près du droit, bien loin de la magie et du dynamisme automatique. L'embarras, l'impuissance des Grecs à trouver dans leur langue pourtant si riche un équivalent exact de *maiestas* [1], l'absence de *maiestas* dans les traités où Cicéron, parlant des dieux, pense grec [2], alors qu'ailleurs le mot lui vient naturellement et fréquemment [3], prouvent combien cette notion est spécifiquement romaine. Elle l'est en effet : qu'on songe à l'extrême importance, dont témoignent tant de faits, tant d'expressions, qu'ont toujours eue à Rome les classifications et les hiérarchies : *ordo sacerdotum*, *flamines maiores* et *minores* [4] ; *ordines* politiques (*ordo amplissimus* et *ordo minor*), *census* et *recensiones* ; *cursus honorum*, *imperium maius*, *auspicia maiora* ; *magister* et *minister* (dont notre usage a si curieusement retourné le rapport : que suis-je devant mon ministre ?), *magistratus* même et l'archaïque *magisterare* (« regere et temperare » : Festus) [5].

Ces racines de *maiestas* sont tellement certaines que l'un des textes les plus explicites, les plus analytiques, que nous lisions sur cette notion fait d'elle, par delà ses applications particulières, le principe même des hiérarchies, et finalement le principe de tout l'ordre du monde. Au début du cinquième livre des *Fastes*, Ovide passe en revue les étymologies du nom de « mai » : il rencontre notamment le radical de *maior* et ne perd pas l'occasion d'un pittoresque tableau [6] :

Après le Chaos, quand, pour la première fois, le monde eut reçu ses trois éléments et que toute la matière se fut divisée en espèces nouvelles, la terre descendit vers les

1. Σεμνότης, ἀξιοπρέπεια, μεγαλοπρέπεια, μεγαλοσύνη, sans parler de δυναστεία et de θειότης (ci-dessus, p. 10 n. 1), ne sont que des à peu près.

2. *Maiestas* n'est pas dans le *De natura deorum*, où Cicéron « lance » au contraire des mots d'avenir : *excellens*, *praepotens*, *praestans*...

3. Trop facilement même, et dans des mouvements d'« amplitudo » où chacun des termes accumulés perd beaucoup de son sens.

4. Cf. Festus, s. v. « ordo sacerdotum » : *maximae dignationis flamen Dialis est inter XV flamines, et cum certa discrimina maiestatis suae habeant, minimi habetur Pomonalis, quod Pomona laevissimo fructui agrorum praesidet pomis.* « Hiérarchie » rendra très bien *certa discrimina maiestatis.*

5. A lui seul *maior* est un mot fort et le sentiment de *maius* inspire aux Romains, soutient des mouvements poétiques, — sans qu'il soit besoin de mobiliser le *mana* ! Dans l'*Enéide*, VII, 44 et suiv., au moment où son héros aborde en Italie, Virgile s'arrête :

Maior rerum mihi nascitur ordo,
maius opus moueo...

C'est le ressort du *pro maiestate rerum* de Lucrèce (v. ci-dessus, p.12 n. 2). Cf. *Enéide*, III, 374 ; X, 438 (cf. 811) ; XII, 429...

6. *Fastes*, V, 11-52 ; cf. ci-dessus, p. 13n. 1 et 2. De ce texte capital, M. WAGENVOORT, *op. cit.*, p. 122, ne retient que le jeu *magnus-maiestas*, pour « prouver », semble-t-il, que la *maiestas* vient de la taille supérieure des dieux (cf. ci-dessous, p. 13).

régions inférieures, emportée par son poids et entraîna les eaux avec elle ; le ciel, par le fait de sa légéreté, se plaça au plus haut ; avec lui s'élancèrent le soleil et les étoiles, que ne retenait nulle pesanteur, et vous aussi, coursiers de la Lune.

Mais la terre ne respecta pas longtemps la prééminence du ciel, ni les autres astres celle de Phœbus : tous les degrés d'honneur étaient égaux (*par erat omnis honos*). Souvent, ô Saturne, une divinité de la plèbe osa s'asseoir sur le trône que tu occupais ; aucun dieu étranger ne daignait faire escorte au vieil Océan, et Téthys, souvent, se trouva reléguée à la dernière place.

Enfin le Rang (*Honos*) et la Révérence (*Reverentia*) au maintien décent, au visage paisible, s'unirent d'un hymen légitime. Ils mirent au monde *Maiestas*, elle qui règle les rapports (*temperat*) dans le monde et, au jour même de sa naissance, elle était déjà grande (*magna*). Sans délai, la tête haute, elle vint s'asseoir au milieu de l'Olympe, tout éclatante de pourpre et d'or. A ses côtés se placèrent l'Honneur (*Pudor*) et la Crainte (*Metus*) et l'on aurait pu voir toutes les divinités régler sur elle leur visage. Alors entra dans les esprits le respect des rangs (*suspectus honorum*) ; ceux qui le méritent sont appréciés et chacun cesse de se préférer (*fit pretium dignis nec sibi quisque placet*).

Cet état de choses subsista dans les cieux pendant de longues années, jusqu'au moment où le dieu vieillard (Saturne) fut précipité par les destins du haut de l'*arx*. La Terre enfanta les Géants, race farouche, monstres énormes dont l'audace allait attaquer la demeure même de Jupiter. Elle leur donna mille bras, des serpents au lieu de jambes, et dit : « Déclarez la guerre aux dieux grands (*in magnos arma mouete deos*) !»

Déjà ils se disposaient à entasser des montagnes jusqu'aux plus hauts astres et à provoquer au combat le grand (*magnum*) Jupiter. Mais Jupiter, lançant la foudre du haut des cieux, renverse ces poids immenses sur ceux mêmes qui les ont déplacés. Efficacement défendue par les armes des dieux, *Maiestas* subsiste et, depuis ce temps, son culte demeure. Elle est assise près de Jupiter, elle est la plus fidèle des gardes de Jupiter et assure à Jupiter son sceptre qu'il peut tenir sans recourir à la force.

Elle est aussi descendue sur terre. Romulus et Numa l'ont pratiquée, puis d'autres, chacun selon son temps. C'est elle qui conserve aux pères et aux mères le pieux respect qui leur est dû, c'est elle qui est la compagne des jeunes garçons et des vierges. C'est elle qui rend augustes (*commendat*) et les faisceaux et l'ivoire curule, c'est elle qui se dresse sur le char des triomphateurs, attelé de chevaux couronnés.

Peu importe l'inauthenticité de *Maiestas* comme déesse. Par ce jeu, dans le décor de la fable grecque, Ovide développe excellemment le contenu d'une notion toute romaine à laquelle il chercherait vainement (mais il ne la cherche pas) une *interpretatio graeca*.

*
* *

Assidet illa Ioui, Iouis est fidissima custos
et praestat sine ui sceptra tenenda Ioui.

On vient de lire ces vers d'Ovide. Ils s'ouvrent sur le second emploi classique de *maiestas*, auquel la fondation de l'empire donnait une grande importance et d'où dérivent les emplois des langues romanes. Ce substantif abstrait correspond non seulement à *maior*, mais à *maximus* [1], c'est-à-dire à un *maior* dont la contrepartie est tout le reste. Par là l'idée de « supériorité » qu'il renferme tourne à celle de

1. Lucrèce, II, 498, dans la théorie des atomes, a risqué une fois, *maximitas*, en mauvaise part : *immanis maximitas*, « grandeur extrême et monstrueuse ». Le mot n'a pas été repris.

« suprématie », de « souveraineté », au sens où A. Bergaigne parlait des dieux souverains du RigVeda. Et nous voici éloigné du mana par une autre considération : notion toujours classificatoire, mais superlative, *maiestas* se trouve engagée, *au premier niveau*, dans la structure conceptuelle *tripartite* dont des travaux antérieurs [1] ont établi l'existence chez les plus anciens Romains comme chez les Indo-Iraniens, dans le système qui hiérarchise, de haut en bas, une fonction de Souveraineté magico- et juridico-religieuse, une fonction de Force physique, principalement guerrière, et une fonction de Fécondité ; *maiestas* y exprime, avec ses conséquences, le rang suprême. Parmi les dieux, elle est l'attribut de Jupiter. Dans la pratique politique, elle est l'attribut de l'homologue terrestre de Jupiter, de son représentant dans la société : le *rex*, ou les substituts républicains du *rex*.

Les auteurs qui, faisant abstraction des grands dieux hiérarchisés de la religion romaine la plus ancienne pour ne voir partout qu'un chaos de « centres de force » quasi automatiques, méconnaissent cette valeur : M. Wagenvoort peut écrire tout son chapitre sur *maiestas* sans mentionner le Jupiter *supremus* d'Ennius, le Jupiter Optimus *Maximus* du Capitole. Mais si l'on n'oublie pas la triade Jupiter Mars Quirinus, ces dieux individualisés, hérités de la préhistoire italique et indo-européenne, qui formaient l'armature de la pensée religieuse des plus vieux Romains, on ne considérera pas comme secondaire la liaison particulière de *maximus* et de *maiestas* avec Jupiter [2]. Dans le monde divin, Jupiter est, en fait et en titre, *maximus*. Cela peut se dire au positif, et aussi au négatif, dans des formules qui mettent en évidence l'implicite *maior* : nul, rien n'est « plus grand » que lui. Ainsi dit Horace [3] :

unde nil maius generatur ipso
nec uiget quicquam simile aut secundum...

Ainsi, maintes fois, Ovide [4] :

et quid Ioue maius habemus ?...
et inuicto nil Ioue maius erat...

1. Je fais allusion notamment à la série des *Jupiter Mars Quirinus*, I-IV, 1941-1948 ; cf. *L'héritage indo-européen à Rome*, ch. II, et *Les Dieux des Indo-Européens*, chap. I et II.

2. Il sera instructif de confronter, dans les diverses religions indo-européennes, la répartition des superlatifs de ce type entre les dieux fonctionnels : Jupiter est *Optimus Maximus* ; Zoroastre réserve *mazišta* (maximus) à Ahura Mazdah (les inscriptions achéménides définissent Auramazda *baga vazarka* « deus magnus », comme Darius est « le grand roi ») et *vahišta* (optimus) aux archanges, — surtout à Aša « l'Ordre » (*Tarpeia*, pp. 86 et suiv.) ; le RigVeda ne contient pas un seul exemple de *mahiṣṭha* (maximus) : il dit *jyeṣṭha* [« le plus vieux » >] « potentissimus » ; Indra peut recevoir la plupart des superlatifs (mais Agni est, plus que lui, *vasiṣṭha* « optimus » et, exclusivement, *yaviṣṭha* « iuvenissimus »). Etc.

3. *Odes*, I, 12, 17-18. Aux vers 51 et suiv., Horace rencontre ensuite et résout élégamment la question de la *maiestas* du *princeps*, Auguste, dans ses rapports avec celle de Jupiter, qui, vient-il de dire, est sans pareil ni second.

4. *Métamorphoses* II, 62 (cf. XI, 224) ; *Fastes*, V, 126.

Le *nil maius* de ces vers est, linguistiquement, l'appui de cet emploi de *maiestas*, dont le cinquième livre des *Fastes* donnait tout à l'heure une excellente illustration théologique : la *maiestas* collective des dieux en supporte une autre, individuelle ; le défenseur, sauveur et bénéficiaire essentiel de *Maiestas*, c'est Jupiter.

Nous savons d'ailleurs que, chez d'autres Latins, à Tusculum, Jupiter s'appelait *Deus Maius*, avec la valeur que nous soulignons en ce moment ; Macrobe dit en effet, encore à propos des étymologies du nom de mai [1] : *sunt qui hunc mensem ad nostros fastos a Tusculanis transisse commemorant, apud quos nunc quoque uocatur Deus Maius, qui est Iuppiter, a magnitudine scilicet et maiestate dictus.* C'est exact, pourvu qu'on renverse la direction du rapport.

Deus maius ou *maximus*, Jupiter est le *rex* par excellence, comme disent deux fois les fragments conservés d'Ennius [2] ; même sous la République, il sera *fas* de l'appeler, et lui seul, *rex* [3] ; dans la légende de Romulus comme dans celle de Numa, il traite non d'égal à égal, mais d'homologue à homologue avec le *rex* terrestre [4]. Naturellement, à époque ancienne, dans la Rome royale, *maiestas* était de même la caractéristique des rois, comme le disait tout à l'heure Ovide [5] ; de la même manière, Lucrèce avait parlé avant lui des révolutions par lesquelles s'était perdue « la *maiestas* des trônes [6] ». Sous la République elle reste la caractéristique des hommes qui sont le plus près de Jupiter ou qui « incarnent » Jupiter, tant les consuls que l'*imperator* triomphant [7]. Plus tard elle appartiendra au *princeps* [8], puis, à travers lui, aux rois du moyen âge, des temps féodaux et bourgeois.

Soulignons comme ce second sens est proche du premier : il reste classificatoire, conforme à un ordre stable, reconnu ; il ouvre une

1. *Saturnales*, I, 12, 17. Macrobe signale, comme *uxorem Vulcani*, une variante *Maiestam* : cf. *iuventas, iuventa*.

2. *Annales*, VI (153) : *diuom pater atque hominum rex*, et XXI (357) : *diuomque hominumque pater rex*. Virgile reprendra l'expression : *Enéide*, I, 65, X, 2. Cette formule rend l'homérique πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε, mais il est remarquable qu'Ennius ait ajouté *rex*.

3. Tite-Live, III, 39, 4.

4. Je pense notamment à l'institution du culte de Jupiter Feretrius : « *Iuppiter Feretri, haec uictor Romulus rex regia arma fero* », Tite-Live, I, 10 ; au dialogue fameux de Numa et de Jupiter avant la chute de l'ancile.

5. *Fastes*, V, 47-48.

6. V, 1136 et suiv. :

Ergo regibus occisis subuersa iacebat
pristina maiestas soliorum et sceptra superba...

7. Ovide, *Fastes*, V, 51-52.

8. Et la famille impériale. Déjà, dans les *Pontiques*, III, 1, 156, le malheureux Ovide demandant à sa femme d'aller supplier *vultum Junonis*, c'est-à-dire la femme d'Auguste, et lui donnant des conseils de maintien, s'exprime ainsi :

...sentiat illa
te maiestatem pertimuisse suam.

hiérarchie d'éléments inférieurs, mais « estimables » ; soulignons aussi en quoi il s'en distingue : il est superlatif autant que comparatif ; le possesseur de cette *maiestas* n'est plus une catégorie d'êtres, mais un être unique (à vrai dire constituant à lui seul toute une catégorie, sans *simile* ni *secundum*), Jupiter, *rex*, *triumphator* (les magistrats à licteurs forment ici un pluriel secondaire, par suite du morcellement républicain de l'héritage du *rex* qui se réunifiera dans le *princeps*) ; enfin, par ces deux caractères, il tend à devenir la notation non plus d'un *rapport*, mais d'une *qualité*, appartenant inconditionnellement à une personne divine ou humaine, c'est-à-dire déjà ce que nous appelons « majesté » [1] ; dès lors, notion prestigieuse et notion confuse, *maiestas* rayonne du « mana » ; mais ne nous lassons pas de répéter que ce mana est secondaire, qu'il est le produit d'une évolution.

On aura pu remarquer que, sous la République, la *maiestas* reconnue aux plus hauts magistrats se trouve ainsi avoir deux sources confluentes, en relation avec les deux sens ou nuances du mot. D'une part, ils sont les délégués de Rome, du *populus Romanus*, auquel appartient la *maiestas* ; d'autre part ils sont les héritiers du *rex*. En dernière analyse, les deux sources conduisent d'ailleurs à Jupiter, puisque la *maiestas Populi Romani* vient du pacte initial, des auspices et des promesses de Jupiter, valables pour toute la durée de Rome, et que, si le *rex* avait la *maiestas*, c'était comme réplique terrestre de Jupiter. Mais la théorie et la pratique républicaines ont constamment tendu à voir et à montrer dans les hauts magistrats l'émanation provisoire du peuple plutôt que celle de Jupiter ; de là vient la règle constante, incontestée, que la *maiestas* des magistrats, même des consuls, s'efface devant celle du peuple ; la tradition rapporte même à l'un des fondateurs de la « liberté », à Valerius Publicola, l'usage d'abaisser les faisceaux devant le peuple assemblé ; cette mesure, dit Tite-Live [2] avec un curieux pléonasme, et dans un contexte où *maiestas* sera traduit au mieux par « souveraineté », constituait l'aveu *populi quam consulis maiestatem uimque maiorem esse*.

Après ces analyses, qu'on se reporte à l'argumentation de M. Wagenvoort : on sentira la pauvreté de certains de ses arguments, l'erreur des autres. On ne voudra pas se servir d'un texte tardif de l'*Anthologie Latine*, la *preca io omnium herbarum*, où le poète invoque par artifice

1. D'où des emplois un peu libres (il y en a déjà d'ailleurs dans les élans oratoires de Cicéron, où les mots perdent aisément leurs nuances), comme la *maiestas clarorum uirorum* de Valère Maxime, I, 10 (qu'il justifie par une assimilation à la *maiestas* des hommes revêtus d'*honores* publics ; il vient de traiter dans le chapitre précédent *de censoria seueritate* ; il enchaîne : *Est et illa quasi priuata censura, maiestas clarorum uirorum, sine tribunalium fastigio, sine apparitorum ministerio potens in sua amplitudine obtinenda*; et, jouant sur les sens de *honos*, il dit qu'on peut la définir *longum ac beatum honorem sine honore*).

2. II, 7, 7 ; cf. Florus, I, 9 (*ad augendam liberi populi maiestatem*).

uos potentes omnes herbas... maiestatemque uestram, pour déterminer le sens propre de *maiestas* [1]. On admettra difficilement que les ancêtres doivent leur nom de « maiores » (qui n'a rien à faire dans notre problème) à leur mana, non plus d'ailleurs qu'à leur taille surhumaine [2]. On ne fera pas davantage sortir [3] la notion de *maiestas* de la taille *maior* qu'Ovide, dans les *Métamorphoses* [4], attribue à Hercule se dégageant du bûcher, à Acis transformé en dieu-fleuve, ou dans les *Fastes* [5], à Romulus devenu Quirinus : ce signe, et quelques autres, par lesquels le poète veut rendre sensible un grand changement de condition, est certes intéressant à relever [6], notamment dans les cas où Ovide, comme d'autres écrivains en vers et en prose [7], rapproche, par jeu, *maiestas* de *maior* [8]. Mais, de ces petits faits littéraires, comment tirer la notion précise et constante, presque juridique, que nous avons dégagée [9] ?

1. WAGENVOORT, *op. cit.*, p. 123 (*Anthologie Latine*, I, 1, Riese, 6 et suiv.).
2. *Ibid.*, pp. 120-121.
3. *Ibid.*, pp. 121-122.
4. IX, 268 et suiv. ; XIII, 895 et suiv.
5. II, 504 et suiv.
6. Mais toutes les littératures, tous les folklores connaissent de tels signes, sans qu'on ait à y reconnaître forcément des survivances de « mentalité primitive » : il faut bien que, occasionnellement au moins, les dieux se distinguent des hommes (bonne odeur, éclat lumineux, vitesse ; tantôt grande pesanteur, tantôt pouvoir de lévitation etc.).
7. Je pense au texte (que M. Wagenvoort, avec raison, hésite à tirer à lui), où un interlocuteur du *De re rustica* de Varron (II, 5, 4), avec humour d'ailleurs, dit : *noui maiestatem boum et ab his dici pleraque magna.* Jusqu'alors il a été question du petit bétail, brebis, chèvres, porcs ; en passant au gros bétail, un autre interlocuteur a déjà dit : *nos interea secundum actum de maioribus adtexamus*, et un autre (censément Varron lui-même) : *bos in pecuaria maxima debet esse auctoritate* ; inutile donc de supposer un rapport de cette *maiestas* bien concrète, bien physique, avec quelque forme de « sacredness ». M. WAGENVOORT, *ibid.*, cite un passage de Quinte-Curce où le sens tout physique de *maiestas* n'est pas moins clair (VI, 5, 29) : *omnibus barbaris in corporum maiestate ueneratio est.*
8. Je pense comme M. Wagenvoort, p. 122, que *Métamorphoses*, IV, 540 (où le fils d'Ino, devenant Mélicerte, reçoit *maiestatem... uerendam*) est parallèle à *Métam.*, IX, 269-270 (où il est dit d'Hercule devenant dieu : *maiorque uideri | coepit et augusta fieri grauitate uerendus*) : dans *maiestas* du premier texte, le poète doit donc associer la notion matérielle de *maior* à la valeur classificatoire, engagée dans l'ordre du monde, et aussi prestigieuse, qu'a ordinairement *maiestas*. Mais, de cette association, on n'est pas en droit de conclure que la notion matérielle a été, historiquement, dans le développement de la langue et de la pensée latines, « l'origine » de *maiestas*.
9. Il est remarquable que, dans son utilisation de *maiestas*, M. Wagenvoort marque quelque réserve, pensant (pp. 119-120) qu'il s'agit d'un terme plus jeune que *grauitas* et qui même l'aurait supplanté dans certains emplois (puisqu'on dit *maiestas*, mais non *grauitas populi Romani* !) ; admettant aussi, dans ses dernières lignes (p. 127), que ce mot, en tant que dérivé de *maior*, « n'a pas appartenu dès le début to the complex of *mana*-reminiscences », ce qui, étant donné la filiation de sens qu'il propose (cf. note précédente), signifie sans doute que *maiestas* n'a pris ces valeurs manaïques qu'à la faveur de quelques cas particuliers de « taille supérieure » : celle des ancêtres, celle des dieux ? Ces concessions, malheureusement, ne tiennent pas plus compte que la théorie de la valeur à la fois précise et riche du mot.

Avec *grauitas*, le primitiviste se sent plus assuré qu'avec *maiestas* : comment contester le caractère primitif d'un concept dont l'humble étymologie — à partir de « lourd » — est transparente jusque dans nos langues ? Et, pour passer du « poids » matériel au « poids » d'un garant, d'un censeur ou d'un chef, n'est-on pas obligé [1] d'admettre qu'il peut y avoir dans le poids plus que lui-même, que, dans certaines circonstances, l'être pesant devient comme *plus* pesant grâce à l'afflux de ce qu'on appelle, avec les Océaniens, le mana ? M. Wagenvoort appuie néanmoins cette « vraisemblance » *a priori* de trois arguments, plus systématiquement développés que ce qu'il avancera ensuite à propos de *maiestas*.

1° *Grauis*, *grauitas* sont fréquemment, trop fréquemment pour que le fait ne soit pas significatif, construits avec des mots dont M. Wagenvoort estime avoir antérieurement démontré la nature manaïque ; c'est une sorte d'argument de contagion ou de solidarité [2].

2° Dans d'autres langues (indo-européennes : sanscrit ; sémitiques : hébreu) le mot sémantiquement ou même (sanscrit) phonétiquement équivalent à *grauis* est chargé de mana ; argument comparatif [3].

3° M. Wagenvoort met en valeur une représentation qu'il considère comme privilégiée, une représentation mythique qui, pense-t-il, montre de façon sensible le processus qu'il suppose et peut lui avoir donné naissance : les dieux ont la *grauitas* au sens figuré, mais parce qu'ils sont d'abord physiquement *graues*, *grauissimi* ; argument mythologique [4].

Le premier argument ne soutient pas le regard. D'abord, M. Wagenvoort n'a pas réussi, malgré deux chapitres antérieurs de son livre, à prouver par exemple que *auctor* et *auctoritas*, *imperium* et *imperator* sont fondamentalement des mots à mana [5] : ils ne peuvent donc rendre le service qu'il leur demande ici. Puis il est arbitraire d'extraire, des emplois très variés de *grauis* et de *grauitas*, quatre associations qui ne sont même pas toutes usuelles (*grauis auctor* et *grauis auctoritas* ;

1. WAGENVOORT, *op. cit.*, pp. 107-108 : « From childhood we have regarded expression like « a man of wight », « a weighty matter » as so common that any attempt to explain them seem, on the face of it, superfluous and even likely to raise opposition. Nevertheless, it is not quite so obvious that « influence » and « weight » go together, unless the « influx » of fluid makes him who possesses it indeed « weightier ».

2. *Ibid.*, pp. 105-107 ; p. 106 : « Now if *auctor* « the augmenter » is an old *mana*-word, as has been explained above and also by others, and *grauitas* is a natural attribute of the person so designated, there is room for an inquiry into the actual meaning of this attribute, the more so as various considerations lend support to our first impression ». Suivent les liaisons avec les ancêtres, avec l'*imperium*, avec la parole. Naturellement, je fais toute réserve sur le *principe* même de « contagion » sur lequel se fonde l'argument. Mais je ne veux discuter ici que les cas *particuliers*.

3. *Ibid.*, pp. 108-113.

4. *Ibid.*, pp. 113-116.

5. *Ibid.*, pp. 12 et suiv. (ch. I), pp. 59 et suiv. (ch. II).

grauitas maiorum et *prisca grauitas* ; *graue imperium* ; *grauitas uerborum, sermonis, orationis...*), et de dire que ce sont celles-là qui découvrent « the oldest phases of its semantic evolution [1] » : par exemple, pourquoi *grauis auctor* serait-il plus significatif que le tout juridique et nullement manaïque *grauis testis* de Cicéron [2] ou que les *grauissimi sapientiae magistri* de Quintilien [3] ? Et n'est-ce pas un cercle vicieux que de tirer ici argument des expressions *grauitas uerborum, orationis*, etc., en les déclarant « fundamentally » liées à une conception magique de la parole ou du discours, alors que c'est précisément ce qu'il faudrait démontrer [4] ? Enfin M. Wagenvoort fausse le sens de plusieurs passages : dans l'exemple de Tite-Live qu'il cite [5], *graue imperium* signifie seulement, avec un autre sens figuré de *grauis* qui est ici hors de question, « le *dur* pouvoir (monarchique) » [6] ; et quand Tacite [7] ou Valère Maxime [8] parlent de la *prisca grauitas*, de la *grauitas maiorum*, ils se conforment simplement au lieu commun qui veut que les « vrais Romains », les plus conformes au type idéal, soient dans le passé [9] ; les *maiores* ne sont pas ici une notion mystique, religieuse, mais historique, chronologique ; ils ne sont pas considérés dans leur état de morts, mais dans le souvenir qu'ils ont laissé ; s'ils sont *grauiores*, ce n'est pas par essence, mais par position, par rapport à leurs héritiers dégénérés.

Le second argument repose sur un usage incorrect de la comparaison. Que le mot qui signifie « lourd », l'équivalent sémantique ou le correspondant phonétique de *grauis*, en sanscrit, en hébreu ou ailleurs, présente telle ou telle nuance, tel ou tel développement, cela prouve simplement que ce développement, cette nuance sont *possibles* (et, en

1. *Ibid.*, p. 105, 1, 8.

2. *Ad famil.*, II, 2.

3. XII, 1, 36.

4. M. WAGENVOORT paraît admettre comme allant de soi que toute admiration devant la parole est due à la force magique de celle-ci, à un « word-*mana* » : p. 107, n. 2.

5. XXXIX, 51, 6 : *sed graue imperium regum nihil exploratum, quod uestigari uolunt, efficit.*

6. De même, il n'y a rien à tirer, pour fonder une « contagion » d'*imperator* (à le supposer mot manaïque!) sur *grauitas*, de l'accumulation de Cicéron, *XIV^e Philippique*, 37 : *ob eas res senatum existimare et iudicare eorum trium imperatorum uirtute, imperio, consilio, grauitate, constantia, magnitudine animi, felicitate, populum Romanum foedissima crudelissimaque seruitute liberatum.* Dira-t-on, par exemple, que le génitif *eorum trium imperatorum* colore de mana les deux mots qui encadrent ici *grauitas, consilium et constantia* ? Pourquoi spécialement *grauitas* ?

7. *Histoires*, I, 83.

8. II, 6, 1.

9. Cf. Horace, *Odes*, III, 6, dernière strophe :

Damnosa quid non imminuit dies ?
aetas parentum, peior auis, tulit
nos nequiores, mox daturos
progeniem uitiosiorem.

matière d'emplois figurés, comme en matière de symboles, bien des choses sont possibles), mais non pas qu'ils se sont *effectivement réalisés* en latin [1]. Si le trilitère sémitique qui note proprement la « lourdeur » a évolué en hébreu vers « gloria (Dei), honor, splendor » (ce qui, d'ailleurs, est autre chose que « grauitas ») en même temps peut-être que vers « iecur », cela n'enseigne rien quant à l'évolution de *grauis, grauitas*. De même les légendes des écritures boudhiques ne peuvent pas être plus légitimement invoquées que ne le seraient les fabliaux de notre moyen âge [2]. En outre, même informé par M. Gonda, M. Wagenvoort n'a pas reconnu un fait important : en védique [3] (la seule forme du sanscrit qui puisse éclairer le vocabulaire latin), comme en grec, comme en germanique [4], le correspondant étymologique ou sémantique de *grauis* n'a qu'un seul sens figuré, qu'on retrouve aussi à Rome, et qui est bien naturel, celui de « pénible, dur, mauvais, etc. » ; en sorte que, dans l'ensemble des langues indo-européennes, l'évolution de *grauis, grauitas* vers une qualité, une vertu de morale personnelle ou sociale, *est une singularité du latin* [5].

Le troisième argument, l'argument mythologique, rencontre des objections non moins considérables.

Même si l'on établissait que les plus vieux Romains (car *grauitas* est un vieux mot) croyaient que les dieux pesaient plus lourd que les hommes ou recevaient à l'occasion des suppléments, des afflux de

1. C'est l'erreur que commettrait un grammairien si, de la formation allemande de pluriels en *-en* à partir de thèmes en nasale dont les désinences se sont usées (type *Ochs-Ochsen*), il concluait que la même évolution s'est faite, par exemple, dans les langues romanes. Cette évolution n'est que possible (elle se retrouve par exemple en celtique, en koutchéen), non nécessaire.

2. WAGENVOORT, *op. cit.*, pp. 108-109.

3. Animé par les consultations de M. Wagenvoort, son collègue indianiste d'Utrecht, M. J. Gonda a publié un article « A propos d'un sens magico-religieux de skt. *guru* », *BSOAS*, 1947, pp. 124-131. — On vérifiera aisément que les trois ou quatre exemples (dans le troisième, il faut peut-être simplement traduire par « lourd », matériellement) de *guru-* au figuré dans le RigVeda signifient simplement « dur, pénible, dangereux, mauvais », s'appliquant à une incantation (I, 147, 4), à l'hostilité (VII, 56, 19), à une arme de jet (VIII, 47, 7), à « ce que nous avons fait de *mal* avec la langue ou avec le cœur » (X, 37, 12). — On ne sait pas par quel processus, dans la société brâhmanique, le maître spirituel a été appelé le *gurú* ; l'explication de M. Gonda (pp. 130-131) n'est qu'une hypothèse, formée en fonction des doctrines d'Utrecht : [il devrait] « son titre au fait qu'il était, au point de vue « mana », plus « lourd » que les autres hommes ». — Cf. une discussion avec M. Gonda, au sujet du rapprochement de *brahman* et de *flamen*, dans *RHR*, CXXXVIII, pp. 255 et suiv., CXXXIX, pp. 122 et suiv. (1950-51).

4. Je pense à grec βαρύς et à ses dérivés (et à βριθύς), à irlandais *baire* « chagrin » (de *bair* « lourd ») ; gotique *kaurs* n'est attesté qu'au propre. Même limitation pour les mots slaves (russe *tjažëlyj*, etc.) et germaniques (allemand *schwer*) qui ont remplacé **g^{u}əru-* ; seul le gotique a tourné *swērs* vers le sens de « honoré, respecté » ; le mot latin de même racine, *sērius*, n'est pas loin du sens figuré de *grauis* qui nous occupe ici.

5. En sorte aussi que, malgré une invitation de M. Gonda, l'analyse de M. Wagenvoort ne me fait rien modifier à *Mitra-Varuna* [2], ch. II (*Celeritas* et *Grauitas*).

poids, cela ne pourrait guère expliquer *grauitas*, dont les emplois les plus importants concernent des hommes, des attitudes et des actions humaines : *grauitas dei, deorum*, au sens figuré qui nous occupe, n'est guère attesté [1]. Mais le fait lui-même n'est ni établi,ni vraisemblable.

Les textes qu'allègue M. Wagenvoort sont six passages d'Ovide, quatre de Stace, deux de Lucain, deux de Sénèque le Tragique, un de Virgile : nous sommes donc en pleine littérature et, pour la plupart de ces poètes, en pleine rhétorique. Comment les flagorneries de Lucain au dieu Néron [2], de Stace au dieu Domitien [3], par exemple, nous renseigneraient-elles sur les authentiques croyances religieuses des contemporains de Caton, et de leurs ancêtres ? De plus M. Wagenvoort a certainement mal compris plusieurs des passages qu'il utilise :

Par exemple, dans l'*Enéide* [4] (seul texte de Virgile qu'il ait trouvé à citer), si la barque infernale gémit sous Enée, ce n'est pas que ce héros dispose d'une pesanteur manaïque ; son poids est en harmonie avec sa taille (le même vers le dit *ingens*), et surtout la barque n'est habituée à transporter que des ombres, par définition *inanes* : un vivant, un corps la surprennent.

Juvénal dit [5] que, jadis, les dieux étant moins nombreux, Atlas, porteur du ciel, était pressé *minori pondere*. Cela ne dépasse pas la physique la plus ordinaire, mille exemplaires d'une espèce quelconque pesant évidemment plus que dix exemplaires, et ne permet pas de conclure à un influx spécial de poids chez les dieux. De même quand le Soleil monte dans le char de la Lune (Sénèque, *Phèdre*, 316), comment s'étonner et que conclure en faveur du mana, si *tremunt axes grauiore curru* ?

Ailleurs M. Wagenvoort confond *onus* « chargement » et *pondus* « poids ». Quand Lucain délaie [6] le mot de César au batelier (« Tu portes César et sa fortune... »), il lui fait dire :

> *... caeli iste fretique,*
> *non puppis nostrae labor est : hanc Caesare pressam*
> *a fluctu defendet onus,*

il ne fait certainement pas allusion, par ce mot *onus*, même « meant ironically », à une *quantité* anormalement pesante, mais à l'exceptionnelle *qualité* du chargement qu'il constitue pour la barque [7].

1. Et comment passerait-on de là à *grauis testis* (ou *auctor*), *grauitas senatus, grauis causa*, etc. ?
2. I, 56 et suiv.
3. *Silves*, I, 1, 18 et suiv., 56 et suiv.
4. VI, 412-413.
5. XIII, 46-49.
6. V, 584-586.
7. En outre, comme le reconnaît en note M. Wagenvoort, p. 115, n. 1, il faut tenir compte, chez ces poètes, de l'influence de l'*Iliade*, V, 837 et suiv., où l'essieu du char de Diomède gémit quand Athéna monte, δεινὴν γὰρ ἄγεν θεὸν ἄνδρα τ' ἄριστον. —

M. Wagenvoort n'a donc pas démontré sa thèse principale. D'autre part, en posant que *maiestas* et *grauitas* sont synonymes [1], il a effacé des différences importantes. La *maiestas* est comparative, classificatoire, tandis que la *grauitas*, tirée directement du positif *grauis*, est une qualité absolue, autonome ; la *maiestas* est presque juridique, doit être reconnue et respectée (*conseruare comiter*, dans la formule du traité inégal ; cf. « lèse-majesté »), tandis que la *grauitas* n'appelle ni statut ni sanction ; *maiestas* et non *grauitas* s'applique volontiers à des collectivités : on ne rencontre pas notamment **grauitas populi Romani*. Rappelons enfin que, dans l'ensemble des sociétés indo-européennes anciennes, c'est une originalité de Rome que d'avoir donné à *grauis*, *grauitas* un sens figuré autre que « pénible, dur, mauvais ».

En gros, ce sens figuré a pris deux directions : celle qui a mené à *grauis auctor*, *grauis testis*, et celle qui a mené à *grauitas romana*. L'une est orientée vers l'efficacité, le déclenchement d'un mouvement, l'autre vers la stabilité, vers l'immobilité. Le *grauis auctor* provoque une décision du Sénat, emporte ma croyance ou mon imitation ; la *grauitas romana* s'oppose à la *leuitas Graecorum*, à cette agitation, à ce caractère sautillant, à ces conduites imprévisibles et incapables de rien fonder de temporellement durable (et d'abord pas d'empire !), que les Romains constatent et méprisent chez les Grecs. *Grauis*, « lourd », a donc pris des emplois figurés dans ce que nous appellerions les deux parties de la mécanique, celle qui traite des forces et celle qui traite des équilibres, la dynamique et la statique. Ce sont deux aspects du poids moins subjectifs, plus réfléchis, que l'aspect « pénible, écrasant » auquel se sont bornés védique *gurú-*, grec βαρύς (et βριθύς), etc. ; deux aspects qui tiennent à l'observation, au maniement des poids. Bref cette évolution proprement latine rappelle l'importance qu'ont eue très tôt et qu'ont toujours gardée dans la civilisation romaine, réellement et symboliquement, le *pondus* et la balance [2].

Je n'ai pas examiné ici des arguments secondaires comme celui de la p. 118 : « Firstly, a man is more entitled to heavy *mana* that a woman. Although women are not devoid of all mana, as will be shown subsequently, they are generally speaking « light ». Propertius, 2, 25, 22, still says : « nulla diu femina pondus habet », and contrary to the *graues sententiae* of the strong man her utterances are always light (Ter. Hec. 312 : « illae mulieres sunt ferme, ut pueri, leui sententia »). » Il est trop évident qu'il ne s'agit ici que de la légèreté du penser et du vouloir, comme nous pouvons en parler encore aujourd'hui, et non point de mana.

1. *Op. cit.*, pp. 119-120 ; cf. ci-dessus, p. 19 n. 9.

2. Je fais allusion à de nombreux faits, linguistiques et juridiques, dont je ne puis donner ici qu'un sommaire : les mots *pensum*, *impendere*, *stip(p)endium*, *ponderare*, *deliberare*, *examen* et *examinare*, *exiguus*, *momentum* (gr. ῥοπή « inclinaison », de ῥέπω, a des emplois qui rappellent *momentum*, mais ce dernier implique une vue plus technique, la manipulation du **mouimentum*) ; la procédure *per aes et libram* (avec le *libripens*) qui sert à l'acquisition de la propriété des *res mancipi* et qui produit plusieurs effets importants quant aux personnes et quant aux successions ; la définition d'une partie importante des *res in commercio*, « *quae numero, pondere, mensuraue constant* » (on comprendra l'originalité de Rome sur ce point en comparant par exemple Manu,

Ces liaisons mécaniques des emplois figurés de *grauis* — et c'est là ce qu'il y a peut-être de plus fatal à la thèse de M. Wagenvoort — sont tournées exactement à l'inverse de la notion de mana, force non matérielle, mais mystique. Dans l'homme comme dans les choses, la *grauitas* opère en tant que facteur du même genre que la mesure et le nombre, notion physique avant la physique, élément de calcul prévisible et sûr. Quand les Romains qualifient quelqu'un de *uir grauis*, soit pour dire qu'il est « moteur », soit pour dire qu'il est « inébranlable », ils font abstraction de ce qui est proprement de l'homme (élégance, raffinement, frémissement, incertitudes...) et, loin de lui prêter une nouvelle espèce de rayonnement mystique, ils assimilent son influence ou sa résistance à celles d'une *chose* en mouvement ou au repos.

Un *uir grauis* est aussi rassurant que la matière appelée techniquement et respectueusement *aes graue* (qui est à la base du rituel juridique *per aes et libram*), à cette monnaie selon l'ancien titre où l'as pesait une livre [1]. *Aes graue* était une monnaie lourde : qu'on se reporte à l'un des premiers récits (anachronique, un siècle trop tôt, mais peu importe) où Tite-Live la fait intervenir [2] ; pour entreprendre le siège de Véies, le Sénat vient de décider l'institution d'une solde, à quoi s'opposent les tribuns, malgré la joie que ressentent les soldats ; alors, pour donner l'exemple de la contribution nécessaire, les sénateurs payent les premiers *et, quia nondum argentum signatum erat, aes graue plaustris quidam ad aerarium conuehentes speciosam etiam collationem faciebant*. Mais *aes graue*, c'est aussi le métal où la lourdeur, loin d'être un défaut, est une garantie d'authenticité, de sincérité ; ainsi dit Sénèque, en parlant d'un autre métal [3] : *placet argentum graue rustici*

VIII, 31-32, où le poids ne figure même pas dans la liste des caractères à vérifier lorsque quelqu'un vient réclamer un bien perdu : en 31, forme, nombre ; en 32, lieu et temps de la perte, couleur, forme et dimension) ; deux des premiers supplices de la légende romaine, qui sont des écrasements sous des poids (Tarpeia étouffée sous les boucliers, Turnus Herdonius noyé sous une claie chargée de pierres). — D'une façon générale, on ne saurait trop insister sur le caractère concret (et qu'y a-t-il de plus concret que le poids ?) de l'idéologie des Romains, sur leur religion toute rituelle, sur leurs mythes uniformément transmués en histoire nationale, sur leur respect de l'expérience et leur confiance dans le réel (dont le pesant — le contraire d'*inane* — est la garantie). D'autre part, dans sa structure politique, dans sa légion et son art militaire, dans son architecture comme dans ses bustes, Rome croit à l'efficacité ou à la beauté du massif, — donc encore du pesant. Alors que le Grec s'honore en dansant, Muréna, s'il avait été *saltator*, eût été un homme perdu. Etc.

1. [Festus-] Paul : « *Graue aes* », *dictum a pondere, quia deni asses, singuli pondo libras, efficiebant denarium... Sed bello Punico populus Romanus, pressus aere alieno, ex singulis assibus librariis senos fecit, qui tantumdem, ut illi, ualerent.* Cf. Pline, *Hist. Natur.*, XXXIII, 3, 13 : *Populus Romanus ne argento quidem signato ante Pyrrhum regem deuictum usus est : librales appendebantur asses : quare « aeris grauis » poena dicta.*

2. IV, 60, 6.

3. *De la tranquillité de l'âme*, 1. Par opposition à l'*argentum factum et signatum* (Cicéron, *Verrines*, II, 5, 25).

patris sine ullo opere et nomine artificis, « j'aime l'argenterie de mon paysan de père, *ne valant que son poids,* sans aucun travail, sans signature d'artiste » ; ici *argentum graue* est un éloge, l'épithète exprimant à la fois la vérité de « l'estimation » et la simplicité de la chose, l'absence de tout élément d'appréciation incertaine, dépendant de la mode ou de l'art — et *argentum graue,* en effet, peut aussi se dire *argentum rude,* comme on dit *aes rude.* De même un *uir grauis,* c'est un homme qui, au moral, pèse son vrai poids, et lui seul ; à le voir, on sait qu'il sera *grauis auctor, grauis testis* ; et il est *rudis,* il n'a pas la *leuitas* du Grec, l'élégance, la finesse, la culture, avec tous leurs inquiétants « impondérables » ; il est aussi nu et aussi sûr qu'une chose *rudis* [1].

Cela est si vrai que M. Wagenvoort, au début de son chapitre, n'a pu que constater avec Kroll [2], mais pour n'y plus revenir, que *grauitas* s'oppose non seulement à *leuitas,* mais à *humanitas,* et cela aussi bien dans la direction « humanisme » (culture, élégance d'esprit, critique et scepticisme) que dans la direction « humanité » (indulgence, pitié humaine). Ce n'est sans doute pas un hasard si la première déclaration d'*humanitas,* dans les textes latins que nous lisons, le « *homo sum, nihil humani a me alienum puto* » [3], vient d'un écrivain qui a excellé dans la peinture, dans la critique de *uiri graues,* bien romains sous leurs noms et malgré leurs originaux grecs [4]. Ce n'est pas un hasard non plus si la *luxuria,* c'est-à-dire, pour une bonne part, l'influence grecque, n'a pas rencontré d'adversaire plus redoutable que la *censoria grauitas* [5].

La mythologie, pas plus les allégories des poètes que les listes cultuelles, n'ont divinisé *grauitas.* Mais il est un dieu romain qui participe de cet idéal de stabilité physique : c'est le dieu le plus engagé dans la matière, le plus pesant et le plus sûr, l'associé de *Fides* dans les dévotions légendaires du « grave » Numa [6], le garant de la stabilité de Rome sur son site, le dieu-pierre, Terminus [7]. A propos des *Terminalia* du

1. Qu'on ne nous fasse pas dire que le Romain méconnaît les « forces morales ». Tout au contraire. Mais l'orientation générale de sa pensée le porte à leur donner idéalement la stabilité, l'objectivité, la sûreté des forces mécaniques.

2. *Kultur der Ciceron. Zeit,* 1933, pp. 27 et suiv. ; cf. les textes que M. Wagenvoort emprunte à un article de U. Knoche, p. 104, n. 1. Le rapprochement austronésien de la p. 105, n. 1, paraît bien forcé.

3. Térence, *Heautontimoroumenos,* I, 1, 25.

4. Ménédème dans l'*Heautontimoroumenos,* Déméa dans les *Adelphes.*

5. Naturellement, l'idéal du Romain cultivé, au 1er siècle, sera d'unir *grauitas* et *humanitas* : Cicéron, *De legibus,* III, 1 ; etc.

6. Numa est une mesure-étalon de *grauitas* : Claudien, *Contre Rufin,* I, 114, fait dire à Mégère :

sit licet ille Numa grauior, sit denique Minos,
cedet et insidiis nostri flectetur alumni.

Cf. mon *Mitra-Varuna,* ch. II.

7. La stabilité est fondamentale dans le concept de *terminus* : Horace, *Chant séculaire,* 26-27,

quod semel dictum est stabilisque rerum
terminus seruet...

25 février, Ovide raconte l'histoire bien connue où Terminus refuse de quitter le Capitole quand Jupiter va s'y installer, et conclut [1] :

Termine, post illud leuitas *tibi libera non est :*
qua positus fueris in statione, mane.

Et il prête à ce dieu quelques caractères typiques du *uir grauis* :

Nulla tibi ambitio est, nullo corrumperis auro,
legitima seruas credita rura fide...

*
* *

La caricature fait souvent ressortir, dans sa déformation, un trait essentiel de l'original. Nous avons la caricature, une sombre caricature, du *uir grauis*, et elle confirme bien l'analyse qui précède.

Le latin se donnait des adjectifs, souvent péjoratifs, en *-ū-tus* à partir de thèmes en *-u* (quatrième déclinaison) ; ainsi, formés comme *uerutus*, *cornutus*, on rencontre *uersutus* « artificieux » [2], à côté du participe *uersus* (cf. le substantif *uersus*) ; *cinctutus* « ceint à la mode archaïque [3] », à côté du participe *cinctus* (cf. le substantif *cinctus* : *cinctus Gabinius*, etc.). De même, sur l'ancien thème en *-u* (**g*^{w}*ru-*) d'où a été tiré *grau-is*, le latin [4] a construit *brutus*, qui en est le synonyme excessif : *brutum antiqui grauem dicebant*, enseigne Verrius Flaccus à travers Festus et Paul [5]. Lucrèce, Horace l'emploient au propre, pour marquer une grande lourdeur : si la substance des nuées, dit le premier [6], était aussi dense que celle de la pierre ou du bois, elles devraient tomber comme des pierres *bruto... pressae pondere* ; le second oppose la *bruta tellus* (cf. ailleurs, *terra iners*) aux *uaga flumina* [7]. Au figuré, Pline parle des éclairs sans signification, dont on ne peut tirer aucun présage, *bruta fulmina et uana* [8], et, plusieurs fois, il qualifie de même

Et l'immobilisation : *Enéide*, IV, 614,
Et sic fata Iouis poscunt, hic terminus haeret.
Sur Terminus et son association avec Jupiter et Juventas, v. mes *Dieux des Indo-Européens*, chap. II (« Les dieux souverains »).

1. *Fastes*, II, 673 et suiv., 661 et suiv.

2. Festus : « *uersuti* » *dicuntur quorum mentes crebro ad malitiam uertuntur.*

3. Horace, *Art Poétique*, 50.

4. On admet en général, à cause du traitement *b-* de **g*^{u}*-*, qu'il s'agit d'un mot provincial, osco-ombrien (cf. *bos*, etc.) ; mais il est possible que le groupe **g*^{u}*ru-*, très chargé d'éléments labiaux, et dont on n'a pas de second exemple, ait donné en latin même *bru-*. Voir divers rapprochements dans le dictionnaire étymologique d'Ernout et Meillet.

5. Cf. Festus : « *obbrutuit* », *obstupuit, a bruto, quod antiqui pro graui, interdum pro stupido dixerunt. Afranius* : « *non possum uerbum facere, obbrutui* ».

6. VI, 105.

7. *Odes*, I, 34, 9.

8. *Hist. Nat.*, II, 43.

les animaux en tant que non-raisonnables. Mais surtout, très tôt, dès Naevius, dès Pacuvius, *brutus* s'applique aux hommes, aux êtres normalement raisonnables, avec les nuances « hébété, insensible, insensé, brute... » [1] ; c'est-à-dire que, comme *grauis*, *brutus* assimile l'homme à la matière, soumise aux lois des choses ; mais dans *grauis*, cette mécanisation donne soit force motrice, soit stabilité ; dans *brutus*, elle donne insensibilité et aveuglement.

Avant tous les *graues uiri* de l'histoire romaine, avant Cincinnatus, avant Regulus — *auctor* d'une *sententia* héroïque [2] —, avant Paul-Emile — disciple du Cunctator et choisissant, à Cannes, de mourir sur place, tandis que s'enfuit le léger Terentius Varro —, avant tous les consuls et tous les censeurs, un héros a poussé la *grauitas* à un point tel que la postérité n'a pu l'admirer sans horreur : c'est Junius *Brutus*, l'Hébété, l'inflexible juge de ses propres fils et le témoin constant de leur affreux supplice ; Brutus dont Plutarque dira : « Que la hauteur de son courage l'ait rendu impassible ou que la grandeur de sa souffrance l'ait rendu insensible, l'un comme l'autre est non pas d'un homme, mais d'un dieu ou d'un animal [3]. » Il serait plus exact de dire : d'une pierre, *brutus* poussant à l'extrême la désanimation qui, avec *grauis*, n'est que provisoire, partielle et relative. Mais le point où aboutit « l'excès » garantit que nous avons correctement analysé « le normal ».

*
* *

Ainsi, replacés dans l'ensemble de la vie et de la pensée romaines, *maiestas* et *grauitas*, loin d'être deux désignations équivalentes d'une variété de force mystique ou de mana, apparaissent comme deux notions distinctes, toutes deux très élaborées, en rapport avec des caractères originaux de la société et de la civilisation où elles se sont formées, société de l'ordre, civilisation du solide. Morale : avant d'engager un mot latin au service de quelque théorie que ce soit, il faut l'analyser dans ses contextes, avec ses résonances spécifiques, et sans idée préconçue [4].

Georges DUMÉZIL.

1. Dans les *Puniques* de Naevius : *Quod bruti nec satis sardare* (= intellegere : Festus-Paul) *queunt*. Dans le *Télamon* de Pacuvius, il s'agit de la Fortune :

Fortunam insanam esse et caecam et brutam perhibent philosophi...

...

brutam, quia dignum atque indignum nequeat internoscere...

2. Cf. Horace, *Odes*, III, 5, 46. L'attitude de Regulus aux vers 41-44, 51-52 est la forme héroïque de la *grauitas*.

3. *Vie de Publicola*, 6, 5.

4. Les analyses et discussions qui précèdent contiennent l'essentiel de plusieurs conférences faites au Collège de France en février et mars 1951.

LE TRAITÉ D'ARISTOTE SUR LA NUTRITION

Dans ses ouvrages de biologie, Aristote fait plusieurs allusions à un traité sur la nutrition, complément indispensable de ses études sur les organes et les fonctions. Or, aucun traité de ce genre ne figure dans notre *corpus aristotelicum*. Faut-il donc ajouter ce titre à la liste des ouvrages perdus [1] ? C'est là, semble-t-il, l'opinion généralement admise par les rares critiques qui ont eu l'occasion de s'occuper de cette question [2]. En tous cas, si le traité sur la nutrition a disparu, il faut admettre que ce naufrage s'est produit très tôt, dans les premières années qui suivirent la mort du philosophe, car aucun des catalogues anciens des œuvres d'Aristote ne le mentionne, pas même celui que nous a conservé Diogène Laerce [3] et qui est certainement antérieur à Andronicos. Mais une autre solution est également possible : c'est que l'ouvrage en question n'ait jamais existé. L'étude des textes où Aristote fait allusion à un traité sur la nutrition permettra, peut-être, de résoudre ce petit problème d'histoire littéraire.

Ces textes sont au nombre de huit [4]. Les voici dans l'ordre de l'édition Bekker :

1. *Météorologiques*, IV, 3, 381 *b* 13, πέττεται μὲν γὰρ ἐν τῇ ἄνω κοιλίᾳ, σήπεται δ' ἐν τῇ κάτω τὸ ἀποκριθέν· δι' ἣν δ' αἰτίαν, εἴρηται ἐν ἑτέροις. « La digestion a lieu dans la partie supérieure du tube digestif, mais l'excrétion se putréfie dans sa partie inférieure : la raison en a été indiquée ailleurs » (Trad. Tricot).

2. *De l'âme*, II, 4, 416 *b* 31 et sq. : ce chapitre consacré à la faculté végétative ou nutritive, se termine par ce paragraphe : τύπῳ μὲν οὖν ἡ τροφὴ τί ἐστιν εἴρηται· διασαφητέον δ' ἔστιν ὕστερον περὶ αὐτῆς ἐν τοῖς οἰκείοις λόγοις, « Voilà donc exposé schématiquement ce qu'est l'aliment : nous aurons à donner plus tard des éclaircissements à son sujet, dans l'ouvrage qui lui sera consacré [5] ».

1. Les ouvrages perdus d'Aristote ont fait l'objet d'études récentes : voir, en particulier, E. BIGNONE, *L'Aristotele perduto e la formazione filosofica di Epicuro*, 2 vol., Florence, [1936] ; J. BIDEZ, *Un singulier naufrage littéraire dans l'Antiquité*, Coll. Lebègue, 3e série, n° 36, Bruxelles, 1943 ; L. ALFONSI, « Ricerche sull' Aristotele perduto », dans *Riv. di Storia della Filosofia*, I, 1946, pp. 103-109.

2. Voir E. HEITZ, *Die verlorenen Schriften des Aristoteles*, 1865. pp. 59-61 ; H. CARTERON, *La notion de force dans le système d'A.*, Paris, 1923, p. 98. Opinion différente chez V. ROSE, *De Aristotelis librorum ordine et auctoritate*, Berlin, 1854, p. 29 ; G. RODIER, *De l'âme*, II, p. 247.

3. *Vie des Philosophes*, V, 21-27.

4. La liste de ces références est donnée par BONITZ, *Index Arist.*, p. 104 b 16 et sq.

5. Le pluriel οἱ [λόγοι] περί désigne *un* ouvrage ; les exemples abondent : cf. dans *Parties des Animaux*, 650 b 10, où οἱ περὶ γενέσεως désigne le traité *de la Génération des Animaux* ; 656 a 28, ἐν τοῖς περὶ αἰσθήσεως = le traité *de la Sensation* ; 669 a 4 ,ἐν τοῖς περὶ ἀναπνοῆς = le traité *de la Respiration*, etc.

3. *Du sommeil et de la veille*, 3, 456 *b* 5, εἴρηται περὶ τούτων ἐν τοῖς περὶ τροφῆς, « Il en a été question (de la formation du sang) dans l'étude de la nutrition ».

4. *Parties des Animaux*, II, 3, 650 *b* 10, ἔτι δὲ περὶ τροφῆς ὅλως, ἐν τοῖς περὶ γενέσεως καὶ ἐν ἑτέροις οἰκειότερόν ἐστι διελθεῖν, « Les développements sur la nutrition en général sont mieux à leur place dans le traité de la génération et ailleurs ».

5. *Ibidem*, II, 7, 653 *b* 13, τὰ μὲν οὖν τῆς τροφῆς περιττώματα περὶ τὴν τῆς τροφῆς σκέψιν καὶ θεωρίαν οἰκείους ἔχει τοὺς λόγους. « Les résidus de la nourriture font l'objet de développements particuliers consacrés à l'examen et à l'étude de la nutrition ».

6. *Ibidem*, III, 14, 674 *a* 20, ἀλλὰ περὶ μὲν τούτων ἐν τοῖς περὶ τὴν γένεσιν καὶ τὴν τροφὴν οἰκειότερός ἐστιν ὁ διορισμός, « Mais la description de ces opérations (de digestion) est mieux à sa place dans les traités sur la génération et sur la nutrition ».

7. *Ibidem*, IV, 4, 678 *a* 19, ἐν τοῖς περὶ τὴν γένεσιν τῶν ᾠῶν λεχθήσεται καὶ τὴν τροφήν, « nous dirons dans les traités sur la génération des animaux et sur la nutrition (comment le suc nourricier se distribue dans les organes) ».

8. *Génération des animaux*, V, 4, 784 *b* 2, ἀκριβέστερον δὲ περὶ τῆς τοιαύτης αἰτίας ὕστερον λεκτέον ἐν τοῖς περὶ αὐξήσεως καὶ τροφῆς, « des détails plus précis sur cette cause (qui détermine la canitie) doivent être donnés ultérieurement dans le traité sur l'accroissement et la nutrition ».

L'examen de ces textes [1] permet une première remarque qui me paraît d'un intérêt capital : l'étude sur la nutrition est présentée tantôt comme un écrit déjà existant, tantôt comme un ouvrage simplement annoncé. Le problème se complique encore si l'on tient compte, comme on doit le faire, de la chronologie relative des ouvrages que nous venons de citer. Des travaux récents, en particulier ceux de F. Nuyens [2], ont permis, en effet, de préciser l'ordre de succession des œuvres d'Aristote. Voici quel est cet ordre pour les ouvrages qui nous intéressent ici.

Le traité le plus ancien, parmi ceux qui mentionnent une étude sur

1. Michel d'Ephèse, dans son commentaire au traité *de la Marche des animaux*, 10, 703 a 10-11 (τίς μὲν οὖν ἡ σωτηρία τοῦ συμφύτου πνεύματος, εἴρηται ἐν ἄλλοις) dit : περὶ δὲ τῆς τοῦ συμφύτου πνεύματος σωτηρίας οἰκεῖον ἦν εἰπεῖν ἐν τοῖς περὶ τροφῆς. Il s'agit là sans doute d'une simple remarque du commentateur et non d'un renvoi à un traité sur la nutrition.

2. *Ontwikkelingsmomenten in de zielkunde van Aristoteles*, Amsterdam, 1939. Traduction française sous le titre : *L'Evolution de la Psychologie d'Aristote*, Louvain-La Haye-Paris, 1948.

la nutrition, est le livre IV des *Météorologiques* [1], que l'on s'accorde aujourd'hui à considérer comme sensiblement antérieur au traité *De l'âme* qui, lui, date des dernières années du second séjour d'Aristote à Athènes [2]. Vient ensuite le traité *Des Parties des Animaux*, dont les livres II-IV, où se trouvent annoncés à plusieurs reprises des travaux sur la nutrition, appartiennent à la période qui précède la rédaction du traité *De l'âme* [3]. Au contraire, le traité *du Sommeil et de la Veille* est certainement postérieur, puisque la doctrine psychologique qui y est exposée s'accorde en tous points avec celle du traité *De l'âme* auquel, d'autre part, le traité *du Sommeil* renvoie plusieurs fois [4]. Enfin, le traité *de la Génération des animaux* est d'une date encore postérieure et appartient sans doute à l'extrême fin de la carrière d'Aristote [5].

Ainsi donc, il apparaît que le traité sur la nutrition est annoncé comme futur dans des ouvrages plus récents que ceux où il est donné comme existant déjà ! Il est, en tous cas, évident que la plus ancienne mention qui en est faite — dans le livre IV des *Météorologiques* — le cite expressément comme un ouvrage existant : les mots εἴρηται ἐν ἑτέροις ne peuvent se rapporter qu'à un ouvrage déjà fait et cet ouvrage, étant donné le contexte, ne peut être qu'une étude sur la nutrition. Au contraire, la dernière allusion — celle du livre V du traité *de la Génération des animaux* — se rapporte manifestement à un ouvrage à l'état de projet (ὕστερον λεκτέον).

Comment rendre compte de cette anomalie ? Une solution trop facile consisterait à attribuer ces références non à Aristote lui-même, mais à quelque éditeur ou remanieur ancien. Cette explication est à écarter. Car, outre qu'elle laisserait le problème intact, elle se heurterait à une difficulté : c'est que, si l'on est généralement d'accord pour reconnaître que les renvois à des écrits donnés comme existants ou annoncés comme futurs doivent être utilisés avec prudence pour l'établissement de la chronologie [6], on ne doute plus aujourd'hui que ces références soient l'œuvre d'Aristote lui-même [7]. Dans ces condi-

1. Les questions de la date et de l'authenticité du livre IV des *Météor.* ont été mises au point par I. DURING, *Aristotele's de Partibus animalium, critical and literary commentaries*, Göteborg, 1943, pp. 27, 136-137 ; *Aristotle's chemical treatise Meteorologica book IV, with introduction and commentary*, Göteborg, 1944, pp. 17-20, 24-27, 107-108.

2. Voir F. NUYENS, *op. cit.*, 1948, p. 217.

3. F. NUYENS, *ibid.*, p. 167.

4. F. NUYENS, *ibid.*, p. 253.

5. F. NUYENS, *ibid.*, pp. 256-263. La date tardive de ce traité est admise aussi par P. THIELSCHER, *Die relative Chronologie der erhaltenen Schriften des Aristoteles nach den bestimmten Selbstzitaten*, Philologus, XCVII, 1948, pp. 229-265 (voir spécialement pp. 249 et 251). Ajoutons que le livre V laisse l'impression de n'avoir pas reçu une mise au point définitive.

6. Excellente mise au point de F. NUYENS, *op. cit.*, 1948, pp. 108-110.

7. De même, on ne doute plus guère aujourd'hui de l'authenticité des phrases de liaison entre les traités : voir A. MANSION, *Introduction à la Physique aristotelicienne*, 1946, p. 29.

tions, il faut bien admettre qu'Aristote avait une raison pour parler de ses travaux sur la nutrition tantôt au passé tantôt au futur.

Cette raison me paraît être qu'il n'a pas toujours en vue le même traité. Il a sans doute existé une première rédaction d'une étude spécialement consacrée à la nutrition [1], étude qu'Aristote a dû décider, à un moment donné, de reprendre sur des bases nouvelles, mais sans pouvoir réaliser ce projet. Je voudrais montrer pourquoi nous n'avons plus cette première version, et pourquoi la seconde n'a pas été écrite.

L'allusion la plus ancienne à un traité sur la nutrition se trouve, nous l'avons vu, dans le IV^e^ livre des *Météorologiques*. L'auteur y renvoie, pour des détails sur la digestion, à un autre traité déjà existant qui ne peut être qu'une étude sur la nutrition. Il est vraisemblable que nous avons là une référence à une version ancienne d'un traité περὶ τροφῆς, car on ne peut penser à l'*Histoire des Animaux* qui, sous sa forme actuelle, en renferme aucun développement comparable à celui qu'on trouve dans les *Météorologiques*. Cette version remontait peut-être au séjour de l'auteur en Asie-Mineure, de 347 à 342, entre la mort de Platon et l'arrivée du Stagirite à la cour de Philippe de Macédoine [2]. Quoi qu'il en soit, cette première rédaction ne devait plus satisfaire Aristote à l'époque où il entreprit la série de ses grands ouvrages biologiques, suivant le plan indiqué dans le prologue bien connu des *Météorologiques* [3]. Il a dû, à ce moment-là, décider de reprendre la question, comme en témoignent les annonces d'études sur la nutrition qu'on lit dans le traité *des Parties des Animaux* et dans le traité *De l'âme*. Ce projet condamnait le premier περὶ τροφῆς à disparaître.

Cependant des fragments importants semblent bien en avoir été conservés et être parvenus jusqu'à nous. C'est ainsi que les onze premiers chapitres du livre VIII de l'*Histoire des Animaux*, consacrés au mode de nourriture des différentes espèces d'animaux, peuvent avoir appartenu primitivement à la première rédaction du traité sur la nutrition [4]. Je ne crois pas, toutefois, que ce traité se soit réduit à ces quelques chapitres purement descriptifs. D'ailleurs, la référence du

1. Ce ne serait pas le seul exemple d'une première rédaction d'un ouvrage d'Aristote. Selon I. DURING, *l'Hist. An.*, I-IV, 7 est une première édition, conçue d'un point de vue différent, du traité des *Parties des An.*, II-IV (*Aristotle's de Partibus animalium*, pp. 12, 18-19). De même, I. DURING soupçonne l'existence d'une première édition du *de Sensu* (p. 12).

2. Il semble démontré qu'Aristote commença ses travaux d'histoire naturelle dès son séjour en Asie-Mineure : cf. H. D. P. LEE, « Place-names and the date of Aristotle's biological works » dans *The Classical Quarterly*, XLII, 1948, pp. 61-67.

3. *Météor.*, I, 1, 339 a 5-9. Sur le sens et la valeur de ce prologue, voir A. MANSION, *op. cit.*, pp. 16-17.

4. Le livre VIII commence par ces mots : αἱ δὲ πράξεις καὶ οἱ βίοι κατὰ τὰ ἤθη καὶ τὰς τροφὰς διαφέρουσιν. Et il est question de la nourriture jusqu'au chapitre XI (596 b 9) qui se termine ainsi : τροφαῖς μὲν οὖν χρῶνται τὰ γένη τῶν ὡων ταῖς εἰρημέναις.

livre IV des *Météorologiques* ne peut, nous l'avons déjà fait remarquer, s'appliquer à l'*Histoire des Animaux*. Mais on pourrait encore déceler d'autres traces de cette première rédaction. On sait, en effet, qu'Aristote, dans la composition de ses traités scientifiques, a souvent utilisé des développements écrits à des époques différentes : c'est là un point que l'exégèse moderne a parfaitement mis en lumière et qui peut être considéré comme acquis. Il paraît certain que lorsqu'Aristote établissait le cadre d'un traité nouveau, il y insérait des matériaux anciens à côté d'exposés spécialement rédigés pour l'œuvre nouvelle et se contentait souvent d'une adaptation fort sommaire de ces divers éléments [1]. Il est donc possible que tel chapitre où il est incidemment question de la nutrition renferme une portion, à peine modifiée, d'un traité antérieur. Ainsi, lorsqu'Aristote dans le traité *de la Génération et de la corruption* insiste sur la distinction entre l'accroissement et la nutrition [2], il emprunte peut-être quelque développement au περὶ τροφῆς. On pourrait faire la même remarque pour un certain nombre de passages du traité *des Parties des animaux* [3].

Cependant, au moment où Aristote composait ce dernier traité, il avait certainement formé le projet de rédiger un nouvel ouvrage sur la nutrition. En effet, chaque fois que la description des organes l'amène à parler des aliments ou de la digestion, il ne fait qu'esquisser le développement et annonce des études ultérieures [4]. D'ailleurs, ce serait certainement une erreur que de considérer tous les passages où il est question de la nutrition, comme des emprunts à la première rédaction du περὶ τροφῆς. Je crois, au contraire, que certains d'entre eux représentent des notes destinées au nouveau traité. Sans doute est-ce le cas, par exemple, de ce chapitre du traité *De l'âme* que nous avons cité [5]. Il renferme une étude succincte mais précise du rôle de l'aliment et se termine par cette remarque très significative : « Voilà, schématiquement (τύπῳ), ce qu'est l'aliment (ἡ τροφή) : nous aurons des éclaircissements à donner ultérieurement à son sujet ». Il y a là, certes, l'annonce de recherches futures, mais en même temps, par l'emploi du mot τύπῳ, l'indication que ce chapitre du traité *De l'âme* est déjà une ébauche de l'ouvrage à faire.

Un autre passage du même chapitre apporte, sur ce projet de traité, une précision supplémentaire et révèle qu'au moment où il composait

1. Voir A. MANSION, *op. cit.*, pp. 21 et 33. Voir aussi W. LAMEERE, « Au temps où Frantz Cumont s'interrogeait sur Aristote » (dans *L'Antiquité classique*, t. XVIII, 1949, pp. 279-324), p. 287 ; G. VERBEKE, *Revue Philosophique de Louvain*, t. XLVI, 1948, pp. 347-348.

2. *Gén. et Corr.*, I, 5, 322 *a* 19-33. Sur la date relativement ancienne de ce traité, voir F. NUYENS, *op. cit.*, p. 121.

3. Voir en particulier : II, 3, 650 *a* 6-*b* 10 ; 9, 655 *b* 9 ; III, 1, 661 *b* 1 ; 14, 673 *a* 13, 19 ; 675 *a* 13.

4. Voir les références données au début de cet article.

5. II, 4.

le traité *De l'âme*, Aristote avait l'intention de reprendre l'étude de la nutrition avant même d'écrire son traité sur la génération des animaux. C'est du moins la conclusion que l'on peut tirer de cette affirmation : « La même faculté de l'âme étant à la fois nutritive et génératrice, c'est de la nutrition qu'il est nécessaire de parler d'abord [1] ». Et voici la raison qu'il donne un peu plus loin pour expliquer pourquoi l'étude de la nutrition doit précéder celle de la génération : c'est que « l'aliment est l'agent de la génération : génération non pas de l'être nourri lui-même, mais d'un être semblable à l'être nourri » [2]. L'être vivant ayant pour but principal de se reproduire, la génération apparaît non seulement comme la suite naturelle, mais encore comme le but principal de la nutrition : il est donc logique d'étudier d'abord celle-ci.

Cependant la fonction de nutrition et celle de génération sont liées encore d'une autre façon : l'être une fois engendré ne cesse de se développer, et de ce point de vue la nutrition suit la génération [3]. Aussi Aristote, en dépit de sa déclaration du traité *De l'âme*, pouvait-il commencer par l'étude de la génération. Et c'est ce qu'il a fait, comme le prouve le passage du cinquième livre du traité *de la Génération des Animaux* où se trouve encore annoncé un ouvrage sur la nutrition, ouvrage qui devait s'intituler περὶ αὐξήσεως καὶ τροφῆς [4]. Cette ultime annonce dans un traité que l'on s'accorde à placer dans la dernière partie, peut-être même à la fin de la carrière d'Aristote, ne laisse guère de doute : l'ouvrage définitif sur le mécanisme et le rôle de la nutrition n'a probablement jamais été écrit.

Il subsiste cependant une difficulté. Dans le traité *du Sommeil et de la veille*, qui chronologiquement se place entre le traité *De l'âme* et le traité *de la Génération des Animaux*, se trouve, nous l'avons vu, une référence à des études déjà faites sur la nutrition. Mais rien ne prouve qu'Aristote ait ici en vue un traité spécial sur cette question. L'expression ἐν τοῖς περὶ τροφῆς ne désigne pas nécessairement un ouvrage portant précisément ce titre, pas plus que les références ἐν τοῖς περὶ χρόνου ou ἐν τοῖς περὶ κινήσεως ne visent des traités spéciaux sur le temps ou le mouvement [5]. Il se peut qu'Aristote fasse tout simplement allusion à un ouvrage comme le traité *des Parties des Animaux* qui renferme plusieurs développements relatifs à la digestion et à la nutrition [6].

1. Ἐπεὶ δ' ἡ αὐτὴ δύναμις τῆς ψυχῆς θρεπτικὴ καὶ γεννητική, περὶ τροφῆς ἀναγκαῖον διωρίσθαί πρῶτον (II, 4, 416 *a* 19-21). Nous citons la traduction de J. TRICOT.

2. Καὶ γενέσεως ποιητικὸν οὐ τοῦ τρεφομένου, ἀλλ' οἷον τὸ τρεφόμενον (II, 4, 416 *b* 15-16).

3. Voir H. CARTERON, *La notion de force dans le système d'Aristote*, Paris, Vrin, 1923, p. 97.

4. V, 4, 784 *b* 2.

5. Cf. G. RODIER, *op. cit.*, II, p. 247.

6. La référence en question me paraît se rapporter précisément à *Parties des Animaux*, II, 4, 650 *a* 34 ; 5, 651 *a* 15.

Il ne reste donc qu'une allusion sûre à une première rédaction du traité sur la nutrition, celle des *Météorologiques*, IV, 3, 381 *b* 13 : il ne peut s'agir ici, en effet, d'une référence au traité *des Parties des animaux*, puisque le IV^e^ livre des *Météorologiques* est certainement antérieur à la rédaction définitive des grands ouvrages de la série biologique.

Parmi ces ouvrages, un traité sur *l'Accroissement et la nutrition* devait avoir sa place et le premier περὶ τροφῆς en aurait fourni les éléments principaux. Si nous n'avons pas ce traité c'est sans doute parce qu'Aristote n'a pas eu le temps de le rédiger : la mort est venue trop tôt [1].

Pierre LOUIS.

1. Aristote mourut à Chalcis en 322, à l'âge de 63 ans.

LA FILIATION DES MANUSCRITS DES « PARVA NATURALIA » D'ARISTOTE

Dans un article paru dans les *Mélanges Desrousseaux*, en 1938, et intitulé : *les manuscrits des Parva Naturalia* [1], nous avons donné la liste de tous ces manuscrits, répartis suivant les diverses bibliothèques de Paris, d'Oxford, de Madrid, de Vienne, de Rome, de Milan, de Florence et de Venise. Nous avons, de plus, montré que ces manuscrits, au nombre de cinquante, se répartissent en *trois familles* : la famille E M Y, la famille L S U, et une famille composite comprenant les leçons, tantôt de la première famille, tantôt de la seconde ; seuls, deux manuscrits, le *Vaticanus graecus* 1339 (*P*) du XIII^e^ siècle, et l'*Oxoniensis collegii orporis Christi CVIII* (*Z*) du XII^e^ siècle, n'entrent pas dans ces familles. Nous renvoyons le lecteur à cet article ; mais il convient de rappeler ce que représentent les sigles mentionnés plus haut :

Le manuscrit E est le *Parisinus graecus* 1853, parchemin, de grand format, qui comprend 453 folios ; les *Parva Naturalia* vont du folio 203 au folio 221 ; il ne contient que des ouvrages d'Aristote. Il est du X^e^ siècle jusqu'au folio 345, et ensuite, du XV^e^ jusqu'à la fin ; il a appartenu au cardinal Ridolfi. — Le manuscrit M est l'*Urbinas graecus* 37 (biblioteca vaticana), papier, du XIV^e^ siècle ; les *Parva Naturalia* vont du folio 79 au folio 112. — Le manuscrit Y est le *Vaticanus graecus* 261, papier, en deux volumes, du XIII^e^ et du XIV^e^ siècles (folios 98 à 131 en ce qui concerne nos traités) ; comme les précédents, il ne contient que des ouvrages d'Aristote. — Le manuscrit L est le *Vaticanus graecus* 253, papier, du XIII^e^ siècle (folios 168 à 231 pour nos traités). — Le manuscrit S est le *Laurentianus graecus LXXXI-1* (Firenze, biblioteca Medicea Laurenziana), parchemin (folios 117^v^-127^v^ et 161^v^-166^v^ pour les *Parva Naturalia*) ; il est en partie du XII^e^ et en partie du XIII^e^ siècles, et, à la différence des autres manuscrits, il ne contient pas uniquement des ouvrages d'Aristote. — Enfin, le manuscrit U est le *Vaticanus graecus* 260, parchemin, du XI^e^ siècle (folios 152^v^ à 195 pour nos traités).

1. Nous rappelons que, sous le titre traditionnel de *Parva Naturalia*, on a réuni neuf petits traités où le Philosophe expose des questions relatives, soit à la psychologie, soit à la biologie humaine, animale ou végétale. Les principaux éditeurs les présentent dans l'ordre suivant : *de Sensu et sensibilibus* ; *De memoria et reminiscentia* ; *De somno et vigilia* ; *De divinatione per somnum* ; *De longitudine et brevitate vitae* ; puis trois traités groupés sous le même titre : *De juventute et senectute, vita et morte et respiratione.*

Dans notre prochaine édition critique qui paraîtra dans la collection Guillaume Budé, nous nous expliquerons sur la nature de ces traités, sur leur composition et sur leur portée philosophique.

1. Famille EMY

Voici tout d'abord la liste des manuscrits qui constituent cette famille :

1. *Parisinus graecus* 1853, *E*
2. *Urbinas graecus* 37, *M*
3. *Vaticanus graecus* 261, *Y*
4. *Palatinus graecus* 97, σ
5. *Marcianus graecus* 212 [1], *G*[a]
6. *Vindobonensis phil. gr.* 75, μ
7. *Parisinus graecus* 1859, *b*
8. *Parisinus graecus* 1860 [2], *e*
9. *Parisinus graecus* 2027, α
10. *Parisinus graecus* 2032, *i*
11. *Parisinus suppl. gr.* 314, δ
12. *Parisinus suppl. gr.* 332 [3], ε
13. *Parisinus suppl. gr.* 333 [4], ζ

En déterminant la filiation de ces manuscrits par rapport à EMY, nous indiquerons leur âge respectif.

En ce qui concerne la filiation possible entre E et Y, il y a diverses opinions : A. Foerster (*Hermès*, LXXIII, 1938, p. 459, n° 3) prétend que Y est l'apographe de E. G. Biehl, dans son édition critique des *Parva Naturalia* (édition Teubner, Leipzig, 1898, préface, p. 11), voit deux hypothèses : ou bien Y a été copié sur E, ou bien il l'a été sur un manuscrit tout à fait semblable à E. M. Drossaart Lulofs, dans son édition critique du *De insomniis* et du *De divinatione per somnum* (Brill, Leyde, 1947) suppose que Y a été copié sur un seul exemplaire perdu, *y*, qui, tout en étant apparenté à E, serait cependant différent de ce manuscrit. Néanmoins, pour nous placer sur un terrain pratique, trois remarques s'imposent : d'abord, le copiste de Y a ajouté certains mots pour se conformer au texte de E, par exemple : δύνασθαι (447 *a* 13), ὁ ὕπνος (459 *b* 6), μὴ (460 *b* 16) ... ; ensuite il a omis les mêmes mots que le copiste de E (451 *b* 11, 440 *a* 3, 455 *b* 4, 463 *a* 25...) ; enfin, Y présente parfois le même texte corrompu que E (438 *b* 27, 460 *b* 27, 453 *a* 29, 459 *b* 24, 446 *b* 7, 447 *a* 25, 464 *a* 26...). Dans ces conditions, ne peut-on pas parler d'une filiation directe entre nos deux manuscrits ?

Quant à M, au premier abord, on pourrait le considérer comme assez différent de E, mais ce n'est qu'une apparence : on rencontre, en effet, des fautes communes aux deux manuscrits (446 *b* 3, 460 *b* 21, 442 *b* 7...); d'autre part, les mêmes mots ont été parfois faussement répétés : ἡ αὐτὴ ἡ αὐτὴ (447 *b* 3) ; ἀφροδίτην φροδίτην (464 *b* 3). Par ailleurs, des divergences s'expliquent aisément : tantôt le copiste de M a faus-

1. Pour ce manuscrit, seuls les six premiers traités des *Parva Naturalia* appartiennent à la famille EMY.

2. Rares exceptions.

3. Rares exceptions.

4. Pour les *Parisini suppl. gr.* 332 *et* 333, seuls les trois premiers traités font partie de la famille EMY.

sement changé certaines lettres, par exemple, il a écrit ἄτομον pour ἄτοπον (438 *a* 10), ἁπάντων pour ἀπόντων (450 *b* 13) ; tantôt, ce copiste, qui était intelligent, a voulu éclaircir certains passages obscurs ou quelques mots faux du texte de E, par exemple ἐπιπολῆς μᾶλλον pour ἐπιπολαιότερον (460 *a* 23). Enfin, certaines divergences sont dues simplement à la négligence du copiste (442 *b* 8, 443 *b* 14, 452 *a* 2, 458 *a* 13...).

Nous pouvons donc conclure à l'existence d'une filiation directe entre E, d'une part, M et Y, d'autre part.

Mais, entre M et le *Palatinus graecus* 97 (σ), bombycin du XIV^e^ siècle (Biblioteca Vaticana), la filiation est indirecte : nous l'indiquerons schématiquement par une flèche oblique. L'influence de M s'est fait nettement sentir sur ce manuscrit, et on peut le constater dans plusieurs passages, par exemple : 436 *b* 5 : καὶ τὰ μὲν σωτηρίαι ; — 449 *b* 15 : ὅτε πάρεστιν ; 17 : καὶ νοῶν ; 21 : τι ; 29 : καὶ ᾧ ταῦτα — 453 *b* 13 : καὶ εἰ ; 15 : ἀμφοτέρων αὐτῶν — 462 *b* 25 : τούτων τὴν ἀρχὴν... Nous relevons les mêmes omissions dans les deux manuscrits : πρότερον (436 *b* 10), καὶ πρότερον (449 *b* 26), μέντοι τοῦτο (458 *b* 33)... Il s'agit donc d'une nette influence de M sur le *Palatinus graecus* 97, car, dans tous ces divers cas, le texte de M, que nous retrouvons identique dans notre manuscrit, est différent de celui que nous avons dans les manuscrits E et Y. Néanmoins, la filiation qui existe entre M et σ est indirecte, car il y a des divergences entre eux, et leur texte n'est pas identique.

En cinquième lieu, dans la liste des manuscrits de la famille EMY, nous avons le *Marcianus graecus* 212 (Venezia, biblioteca Marciana), actuellement *Venetus* 606, G^a, papier, de la seconde moitié du XV^e^ siècle : le texte de ce manuscrit est identique à celui du *Parisinus graecus* 1859, *b*, parchemin, du XIV^e^ siècle, et il présente les mêmes lacunes. Mais le copiste du *Marcianus gr.* 212 a ensuite corrigé certains passages d'après le *Vaticanus gr.* 261, Y, et surtout en fonction du *Marcianus gr.* 209 qui appartient à la famille LSU. En voici quelques exemples : ainsi, le copiste avait tout d'abord écrit : ὑπάρχουσι, puis il a raturé ce terme, et l'a remplacé par le verbe ἔχουσι qui se trouve précisément dans le *Marcianus gr.* 209 (436 *b* 20) ; — plus loin (437 *a* 4), la conjonction καὶ a été ajoutée après coup devant καθ' αὑτὴν ; — plus loin encore, l'adverbe νῦν a été remplacé par ἔνιοι, mot qui se trouve dans le *Marcianus gr.* 209 (437 *a* 20) ; — quelques lignes après (437 *b* 30), le mot φῶς a été ajouté après coup, et il en est de même pour le terme ὀθόνησιν qui a remplacé χθονίησι (438 *a* 1)...

Quant au *Parisinus graecus* 1859, il offre les mêmes passages caractéristiques que le manuscrit E : ainsi, les mêmes parenthèses se trouvent dans les deux manuscrits (449 *b* 20 ; 26). Nous relevons les mêmes expressions : ὅσα τε χρόνου (449 *b* 28), τι devant μορίων (450 *a* 17), οἱ λίαν (450 *b* 8), ζῷον devant καὶ (450 *b* 21), ἐστιν après ταὐτόν (450 *b* 23), θεώρημα (450 *b* 25)... Il y a beaucoup d'autres passa-

ges caractéristiques identiques dans les deux manuscrits (451 *a* 5 ; 452 *a* 24-25 ; 452 *b* 4-5 ; *b* 13...). Néanmoins, il existe entre eux certaines divergences, de sorte que nous avons plutôt affaire à une filiation indirecte.

En sixième et en huitième lieux, voici le *Vindobonensis phil. gr.* 75, μ (Vienne, National-bibliothek), papier, qui a appartenu à Guarino de Vérone, et le *Parisinus graecus* 1860, *e*, parchemin, du XV^e^ siècle, qui a appartenu au cardinal Ridolfi : tous deux ont été copiés sur le *Parisinus suppl. gr.* 314, δ, bombycin, du XIV^e^ siècle. Pour en être convaincu, il suffit de considérer certains passages caractéristiques (442 *a* 7, 25-26 ; 448 *b* 1 ; 449 *a* 8...). Par ailleurs, certaines lacunes ne s'expliqueraient pas, si le *Parisinus gr.* 1860 n'avait pas été copié sur le *Parisinus suppl. gr.* 314 : ainsi, au feuillet 201 du manuscrit, à la ligne onzième à partir du bas, nous lisons les mots : γιγνομένους καὶ ἑψομενους (441 *a* 16) ; or, entre ces deux mots, il y a, dans le *Parisinus suppl. gr.* 314, une phrase de deux lignes qui n'apparaît pas dans le *Parisinus gr.* 1860 ; mais, cette lacune implique que ce dernier manuscrit a été copié sur l'autre, car le copiste a simplement dû se tromper de ligne : dans le manuscrit original, en effet, 136^v^, la cinquième ligne à partir du bas commence ainsi : τοιούτους γιγνομένους, et la troisième à partir du bas débute, elle aussi, par le mot : γιγνομένους ; par suite, ayant sans doute quitté des yeux la cinquième ligne qu'il était en train de transcrire, le copiste, revenant à son texte, est tombé sur la troisième ligne et non sur la cinquième ; par suite, la lacune s'explique très bien ainsi. Voici un autre fait qui prouve que le *Parisinus gr.* 1860 a été copié sur le *Parisinus suppl. gr.* 314 : dans ce dernier manuscrit, à la page 140, à la ligne 17 (445 *b* 23-24), le copiste a ajouté les mots : ἀναγκαῖον πεπεράνθαι τὰ ἐντος, dans la marge. Or, dans le *Parisinus gr.* 1860, les mêmes mots ont été ajoutés après coup. Quant aux divergences qui séparent nos deux manuscrits, elles sont dues, la plupart, soit à de simples omissions de mots (τὸ, φωτός, πάντα, ὅτι...), soit à des fautes d'orthographe ou à des inversions : par exemple, διοριζόμεθα, au lieu de διοριζόμενον (436 *b* 12), ἐν μήνιξιν au lieu de ἐν μήνιγξιν (437 *b* 32), φησὶν εἶναι au lieu de εἶναί φησι (438 *a* 5)... Enfin, s'il y a des divergences qui ne sont dues ni à des omissions, ni à des fautes d'orthographe (par exemple, ἔχουσι à la place de ὑπάρχουσι : 436 *b* 20, οἵτ' au lieu de αἵτ : 437 *b* 29, χρώματα pour χρώματος : 439 *b* 32...), c'est que ces variantes du *Parisinus gr.* 1860 sont toutes des leçons de la famille LSU : le copiste de ce manuscrit a donc subi aussi l'influence de la deuxième famille. Quant au *Vindobonensis phil. gr.* 75, il présente le même texte que le *Parisinus suppl. gr.* 314 (449 *b* 5, 10, 15-16-17-18, 21, 26, 28-29 ; 450 *a* 4, 8, 13, 17, 21, 23...).

Ensuite, dans la liste des manuscrits qui constituent la famille EMY, nous trouvons le *Parisinus graecus* 2027, α, papier, copié en 1449 par Jean Siméonaki : il a été copié sur le *Vaticanus graecus* 261, Y : c'est absolument le même texte.

Le *Parisinus graecus* 2032, *i*, papier, du XIV^e^ siècle, qui a appartenu au cardinal Ridolfi, offre de nombreuses leçons qui l'apparentent indirectement au manuscrit M, donc au manuscrit E, ainsi qu'à la famille LSU (cf. 436 *b* 5, 449 *b* 10, 15, 17, 21, 26 et 29 ; 450 *b* 8 ; 452 *a* 21, 25, 27 et 30 ; *b* 15 et 21 ; 453 *a* 3, 20 et 23 ; *b* 11 et 25 ; 455 *a* 11 ; 456 *a* 2 ; 457 *a* 20 ; 458 *b* 32 ; 459 *b* 10 ; 460 *a* 5 ; *b* 7 ; 461 *b* 15, 19, 24, 26-27 ; 465 *b* 7, 9 ; 466 *a* 21...)

Ainsi, dans la liste des manuscrits de notre première famille, il ne reste plus que trois manuscrits : d'une part, le *Parisinus suppl. gr.* 314, qui, comme nous l'avons vu, a engendré le *Parisinus gr.* 1860 et le *Vindobonensis phil. gr.* 75, et, d'autre part, les *Parisini suppl. gr.* 332, ε, papier, XV^e^ s. et 333, ζ, papier, du XVI^e^ s. En ce qui concerne ces derniers, il est hors de doute que le second a été copié sur le premier : leur texte est rigoureusement identique. Mais, quels sont les originaux du *Parisinus suppl. gr.* 332 et du *Parisinus suppl. gr.* 314 ?

Ce dernier offre une grande analogie avec le manuscrit M : d'abord, il représente la famille EMY d'une façon assez pure. Néanmoins parfois, quelques leçons relatives à LSU apparaissent, et, fait digne de remarque, les leçons en question se trouvent également dans le manuscrit M ; parfois aussi, le *Parisinus suppl. gr.* 314 donne des leçons propres seulement à M et différentes de celles des manuscrits E, Y, L, S et U ; ce sont les leçons de M qui sont les plus nombreuses ; en voici quelques-unes :

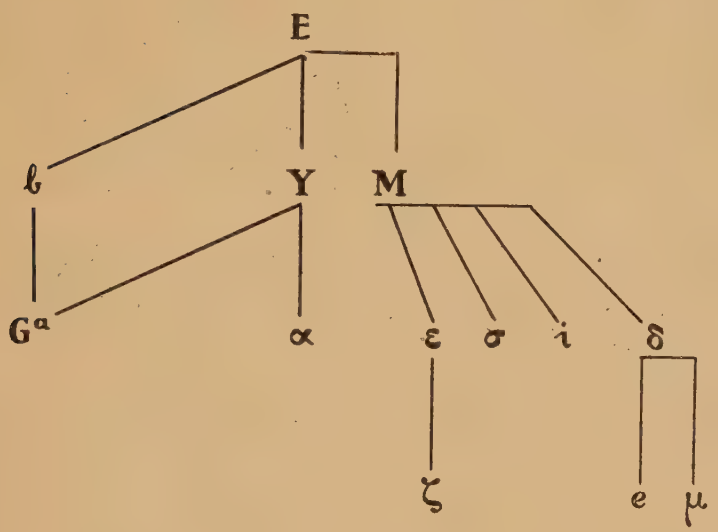
436 *b* 5 : τὰ μὲν σωτηρίαι M
b 10 : εἴρηται ἐν τοῖς LM
437 *a* 4 : ἀγγέλλει M
b 7 : τὸ τῆς σηπίας θόλον MP
b 28 : ἀμοργοὺς M
440 *a* 9 : ἑτέρα MY
449 *b* 10 : ἐξαπατᾳ LSUM
b 15 : ὅτε LSUM
b 17 : νοῶν LSUM
b 29 : αἰσθ. καὶ ᾧ ταῦτα ME
450 *a* 8 : τοῦ om. LSUM
451 *a* 4 : ἤ κατὰ MY
a 11 : τις τὴν M
19 : τίθεσθαι M
b 14 : θᾶττον M
b 30 : ποιῆσας M

Comme on s'en rend compte, ce sont les leçons de M qui dominent dans le *Parisinus suppl. gr.* 314.

Enfin , le *Parisinus suppl. gr.* 332 dépend indirectement de M, car il présente des leçons qui l'apparentent, soit à M seulement, soit à E et à M à la fois :

436 *b* 5 : σωτηρίαι M
437 *a* 6 : ἀγγέλει M
b 32 : ἐελμένον EM
439 *a* 17 : λέγωμεν M
440 *a* 1 : ἀλουργοῦν EM
a 26 : διὸ ἕτερον EM
b 7 : ἀνθρωπῶν ἐλαχιστὸν EM
441 *a* 24 : ἐπὶ πλέον M
443 *a* 10 : γῆ ὕδωρ EM

En définitive, nous obtenons le schéma suivant :



En résumé, nous avons sept filiations directes (flèches verticales), et six filiations indirectes. Mais, ce qui ressort de ce schéma, c'est que le manuscrit E est vraiment l'*archétype* de la famille EMY.

2. Famille LSU

Il a été question, plus haut, des trois manuscrits L, S, et U, qui sont antérieurs au XIV^e siècle. Voici la liste des manuscrits qui constituent cette famille :

1. *Vaticanus graecus* 253 (*L*)
2. *Laurentianus LXXXI-*1 (*S*)
3. *Vaticanus graecus* 260 (*U*)
4. *Urbinas gr.* 39, *n*
5. *Palatinus gr.* 163, τ
6. *Vaticanus gr.* 258, *N*
7. *Marcianus graecus* 200, *Q*
8. *Marcianus gr.* 206, f
9. *Marcianus gr.* 209, ψ
10. *Marcianus gr.* 214, H^a
11. *Laurentianus LXXXII-*4, C^a
12. *Laurentianus LXXXVII-*11, A^b
13. *Laurentianus LXXXVII-*20, *v*
14. *Laurentianus LXXXVII-*21, Z^a
15. *Riccardianus graecus XX*, χ
16. *Ambrosianus A-*164*-sup.* (*gr.* 67) *X.*
17. *Oxoniensis Collegii novi CCXXVI, Z*
18. *Oxoniensis Canonicianus gr.*, 107, ι
19. *Oxoniensis miscellaneus gr.* 238, η
20. *Oxon. miscellaneus gr.* 262, θ
21. *Vindobonensis phil. gr.* 64, λ
22. *Vindobonensis phil. gr.* 134, ξ
23. *Vindob. phil. gr.* 157, π
24. *Parisinus graecus* 1921, *m*
25. *Parisinus Coislinianus* 166, *o*
26. *Marcianus graecus* 212 (1) G^a
27. *Vaticanus gr.* 266, *V*[1]

Parmi les manuscrits anciens, c'est-à-dire antérieurs au XIV^e siècle, indépendamment de LSU, il y a deux autres manuscrits : le *Marcianus graecus* 214 et le *Marcianus gr.* 209. Nous verrons en deuxième lieu les manuscrits du XIV^e siècle, et, en troisième lieu, ceux qui sont postérieurs au XIV^e siècle.

Dans son édition critique déjà mentionnée, G. Biehl considère le manuscrit L comme l'archétype de la famille ; il se fonde surtout sur le fait qu'il présente parfois seul la vraie leçon (ἕως ἄν : 452 *a* 9 — τυχόντι : 455 *b* 9 — τοῦ : 456 *b* 20 — ἀναπνεῖ : 471 *a* 19). Cependant, parfois, L offre la mauvaise leçon interpolée (ὅσοι et λειπόμενοι : 449 *a* 24 — νοοῦντος : 457 *b* 3 — βαλεῖν : 467 *b* 18 — κενῶς au lieu de κενὴν : 470 *b* 12...). Mais, il est difficile de dire si c'est avec le manuscrit S ou avec U que L a le plus d'affinité, car tantôt le groupe LS offre la même leçon (449 *b* 19 — 450 *b* 16 — 453 *a* 1 — 454 *b* 2 — 479 *b* 11...), tantôt c'est le groupe LU qui donne la même leçon (436

1. Ce manuscrit n'appartient à la famille LSU que pour les trois derniers traités.

b 17 — 440 *b* 23 — 443 *b* 14 — 455 *a* 16...), tantôt, enfin, S et U ont des leçons qui leur sont propres et que nous ne trouvons pas dans L : pour S : 442 *b* 20 — 443 *b* 14 — 447 *a* 20 — 452 *a* 2 — 455 *b* 31 — 460 *a* 10 — 463 *a* 26, *b* 8 — 471 *b* 5 — 478 *a* 11 ; — et pour U : 441 *b* 27 — 445 *b* 17 — 452 *b* 4 — 463 *b* 20.

Il faut donc en conclure que les manuscrits L, S et U n'ont pas été copiés les uns sur les autres, et que L ne peut pas être considéré comme un archétype.

Voyons maintenant les deux autres manuscrits assez anciens de notre famille : le *Marcianus graecus* 214 (*H*[a]), maintenant *Venetus* 479, parchemin, du XI[e] siècle, et le *Marcianus graecus* 209 (ψ), maintenant *Venetus* 1023, papier, du XII[e] siècle : après collations, nous avons constaté qu'ils n'ont pas été copiés l'un sur l'autre, et qu'ils se présentent à part dans la famille LSU.

Nous avons, en deuxième lieu, les manuscrits du XIV[e] siècle :

Le *Vaticanus graecus* 258, N, papier, diffère très peu du *Vaticanus gr.* 253 (L) : il y a des divergences entre ces manuscrits, mais elles sont des lacunes du premier par rapport au second ; en voici une preuve manifeste : dans le *De somno* (453 *b* 13), le copiste de N a omis les mots : καὶ εἰ κοινὰ τίνος μορίου τῆς ψυχῆς τοῦ σώματος, puis il a dû s'apercevoir de cette omission, et il a ajouté cette phrase qui figure dans le manuscrit L. Mais, il ne s'est pas toujours aperçu de ses omissions et n'a pas rectifié en conséquence. Par suite, le texte que N nous offre est singulièrement altéré et n'a pas une grande valeur.

Une filiation indirecte semble exister entre le *Laurentianus LXXXI-1*, S et le *Laurentianus LXXXII-4*, C[a], parchemin, écrit par Joannicius (436 *a* 1 et 19 ; *b*, 5 et 6, 11, 17 et 18 ; 437 *a* 11 ; 464 *b* 23 ; 465 *a* 8 et 9, 11, 20...).

Le texte du *Parisinus graecus* 1921, *m*, bombycin, est à peu près identique à celui du manuscrit U. Au contraire, *le Parisinus Coislinianus* 166, *o*, bombycin de la première moitié du XIV[e] siècle, se rattache directement au manuscrit L : c'est absolument le même texte (cf. 436 *a* 1, 7, 10, 13, 17, 19... 436 *b*, 1, 7, 17... 437 *a* 9, 11...). Il en est de même du *Vindobonensis phil. gr.* 134 de la bibliothèque nationale de Vienne, papier, ξ, qui a appartenu à Jean Sambuc.

Le *Vaticanus graecus* 266, V, papier, présente un texte tout à fait voisin de celui du manuscrit U (441 *b* 26 — 439 *a* 11 ; 437 *a* 6, 17...). Or, dans tous ces passages et dans d'autres encore, le manuscrit U diffère des manuscrits L et S ; si donc le *Vaticanus gr.* 266 est conforme à U pour tous ces passages, c'est que son texte est bien voisin de celui du manuscrit U.

Il semble bien que le copiste du *Riccardianus gr. XX*, maintenant 14 (Firenze, biblioteca Riccardiana), χ, parchemin, a subi l'influence du manuscrit U, comme l'attestent les passages suivants : 436 *a* 1, 19 ; *b* 5, 12, 17-18 ; 437 *a* 2, 6, 9, 11 ; 449 *b* 5, 7, 17, 21, 23... ; à la ligne 19

(436 *a*), le copiste avait tout d'abord écrit : διὸ τὰ περὶ φύσεως, puis il a corrigé et a remplacé l'article τὰ par τῶν, tout comme dans U.

Le *Vindobonensis phil. gr.* 157 (Vienne, National-bibliothek) π, papier, de la fin du XIV^e^ siècle, qui a appartenu à Marc Mamounas, puis à Georges Corinthios, enfin à Jean Sambuc, offre une analogie frappante avec le manuscrit S : ainsi, à la ligne une (436 *b*), nous trouvons la même omission, depuis : οἱ δὲ, jusqu'à : ἰατρικῆς ; — un peu plus loin (437 *b* 7), nous lisons : σωτηρία dans les deux manuscrits, au lieu de : σωτηρίαι ; — beaucoup plus loin (449 *b* 13), nous avons : αἰσθησιν au lieu de αἴσθησις...

Enfin, dans la liste des manuscrits du XIV^e^ siècle, le *Laurentianus LXXXVII-20*, *v*, bombycin, tout en appartenant à la famille LSU, reste à part.

Restent maintenant les manuscrits postérieurs au XIV^e^ siècle :

L'*Urbinas graecus* 39 (biblioteca Vaticana), *n*, papier, du troisième quart du XV^e^ siècle, écrit par Michel Apostolios, présente un texte assez voisin de celui du *Vaticanus gr.* 258, que nous avons déjà considéré, et le *Palatinus graecus* 163 (biblioteca Vaticana), τ, parchemin, du XV^e^ siècle, se rattache indirectement au manuscrit U.

Le *Laurentianus gr. LXXXVII-11*, A^b^, papier, du XV^e^ siècle, qui semble écrit par Jean Rhosos, a un texte assez voisin de celui du *Riccardianus gr. XX* mentionné plus haut (cf. 436 *a* 5 : ὑποκείσθω ταύτη ; 10 : omission de τε — 436 *b* 5 : τυγχάνει ὄντα ; 12 : ἰδία δὲ καὶ ; 16 : omission de αὐτῇ ; 18 : τοῦ δ'ἐξωθεν — 437 *a* 2 : νοημάτων ; 5 : omission de καὶ ; 6 : εἰσαγγέλει ἡ τῆς ὄψεως δύναμις ; 11 : omission de tous les καὶ ; 14 : ἐστι σύμβολον... Et même, en ce qui concerne le *de Sensu*, la filiation semble directe, mais, pour les autres traités, quelques divergences apparaissent.

Le *Marcianus graecus* 200, Q, maintenant *Venetus* 327, parchemin, du XV^e^ siècle, reste à part dans les divers manuscrits de la famille LSU, et il en est de même du *Laurentianus graecus LXXXVII-21*, Z^a^, parchemin, du XV^e^ siècle ; mais le premier a engendré le *Marcianus graecus* 206, f, maintenant *Venetus* 747, parchemin, du XV^e^ siècle : c'est absolument le même texte, ce sont les mêmes lacunes.

L'*Ambrosianus A-164-sup* (*gr.* 67), *u*, de la bibliothèque ambrosienne de Milan, papier, de la seconde moitié du XV^e^ siècle, se rattache indirectement à l'*Oxoniensis collegii novi CCXXVI*, *x*, papier, du deuxième quart du XV^e^ siècle (New College, Oxford), et celui-ci, indirectement aussi, au *Riccardianus graecus XX* déjà mentionné. Quant à l'*Oxoniensis collegii novi CCXXVI*, il a donné naissance à l'*Oxoniensis canonicianus graecus* 107, *i* (Oxford, Bodleian Library), papier, de la première moitié du XVI^e^ siècle, dont la fin est mutilée et qui s'arrête à 469^v^ : c'est absolument le même texte, ce sont les mêmes lacunes.

Le *Vindobonensis phil. gr.* 64, de la bibliothèque nationale de Vienne,

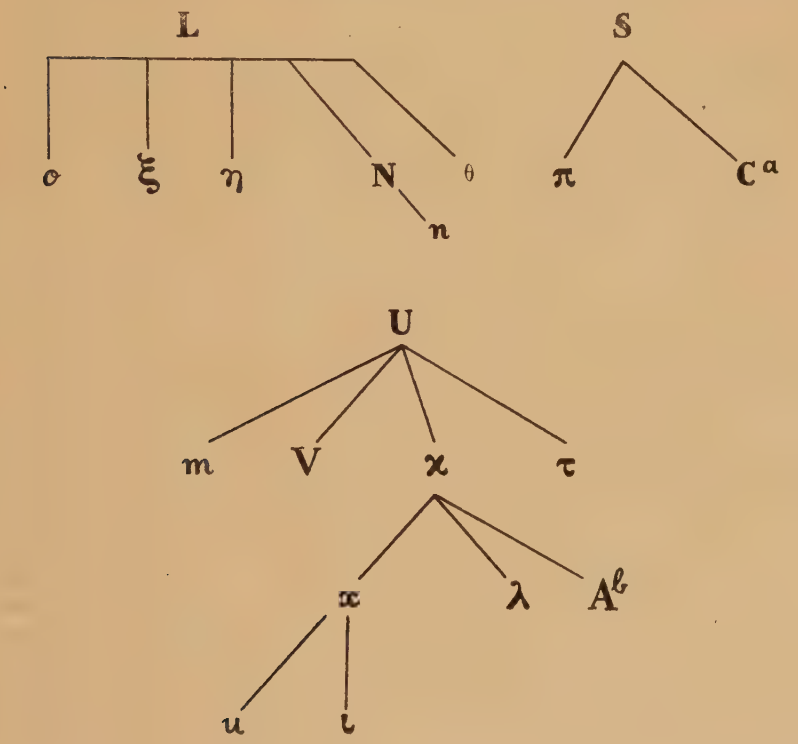
λ, papier, du troisième quart du XV^e siècle, acheté à Venise en 1555, se rattache indirectement au *Riccardianus gr. XX* déjà mentionné.

L'*Oxoniensis Miscellaenus graecus* 238, η, papier, de la seconde moitié du XV^e siècle (Oxford, Bodleian Library) a été copié sur le manuscrit L, comme le prouvent les passages suivants : 436 *a* 7, 14, 17, 19 — 436 *b* 1, 7, 10 et 12 — 437 *a* 9, 11, 26 ; *b*, 20, 24... Quant à l'*Oxoniensis Miscellaneus graecus* 262, θ, de la première moitié du XVI^e siècle, il présente un texte assez voisin de celui du manuscrit L (cf. 436 *b* 10, 17 ; 437 *a* 9 ; 454 *a* 1 ; 458 *b* 11, 29...) ; parfois même il y a accord parfait entre ces deux manuscrits.

Enfin, le *Marcianus graecus* 212, G^a, maintenant *Venetus* 606, papier, de la seconde moitié du XV^e siècle, il a été corrigé d'après le *Marcianus graecus* 209, comme nous l'avons déjà noté à propos de la famille EMY.

Ainsi, dans la famille LSU, cinq manuscrits restent à part, tout en appartenant à cette famille. Ce sont : le *Marcianus gr.* 209 qui a engendré indirectement le *Marcianus gr.* 212, le *Marcianus gr.* 200 qui a engendré directement le *Marcianus gr.* 206, le *Marcianus gr.* 214, le *Laurentianus LXXXVII-20*, et le *Laurentianus LXXXVII-21*.

Pour tous les autres manuscrits, nous obtenons le schéma suivant :



Comme on le voit, le *Vaticanus gr.* 253, L n'a engendré directement que trois manuscrits autres que les manuscrits S et U ; quant aux manuscrits S et U, ce n'est qu'indirectement qu'ils ont engendré un certain nombre de manuscrits. Par suite, L ne peut pas être considéré comme l'archétype. Au contraire, le manuscrit E est vraiment l'archétype de la famille EMY. Ce sera là l'une des principales raisons qui nous pousseront à suivre cet excellent représentant de la tradition dans l'établissement du texte des *Parva Naturalia*. Mais, nous ne voulons pas empiéter sur l'introduction de notre édition critique qui doit paraître dans la collection Guillaume Budé.

René MUGNIER.

Charolles, janvier 1950.

A PROPOS DU TREMBLEMENT DE TERRE DE RHODES

Ces notes ont pour point de départ un article très suggestif de M. Holleaux consacré, il y a près de trente ans, au tremblement de terre de Rhodes (*R. E. G.*, XXXVI, 1923, pp. 480-498) [1]. « Il y a, dans le V^e^ livre des *Histoires* (de Polybe), écrivait le savant spécialiste de l'histoire hellénistique, trois chapitres, — les chapitres 88-90 —, qui ont toujours été un sujet d'étonnement pour les lecteurs capables de réflexion critique.» Depuis Schweighauser, en effet, on a remarqué que Polybe introduit à contretemps ce long développement. « Les faits relatés... sont *au minimum* d'environ neuf ans plus anciens que ceux dont le récit emplit les précédents chapitres du même livre [2]. » Ils viennent s'insérer entre la fin de la 4^e^ guerre de Syrie (Paix d'Antioche, ch. 87) et les affaires de Grèce de l'année 217 (ch. 91).

M. Holleaux, après bien d'autres, tente d'expliquer — et il le fait avec beaucoup d'ingéniosité — cette anomalie. Selon lui, le morceau relatif au tremblement de terre de Rhodes serait *un pur hors-d'œuvre*, ajouté après coup. « A un certain moment, tandis qu'il écrivait son livre V, ou peut-être après l'avoir écrit..., il a dû être instruit d'un fait ou de faits dont sa fierté d'Hellène s'est émue [3]. » Le développement eût été mieux à sa place au livre IV, mais quand l'idée d'un semblable développement lui est venue (toujours selon M. Holleaux), « il ne lui était plus possible de remanier son livre IV et d'y rien ajouter », le livre étant déjà répandu dans le public [4].

S'attaquer à ce problème après un tel maître peut paraître téméraire et prétentieux. Il est pourtant une solution à laquelle personne ne semble avoir songé et que nous voudrions présenter aujourd'hui à titre de simple hypothèse.

Tout le monde a reconnu avec Holleaux que, en cet endroit, « la digression a quelque chose de si inattendu..., de si impertinent qu'elle en devient étrangement choquante [5] ». Polybe certes est prodigue de

1. Article repris dans les *Etudes d'Epigraphie et d'Histoire grecques*, publiées par L. Robert, t. I, pp. 445-462. Nous renverrons toujours à l'article de la R. E. G.
2. *Ibid.*, p. 489.
3. *Ibid.*, p. 493.
4. *Ibid.*, p. 497.
5. *Ibid.*, p. 495.

digressions [1] — parfois bien peu utiles, comme le long développement qu'il consacre au Pont-Euxin —, mais c'est un esprit solide, qui ne manque pas de logique et à qui n'eût pas échappé le caractère choquant d'un semblable décalage. A supposer même que Polybe ait eu l'idée de ce développement après coup, il eût certainement trouvé le moyen de le réintroduire lui-même en bonne place. Quelles qu'aient été les conditions matérielles de ces additions, il est à peu près hors de doute qu'il a ainsi ajouté au livre III les chapitres 4 et 5 (1-6) et plus sûrement encore, le chapitre 32, où il fait allusion aux quarante livres de ses *Histoires* [2]. Pourquoi donc ne pas disculper notre auteur d'une pareille incohérence et ne pas rejeter la faute sur les accidents de la tradition manuscrite ? De tels malheurs sont fréquents : des pages entières de manuscrits disparaissent, victimes des injures du temps ou de celles des lecteurs et les dernières pages d'un ouvrage sont particulièrement exposées à ce danger, on le sait. Par la faute des relieurs, des cahiers entiers sont déplacés et, à l'intérieur d'un même cahier, plusieurs feuillets sont intervertis. L'enseignement que nous avons reçu nous a suffisamment montré le mécanisme de pareilles fautes pour qu'il soit nécessaire d'insister plus longuement [3].

Voici donc comment, en ce qui concerne Polybe, nous expliquerions volontiers le déplacement.

Constatons d'abord que le passage incriminé correspond exactement à trois pages imprimées (de l'édition Teubner ou Hultsch), et à trois pages des plus anciens manuscrits que nous possédions de Polybe. Mais si, comme il est probable, la faute est ancienne, le texte a pu occuper soit deux pages (un folio recto et verso) d'un manuscrit serré, soit plutôt quatre pages d'un manuscrit à l'écriture plus large, en onciale par exemple. Ce folio, — ou mieux ces deux folios ont pu se trouver déchirés et transférés un peu au hasard avant la fin d'un codex, peut-être avant le dernier cahier. Nous émettons l'hypothèse que ces trois chapitres ont été déplacés et introduits à tort à l'endroit où nous les lisons aujourd'hui et nous les supprimerons délibérément au livre V. Le chapitre 87 s'est terminé par la conclusion devenue banale chez Polybe : Telle était la situation en Asie, τὰ μὲν οὖν κατὰ τὴν Ἀσίαν ἐν τούτοις ἦν. Nous sauterons alors au chapitre 91 où l'on aborde les affaires de la Grèce : Ἄρτι δὲ τῆς θερινῆς ὥρας ἐνισταμένης... la particule δέ répondant strictement au μέν final du ch. 87. Quelques

1. N'oublions pas que, suivant la remarque très pertinente d'E. Egger (*Histoire du Livre*, p. 138), les digressions des Anciens tiennent lieu des notes et des renvois de nos livres modernes.

2. On trouvera toute la démonstration dans J. VALETON, *De Polybii fontibus et auctoritate*, pp. 268-270.

3. Voir notamment l'insertion de la fin des Constitutions de Léon après la première page des *Parecbolae*. Cf. également A. DAIN, *Les Manuscrits d'Héron de Byzance*, pp. 29 et 30 ou *La Reconstitution de deux manuscrits perdus d'Elien*, R. E. G., L. (1937), pp. 363-384, notamment p. 374.

mots plus loin, nous retrouvons, dans une parenthèse, la formule habituelle pour reprendre un développement interrompu : ἀπὸ γὰρ τούτων ἐποιησάμεθα τοῦ συμμαχικοῦ πολέμου τὴν ἐκτροπήν (cf. une formule voisine III, 77-1). La fin du livre V se lira donc désormais d'une seule venue, sans le moindre heurt.

Mais que ferons-nous du passage détaché ?

Il est assurément certain que, selon la remarque de M. Holleaux, « en quelque endroit de son ouvrage que Polybe eût mentionné le tremblement de terre de Rhodes, il ne l'eût pu mentionner qu'au moyen d'une digression » [1]. Il ne devait pas y trouver place, les faits étant antérieurs à la 140e Olympiade (220-217 av. J.-C.), point de départ de ses *Histoires*. La date du tremblement de terre n'est pas connue avec certitude : Eusèbe le place dans la 139e Olympiade (224-221) et Orose parle de 223, chiffre concordant [2]. Malheureusement, ainsi que l'a bien montré M. Holleaux, le tremblement de terre n'a pu avoir lieu après 226, puisque nous voyons Séleucus II contribuer au relèvement de la ville. Or ce prince est mort en 226 [3], (au plus tard en 223).

Il est un point que les commentateurs ne semblent pas avoir fait suffisamment ressortir : c'est que, à dire vrai, Polybe ne traite pas, dans les trois chapitres qui nous occupent, du tremblement de terre lui-même, mais de ses conséquences et de la restauration rapide de la ville, βραχεῖ χρόνῳ dit Polybe. Nous ignorons combien de temps a demandé cette reconstruction ; il ne faut toutefois pas en exagérer la rapidité (nous savons ce qu'il peut en être) ; la destruction semble avoir été totale. On admet généralement que la restauration de Rhodes « était sûrement terminée, au moins pour tout l'essentiel, avant l'année 220 » qui vit « les Rhodiens venir magnifiquement en aide aux citoyens de Sinope menacés par Mithridates II ». Or c'est justement à cette occasion que nous voyons apparaître les Rhodiens pour la première fois dans l'œuvre de Polybe, et ceci au livre IV où ils tiennent une large place, en raison de l'importance qu'eut pour eux l'année 220 [4]. Dans ces conditions, ne peut-on supposer que notre développement s'insérait au livre IV, à la suite du chapitre 56 consacré précisément à Sinope et à des événements datés précisément de 220 ? M. Holleaux a pertinemment montré que nos trois chapitres pouvaient prendre place à merveille en cet endroit. « Il saute aux yeux, écrit-il [5], que là, parmi ces *Res Rhodiorum*, sa digression eût été aussi naturellement à sa place qu'elle l'est peu après le récit de la guerre de Koilé Syrie... L'on n'imagine pas, vraiment, qu'amené par le cours de sa narration à

1. M. Holleaux, *ibid.*, p. 495.
2. Voir Droysen, *Histoire de l'Hellénisme*, III, p. 608, n. 1 (trad. franç.).
3. M. Holleaux, *ibid.*, p. 489.
4. Cf. M. Holleaux, *ibid.*, p. 496.
5. *Ibid.*, pp. 496-497.

traiter des événements de l'année 220 qui les concernaient et pouvant, dès ce moment, évoquer le souvenir de la détresse où ils étaient tombés vers 227, il ait volontairement attendu, pour jeter ce regard en arrière, d'en être arrivé à l'histoire des temps plus récents et d'avoir terminé le récit des *Res Asiae* de 217 où les Rhodiens n'avaient rien eu à voir. A quoi j'ajouterai, continue M. Holleaux, qu'il ne saurait avoir échappé à Polybe que la dernière action des Rhodiens par lui commémorée dans son livre IV — à savoir l'assistance généreuse qu'ils avaient prêtée aux habitants de Sinope, — lui était une occasion offerte de rappeler et l'aide qu'eux-mêmes avaient trouvée aux jours de leur grande infortune, auprès de tous les Hellènes, et la promptitude merveilleuse de leur relèvement, — relèvement si rapide que, contraints d'abord de demander et d'attendre les secours de leurs amis, quelques années leur avaient suffi pour redevenir capables de les secourir à leur tour. »

Pour M. Holleaux, Polybe ne parle pas à cet endroit du tremblement de terre parce qu'il n'en a pas encore eu connaissance. Mais, en fait, Polybe n'a pas attendu la fin du livre V pour en parler. Son développement devait s'insérer à la suite du chapitre 56 et s'est sans doute, à date ancienne, inséré en cet endroit, ainsi que le confirme la critique interne du texte [1].

En effet, quand on lit le chapitre 56, on ne peut manquer de remarquer que le récit reste en suspens. Après avoir énuméré les secours que Sinope reçut des Rhodiens, l'auteur donne quelques précisions sur la situation géographique de la ville ; puis il continue en ces termes :

« C'est pourquoi, craignant que Mithridate n'élevât ses machines du côté de l'Asie et que, d'autre part, faisant une descente par mer, il ne s'emparât de la plaine et des lieux qui dominaient la place et n'entreprît de les assiéger, les Sinopéens s'empressèrent de fortifier dans la presqu'île toute la partie qui touchait à l'Euxin et fermèrent avec des pieux et par des fossés les avenues et établirent des soldats en armes sur les positions les plus favorables. L'étendue de l'île n'est pas considérable en effet et par cela même elle est facile à défendre [2]. »

Et c'est tout. Nous retrouvons ensuite, après une transition banale, sur laquelle il faudra revenir, Philippe et les événements de Macédoine. Nous ne saurons rien de plus du siège de Sinope. Dans l'état actuel du texte, Polybe ne nous parlera plus de la ville qu'au livre XXIII (9, 2). Sans doute était-il question de cette ville dans les passages non conservés de ses *Histoires*, mais nous n'en saurons jamais rien.

Il semble bien qu'une partie plus ou moins importante du siège de Sinope ait disparu par suite d'un accident matériel. Les trois chapitres relatifs au tremblement de terre de Rhodes qui faisaient suite ont été conservés par miracle, mais reportés plus loin là où le sujet pouvait — pour quelqu'un qui n'y regardait pas de très près — paraître les

1. Du reste, s'il est vrai que Polybe utilise les renseignements que lui fournisssaient des historiens de Rhodes, il est vraisemblable qu'il en a eu connaissance en bloc.

2. Traduction Bouchot, légèrement modifiée.

appeler, à la fin des affaires d'Asie, ou plus simplement entre deux cahiers. Peut-être même restait-il auparavant quelques lignes relatives aux affaires de Sinope qui, n'étant plus comprises et ne se rattachant à rien, auront été sacrifiées. La fin du siège de Sinope aurait pu occuper dans la feuille déplacée une partie plus ou moins importante de la première page et compléter ainsi le compte des quatre pages que nous avons supposées plus haut.

La faute serait ancienne, puisque, dans nos deux plus anciens manuscrits de Polybe, nous retrouvons l'insertion au livre V. Le palimpseste d'A. Maï, qui date du x^e siècle, donne quelques lignes de nos trois chapitres parmi les extraits qu'il cite du livre V ; son modèle connaissait donc déjà la même disposition que le Vaticanus 124 du xi^e siècle. La faute est donc imputable à un archétype disparu, antérieur au x^e siècle. Comme il fallait s'y attendre, la faute a été masquée le plus astucieusement possible par un réviseur, peut-être lors de la translittération. C'est ainsi que la première phrase du chapitre 57 (Liv. IV) semble bien une interpolation. Nos manuscrits portent, en effet, καὶ τὰ μὲν περὶ Σινώπης ἐν τούτοις ἦν. Nous avons déjà signalé que les transitions de ce genre sont fréquentes chez Polybe ; mais a-t-on remarqué que notre auteur écrit toujours dans ce cas καὶ τὰ μὲν κατὰ τὴν... ἐν τούτοις ἦν ? Ainsi au début du chapitre 56 κατὰ τὴν Κρήτην [1]. Ch. 61 κατὰ Πελοπόννησον. — L. V, ch. 30, 8 κατὰ τὴν Εὐρώπην ; 88, 1 (ou 87, 8) κατὰ τὴν Ἀσίαν. De même les autres livres ne présentent, sauf erreur, que κατά. Voir III, 41, 1 κατὰ Κελτούς, 77, 1 (et 99, 9) κατὰ τὴν Ἰβηρίαν ; 95, 1 κατὰ τὴν Ἰταλίαν ; XVIII, 42, 8 κατὰ τὴν σύγκλητον ; XXIII, 9, 15 (et XXIV, 5, 8) κατὰ τὴν Ἰταλίαν, et ainsi de suite XXVIII, 2, 8 ; XXIX, 2, 4 ; XXXI, 19, 4 ; 15, 12 et 20, 6, au total seize exemples [2]. Il semble bien que Polybe aurait écrit, ici comme ailleurs κατὰ Σινώπην et que la formule actuelle soit l'invention d'un réviseur ancien, familiarisé avec le texte de Polybe, qui après la mutilation du ch. 56, vit qu'il fallait une transition pour aborder le ch. 57. Rien n'empêche d'ailleurs, si l'on y tient, de conserver la formule de transition καὶ τὰ μὲν περὶ Σινώπης [3].

Si l'on admet le raisonnement que nous venons de proposer, on sera amené à mettre une ligne de points suspensifs à la fin du chapitre 56 (liv. IV) ; — à mettre peut-être entre crochets droits la phrase de

1. La répétition de la formule à une page d'intervalle a quelque chose d'anormal qui vient confirmer notre position.

2. Il ne semble y avoir que deux exceptions : 1) Liv. I, 82, 14, περὶ τὰς ὑπαίθρους δυνάμεις, mais il s'agit ici d'un nom commun ; — 2) livr. V, 111, 8 (fin du livre) τὰ μὲν οὖν περὶ τὴν Ἑλλάδα καὶ τὴν Ἀσίαν ἐν τούτοις ἦν, mais tout de suite après, on lit : τὰ δὲ κατὰ τὴν Ἰταλίαν τῆς περὶ Κάνναν μάχης ἐπιτελεσθείσης τὰ πλεῖστα μετετίθετο πρὸς τοὺς Καρχηδονίους... L'auteur a peut-être voulu éviter ici une répétition et un trop grand parallélisme.

3. On notera toutefois que nous n'avons nulle part le génitif : aussi Reiske et Schweighauser semblaient bien inspirés en écrivant, l'un Σινώπην, l'autre Σινωπεῖς.

liaison incorrecte que nous attribuons à un réviseur ; — et surtout à déplacer les trois chapitres relatifs au tremblement de terre de Rhodes. L'opération rentre dans la formule courante de restitution d'un texte. Le fait est constant et on se gardera d'inférer, à propos de ce morceau mis à une mauvaise place, des conséquences générales sur l'édition ancienne du texte de Polybe.

J. de FOUCAULT.

NOTES ET DISCUSSIONS

G. M. Bolling, *Ilias Atheniensium. The Athenian Iliad of the Sixth Century B. C.* published by the American Philological Association with the cooperation of the Linguistic Society of America. En dépôt aux Lancaster Press, Lancaster Pa et chez Blackwell, Oxford, 1950, in-8° non paginé.

Grâce à l'aide que l'American Philological Association et la Linguistic Society of America lui ont accordée, M. Bolling a réussi à mener à bien l'édition de l'*Iliade* à laquelle il s'était préparé par de nombreuses publications, au cours de toute une vie de travail consacrée presque entièrement à l'étude du texte homérique et de sa tradition. Le texte de l'*Iliade* ayant été continuellement modernisé au cours de son histoire, l'éditeur doit d'abord décider quel texte de l'*Iliade* il veut établir. M. Bolling, non sans audace, a décidé d'établir le texte tel qu'il devait se présenter au VI^e^ siècle avant notre ère.

Le problème le plus difficile est celui du « nombre des vers », et M. Bolling l'examine en se fondant sur ses précédents travaux qui portent principalement sur cette difficulté. Il établit aisément qu'Aristarque a fixé le « nombre de vers » de l'Homère alexandrin, comme il ressort d'une part des papyri antérieurs au second siècle avant notre ère qui présentent un grand nombre de vers supplémentaires, de l'autre, des papyri postérieurs à Aristarque et des manuscrits qui ne conservent aucun vers « omis » par Aristarque, mais seulement des vers qu'il a athétisés (c'est-à-dire « blâmés »). Pour l'état du texte avant Aristarque, l'auteur estime que la tradition apparaît essentiellement flottante, et c'est bien l'image qu'en laissent les quelques papyri antérieurs à 150 avant notre ère. Mais les citations des écrivains du V^e^ et du IV^e^ siècles donnent une impression moins nette. Quelques-uns des vers que l'on croit ajoutés peuvent provenir d'une confusion ou d'une erreur de mémoire du citateur. M. Bolling cite toutefois, p. 9, quelques vers qui semblent bien être des vers supplémentaires, ou qui figurent parmi les athétèses des savants alexandrins (pour Platon il faudra maintenant confronter son *External Evidence...* avec le livre de J. Labarbe : *L'Homère de Platon*). Sa conclusion est qu'il n'existe pas de vulgate préalexandrine, et il s'oppose nettement à Ludwich et son *Homervulgata als voralexandrinisch erwiesen* ; mais celui-ci n'avait pas pu, lorsqu'il écrivait son livre en 1898, tirer vraiment parti des papyri que l'on commençait seulement à découvrir en Egypte. Toutefois, je me demande si M. Bolling n'attache pas trop de poids au témoignage des papyri préalexandrins, qui représentent généralement les exemplaires de particuliers, et non des éditions savantes. Il est possible qu'à Athènes, grand centre de diffusion des poèmes homériques, une tradition moins altérée se soit maintenue. Cette hypothèse s'accorde d'ailleurs avec le point de vue de l'auteur, lorsqu'il attribue une importance toute particulière à l'édition de Pisistrate qu'il se propose de restaurer. Enfin, sans entrer dans le détail des faits exposés dans les deux précédents ouvrages de M. Bolling, j'avoue que je ferais moins confiance que lui aux athétèses d'Aristarque et aux « omissions » de Zénodote :

nous ne pouvons pas nous fier avec certitude à leurs méthodes critiques, et nous pouvons craindre d'autre part que les indications données par les scholies ne soient altérées.

M. Bolling a été entraîné à de longues recherches sur l'histoire du texte de l'*Iliade* et sur l'authenticité des vers condamnés par les Anciens, parce qu'il voulait opérer la reconstitution de son *Ilias Atheniensium* sur un fondement aussi solide que possible. Mais ses goûts le portent surtout vers des recherches de langue et de grammaire. Aussi c'est le détail du texte que je voudrais maintenant examiner. Il procède avec beaucoup plus de précaution que les philogues du XIX^e^ siècle comme Payne Knight, Bekker, Nauck, Fick, Bechtel (et Van Leeuwen qu'il ne cite pas), qui nourrissaient l'ambition de retrouver le texte original (mais qu'est-ce que le texte original ? Pour une poésie d'abord transmise oralement comme la poésie homérique cette notion reste bien vague), et qui ont corrigé le texte avec quelque brutalité, notamment pour rétablir le digamma, introduire des éolismes etc... : ils tendaient ainsi à conférer au texte une unité qu'il n'a jamais possédée. M. Bolling pense avec raison qu'on ne peut remonter plus haut que la première édition attique, que l'on appelle l'édition de Pisistrate, et il s'engage ainsi dans la voie brillamment ouverte par J. Wackernagel avec ses *Sprachliche Untersuchungen zu Homer*, qu'il suit souvent : on ne saurait trouver meilleur guide. Toutefois il existe une grande différence entre le travail d'un linguiste qui sur des points choisis propose des hypothèses, tantôt évidentes, tantôt très probables, tantôt ingénieuses, et la tâche ingrate d'un éditeur qui doit imprimer un texte et prendre une décision à propos de chaque détail. C'est dire l'importance et la difficulté de l'entreprise de M. Bolling. Il a adopté quelques partis-pris que l'on approuve volontiers.

Ainsi la notation εο (et non ευ qui n'est pas ancien pour la contraction de ε et de ο), l'emploi de ὅς et ἑός admis, lorsqu'il est attesté, pour toutes les personnes, la suppression du duel de la première déclinaison considéré comme un atticisme [1]. La « diectasis » est conservée, et le digamma, qu'ignoraient déjà les aèdes ioniens antérieurs à Pisistrate, n'est pas systématiquement rétabli. Reste la difficulté majeure de l'alphabet. Après avoir pensé un moment à donner le texte à la fois dans l'orthographe de l'ancien attique, et sur la page opposée, dans la transcription qui a suivi la réforme d'Euclide, M. Bolling s'est décidé à ne mettre sous les yeux du lecteur que ce second texte. Il faut bien reconnaître que ce procédé rend l'édition plus facile à utiliser, mais qu'il contredit formellement le titre de l'ouvrage, l'*Iliade* athénienne du VI^e^ siècle : il aurait mieux valu dire « du V^e^ siècle ». Ce problème de la transcription reste d'ailleurs obscur, car l'alphabet ionien devait être employé à Athènes, concurremment avec l'alphabet attique bien avant la réforme d'Euclide ; on peut d'ailleurs penser que l'exemplaire de Pisistrate a été copié sur un exemplaire venant d'Ionie (et écrit dans quelle orthographe ?), et que des exemplaires ioniens de l'*Iliade* circulaient à Athènes bien avant la réforme d'Euclide.

Si l'on examine le texte dans le détail, il appelle nombre de remarques : on peut le caractériser d'une manière générale en notant que les corrections s'inspirent souvent, ou des *Sprachliche Untersuchungen* de Wackernagel ou de leur esprit. En voici des exemples :

1. Je crois qu'il aurait fallu aussi écarter δέχομαι (la forme est d'ailleurs rare chez Homère), et écrire δἔκομαι qui est sûrement ancien. La forme avec aspirée est strictement propre à l'attique.

A 3, M B., qui n'attache pas grande valeur à la vulgate ni à la tradition d'Aristarque, écrit κεφαλάς, et supprime les vers 4 et 5 en suivant Apollonius de Rhodes et Zénodote ; — A 10 il écrit νόσσον pour νοῦσον, en renvoyant notamment à Wackernagel *Sprachliche Untersuchungen*, p. 86 ; mais qui sait sur quelle étymologie repose le mot et à quoi répond la diphtongue de la tradition ? — M. Bolling supprime autant que possible les synizèses, d'où ἄν pour ἀνὰ en A 15, ποτε pour θεοὶ au vers 18, etc... ; — A 31 est condamné en raison de l'athétèse d'Aristarque (qui dans les scholies porte sur 29-31), et de la paraphrase du passage par Platon, *Rép.* 393 *e*. Le problème est étudié maintenant par J. Labarbe dans son livre *L'Homère de Platon*, p. 353 sqq. : et ce dernier ne se range pas à l'opinion de M. Bolling, qui avait déjà été exposée dans son *External Evidence...* et dans ses *Athetized Lines*. Les données sont confuses : la paraphrase très abrégée de Platon ne prouve pas grand chose et les scholies, je l'ai dit, rapportent l'athétèse aux vers 29-31. Je me contenterai pour ma part de faire valoir l'accent du vers 31, dont on ne peut vraiment pas faire crédit à un quelconque interpolateur : ἱστὸν ἐποιχομένην καὶ ἐμὸν λέχος ἀντιόωσαν « allant et venant devant le métier, et, quand je l'y appelle, accourant à mon lit ». Le participe ἀντιόωσαν a embarrassé les éditeurs, mais il semble bien exprimer la nuance que rend la traduction Paul Mazon. Quant à l'*inconvenance* qui justifie dans les scholies l'athétèse d'Aristarque, ce point de vue, entre plus d'un autre exemple, marque précisément un des aspects contestables de la critique aristarquienne. Je ne crois pas que les données de la tradition doivent conduire à une condamnation du vers.

Bien d'autres détails sont encore à relever dans cette édition, soit qu'on les approuve, ou qu'on soit tenté de les discuter. Un grand nombre d'entre eux qui concernent la phonétique ou la morphologie se trouvent répétés un certain nombre de fois dans le texte. Une fois admis le plan de M. Bolling, on comprend et on approuve des graphies comme μέζων, κρέσσων pour μείζων, κρείσσων ; εἴδω, εἴδης pour εἰδῶ, εἰδῇς, ἐπίστιοι (B 125) pour ἐφέστιοι, χείλιοι etc... pour χίλιοι qui semble constituer un atticisme typique, πλεύμονι pour πνεύμονι qui est une forme vraiment tardive, ζώννυσθαι pour ζωννυσθαι, τείνυσθον pour τίνυσθον, κάθεσον pour κάθισον (aoriste de καθίζω), ἤρετο (ἄρνυμαι) au sens de « conquérir » pour ἤρατο (αἴρω), ou encore κράαινε pour κραίαινε.

On serait parfois tenté d'aller plus loin que M. Bolling. Que l'on examine les formes de l'aoriste ἐτράφην. En Ψ 84 la tradition manuscrite hésite entre ἀλλ' ὁμοῦ ὡς ἐτρέφην περ et ἀλλ' ὁμοῦ ὡς ἐτράφημεν (dans les deux cas la syllabe ἐτ- doit, exceptionnellement, être scandée brève). Mais une citation d'Eschine, *Contre Timarque*, 149, donne ὡς ὁμοῦ ἐτρέφεμέν περ, ce qui conduit à la correction très probable ἀλλ' ὁμοῦ ὡς τρεφομέν περ (La Roche). L'aoriste ἔτραφον n'est en effet employé chez Homère qu'au sens intransitif (seule exception en Ψ 90, mais en ce passage même la leçon de beaucoup la mieux attestée est ἔτρεφε). Or si l'on examine les exemples homériques de ces aoristes on constate que ἔτραφε ne figure que dans des passages où ἐτράφη n'était pas métriquement possible (τράφ', B 661 ; ἔτραφ', Φ 279, ἐτραφέτην, E 555, et surtout la formule archaïque à l'infinitif γενέσθαι τε τραφέμεν τε en H 199, Σ 436, γ 28). Inversement les formes de ἐτράφην peuvent toujours avoir pris la place de ἔτραφον, dont il subsiste parfois trace dans la tradition manuscrite : ὅς τράφη devant voyelle en Γ 201 (avec une variante τράφεν), Λ 222 ; de même la 3e personne du pluriel τράφεν a pu prendre la place de τράφον en A 251 ἅμα τράφεν ἠδ' ἐγένοντο, cf. A 266 et Ψ 348 (où quelques manuscrits et le papyrus 254 donnent ἔτραφον). Même situation dans l'*Odyssée* : κ 417 ἵνα τ' ἔτραφεν ἠδ' ἐγένοντο (avec une variante

ἔτραφον) ; δ 723 ὅσσαι μοι ὁμοῦ τράφεν ἠδ' ἐγένοντο (mais le manuscrit W de Ludwich donne τράφον) ; ξ 201 ἠμὲν τράφεν ἠδ' ἐγένοντο (τράφον corr. Buttmann). En tous ces passages, M. Von der Mühll dans son édition de l'*Odyssée* écrit τράφον. M. Bolling aurait pu avantageusement corriger de la même façon dans l'*Iliade* la 3e pers. du sing. ἐτράφη et la 3e pers. du plur. ἔτραφεν.

Quelques corrections de M. Bolling, en revanche, paraissent litigieuses. En Φ 530, X 69, Ω 681, l'éditeur, suivant J. Wackernagel introduit des formes πυλαουρούς, θυραουρούς : mais d'où viendrait l'α bref à la fin du premier terme ? M. Leumann étudie le problème p. 223 de ses *Homerische Wörter*. Il incline à supposer une forme ionienne *πυλεωρούς, *θυρεωρούς. — En A 129 M. Bolling introduit εὐτειχέα, avec un hiatus, pour εὐτείχεον de la tradition. C'est en effet la forme attendue. Mais ne peut-on pas penser que le terme artificiel, mais métriquement satisfaisant, εὐτείχεον a déjà été créé par les aèdes ? — B 329 et ailleurs, Wackernagel a supposé que αἱρήσομεν avait pris la place de ἀγρήσομεν. L'hypothèse n'est qu'ingénieuse, et le rapprochement d'*Agememnon* 126 n'impose pas la correction. — B 461 'Ασσίῳ pour 'Ασίῳ ne s'impose pas, même si l'on songe à la translittération : il s'agit plus probablement d'un allongement métrique à la première syllabe du premier pied. — B 618 τέσσερες, dont il y a des traces dans la tradition, est adopté comme forme ionienne authentique, mais rien ne prouve que cette forme soit homérique. — En B 517 et ailleurs est adoptée l'hypothèse émise par J. Wackernagel dans ses *Vorlesungen*, 2, p. 68, qui écrit 'Ὀϝληος ταχὺς Αἴας. Mais la forme de l'adjectif n'est pas celle qu'on attend ('Ὀϊλήιος). — Γ 187 la correction de Cauer ἐστρατόοντο ne me semble pas vraisemblable. Il y a toute espèce de chance pour que ἐστρατόωντο', comme l'a vu Karl Meister, soit une forme à « diectasis » directement tirée de στρατός. Reste à expliquer le στρατωθέν qu'on lit Eschyle *Agamemnon* 133 ; mais cette forme, dont le sens a été discuté, doit précisément être tirée de στρατόωντο : voir le commentaire de Ed. Fraenkel et la lettre de Wackernagel qui s'y trouve citée. — Γ 416 M. Bolling adopte la correction de Christ, modifiée par Cauer μὴ σοί γ' pour μέσσῳ δ'. M. Mazon, dans l'*Introduction à l'Iliade*, p. 274, défend la leçon traditionnelle et traduit « (si tu ne veux) que je te prépare au sein des deux peuples des haines sinistres ». On notera que la correction suppose une faute dans la transcription de l'alphabet attique. — Z 409 la correction de Cobet καταχτενέουσι est adoptée ; mais comment s'explique la faute ? La leçon de la tradition, ici et ailleurs, κατακτανέουσι est la *lectio difficilior*. — I 570 la correction *πρόγνυ, défendue par Brugmann et Wackernagel, est au moins inutile. M. Vendryes, dans les *Mélanges Glotz*, a expliqué avec raison πρόχνυ comme une forme à aspirée. — Ξ 241, je n'ai jamais compris la faveur que Wackernagel a accordée à ἐπίσχοιας, qui est donné par un mauvais papyrus (le réviseur ayant lui-même rétabli ἐπισχοίης) — P 696 ἔσχετο donne un sens très satisfaisant « sa voix puissante est enchaînée ». Didyme juge « ridicules » les philologues qui adoptent ἔσκετο. C'est cependant la leçon qu'adopte M. Bolling ; mais comment l'interprète-t-il ? — Φ 426 l'éditeur, pour κεῖντο (dont la forme grammaticale fait difficulté), adopte la leçon du papyrus 12 θεῖνε, mais il faut reconnaître que cette leçon rend l'explication du texte plus difficile.

M. Bolling ne s'est pas seulement inquiété de la forme du texte, mais aussi du sens, comme certains des exemples que j'ai donnés le montrent. Signalons encore en I 327 μαρναμένοις, qui, il faut l'avouer, donne un sens plus satisfaisant que μαρνάμενος, en Ξ 396 πέλει pour ποτί, en P 330 ὑπὲρ Δία pour ὑπερδέα (mais cette dernière leçon

est intelligible, si on l'interprète, comme l'ont fait certains Anciens par « inférieur » : « bien qu'ils eussent un peuple bien moins nombreux »). En revanche certaines difficultés ne semblent pas l'avoir arrêté. En Z 285 il adopte la leçon traditionnelle φρέν' ἀτέρπου ὀΐζυος ἐκλελαθέσθαι. Mais la forme ἀτέρπου est un hapax étrange, et a tout l'air d'une conjecture. Il existe dans la tradition des variantes toutes différentes. L'absence d'un apparat critique systématique est ici fâcheuse.

Il est inévitable que l'on discute des détails dans un ouvrage comme celui-là. Mais on louera sans réserve la ténacité et l'esprit de suite qui ont permis à l'auteur de mener à bien son entreprise. On peut dire que, dans l'ensemble, il a atteint le but qu'il s'était proposé. Aussi son édition marquera-t-elle une date dans l'histoire de la philologie homérique. Des savants comme Fick, Bechtel, Van Leeuwen, avaient tenté de restituer le texte originel d'Homère. L'entreprise était chimérique, et le projet était presque contradictoire dans ses termes, car qu'est-ce que le texte originel d'un poème qui a d'abord été un poème oral ? Il est instructif que les progrès de la philologie aient conduit M. Bolling à se proposer une tâche beaucoup moins ambitieuse : il ne s'agit plus que de retrouver le texte athénien du VI^e^ siècle. Le résultat auquel l'éditeur est parvenu est fort satisfaisant, et son livre donne une idée approximative de ce que pouvait être l'édition athénienne. Son œuvre présente ainsi une réelle unité. Il blâme dans l'Introduction les éditeurs qui reproduisent un texte du second siècle, et y laissent subsister ici ou là des archaïsmes. Il s'agit là en réalité d'un autre type d'édition, qui vise à donner au lecteur une idée de ce que la tradition a conservé du texte le plus ancien, et qui par conséquent maintient soigneusement les archaïsmes qu'elle livre. Il en résulte des disparates ; mais une telle édition possède une indéniable valeur documentaire. La tentative de M. Bolling est plus ambitieuse, et elle donne une idée frappante des progrès faits par la philologie homérique, grâce à Wackernagel et à quelques autres. C'est en la confrontant avec celle de Fick d'une part, celles d'Allen ou de la collection Budé de l'autre, qu'on en appréciera la valeur et l'originalité.

P. CHANTRAINE.

Manu LEUMANN, *Homerische Wörter* (Schweizerische Beiträge zur Alterstumwissenschaft, 3). Bâle, F. Reinhardt, 1950 ; in-8°, XII-360 p.

Signé par un linguiste éminent, ce livre apporte une importante contribution à la philologie homérique. A la différence d'ouvrages comme le *Lexilogus* de Bechtel, l'étymologie n'y joue qu'un rôle secondaire. La structure des mots et l'analyse de leur sens donne souvent des résultats décevants, et la confrontation de tous les passages où un terme est employé ne permet pas toujours de déterminer un sens fondamental. Lorsqu'un mot, notamment un adjectif, s'observe en des contextes divers sans qu'on puisse réduire à l'unité ses diverses significations, il faut se représenter que d'après une formule plus ou moins mal comprise, il a été employé abusivement dans d'autres formules. La tâche du philologue est donc de découvrir la formule originelle qui a servi de modèle aux autres. Ce modèle peut être antérieur à Homère, mais la formule qui a servi de point de départ au développement sémantique d'un terme peut également

figurer chez Homère, notamment dans l'*Iliade*. M. Leumann n'accepte pas l'unitarisme à la mode, et il estime que l'*Iliade* est l'œuvre de poètes successifs.

Une autre notion importante pour comprendre les analyses de M. Leumann est celle de « vocabulaire poétique ». Il indique d'abord comment le vocabulaire homérique est dans l'ensemble « poétique » et artificiel, tout en se combinant avec des traits pris à la langue courante des poètes : chute du digamma, parfait résultatif, emploi de l'article. Le vocabulaire poétique est caractérisé par le fait que les emplois d'un mot ne découlent pas nécessairement d'un « sens premier », notamment pour les épithètes. La valeur d'une épithète est définie par l'ensemble de la formule où elle est incluse. Si cette valeur reste vague, elle en tire une plus grande résonance poétique. Mais le mot est du même coup exposé à toute espèce d'accidents morphologiques ou sémantiques. C'est ainsi que l'auteur nous propose une sorte de pathologie du vocabulaire de l'épopée, qu'il faudrait pouvoir examiner en détail.

Un long chapitre est d'abord consacré à la coupe fautive des mots. L'auteur rassemble des cas déjà connus comme νηδυμος etc..., en cherchant à en préciser l'analyse, et il en propose un certain nombre d'autres. Entre beaucoup d'analyses de M. Leumann, j'en mentionne quelques unes : p. 45 pour l'incompréhensible τανηλεγής, il faut, ou supposer une formule antérieure à Homère τ' ἀνηλεγέος θανάτοιο, ou penser que le mot ἀνηλεγέος aurait été altéré par étymologie populaire et rapprochement avec ταναός ; — p. 49 ἐπιδημίου ὀκρυόεντος repose bien sur une coupe fautive de ἐπιδημίοο κρυόεντος ; toutefois il est vrai, comme le note l'auteur, que le mot ὀκρυόεις doit être déjà homérique et que le rapport avec κρύος n'est peut-être plus senti ; mais quel sens les aèdes attribuaient-ils à l'adjectif ? — p. 50, explication vraisemblable de οὐδ' ἠβαιόν comme issu de οὐ δὴ βαιόν ; — p. 50-52 M. L. suppose que la formule ὅ γ' ἐμμεμαώς est issue de ὅ γε μεμαώς (avec gémination métrique du mu initial) ; la forme ἐμμεμαώς ne se trouve garantie par la métrique que dans les chants E et Y ; mais l'analyse devrait être confirmée par l'étude du sens de ἐν en composition ; — p. 56-57 long examen des tours κατ' ἄκρης et κατὰ κρῆθεν ; l'auteur qui ne cite pas les pages que M. Lejeune [1] a consacrées à ce problème, pense qu'en Π 548 la leçon originelle était κατ' ἄκρηθεν ; — p. 60 sqq. L'étude de ἔπαλτο reproduit à peu près l'article de M. H. Fraenkel dans les *Mélanges Wackernagel* ; — p. 64 sqq., l'argumentation qui analyse ἀπόθεστος en ἀ- πόθεστος, *ποθεστος étant l'adjectif verbal de ποθέω n'est pas convaincante : le sigma est inexplicable ; il vaut mieux s'en tenir à la vieille explication qui voit dans le mot le préverbe ἀπό et l'adjectif verbal de θέσσασθαι [2].

Un autre chapitre traite de la création de mots par la fusion d'éléments originellement indépendants, l'un des éléments étant le plus souvent un préverbe. Il est vraisemblable, par exemple, que l'adjectif ἐπαινή soit issu de vers comme I 457, dont l'interprétation originelle serait Ζεύς τε καταχθόνιος καί ἔπ' αἰνὴ Περσεφόνεια « Zeus... et en outre ». Un long développement (p. 79 sqq.) est consacré à ἐπίορκος ; il tient compte des divers articles où est étudié le problème (en dernier lieu celui de M. Benveniste [3]), mais il n'est pas aisé de donner une idée de l'argumentation très minutieuse de M. L. Il pense que l'ex-

1. *Les adverbes grecs en* θεν, p. 81-84.

2. Le sens traditionnel de « méprisé » s'explique par la valeur privative de ἀπό.

3. *Revue de l'Histoire des Religions*, 1947-1948, p. 81-94.

pression bien attestée ἐπὶ ὅρκον ὀμόσσαι « ajouter un serment » a donné naissance au tour ἐπίορκον ὀμόσσαι « commettre un parjure » lorsque l'expression se trouvait au voisinage d'un verbe comme ψεύσεται (cf. Hésiode, *Travaux*, 282). Ainsi ἐπί n'aurait aucune valeur définie, et une expression aussi importante et appelée à une telle fortune résulterait d'une rencontre fortuite de mots à l'intérieur du vers épique : malgré la rigueur et l'habileté du raisonnement que je ne puis reproduire dans le détail, cette combinaison trop artificielle ne me semble guère vraisemblable. — On retiendra surtout dans ce chapitre l'étude de certains emplois de μετά, p. 93 sqq. ; — l'usage de παν- en composition, p. 97 et 101 sqq. ; — l'explication de ἐξῆμαρ comme un vieux composé du type de τρίετες (p. 100).

P. 107 sqq. commence un développement intitulé « *Wortzerlegung* ». Il s'agit des cas où deux éléments sont issus d'un mot composé ou constitué de deux termes. Certains exemples semblent démonstratifs, comme ἐύ φρονέων, puis le verbe φρονέω, issus de ἐυφρονέων qui constituait originellement un tout et était tiré de εὔφρων. On trouve beaucoup d'ingéniosité dans l'hypothèse qui tire le verbe ὠφελέω de composés comme οἰκωφελίη, οἰκωφέλης, etc... (cf. pp. 120-122). On retiendra également la longue analyse (p. 133 sqq.) qui fait sortir ὄχα de ἔξοχα, ἔξοχον et ἔξοχος. D'autres hypothèses semblent plus arbitraires et se laissent admettre moins aisément, notamment celle qui tente de tirer ἰότητι, ἰότητα etc... d'une fausse coupe de δηιοτῆτι etc... ; — p. 139 sqq. M. Leumann reprend l'étymologie de ἀταλός qu'il a déjà donnée dans *Glotta*, 15 (1927) ; mais elle ne rend pas compte de façon satisfaisante du présent ἀτιτάλλω [1]. — Le chapitre se termine par l'étude d'adjectifs issus de composés plus anciens. Un des exemples les plus probants est peut-être celui de γλαυκός « brillant » tiré du composé γλαυκῶπις qui signifiait à l'origine « à la tête de chouette », mais était interprété par certains aèdes « aux yeux brillants ». M. Leumann tente des interprétations parallèles de βλοσυρός, issu de βλοσυρώπις et de γοργός issu de γοργῶπις etc...

D'autres mots ont pu naître de formes grammaticales interprétées de façon incorrecte. L'exemple le meilleur est peut-être fourni par le masculin ἀγγελίης « messager » (p. 168 sqq.) : la forme semble avoir été créé par le poète de Λ 140 qui interprétait de façon fautive Γ 206. En revanche, on manque d'appui solide pour confirmer l'hypothèse qui suppose que le substantif δόξα est issu de l'accusatif neutre du participe aoriste δόξαν (p. 173 sqq.) : on serait parti d'un tour comme παρὰ δόξαν (cf. Théognis 639 πὰρ δόξαν τε καὶ ἐλπίδα) où δόξαν serait originellement un participe. La combinaison est très fragile.

Il faudrait examiner de près l'étude consacrée aux développements sémantiques nouveaux dûs à des constructions syntaxiques erronées (p. 187 sqq.) : c'est ainsi que s'explique le tour λίσσεσθαι γούνων (p. 189). Un cas plus difficile est celui de ναιετάω employé intransitivement, notamment au participe εὖ ναιετάων « bien habité ». L'auteur pense que cet emploi provient d'une interprétation fautive de Γ 387 ἥ οἱ Λακεδαίμονι ναιεταούσῃ... « lorsqu'elle habitait Lacédémone », qui aurait été construit en rapprochant ναιεταούσῃ de Λακεδαίμονι au lieu de οἱ ; mais le point de départ est bien étroit, la faute peu vraisemblable et le sens de ναιετάω (souvent accompagné de εὖ) semble assez expressif. — P. 198 sqq. est instaurée une longue discussion sur ταλαύρινος. M. Leumann interprète le mot par « porteur de bouclier ». Il estime que les deux emplois les plus anciens

1. Que l'on est bien tenté de rapprocher de ἄττα.

sont en H 239 et X 266. Le vers H 239 τό μοι ἔστι ταλαύρινον πολεμίζειν est traduit « *das nenne ich schildtragend kämpfen* » : cette traduction suppose un mot à mot qui n'est guère homérique. Ce passage difficile mis à part, l'auteur étudie X 266-267 : πρίν γ' ἤ ἕτερόν γε πεσόντα | αἵματος ἆσαι Ἄρηα, ταλαύρινον πολεμιστήν. Il pense que l'apposition ταλαύρινον πολεμιστήν. qui à ses yeux ne convient pas à Arès, se rapportait originellement à ἕτερον. C'est de ce passage mal interprété que serait issu le groupe Ἄρηα ταλαύρινον πολεμιστήν qui se retrouve ailleurs. L'analyse est, comme partout dans ce volume, fermement menée, mais elle semble, malgré tout, un peu arbitraire. On regrette aussi que l'auteur ne tienne pas davantage compte, même s'il doit la critiquer, de la tradition des scholiastes et des lexicographes anciens.

Dans l'étude de sens ou de formes créés artificiellement au cours de la tradition épique, bien des détails seraient encore à signaler. Je me contenterai d'en relever trois. Le cas de ἀέκητι, ἔκητι est assez convaincant. La forme singulière ἀέκητι semble bâtie sur ἀέκων d'après le modèle de ἑότητι ; ἔκητι a dû être tiré secondairement de ἀέκητι et n'apparaît que dans l'*Odyssée*. D'autres analyses paraîtront plus contestables. M. Leumann s'est efforcé de résoudre, après beaucoup d'autres, le difficile problème que posent les formes λάων et λάε en τ 229 et τ 230 : il estime que c'est un thème de présent signifiant « crier » (ce sens, entre d'autres est donné dans la tradition ancienne) abusivement tiré du parfait λεληκώς considéré comme un parfait en kappa. Cette hypothèse semble forcée pour diverses raisons, notamment parce que l'aoriste λάκε est bien attesté chez Homère. Une combinaison, également ingénieuse mais contestable, est proposée pour l'expression énigmatique οἰόθεν οἷος (H 39, 226) dont on rapproche généralement αἰνόθεν αἰνῶς (H 97) : ces deux formules, qui ne figurent que dans le chant H, sont généralement considérées comme des superlatifs expressifs, où l'adverbe en -θεν est un ablatif exprimant le point de départ. En évoquant le tour fréquent ἄλλοθεν ἄλλος et en partant de l'exemple de H 226 εἴσεαι, οἰόθεν οἷος | οἷοι καὶ Δαναοῖσιν ἀριστῆες μετέασι, M. Leumann fait dépendre οἰόθεν de εἴσεαι « tu apprendras, toi seul de moi seul... » C'est secondairement que le tour aurait été senti comme superlatif, et étendu à deux autres formules. Le cas est caractéristique de la méthode de l'auteur : il fait naître de l'interprétation fautive d'une formule un tour qui est expressif, et qui pourrait s'expliquer par un emploi ancien des cas.

Le dernier chapitre pose un problème fort important, celui de l'emploi des mots poétiques hors de la littérature poétique. On pense en général que les termes qui figurent à la fois chez les poètes et dans les dialectes ont été empruntés aux dialectes par la poésie. En ce qui concerne les gloses dialectales citées par les lexicographes anciens, M. Leumann me semble avoir raison de montrer que, pour beaucoup d'entre elles, rien ne prouve qu'elles proviennent de dialectes réellement parlés, mais qu'elles sont tirées de textes littéraires et poétiques. Un mot donné comme éolien a bien des chances d'être pris à Alcée ou à Sapho. Certains termes donnés comme dialectaux peuvent aussi être pris à des inscriptions métriques dont le vocabulaire a été largement emprunté à Homère.

Pour de nombreuses gloses données comme chypriotes, M. Leumann propose l'hypothèse, qui me semble vraisemblable, qu'elles peuvent venir en partie au moins des chants Cypriotes. Le point de vue de M. Leumann peut paraître trop systématique, et il doit reconnaître notamment que la série des gloses arcadiennes ne contient pas de termes homériques artificiels : on ne peut donc pas condamner aussi fermement que le fait l'auteur l'hypothèse des savants qui cherchent

à retrouver des éléments « achéens » dans le dialecte épique. L'étude des mots dialectaux attestés dans des inscriptions présente de plus graves difficultés. M. Leumann insiste sur l'importance de l'influence homérique sur la culture des Grecs en général. Il n'en reste pas moins qu'il est peu vraisemblable que des mots proprement épiques aient pénétré dans des inscriptions de caractère administratif ou juridique. Pourtant l'auteur prétend retrouver en crétois (cf. p. 280 sqq.) un grand nombre de termes qui seraient empruntés à Homère. P. 282, on verra comment l'emploi de θνητός au sens d'esclave en crétois est tiré d'une interprétation fautive qui aurait été faite de υ 46. Enfin un important développement (p. 297 sqq.) est consacré à l'« héritage homérique » au sens large. On conçoit l'importance de ce point de vue : il permet à M. Leumann de ne pas s'étonner du développement de ἐπιορκέω dans le grec postérieur, alors que le mot résulterait du hasard d'une rencontre dans une formule homérique.

La conclusion (p. 321 sqq.) cherche en particulier quels sont, d'après les analyses précédentes, les passages des poèmes qui ont pu servir de modèles à d'autres. M.L. ne s'engage pas dans l'étude littéraire de la composition, mais se contente de fournir les résultats qu'il croit devoir tirer de ses recherches sur la structure du vocabulaire. On constatera que le chant Φ lui semble contenir des éléments « récents ». On acceptera facilement l'idée que Υ soit postérieur à X, mais ce même point de vue étonne davantage quand il s'agit de E (cf. p. 334). M. Leumann attache également beaucoup d'importance au chant H (cf. p. 333) qui présenterait à la fois des traits relativement anciens et des traits nouveaux. L'auteur explique aussi (cf. p. 340) comment il a été amené à reconstituer des formules « préhomériques » pour justifier certains développements de la langue épique.

Que conclure de cette longue analyse ? On admire la rigueur de la méthode de M. Leumann, la sûreté de son information. Il prend le lecteur par la main, et le mène avec une logique autoritaire jusqu'à la conclusion de son enquête. Ses principes fondés sur le caractère formulaire et artificiel de la langue épique sont justes. Les critiques que chaque homérisant ou chaque linguiste pourra être amené à proposer au sujet de telle ou telle des hypothèses particulières de ce livre, permettront de faire le départ entre ce qui constitue un progrès définitivement acquis, et ce qui pèche par excès et esprit de système. Mais l'ouvrage reste un des plus importants que l'on ait consacrés à la philologie homérique depuis de nombreuses années. Il faudra sans cesse y avoir recours.

P. CHANTRAINE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Une nouvelle collection de textes latins

Les lecteurs de la *Revue de Philologie* apprendront sans doute avec intérêt l'apparition d'une nouvelle collection qui, sous le titre de Thesaurus Mundi [1], réunira des textes écrits en langue latine depuis la fin de l'Empire romain jusqu'à nos jours. On sait que le latin a été le mode d'expression de la pensée le plus répandu dans tout le moyen âge et jusqu'aux abords des temps modernes, et que cette littérature ne peut échapper à quiconque s'intéresse à la littérature comme à la philosophie, à la religion comme à l'histoire et à la science. Mais beaucoup de ces textes sont rares, et difficiles à se procurer, parfois aussi difficiles à lire dans leur aspect ancien. La présente collection remédiera à ces deux inconvénients. Deux volumes sont déjà parus : Coluccio Salutati, *De laboribus Herculis* (éd. B. L. Ullman, texte jusqu'ici inédit) ; Frithegodi, *Breviloquium Beati Wilfredi* ; Wulfstani, *Narratio metrica de Sancto Swithuno* (A. Campbell). Sont annoncés de R. Bacon la *Philosophia moralis* (éd. fondée sur un *Vaticanus* qui ajoute aux éditions précédentes la fin de la IV^e^ partie, et deux autres parties complètes), et de M. Marulle les *Carmina*. Tous ces textes présentent toutes les garanties scientifiques que le lecteur le plus difficile puisse exiger. Sont en préparation des œuvres de Marsile Ficin, Hugutio Pisanus, Laurentius Valla, Iovianus Pontanus, Hieron, Fracastor, etc. On prévoit la parution de quatre volumes par an, au prix de 1.200 fr. environ. La librairie Klincksieck s'est assuré la représentation de cette collection pour les pays de langue française.

Jules Bloch, *Les inscriptions d'Asoka*, traduites et commentées ; 216 p. in-8° + 1 carte ; Paris, Les Belles Lettres, 1950.

Les rapports de l'Inde avec la Grèce d'Alexandre et de ses successeurs sont trop étroits pour qu'on ne signale pas dans la *Revue de Philologie* cette édition du plus magnifique ensemble d'inscriptions que l'Inde nous ait livré, celles que rédigea et fit publier à travers son empire le petit-fils de celui que les Grecs appelaient Sand(a)rakottos, transcription de Çandragupta. Jusqu'à la découverte de ces textes, Asoka n'était connu que par des légendes bouddhiques, qui ne nous donnaient, selon Kern, que l'image « d'un souverain d'une insignifiance rare, remarquable seulement en tant qu'il était moitié monstre, moitié idiot » (*Introd.*, p. 17). Ces inscriptions le restituent à l'histoire, et permettent de connaître son activité et son caractère. Les non-indianistes pourront en prendre connaissance dans la traduction de M. J. Bloch, élégante et fidèle. Les épigraphistes « clas-

1. Thesaurus Mundi, *Bibliotheca scriptorum Latinorum mediae et recentioris aetatis*, Zurich, 18 Limmatquai. — En dépôt à la Librairie C. Klincksieck.

siques » auront intérêt à en comparer le contenu et les formules avec les inscriptions grecques et latines. Tous ces textes, d'inspiration bouddhique, contiennent surtout des préceptes religieux et moraux ; et l'on pense, en les lisant, plus au Décalogue qu'aux *Res Gestae*. Mais quelques détails intéressent l'histoire, notamment dans le deuxième édit sur rocher, la mention du roi grec Antiochus, c'est-à-dire Antiochus II dit de Syrie, dont on voit par là que l'empire s'étendait jusqu'à celui d'Asoka ; et dans le treizième, la mention encore de ce roi, et d'autres successeurs d'Alexandre, Ptolémée (II Philadelphe), Antigone (Gonatas), Magas (de Cyrène), Alexandre (de Corinthe).

A. Ernout.

Francisco Rodriguez Adrados, *El sistema gentilicio decimal de los Indoeuropeos occidentales y los origenes de Roma* (Manuales y anejos de « Emerita », VII), Madrid, 1948, 189 p. in-8°.

L'idée de l'auteur est que, dans la partie occidentale au moins du domaine i.e., il subsiste des traces assez nettes et variées d'une organisation sociale fondée sur des computs décimaux pour qu'on puisse assigner à l'époque même des migrations i.e. ce type de structure : 10 familles par phratrie et 10 phratries par tribu ; cette structure sociale se reflétait dans la représentation des familles et phratries au sénat de la tribu, dans les contingents d'hommes (à pied ou à cheval) que devait fournir à la tribu en guerre chaque unité inférieure, et aussi dans le partage des terres de la tribu. L'auteur rassemble des témoignages relatifs aux Locriens d'Oponte et de Grande-Grèce (valables peut-être pour toute la Grèce du Nord-Ouest, à en juger par un traité étolo-acarnanien), — aux Germains, — aux Celtes (du moins aux Celtes insulaires, chez qui la structure sociale décimale se serait maintenue plus nettement et plus longtemps qu'en Gaule), — et surtout aux Italiques. La Rome archaïque manifeste avec ses 10 *gentēs* par *cūria* et ses dix *cūriae* par *tribus*, une fidélité remarquable à ce type ancien.

L'essentiel du livre concerne l'Italie, et contient des observations pénétrantes sur les termes relatifs à cette structure décimale de la société. On notera en particulier la discussion sur lat. *cūria*, *decuria* et mots connexes (mais l'auteur néglige de noter les quantités et un lecteur peu averti risque de croire qu'il apparente étymologiquement les deux mots, ce que l'*ū* long de *cūria* rend impossible) ; — la discussion sur un passage difficile et controversé des tables Eugubines (II b. début) : mais est-il vraisemblable que t e k v i a- (à côté de t e k u r i e s !) soit analogique de * *dekviāri-* (cf. osque d e k k v i a r i m, lui-même dissimilé de * *dekuriāri-* (lat. *decuriālis*) ? ; — la discussion sur ombr. p u m p e ř i a s et osque (Capoue) p ú m p e r i a í s (il faut prendre garde cependant que osq. -r- ne répond pas à ombr. -ř-), termes qui indiqueraient que, secondairement, des divisions binaires auraient été introduites dans l'ancien système décimal.

Même là où l'ingéniosité de l'auteur ne convainc pas, il donne à réfléchir ; et la partie critique de son exposé est fouillée et valable. C'est un livre intelligent et suggestif, qui touche à la fois à la philologie stricte et à l'histoire des institutions, et apporte à l'une et à l'autre des contributions utiles.

Michel Lejeune.

V. Georgiev, *Inscriptions minoennes quasi-bilingues* (« Annuaire de l'Université de Sofia », t. XLVI), Sofia, 1950, 85 p.

Ce fascicule comporte en réalité, sous un seul titre, deux travaux : une suite à l'ouvrage de 1949 : « Le déchiffrement des inscriptions minoennes » et une suite à l'ouvrage paru en 1941 et 1945 : « Vorgriechische Sprachwissenschaft » (cf. *Rev. Et. Anc.*, XLIX, 25-35). Le tout suivi (p. 58 s.) d'un résumé en bulgare et d'un index.

Le premier mémoire (p. 3-37) apporte quelques additifs au précédent déchiffrement tenté par V. Georgiev ; il est illustré de nombreuses reproductions de documents linéaires, et se clôt par un répertoire des signes (p. 27-37). L'auteur appelle « quasi-bilingues » des textes dans lesquels la signification du mot minoen est déterminée par la teneur générale de l'inscription (l'appellation est ici abusive) ou par la présence d'un pictogramme. Il faut supposer, dans ce dernier cas, que le pictogramme est simplement déterminatif, et *accompagne* la graphie phonétique (syllabique) du mot ; par exemple, trois tablettes portent respectivement : *na-ta-pa-the-na-POIGNARD*-50, *...pa-the-na-e-ta-pu-ko-e-POIGNARD*-3. *...wa-te-lo-si-ra-ta-*?*-pa-the-na-e-ta-pu-ko-e-POIGNARD*-3 ; doit-on vraiment en conclure que *pa-the-na* soit le nom minoen du « poignard » (aussitôt pourvu d'une étymologie : σπαθήνης « daguet ») ? L'auteur traduit intrépidement ces textes, ne manifestant une incertitude que sur le mot *si-ra-ta-*? Ajoutons que la valeur phonétique des signes est loin d'être définitivement établie. C'est toujours la même méthode, qui aboutit à faire du minoen une sorte de grec travesti.

Le second mémoire (p. 38-57) est un travail étymologique reportant une nouvelle série de mots grecs ou étrusques à cette langue indo-européenne « égéo-asianique » à laquelle l'auteur rapporte minoen, pélasge-philistin, hittite hiéroglyphique, troyen-étrusque, lydien, lycien, carien.

Michel Lejeune.

J. B. Hofmann u. H. Rubenbauer, *Wörterbuch der grammatischen u. metrischen Terminologie*, 64 p. in-8° ; Heidelberg, Carl Winter, 1950. Pr. 3 M. 30.

Le titre de ce petit livre, qui fait partie d'une collection *Sprachwissenschaftliche Studienbücher* dont il semble être le premier numéro, en indique suffisamment le contenu : c'est un lexique des principaux termes techniques de grammaire et de métrique qui peuvent embarrasser un jeune étudiant allemand qui débute dans la philologie classique. Chaque mot est accompagné d'une brève définition et, au besoin, d'un exemple. Les auteurs, qui connaissent et ont utilisé le *Lexique de la terminologie linguistique* de M. Jules Marouzeau, beaucoup plus riche, indiquent parfois, d'après lui, le correspondant français [1] ou anglais, et aussi le terme grec. Les définitions données par l'auteur français et les auteurs allemands ne concordent pas toujours... ainsi ces derniers expliquent *Narrativum* (tempus) =

1. P. 23 l. *conditionnel*, non *conditionel* ; p. 33 *émotionnel*, non *émotionel*. L'adjectif ne figure d'ailleurs ni dans *Littré*, ni dans le *Nouveau Larousse*. P. 16 il est très douteux que *argot* représente un plus ancien *jargon*.

erzählendes Perfekt (lat. , air.) tandis que pour M. Marouzeau, *narratif*, *narration* s'appliquent à l'indicatif ou à l'infinitif présent, dit aussi présent historique ; définition qui est conforme à l'usage français, et, me semble-t-il, à l'usage général. On trouve aussi chez eux des termes non recueillis par M. Marouzeau : ainsi *Abklatsch* donné comme l'équivalent de fr. *calque linguistique* ; *Perseverationserscheinungen*, défini Nachwirkungen (Angleichungen), z. B. lat. *rārenter*, nach *frequenter*. Ahnlich Analogie, Kontamination. — Je ne me souviens pas d'avoir rencontré ce composé ; est-il fréquent chez les grammairiens allemands ? Une unification de ce vocabulaire est souhaitable.

Par contre, il est des omissions qu'on regrette : sous le mot *Lex*, les auteurs ont recueilli : *Lex Havet*, *Lex Hermann*, *Lex Porson*, *Lex Wernicke*, toutes concernant la métrique, mais ils ont négligé les « lois » de Grassmann et de Grimm, qui sont constamment citées dans les ouvrages de grammaire. D'une manière générale, il me semble du reste qu'une part plus large a été faite à la métrique qu'à la grammaire.

Il est difficile de tracer les limites d'un pareil lexique : *allégorie*, *antiphrase*, *antithèse*, *oxymoron*, relèvent-ils de la stylistique et de la rhétorique ou de la grammaire ? M. Marouzeau n'a pas *allégorie*, mais il a *antiphrase* et *antithèse* ; pour *oxymore*, sa définition commence par : Nom donné par *l'ancienne rhétorique* au procédé, etc... Est-il possible d'arriver à un classement exact des termes de ce genre ?

Je n'ai pas trouvé *logaédique*, que donne M. Marouzeau. L'omission est-elle volontaire ?

Dans le court espace dont ils disposaient, MM. J.-B. Hofmann et H. Rubenbauer, dont la compétence est grande, ont fait de leur mieux pour donner à leurs étudiants un guide utile. Qu'ils ne voient dans mes observations qu'une preuve de l'intérêt que j'ai pris à les lire.

A. Ernout.

Prof. Jörgen Forchhammer, *Allgemeine Sprechkunde* (*Laletik*), VIII-193 p. in-8° avec 9 figures et 5 planches ; Heidelberg, C. Winter, Universitätsverlag, 1951.

A vrai dire, ce livre n'intéresse pas la philologie, mais la linguistique, et c'est aux revues consacrées à cette discipline qu'il appartient d'en parler. M. Forchhammer constate que le terme ' *phonétique* ' ou ' *Lautlehre* ' est insuffisant pour désigner l'étude des éléments qui interviennent dans la constitution de la parole. Alors que cette étude a élargi son champ de recherches, qu'elle a notamment porté son enquête du côté physiologique, en étudiant les organes phonateurs ou récepteurs, les mots employés n'évoquent plus, d'après lui, qu'un aspect étroit et périmé de cette discipline. Aussi propose-t-il de substituer à *Lautlehre* le terme plus compréhensif de ' *Sprechkunde* ', à ' *Phonetik* ', celui de *Laletik* (du gr. *lalein* « parler »), avec ses dérivés ' *laletisch* ', ' *Laletiker* ', à *Sprachlaute* (les Français disent ' *phonèmes* ') celui de ' *Laleme* '. Il est trop tôt pour prévoir la fortune que pourront avoir les créations verbales de M. Forchhammmer. Quant au livre lui-même il contient une courte description (avec images) des organes de la parole, l'examen articulatoire et acoustique des ' *lalèmes* ', simples, ou en groupes, et enfin une vue d'ensem-

ble (*Uebersicht*) sur les différentes directions phonétiques : *über die verschiedenen phonetischen Richtungen* ; le mot *phonetischen* a échappé à la plume de M. Forchhammer. Pas de bibliographie. M. Forchhammer a sans doute voulu écrire un livre de doctrine plus que d'information : il n'est pourtant point sans prédécesseurs.

A. Ernout.

Georg Misch, *Geschichte der Autobiographie*, 3e stark vermehrte Aufl., Ir Bd *Das Altertum*, Ir Hälfte xiii-354 p. in-8° ; Ir Bd *Das Altertum*, 2e H., 355-712 p. ; Bern, Ac. Francke Ag. Verlag, 1950.

Ce livre représente l'activité de toute une vie de savant. L'idée en fut suggérée à M. Misch en 1900 par la mise au concours d'une Histoire de l'autobiographie (*Erforschung u. Darstellung d. Geschichte d. Autobiographie*) que proposa l'Académie de Prusse en 1900. Le premier volume, consacré à l'antiquité, et qui fut couronné, parut en 1907 ; la préface est datée de Charlottenbourg. La seconde édition, datée de 1931, vit le jour en 1931 ; à ce moment M. Misch enseignait à Göttingen. Puis vint ce que l'auteur appelle le temps du règne du nationalsozialismus, qui l'obligea à s'exiler pour échapper aux persécutions nazies. Durant cette période, il fit paraître de son œuvre une édition anglaise. Enfin, l'écroulement du régime hitlérien a permis à M. Misch de rentrer à Göttingen, et la Suisse lui a fourni un éditeur pour cette troisième édition, dont la préface porte la date du 31 mars 1948. « *Dritte, stark vermehrte Auflage* » porte la couverture, qui cite, pour mémoire, l'éloge enthousiaste que Ulrich von Wilamowitz-Möllendorff avait fait du livre à sa première apparition [1]. Qu'aurait dit l'illustre helléniste de cette troisième édition ? Il n'aurait sans doute pu que renchérir sur son premier jugement, en constatant les améliorations que l'auteur n'a cessé d'apporter à un ouvrage déjà excellent à son début.

Wilamowitz constatait aussi qu'étant donné l'amplitude du sujet traité, il échappait à la compétence de la plupart des critiques, qui ne pouvaient guère que le juger dans la mesure où il touchait à leur domaine...

Le premier tome de ce premier volume comprend :

1° Une Introduction, dans laquelle l'auteur, après avoir défini la notion et l'origine de l'autobiographie (*Begriff u. Ursprung d. Autobiographie*, p. 3-31) examine rapidement l'autobiographie chez les Orientaux, et dans la poésie de la légende (p. 22-62) ; 2° Le développement de l'autobiographie chez les Grecs à l'époque posthomérique et attique (p. 153-180) ; 3° L'autobiographie dans le monde hellénistique et hellénistico-romain (p. 181-354).

Le second tome comprend : 1° Le développement de l'autobiographie dans le mouvement philosophique et religieux (p. 355-548) ; 2° L'épanouissement (*Blütezeit*) de l'autobiographie à la fin de l'Antiquité (4 chapitres allant de Libanius à Boèce, en passant par Grégoire de Naziance et St Augustin, p. 549-704) ; 3° un index rédigé par le Dr Kurt Pfisterer.

1. Die vornehmsten Werke der wissenschaftlichen Literatur sie die, welche keiner Spezialwissenschaft angehören und von denen doch die verschiedensten Fachgelehrten urteilen mussen, dass sie ihnen neue Lichter aufstecken. Nicht jedes Jahr bringt ein solches Buch ; hier ist eins. »

Ce simple catalogue suggère suffisamment ce que peut contenir un pareil ouvrage. Il intéresse le philosophe, l'historien proprement dit, l'historien de la littérature profane ou chrétienne. Il analyse aussi bien la *Grande lettre* de Platon que les *Res Gestae* d'Auguste, et l'autobiographie versifiée d'Ovide que les *Confessions* de saint Augustin. L'exposé est nourri de citations que l'auteur a pris le soin de traduire, de manière à rendre son livre accessible à tous. Mais M. Misch ne se contente pas de sèches analyses ; il sait discerner les raisons d'être de l'autobiographie, expliquer les différents aspects qu'elle a pris au cours des siècles, et dans les divers milieux, religieux ou sociaux, qui l'ont pratiquée : l'érudition et la pensée collaborent.

A. Ernout.

Excavations at Nessana, vol. 2. *Literary Papyri* by Lionel Casson and Ernest L. Hettich, Colt Archaeological Institut ; 175 p. in-4° + 8 pl. — Princeton University Press, 1950. Princeton, New Jersey. Prix : $ 7. 50.

Les fouilles entreprises par la « Colt Archaeological Expedition » en Palestine à Nessana, en 1937, ont été fructueuses. Outre de nombreux objets intéressant l'archéologie, qui ont été publiés et étudiés dans un premier volume, elles ont mis au jour un lot de papyrus, le plus important sans doute de tous ceux qui ont été trouvés hors de l'Egypte. Un prochain volume contiendra les documents non littéraires, contrats, reçus, lettres particulières, etc. Le présent tome est réservé aux papyrus ' littéraires ', grecs et latins. Nos papyrus littéraires latins sont rares et généralement sans grand intérêt : ils vont se trouver grossis d'un lot important : un glossaire latin-grec — je dirais plutôt une traduction juxtalinéaire latino-grecque — de l'Enéide, qui comprend 1025 mots ou expressions ; et des fragments à vrai dire fort mutilés et incomplets des l. II-VI du même poème. Le glossaire enrichit la lexicographie grecque de quelques mots nouveaux : ἐνδομυχεῖα (278), πιτυόφορος (605), ἐκδράω (804), ἀτεκτόνευτος (854), μεταβαστάζω (865) ; λιβανόφλογος (935), ἀσυνόδευτος (965) — on voit que ce sont pour la plupart des composés — ; il confirme aussi l'existence de certains termes qu'on jugeait douteux ou qui ne figuraient que dans des glossaires.

Le texte latin de Virgile est, comme il fallait s'y attendre, moins riche en nouveautés : les éditeurs ont relevé pourtant au l. 4, v. 459 et 462 les variantes *sacra* pour *festa* et *funalia* pour *ferali*, cette dernière du reste n'ayant aucun sens (la traduction grecque a πενθιω, qu'il faut lire πενθιῷ doublet de πενθικῷ ou πενθιμῷ). Comme la date de ce papyrus (v^e-vii^e siècle de notre ère) permet de le supposer, on y trouve des confusions entre *e* et *ae*, *v* et *b*, *o* et *u*, *e* et *i* (ainsi p. 51, n. 693 *muritura*, p. 51, n. 737 *parbulus*, 741 *monites*, 745 *praemebat*, 749 *peget*, etc. Le grec donnerait lieu à des observations semblables, et sans doute serait-il curieux d'en examiner la syntaxe.

Les fragments de l'Enéide sont dans un fort triste état : on y relève cependant, l. V 680 les leçons *flammae* (avec M^7 R p) et non *flamma* (M^2 P, Donat, Sabbadini) ; VI 495 *uidet* (avec F^1 M^2 P^2R) et non *uidit* (F P *uidit et* M) ; VI 528 *thalamos* (avec R *thalamo* cett.), *additur* (F M Donat ; *additus* cett.) ; VI 602 *cadenti* (avec R ; *cadentique* cett., edd.) ; VI 806 *uirtute extendere uires* (M donne une variante *uirtutem extendere factis* que connaissent Servius et Donat).

Les papyrus grecs renferment des fragments de l'Evangile de Jean ; des Epîtres de Paul, des actes de saint Georges, d'une lettre d'Agbar au Christ et de sa réponse, d'un glossaire grec, des douze chapitres sur la foi, quelques fragments théologiques et juridiques. Le tout est publié avec un soin minutieux qui fait honneur à MM. Casson et Hettich. Puisse cet hommage les récompenser quelque peu de la peine qu'ils ont prise : la vue des planches montre que le déchiffrement n'a pas été une mince affaire ; et leur commentaire est à la hauteur du déchiffrement. Ajoutons que le livre est magnifiquement présenté.

A. Ernout.

Herbert Chayyim Youtie a. John Garrett Winter, *Papyri a. Ostraka from Karanis, second series* (Michigan Papyri vol. VIII) ; 265 p. in-4° + XI pl., Ann Arbor, The University of Michigan Press ; London, Geoffrey Cumberlege, Oxford University Press, 1951.

On ne sait ce qu'on doit admirer le plus dans cette publication : du soin et de la compétence des deux éditeurs, ou de la beauté du livre. On cherche en vain quel défaut on pourrait lui reprocher : déchiffrement et lecture, traduction, commentaire, index, tout est parfait. Le seul regret qu'on puisse exprimer, c'est que tant de science et d'application s'emploie pour des documents en général d'intérêt médiocre, en tout cas limité. Les papyrus (nos 464-521) sont des textes de lettres privées, écrites soit en grec, soit en latin, et s'étendent depuis la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne jusqu'au Ve siècle. Les ostraka (nos 972-1111), tous en grec, et très courts, sont de contenu plus varié (I payments of money, 972-1001 ; II deliveries in kind, 1002-1030 ; III payments and deliveries of uncertain nature, 1031-1032 ; IV lists of land, 1033-1034 ; V liturgical work, 1035-1094 ; VI names of individuals, 1095-1097, VII miscellaneous, 1098-1111). Malgré la pauvreté de ces documents, les spécialistes, historiens, juristes, philologues y trouveront des renseignements menus, mais précieux, grâce à la vigilance de MM. H. C. Youtie et J. G. Winter, à l'œil desquels rien n'échappe.

Une part importante est fournie par les lettres qu'un certain Claudius Terentianus adresse à son père Claudius Tiberianus, ou à d'autres membres de sa famille.

Les éditeurs ont dégagé, p. 16 et suivantes, tous les renseignements qu'il est possible de tirer de cette correspondance. L'auteur, un soldat en garnison à Karanis, semble s'être adressé pour la rédiger à divers scribes, ce qui explique les différences d'écriture et l'emploi tantôt du latin, tantôt du grec. Le fond en est pauvre, et la forme maladroite et incorrecte : je note, par exemple, dans le n° 468 les formes : *ed domino* = *et domino* ; *vetranum* = *veteranum* ; *imboluclum* = *involucrum* ; *amicla par unu* = *amicula par unum* ; *con culcitam et pulbino* = *cum culcita et pulvino* ; *speraba me pluriam tibi missiturum ed itarum spero si vixero* = *sperabam me plura tibi missurum et iterum spero si vivam* ; cf. dans la colonne II *et si deus volueret spero me frugaliter viciturum et in cohortem transferri* = *si deus voluerit, spero me frugaliter victurum et in cohortem tralatumiri.* Le grec n'offre pas moins de formes nouvelles et ' vulgaires ', e. g. le futur périphrastique ἔχεις ... ἀκοῦσαι, n° 476, l. 12, des erreurs de quantité, des iotacismes ζοῆς = ζωῆς ; ἀκείνητος = ἀκίνητος (*ibid.*, l. 18), etc., des changements de conjugaison : δύνομαι = δύναμαι, n. 477, l. 11, etc. ; des con-

fusions de cas : ἅσπασαι πάντες τοὺς φιλοῦντες = ἄσπασαι πάντας τοὺς φιλοῦντας, nº 479, l. 20, etc. Ces faits sont signalés dans le commentaire qui accompagne chaque texte, on regrette — et c'est le seul regret que je trouve à formuler — qu'ils n'aient pas été groupés dans un Index grammaticus qui en eût facilité la consultation et l'usage.

A. Ernout.

Bibliothecae apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti iussu Pii XII pontificis maximi. Codices Vaticani graeci. Tomus III. Codices 604-866, *rec.* Rob. Devreesse. In bibliotheca Vaticana, 1950, 1 vol. in-4º, xv-509 pages.

Le catalogue somptueusement publié par les soins des bibliothécaires de la Vaticane est une entreprise considérable, dont on ne saurait dire qu'aucune autre bibliothèque possède la pareille. Le fonds des *Vaticani Graeci* était un des moins connus jusqu'à ce que G. Mercati et P. Franchi de 'Cavalieri en entreprissent l'inventaire. Les tomes II (1937) et III (1950) de cet inventaire sont dus à la diligence de Mgr R. Devreesse qui a consacré de longues années de recherches érudites à dresser la notice de chacun de ces 536 manuscrits, tandis qu'un autre Français , A. Wilmart, dressait l'inventaire de 500 *Reginenses latini*. Bel exemple de labeur pour les jeunes membres de l'Ecole française de Rome qui les ont vus journellement à l'œuvre !

L'on peut dire qu'avec ce troisième volume le genre atteint un degré de perfection, et les responsables de catalogues de manuscrits, dans le monde entier, feront bien de méditer les *Leges quas procuratores bibliothecae Vaticanae in codicibus Graecis recensendis sibi constituerunt*, règles qui ouvrent le volume. Chaque notice particulière comporte trois parties imprimées en caractères différents. La première envisage successivement : « nota, aetas, materia, amplitudo, foliorum, laterculorum, linearum numeri » ; la seconde, « auctorum et operum recensio » ; la troisième « codicis facies et cultus ». Ajoutons que la première partie fait l'objet de douze règles correspondant à divers cas d'espèce, et la seconde, de vingt-six règles. Qu'on n'imagine pas là un schéma scolastique ; l'on s'apercevra, si l'on entre dans le détail, qu'il est le fruit d'une longue expérience, qu'il vise à ne laisser place, chez l'auteur de catalogue, à aucune fantaisie, et chez l'usager qui le consulte, à aucune incertitude. C'est un chef-d'œuvre de méthode appliquée au concret.

Mais la méthode ne saurait suffire sans la science. Contrairement à ce que l'on serait tenté d'imaginer, un catalogue de manuscrits antiques est une œuvre fort délicate. Si certains textes se laissent facilement identifier, beaucoup de manuscrits, au contraire, peuvent exiger des mois de recherches érudites avant de livrer leurs secrets ; tant il y a de recueils de fragments disparates ! Que de fois nous trouvons, pour cet ancien fonds grec du Vatican que R. Devreesse vient d'inventorier, des mentions telles que : « Codex miscellaneus variis constans partibus sine arte in unum conflatis » ! Il faut l'érudition et le talent d'un spécialiste chevronné pour décrire un à un et identifier chaque fragment, le plus souvent dépourvu d'*incipit* ou d'*explicit*.

Cette partie du fonds grec du Vatican est relative à la science sacrée, et l'on sait quel foisonnement d'œuvres, dans le monde byzan-

tin, ont vu le jour en ce domaine. Théologiens, historiens de la littérature et de la pensée chrétienne, historiens de l'Eglise et du schisme, juristes et canonistes, trouveront dans ce volume une riche pâture. Les écrits les plus obscurs sont habilement dépistés et identifiés, avec référence exacte à l'édition la plus critique et la plus récente et aux articles érudits dont ils ont pu faire l'objet. Si l'ordre des folios a été altéré dans le manuscrit, le catalogue nous indique aussitôt comment cet ordre doit être restitué, ce qui fera gagner des heures précieuses au consultant.

L'Index général, — à la fois des noms propres et des matières, — achève de rendre maniable cet imposant volume. Les auteurs les mieux représentés dans cette partie du fonds grec sont naturellement les grands Cappadociens, qui font l'objet de notices particulièrement fournies. Mais l'on a la surprise de découvrir, çà et là, des extraits d'auteurs profanes : Ésope, Epictète, Euripide, Josèphe, le philosophe Secundus. Le latiniste y trouvera des traductions de saint Augustin, de Boèce, Cassien, Fulgence de Ruspe, et même un fragment latin du *De diuinatione* de Cicéron qui a toutes chances d'avoir échappé aux éditeurs. Les rubriques telles que : *imagines*, *ius ciuile*, *latina lingua*, *libraria res*, *liturgia*, *scribae et annotatores*, montrent quelles ressources R. Devreesse met à la disposition des historiens de l'art, des juristes, des latinistes, des liturgistes, des chartistes. Mieux encore : un appendice : « *Initia operum quae inedita uel minus nota uisa sunt* » propose d'emblée aux chercheurs un millier (je n'exagère pas) d'œuvres ou de fragments susceptibles de faire l'objet d'études neuves. J'y note par exemple, — sans compter divers écrits attribués à Psellus, — un lexique juridique gréco-latin (p. 441), un commentaire d'Épictète (p. 447), plusieurs écrits contre les Juifs (p. 449, 458, 460), des traités sur l'âme (p. 442, 452), des questions sur l'Assomption (p. 457), une *Vie de Constantin* (p. 452 dans un manuscrit du XII^e^ siècle), tous écrits qui mériteraient de susciter les curiosités les plus diverses. Les chercheurs peuvent se fier à R. Devreesse : pour qu'il déclare ces œuvres *minus nota*, il faut qu'elles soient vraiment peu connues, même des patristiciens (Corriger, p. 468, l. 1 : *auctorite* en *auctoritate*).

Pierre COURCELLE.

J. B. HOFMANN, *Etymologisches Wörterbuch des Griechischen*. Munich, Oldenbourg, 1950, in-8°, 432 p.

Sans vouloir remplacer le Boisacq (dont l'éditeur vient de faire un nouveau tirage, mais qui apparaît de plus en plus comme périmé), ce dictionnaire constitue tout de même une mise au point de l'étymologie grecque, et cette mise au point est faite par un homme compétent, qui en refondant le dictionnaire étymologique latin de Walde s'est mis au courant des problèmes étymologiques de l'indo-européen. La bibliographie parue depuis Prellwitz et Boisacq a été utilisée, nous dit l'auteur. Le malheur est qu'elle n'est pas citée et que ce dictionnaire ne dispense pas de recourir aux diverses bibliographies (*Indogermanisches Jahrbuch*, *Année Philologique*, etc...) pour avoir une idée de ce qui a été écrit sur une question donnée. On comprend bien que M. Hofmann n'ait pas voulu surcharger son livre, qu'il ne pouvait pas grossir exagérément. Mais du même coup se trouve souligné le problème que pose l'accumulation des articles, publications etc..., qui alourdissent la recherche sans toujours la faire progresser. Meillet écrivait un jour qu'à parcourir une bibliographie, on avait

l'impression d'une promenade dans un cimetière d'enfants morts-nés. Mais qu'y faire ? Le livre de M. Hofmann fait sentir l'inconvénient d'un ouvrage sans références bibliographiques. Il est d'autre part évident que l'auteur d'un dictionnaire est amené à accueillir des hypothèses qui lui semblent plus ou moins probables ou seulement passables : ces divers degrés de vraisemblance sont indiqués par M. H. par les adverbes « probablement » ou « peut-être ».

Voici quelques remarques de détail que l'on pourrait multiplier, car le livre dans sa brièveté donne à réfléchir : ἄγρα et ἀγρέω d'une part, ἀγρός de l'autre sont rattachés à la racine **ag-* de ἄγω mais les rapports sémantiques seraient à éclairer, — ἄγρωστις chiendent « peut-être l'herbe qui pousse dans les champs » ; plus précisément c'est l'herbe qui dévore les champs, cf. pour la composition avec la racine **ed-*, νῆστις, et pour le sens le fait qu'il est difficile de débarrasser un champ du chiendent ; — l'explication donnée pour ἰσχύς est contestable (Fι - σχυς) et le mot pourrait être rapproché à la fois de ἴξύς, et de ἴσχι ; — κομψός est rapproché de κομμόω, ce qui me paraît vraisemblable, mais sous κομμόω on trouve une explication par le lit. *švánkus* qui ne semble guère solide, ce dernier terme allant avec κομέω, κομίζω, etc... (cf. *Rev. Et. Gr.* 58, 1945, p. 90) ; — μάγειρος « sacrificateur, boucher » avant de signifier « cuisinier » est bien interprété comme un mot, probablement macédonien, du groupe de μάγαιρα ; mais l'article souffre de quelque confusion du fait que l'auteur y fait intervenir μαγῆναι etc... ; — sous ὀδών il aurait fallu au moins mentionner l'article de M. Benveniste, *B. S. L.*, 32, p. 78 ; M. Hofmann dit : « Zahn als Beisser » mais la racine **ed-* ne signifie pas « mordre », et cette remarque est en faveur de l'étymologie de M. Benveniste qui rapproche le groupe de δάκνω, etc... ; — πένομαι est donné comme n'ayant pas d'étymologie ; mais le verbe doit appartenir en définitive au même groupe que πένθος, πάσχω, et πῆμα ; — pour πρόβατον il faut tenir compte maintenant de l'article de M. Benveniste, *B. S. L.*, 45, p. 91 ; — sous χρή se trouvent placés les deux verbes χρῆσθαι « user de » et « consulter un oracle », mais les rapports entre ces deux significations ne sont pas indiqués, et l'exposé est obscurci par le fait que l'auteur cite χρήων « rendant un oracle » avant le moyen « consulter un oracle » qui est certainement antérieur ; enfin le rapprochement avec une racine **gher-* « klein, gering » (cf. χερείων) ne semble pas satisfaisant. — Dans les *addenda*, M. Hofmann signale à propos de διδάσκω : anders Debrunner, Mél. Boisacq I, 251 (zu ἐδάην, nicht zu lat. *discō*) ; c'est probablement cette interprétation qu'il faut adopter.

P. CHANTRAINE.

K. RUPPRECHT, *Einführung in die griechische Metrik*, dritte gänzlich umbearbeitete Auflage. Munich, Max Hüber, 1950 ; in-8°, 110 pages.

Cette « Introduction » se propose d'abord de fournir aux débutants un certain nombre de connaissances fondamentales, éléments de prosodie, définition du mètre, de la catalexe, etc... Les chapitres envisagent ensuite successivement les dactyles et les anapestes, les iambes et les trochées, les ioniques, le dimètre choriambique, le dochmiaque, les dactylo-épitrites, les crétiques, péons et bacchées. La doctrine correspond à celle que l'on enseigne généralement aujourd'hui. Le glyconien et le phénécratéen (p. 52 sqq.) sont scandés comme

des dérivés du dimètre choriambique. On est plus étonné (p. 77) de voir analyser l'hendécasyllabe alcaïque en un ithyphallique acéphale - - ∪ - - suivi d'un dochmiaque - ∪∪ - ∪ -, le dochmiaque semblant ici hors de sa place : il faut plutôt voir dans le second élément un arestophanien. Comme le font volontiers les métriciens allemands, M. Rupprecht donne une assez grande place à l'enhoplien (cf. p. 24). Il observe à ce propos que, comme dans la poésie allemande primitive, seul le nombre des temps forts importait, mais non celui des brèves qui constituaient les temps faibles. Mais la structure rythmique du grec et du germanique diffèrent profondément, et il est imprudent de les rapprocher sans précaution.

P. Chantraine.

S. Schmid, -εος *und* -ειος *bei den Griechischen Stoffadjektiven*. Frauenfeld, imprimerie Huber, 1950 (Thèse de Zürich) ; in-8°, 64 pages.

Thèse issue de l'enseignement de M. Manu Leumann. Le suffixe des adjectifs de matière repose sur **-eyo-* et doit être phonétiquement en grec -εος. M. Schmid donne de bons arguments pour soutenir que chez Homère la forme originelle est -εος, et que -ειος résulte de conditions métriques particulières. Le détail de l'analyse est toujours très précis, et pose plus d'un problème. P. 11 sqq., l'auteur soutient que, dans les nombreuses formules comparables à Θ 436 αὐταὶ δὲ χρυσέοισιν..., il ne faut pas scander avec synizèse de -εοι-, mais avec quantité brève de l'υ (abrègement métrique ?) Un de ses arguments est que l'on n'observe que trois cas de synizèse dans l'adjectif comparable pour sa structure phonétique et morphologique χάλκεος : il faut toutefois prendre garde que les deux mots ne sont pas identiques, la syllabe précédant χρύσεος étant nécessairement une longue, si bien que la première syllabe de χάλκεος s'emploie plus facilement au temps fort que celle de χρύσεος. Le cas entre dans le problème général de l'abrègement métrique qui reste, malgré tout, exceptionnel.

La difficulté la plus grave que rencontre le système de M. Schmid réside dans l'existence des formes attiques en -ειος, le type ἄρνειος ou μόσχειος s'opposant au type σιδηροῦς des dérivés de noms de métaux : voir sur ces difficultés les pp. 50-52. Comme il arrive souvent, on se trouve en présence de deux solutions. Ou bien supposer, comme je l'ai fait dans ma *Formation des Noms*, p. 50, un double forme du suffixe en indo-européen **-eyo-* et **-eyyo-* [1] ; ou bien essayer de rendre compte par des accidents particuliers de la forme non phonétique. L'hypothèse de M. Schmid fait intervenir dans une large mesure, l'influence d'Homère sur le vocabulaire du grec postérieur. Cette hypothèse tient également une grande place dans les *Homerische Wörter* de son maître M. Leumann.

La thèse de M. Schmid aurait peut-être gagné à ne pas appeler en témoignage des termes qui n'appartiennent pas proprement aux « Stoffadjektiven », comme ἀδελφεός.

P. Chantraine.

1. La gémination du *yod* est posée pour expliquer divers faits par M. Lejeune, *Phonétique*, pp. 145-146.

H. Forster, *Zur Geschichte der griechischen Komposita vom Typus* ἐπιχρυσος. Zürich, Aschmann et Scheller, 1950 ; in-8° 74 p.

Cette thèse de doctorat de l'Université de Zürich se recommande par les qualités d'ordre et de précision que l'on peut attendre d'un élève de M. Leumann. Il envisage, d'abord d'un point de vue historique, puis d'un point de vue systématique, les composés nominaux du type ἐπίχρυσος ; toutefois la partie historique est principalement fondée sur l'étude d'Homère et des poètes tragiques (à propos desquels l'auteur cherche à déterminer quels sont les termes qu'ils ont créés, et comment ils peuvent comporter le sens « actif » et « passif »). L'étude que M. Forster appelle systématique m'a paru d'un plus grand intérêt. L'emploi de ἐπί dans ces composés repose d'abord sur le sens local du préverbe, mais a très vite exprimé la notion de « pourvu de » (déjà dans l'*Odyssée* ἐπίφρων « intelligent », qui est senti comme le contraire de ἄφρων). Certaines particularités sont bien indiquées : l'emploi du composé avec ἐπι- s'opposant au composé, avec ἀ- : outre ἐπίφρων, ἐπίσημος, ἐπίμαχος, ἔφυδρος, ἐπίτιμος ; le rôle de ces composés dans certaines langues techniques comme celles du droit ou de l'arithmétique.

L'auteur est bien informé de la bibliographie, et il expose dans un premier chapitre les diverses théories qui ont été proposées pour expliquer l'origine de ces composés. Mais il le fait avec quelque timidité, et on ne voit pas bien à quelle théorie il se rallie lui-même. Son mémoire souffre également de l'absence d'une conclusion.

P. Chantraine.

D. Labéy, *Manuel des Particules grecques.* Paris, C. Klincksieck, 1950 ; in-8°, 86 p.

Ce petit livre, admirablement imprimé et présenté, vise à donner aux étudiants une idée du système des particules grecques. Une première difficulté se présente lorsque l'on veut définir la notion même de « particule ». M. Labéy estime que ce que l'on doit appeler dans la phrase grecque « particule », ou « particule de liaison » doit pouvoir être une ponctuation forte, c'est-à-dire tenir la place d'un point ; toutefois il reconnaît aussitôt qu'un grand nombre de particules peuvent être également une ponctuation faible. Il pense, avec raison je crois, que les particules appartiennent à la langue écrite, mais qu'elles ne jouent que peu de rôle dans la langue parlée (je dirais plutôt langue littéraire et langue courante). Cet exposé du système des particules est principalement fondé sur le témoignage de Platon et des orateurs attiques, ce qui oblige l'auteur à négliger beaucoup d'exemples savoureux qu'offre Aristophane. D'une manière générale, l'ouvrage ne cherche pas à entrer dans le détail, mais il trace nettement les lignes du système. Il arrive parfois que l'on regrette l'omission d'un emploi qui éclairerait les rapports entre les faits. C'est ainsi que, p. 41, le développement assez inattendu de οὐκοῦν (où M. Labéy voit avec raison un sens originel de « n'est-ce pas ») se comprendrait mieux si l'auteur avait mentionné auparavant l'emploi interrogatif de οὔκουν « n'est-il pas vrai que... ». Mais d'une manière générale le livre est nettement rédigé, et cette netteté le rendra précieux aux étudiants.

P. Chantraine.

A. Γ. ΤΣΟΠΑΝΑΚΗΣ, Αἱ γλῶτται, Rhodes, 1949 ; in-8°, 77 p.

Ce mémoire étudie l'emploi des *Glossai* dans la poésie et dans la prose grecque (mais, selon Aristote, qui en a fait la théorie c'est dans la poésie qu'elles sont surtout typiques). Il s'agit des termes dialectaux ou rares qui ont été employés pour renouveler le vocabulaire. M. T. établit de longues listes en cherchant à en déterminer le caractère dialectal, et en indiquant, à l'occasion si le terme se retrouve en grec moderne. Ces listes donnent souvent à réfléchir, mais l'auteur aurait pu parfois critiquer les exemples de plus près. Pour l'article ἀγρέτας (p. 45) certaines précisions pourraient être apportées. Il n'est pas sûr que le terme soit attesté au vers 1002 des *Perses* où les manuscrits donnent ἀγρόται, et où ἀγρέται est une correction de Toup fondée sur la glose d'Hesychius ἀγρέτης· ἡγεμών. Il apparaît d'autre part, à l'examen des exemples cités, notamment de l'inscription de Dréros publiée par Van Effenterre (*B. C. H.*, 70, 1946, p. 590 sqq.) que le terme doit être rapproché de ἀγείρω « rassembler » plutôt que de ἀγρέω « prendre ».

P. Chantraine.

A. Γ. ΤΣΟΠΑΝΑΚΗΣ, Ἑρμηνευτικὰ στο Ὅμηρο (Εταιρεία μακεδονικῶν σπουδῶν, 4). Salonique, 1950 ; in-8°, 36 p.

Ce petit mémoire, dont l'auteur se montre ingénieux et bien informé propose d'expliquer les énigmatiques ἄδρομοι et αὐΐαχοι en N 41 « à grand fracas et à grands cris » par *ἀνάδρομοι et ἀναγίαχοι, ce qui n'est pas invraisemblable. Il propose en revanche sur le développement de nasales des hypothèses peu probables (par exemple pour ἀμφασίη, p. 19) ; et il interprète ἀμφιαχυῖα comme reposant sur *ἀμ Fιαχυῖα, ce qui force à admettre dans la tradition ou dans la phonétique une évolution difficile à justifier.

P. Chantraine.

M. Riemschneider, *Homer Entwicklung und Stil.* Leipzig, Koehler et Amelang, 1950 ; in-8°, 228 p.

Travail d'une élève de M. Dornseiff, qui l'a fait précéder d'un bref avant-propos très élogieux. Mlle Riemschneider déploie comme son maître une grande ingéniosité à renouveler les données des problèmes, non sans se laisser parfois aller, comme M. Dornseiff lui-même, au paradoxe. Lorsqu'il s'agit de la question homérique, à propos de laquelle on a tant de fois répété les mêmes arguments en sens divers, une telle attitude, qui permet de se placer à des points de vue nouveaux, a l'avantage de donner à réfléchir. Mlle Riemschneider considère comme acquis certains postulats qu'a défendus avant elle M. Dornseiff, par exemple celui que les poèmes d'Hésiode sont antérieurs à Homère. Cette chronologie repose, je le crains, sur quelque confusion. On peut bien admettre que la *Théogonie* contienne des traditions religieuses anciennes et « préhomériques ». Mais cette constatation n'entraînerait pas que, comme œuvres d'art, les poèmes d'Hésiode soient antérieurs à Homère. Outre la tradition ancienne, le caractère personnel de l'œuvre d'Hésiode, sans parler d'autres détails, s'oppose à l'hypothèse de M. Dornseiff.

Le livre se répartit en quatre chapitres dont trois intitulés *Die Frühzeit, Die Iliaszeit, Odyssee und spâte Iliasteile*, le quatrième étant consacré à la langue et au style. Selon l'auteur, la partie la plus ancienne de l'*Iliade* serait constituée par ce qu'elle appelle la « farce des dieux », c'est-à-dire les développements qui se rattachent aux scènes comiques de l'Olympe, comme celles qui figurent à la fin du premier chant, ce qui permet à Mlle R. de chercher chez Hésiode l'origine de la poésie homérique, ou d'attribuer à Homère lui-même, certains poèmes que l'on a de bonnes raisons de placer plus tard comme le *Margitès*. Ces éléments « préhomériques » une fois délimités, l'auteur détermine ce qu'elle considère comme caractéristique de l'*Iliade* dans la conception du héros, la description « scientifique » des combats ou des blessures (quelques remarques sur ce point ne manquent pas de finesse) ou la *Weltanschauung*. L'attitude volontiers paradoxale de Mlle R. n'est pas sans profit pour le lecteur, parce qu'elle attire l'attention sur des aspects de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* que l'on a tendance à négliger, mais elle irrite aussi parfois, parce que l'auteur ne se donne pas beaucoup de peine pour justifier ses affirmations : p. 57, le prélude de l'*Iliade*, que les scholies attribuent à Aristoxène et à Apellicon, est naturellement considéré comme plus archaïque que celui de nos manuscrits ; — p. 117 on affirme sans autre explication qu'Homère a appris le métier des armes de Tyrtée ; — p. 128 sqq. l'auteur se refuse à admettre qu'aucune tradition mycénienne soit conservée dans l'*Iliade* ; — le vocabulaire est parfois envisagé, mais généralement avec beaucoup de légèreté : p. 149 il est enseigné que γλαυκός signifie à la fois *bleu* et *froid* (voir maintenant pour l'histoire de ce mot M. Leumann, *Homerische Wörter*, p. 148 sqq.) ; — p. 190 on nous dit que μογέω se substitue peu à peu à πονέω (mais Homère ignore πονέω, et n'emploie de ce thème que des formes moyennes) ; — p. 191 κορέννυμι κλαίων serait une expression caractéristique (il faudrait bien entendu le moyen, et le présent en -ννυμι n'apparaît pour ce verbe que dans la *koiné* tardive).

On ne se refuserait pas à admettre certaines affirmations si l'auteur cherchait au moins à les motiver : p. 188 les parties les plus archaïques dépendent davantage des formules que les plus tardives ; — p. 193 la naissance du vers élégiaque est antérieure à l'épopée ; etc. Mlle Riemschneider a dépensé pour écrire ce livre beaucoup d'ingéniosité. Mais elle n'essaie pas de démontrer les hypothèses qu'elle propose.

P. Chantraine.

Fernand Robert, *Homère*, Paris, Presses Universitaires de France, 1950 ; in-8°, VIII, 330 p.

Ce livre ne répond pas exactement au titre très large que M. Robert lui a donné. Il ne traite pas tous les aspects de la question homérique. Issu de l'enseignement, et plus encore de la réflexion de l'auteur au cours de longues années de captivité, il est surtout consacré au rôle de la religion chez Homère. La matière en est répartie en cinq chapitres intitulés : le merveilleux de l'expérience, Dieux de l'Olympe et Dieux des sanctuaires, humanisation des dieux déchus, peinture de l'être humain, la personne d'Homère. La recherche porte principalement sur la religion homérique, mais cette recherche sert de fondement à des analyses et à des hypothèses nouvelles sur la composition des poèmes.

Le premier chapitre, fermement écrit, met en lumière avec beaucoup de bonheur les rapports des héros homériques avec les dieux. Tout dépend des dieux, connaissance, volonté, sentiment. La puissance des dieux se confond souvent avec la puissance de la passion, observation psychologique et croyance religieuse se confondent. Toutefois l'imprévu, l'inattendu sont surtout le domaine des dieux, ils interviennent dans les combats et font naître les paniques. Le rôle des dieux n'est d'ailleurs pas le même dans l'*Iliade* que dans l'*Odyssée*. Dans ce dernier poème, Athéna tient la place d'un *deus ex machina*, et intervient systématiquement dans l'action. Le chapitre se poursuit par des remarques sur le pessimisme de l'*Iliade*, où chaque héros se sent le jouet des dieux, tandis que de l'*Odyssée* se dégage une morale optimiste, le mal y étant puni, la vertu récompensée. Enfin, on retiendra des observations pénétrantes sur les prières et, en conclusion, d'heureuses formules comme celle de la p. 61 qui marque que si l'*Iliade* est un poème aussi peu religieux que possible, les dieux interviennent constamment dans la vie physique et psychologique des héros.

Les autres chapitres du volume témoignent chez l'auteur de la même ingéniosité d'esprit et de la même habileté à exposer les idées. M. Robert oppose les divinités de l'Olympe, de caractère général, et les divinités locales, qui sont attachées à tel ou tel sanctuaire. Il oppose du même coup les cultes agraires et funéraires des Préhellènes aux dieux proprements olympiens apportés par les Indo-Européens. M. Robert s'efforce de retrouver l'alliance de ces divinités d'origines différentes dans le mariage de Zeus (apporté évidemment par les Indo-Européens) et d'Héra. C'est lorsque l'auteur veut démêler dans des scènes de l'*Iliade* le reflet de traditions religieuses antiques que ses combinaisons apparaissent hypothétiques : par exemple à propos de l'union de Zeus et d'Héra sur le Gargaros au chant XIV, du rôle d'Hypnos et de l'oiseau Cymindis. Même type d'interprétation p. 126 sqq. pour les rapports de Poseidon et d'Apollon, à propos desquels il tente de démêler des traditions d'origines diverses, et où il pense, non sans quelque hardiesse, que la répartition des rôles entre Poseidon et Apollon reflète une sorte d'arrangement entre les deux clergés.

Dans l'analyse que M. F. Robert conduit avec ingéniosité, il est amené plusieurs fois à faire intervenir l'idée que des personnages qui apparaissent comme des mortels dans l'épopée seraient en réalité d'anciens dieux (notamment p. 158 sqq.). J'avoue que les constructions proposées par l'auteur m'ont souvent paru un peu arbitraires, qu'il s'agisse de Diomède (dont le nom présente une structure typique de nom d'homme en indo-européen), de Pénélope, ou d'Ulysse, dont les épreuves sont rapprochées (sous la forme d'une simple question, il est vrai, cf. p. 170) de celles de l'âme sur la voie de la béatitude finale, ce qui conduit à supposer qu'Ithaque aurait été l'une des îles des Bienheureux avant d'être identifiée avec une île réelle, et qu'Arété s'apparenterait à la Grande Déesse des Préhellènes. Un brillant développement sur le sens du mot *héros* montre bien que le sens du terme homérique n'est pas le plus ancien. Mais s'ensuit-il que héros signifie *dieu*, et non pas mort divinisé ? Le rapprochement étymologique avec Héra, qui a déjà été proposé, n'est pas évident.

Les derniers chapitres ramènent le lecteur sur un terrain plus ferme, qu'il s'agisse de la peinture de l'être humain, p. 214 sqq. ou dans les pages de conclusion, de la personne même d'Homère. M. F. Robert montre, non sans vigueur, que les différents critères auxquels on a recouru pour distinguer entre parties « anciennes » et parties « récentes » donnent des résultats contradictoires : sur les caractères de la

langue, de la métrique et des formules, il résume bien l'état des questions. On se montrera en revanche beaucoup plus réservé à l'égard des hypothèses qui sont proposées pour fixer la date probable de la composition finale de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. L'auteur soutient que l'*Odyssée* serait antichalcidienne par sa conception des Cyclopes, et anticorinthienne par son hostilité aux habitants de Schérie ; ce qui le conduit en combinant certaines autres considérations, à dater l'*Odyssée* entre 708 et 688, et, à en situer la composition dans la région de Milet. L'*Iliade* aurait également reçu sa structure définitive dans un milieu aristocratique milésien, qui se prétendait issu de Nestor et de Nélée. M. F. Robert estime toutefois que les deux œuvres ne semblent pas être dues à un seul et même poète. On observe dans cette dernière partie du livre une agilité d'esprit et un don de combinaison qui ne parviennent guère à entraîner l'adhésion.

Voici pour finir deux remarques de détail. P. 275, il est question de l'exposé sur l'histoire du texte de l'*Iliade* aux pages 7 à 88 de l'*Introduction* à l'édition Bude ; je remarquerai à ce propos que M. P. Mazon n'en assume pas directement la responsabilité, et j'ajouterai, en connaissance de cause, qu'il ne me semble ni « admirable », ni « définitif », car bien des points restent encore obscurs ; — p. 283, ce qui est dit du nom d'Oïlée simplifie le problème, et ce qui est affirmé de l'évolution de *u* à *ü* (qui est bien connue pour l'ionien et l'attique) est attribué de façon trop précise à Athènes, à Delphes et à Milet.

P. Chantraine.

F. Lasserre, *Les Epodes d'Archiloque*. Paris, Les Belles-Lettres, 1950 ; in-8° 332 p.

Publication préparatoire à une nouvelle édition d'Archiloque, cette étude vise à reconstituer systématiquement le plan des épodes d'Archiloque. L'entreprise est hardie ; elle ne saurait prétendre sur bien des points qu'à atteindre une probabilité plus ou moins grande, et l'auteur a raison de ne présenter ses hypothèses qu'avec prudence (p. 33 « je me contente de suggérer » ; p. 224, « je laisse le lecteur juge de tout ce qu'il peut y avoir d'arbitraire dans cette reconstitution, elle n'est que suggérée »). Ce livre illustre d'une manière frappante la difficulté des problèmes de toutes sortes que posent les fragments des lyriques grecs. M. Lasserre fait la preuve qu'il est un philologue exercé. Il déploie à chaque page une érudition et une ingéniosité qui forcent l'admiration : il n'en reste pas moins que les résultats auxquels il parvient reste nécessairement très conjecturaux. Toutefois, les hypothèses proposées dans ce livre sont reliées par un fil conducteur qui est indiqué dès l'avant-propos. S'inspirant d'une idée de son maître Frank Olivier, à qui cet ouvrage est dédié, l'auteur cherche à déterminer la composition du livre des Epodes, et la composition de chacun des poèmes en se guidant sur les écrivains qui ont imité Archiloque, notamment Lucilius et Horace.

Un premier chapitre pose un certain nombre de questions de portée générale. L'œuvre du poète de Paros semble avoir encore été lue à Alexandrie du temps d'Aristarque. Toutefois, à une exception près, tous les fragments d'Archiloque que nous connaissons, nous sont connus par des citateurs. A considérer l'ensemble des fragments ainsi conservés, il apparaît que l'Antiquité a vu en lui essentiellement le poète des *Epodes*, et qu'elle s'est moins intéressée à ses *Elégies*,

à ses *Iambes* et à ses *Tétramètres*. M. Lasserre pense que, dès le second siècle avant Jésus-Christ, les œuvres autres que les *Epodes* ne sont connues que par des anthologies, sans qu'il précise bien nettement à quelle espèce d'anthologies il pense. Quant aux *Epodes*, un des points importants de la reconstruction proposée dans cet ouvrage, est que le livre des *Epodes* d'Horace s'inspire de celui du livre d'Archiloque. On verra également (p. 24-25) que le classement des épodes ne se plierait pas seulement à des principes de métrique (comme nous l'observons généralement pour les éditions des poètes lyriques) mais qu'il suit d'abord la chronologie. On reste toutefois surpris que l'édition alexandrine (celle qu'Horace a pu avoir en mains) ne soit pas ordonnée selon des critères purement formels.

Le classement des fragments des Epodes est ensuite poursuivi au cours de dix chapitres successifs. Il n'est pas possible de reprendre en détail l'argumentation toujours ingénieuse de l'auteur ; qu'il suffise d'en donner quelques exemples. P. 85 sqq. M. Lasserre tire un fragment d'une scholie homérique (Pap. Oxyrh. 221, fr. e) en s'aidant d'autres témoignages, notamment de l'iambe de Constantin de Rhodes contre Théodore ; voir encore pour ce fragment *Museum Helveticum*, 5 (1948), p. 6, et Snell, *Philologus*, 97 (1948) p. 336 ; — l'auteur montre également beaucoup de hardiesse p. 223 sqq. où il combine les fragments 33, 47, 35, 48 et 44 de Diehl ; — pp. 276-277 M. Lasserre touche au problème des épodes dites de Strasbourg, qu'il incline avec raison à attribuer toutes deux à Hipponax ; une note tient compte de la revision du papyrus, que M. Olivier Masson vient d'opérer avec M. Jacques Schwartz, et dont les résultats vont être publiés.

Au cours de ses analyses, l'auteur touche à de nombreux points qui concernent la langue ou la prosodie du poète : ainsi p. 33 à propos λείως et de λεωργός ; — p. 124 τυφλὰς ἐγχέλυας est traduit « d'invisibles anguilles » ; — p. 238 long excursus qui conduit à la conclusion, qui reste pour moi douteuse, que le fragment 130 de Bergk προτείνω χεῖρα καὶ προίσσομαι signifierait « je tends la main et je jure » ; la discussion étymologique n'apporte guère de lumière à l'explication du fragment, mais ἱκετεύω ne signifie certainement pas « je désire ».

Les résultats auxquels est parvenu M. Lasserre restent fragiles, et peuvent être ruinés ici ou là par la découverte d'un fragment nouveau. Si l'on reste parfois effrayé par la virtuosité de ses combinaisons, on reconnaît volontiers que sa méthode est bonne, et qu'il a dû souvent toucher juste.

P. CHANTRAINE.

ÆSCHYLUS, *Agamemnon*, edited with a commentary by Eduard FRAENKEL ; tome I prolegomènes, texte et traduction, 196 p. ; tomes II et III commentaire, appendices et index, pp. 1-480 et 481-850. Oxford, 1950.

M. Fraenkel s'explique dans l'avant-propos sur le plan de cette édition monumentale de l'*Agamemnon*. L'ouvrage est issu d'un long travail préparatoire, et notamment de recherches faites dans le séminaire que l'auteur dirige à Oxford. M. Fraenkel déclare, avec une modestie excessive, qu'il entend renouveler la formule des vieilles *editiones variorum*.

Il montre l'utilité, pour la discussion d'un passage difficile d'exposer au lecteur le raisonnement complet qui a conduit tel ou tel savant à adopter telle ou telle solution. Il affirme encore qu'il y aurait quelque présomption, lorsque nous ne comprenons pas un passage du poète à la considérer comme altéré. Enfin il justifie les nombreuses digressions portant sur des problèmes de syntaxe, grammaire, sémantique, ordre des mots, prosodie et métrique que contient le commentaire.

En définitive l'édition nouvelle d'*Agamemnon* apparaît sans doute un peu longue, mais constamment bien informée, sage, prudente, modeste (la modestie étant sans doute une qualité essentielle du philologue, bien qu'elle ait manqué au grand Wilamowitz).

Les prolégomènes contiennent une étude approfondie de la tradition manuscrite. Ils établissent en se fondant sur des exemples les rapports qui unissent nos manuscrits. F G et Triclinius forment un groupe nettement distincts, notamment du *Mediceus* XXXII 9 (M). L'auteur montre d'autre part que le manuscrit F, loin d'être triclinien, donne une idée du texte sur lequel le savant byzantin a travaillé. Ce travail de Triclinius, qui, comme on le sait, porte surtout sur la métrique, est assez sévèrement jugé (cf. pp. 12 et 13). — Un second chapitre des prolégomènes décrit les progrès que la critique et l'exégèse de l'*Agamemnon* ont faites depuis le XVI^e^ siècle. Il évoque la personne même des divers éditeurs, et les apprécie avec sympathie, mais en termes très justes. Certains érudits d'autrefois comme Casaubon, Gottfried Hermann, Ahrens reçoivent des éloges motivés. M. Fraenkel tout en reconnaissant l'échec de Verrall « qui ne sait pas résister aux charmes de sa brillante sophistique », rend hommage à son intelligence et à son talent. Tout ce chapitre constitue, sur un point particulier une histoire instructive de la philologie classique. Le premier volume contient enfin la traduction (qui est donnée par l'auteur « comme une partie du commentaire, et rien de plus ») et le texte, avec un apparat critique très précis, et qui, bien qu'il soit généralement rédigé comme un « apparat négatif », m'a paru clair. Le texte lui-même apporte peu de lectures nouvelles (notons, par exemple, au vers 1652 κοὐκ pour οὐκ. Ce qui caractérise surtout ce texte, c'est d'une part que l'auteur reste souvent sceptique et multiplie les croix, de l'autre qu'il recourt souvent à des corrections très anciennes qui avaient été généralement négligées. Mais pour en juger il faut l'étudier en liaison avec le commentaire détaillé qui en justifie l'établissement et l'interprétation.

Dès le début de la tragédie se posent des problèmes qui ont été longuement discutés. Ainsi l'adverbe ἄγκαθεν. Hesychius, les *Anecdota* de Bekker, 337, 25 et le scholiaste y voient une apocope de ἀνέκαθεν ; le mot signifierait « de longue date », ce qui est en effet un sens de ἀνέκαθεν ; cette explication, parfaitement satisfaisante, suppose une apocope dans des conditions où elle ne se produit jamais ; M. Lejeune (*Les adverbes grecs* en -θεν p. 324) se demande si d'après l'analogie de ἐγκάς où l'on sentait ἐν et -κάς, on n'aurait pas supposé ἀνα- dans ἀγκάς et dans ἄγκαθεν, ce qui justifierait l'apocope. Toutefois il est évidemment plus naturel de rapprocher *Euménides* 80, où ἄγκαθεν est l'équivalent de ἀγκάς et signifie « dans les bras ». C'est cette dernière explication qu'admet M. Fraenkel ; mais quel sens donne-t-elle dans le passage ? L'auteur traduit « on my arms » ce qui répond à la glose de Triclinius ἐν ἀγκάλαις, c'est-à-dire d'après le commentaire p. 4 « avec le haut du corps entre les bras », autrement dit « sur les coudes ». Le problème est précisément de savoir si ἄγκαθεν peut avoir ce sens. M. Fraenkel appuie son interprétation sur les mots qui suivent, κυνὸς δίκην, qui peindraient l'attitude du

gardien comparable à celle du chien qui guette la tête sur les pattes. — L'éditeur a discuté bien d'autres difficultés avec toujours la même richesse d'information et le même bon sens. Il n'est possible d'en donner que quelques exemples. Il a été embarrassé par l'orthographe du participe κλύων (cf. 580, 680, 814, 830). Au vers 680 par exemple il suit Wilamowitz et Wilhelm Schulze en écrivant κλυών, et en indiquant la valeur aoristique de ce thème. Il est bien vrai que ce thème est à l'origine un thème d'aoriste, comme les faits homériques le montrent de façon décisive (sans parler des rapprochements que fournit la grammaire comparée). Mais à partir du moment où l'indicatif présent κλύω a été employé, le thème est devenu un thème de présent, proche, il est vrai, pour le sens de l'aoriste. Il faut donc accentuer κλύων, κλύειν, conformément à la tradition, et M. Fraenkel est amené à admettre des disparates inexplicables : il écrit κλυών en 680, 814, 830, mais κλύοντας en 580 et κλύειν au vers 468. — Vers 814-816 la discussion montre bien qu'on ne peut admettre le texte φθοράς. — Vers 1048, l'éditeur n'admet pas la leçon traditionnelle ἂν οὖσα, parce qu'il pense que la particule impose nécessairement au participe un sens conditionnel qui ne convient pas ici ; mais en dépit des exemples qu'il cite, il me semble que ἄν peut annoncer seulement le ἄν du vers 1049 ; il faut d'ailleurs reconnaître que la correction de Haupt qu'il admet ἁλοῦσα s'explique bien paléographiquement. — Vers 1142, bonne note lexicologique sur l'adjectif ξουθός qui est souvent difficile. — Vers 1172 discussion substantielle sur l'emploi intransitif de βαλῶ, que l'éditeur répugne à admettre. Il est bien vrai que λ 424 βάλλον n'est pas nécessairement intransitif, mais Ψ 462 est décisif, et il s'agit là d'un usage du verbe grec (et indo-européen) dont il existe beaucoup d'exemples. Et les doutes qui sont exprimés relativement à θερμόνους me semblent peu justifiés. — Vers 1252, M. F. encadre de croix κάρτ' † ἄρ' ἄν † et ne mentionne par la conjecture de M. Mazon κάρτα λίαν. — Vers 1340, ἐπικρανεῖ est en effet impossible, l'alpha étant bref ; mais malgré les doutes de l'éditeur ἐπικραίνει serait possible ; il se décide à écrire l'optatif ἐπικράναι et à corriger en 1338 ἀποτείσαι pour ἀποτείσει. — Au vers 1507, longue note pour justifier l'adverbe πῶ (« ablatif » dorien) que donne la tradition. — Les vers 1563-1564 sont bien expliqués, le sens étant celui que donne la traduction de M. Mazon. Comme il le fait souvent (et on ne peut que l'en louer), l'auteur renvoie aux *Syntaktische Vorlesungen* de Wackernagel. Mais peut-on dire qu'ici μίμνει soit employé impersonnellement ? L'emploi de μίμνει et de μίμνοντος est notable, mais le renvoi à Schwyzer, *Griech. Gramm.* I 690, où l'on ne trouve guère que des indications bibliographiques et aucune analyse personnelle, ne permettra pas au lecteur de se faire une opinion.

En essayant de donner par quelques exemples une idée de ce commentaire, je sens bien que je laisse de côté un nombre énorme d'observations qui mériteraient d'être signalées ou discutées. Là résiderait peut-être la seule objection que l'on serait tenté de proposer à M. Ed. Fraenkel. Il a rassemblé dans cet ouvrage une quantité infinie de remarques, qui ne touchent pas toujours de façon essentielle à l'interprétation de l'*Agamemnon*. Les deux volumes du commentaire abordent toutes sortes de problèmes. Il faut le savoir, et il faut souhaiter que chacun, grâce aux index puisse y trouver l'information qui peut lui servir. Abondance de biens, dit-on, ne nuit pas.

P. CHANTRAINE.

SOPHOCLE, *Tragédies*, traduction de Paul MAZON. Paris, Les Belles-Lettres, 1950 ; deux volumes in-8°, XVI-276 et 277-524 p.

La *Revue de Philologie* a déjà signalé la nouvelle collection « Les grandes œuvres de l'antiquité classique », où l'Association Guillaume Budé publie sous une présentation élégante les traductions qui ont déjà été données face aux textes latins ou grecs. Cette fois il s'agit d'une traduction inédite, due aux soins de M. Paul Mazon. C'est dire l'importance de cette nouvelle version française de Sophocle. L'originalité de l'ouvrage apparaît déjà dans l'Introduction et dans les Notices. L'Introduction met au point certains détails de la vie du poète, notamment l'histoire légendaire de Sophocle accusé de démence sénile et traîné devant un tribunal par ses propres enfants. Cette Introduction souligne avec raison, non seulement que la majeure partie des tragédies de Sophocle nous manque, mais que toutes celles que nous possédons doivent appartenir à la seconde partie de sa carrière. La plus ancienne des pièces datées est l'*Antigone*, qui a dû être écrite avant 55 ans, et trois de nos tragédies (*Electre*, *Philoctète*, *Œdipe à Colone*), ont été composées entre 80 et 90 ans. Un point est particulièrement obscur, c'est la date des *Trachiniennes*. A cet égard M. Mazon prend nettement parti dans la notice consacrée à cette pièce : il n'y aperçoit aucune trace de l'influence d'Euripide, il note la verdeur du style (qui ne va pas sans quelque préciosité), et conclut qu'« il n'est pas déraisonnable de voir en elle la plus ancienne des sept pièces qui nous sont restées de Sophocle »[1]. Les autres notices ne présentent pas un caractère moins personnel qu'il s'agisse d'*Antigone* dont M. Mazon souligne l'humanité et la beauté, de l'*Œdipe-Roi* dont la date est fixée postérieurement à 430, et d'un nombre d'années suffisant pour qu'une allusion à la peste ne risque pas d'indisposer le public, de l'*Electre* où la maîtrise du vieux poète ne peut masquer une certaine froideur (la tragédie serait antérieure de peu à celle d'Euripide et serait des environs de 415), des autres tragédies [2] enfin que M. Mazon apprécie toujours avec la même sagesse érudite et le même goût.

Il n'est pas besoin de dire que la traduction est fondée sur une étude philologique personnelle du texte. On trouvera dans les notes rassemblées à la fin du second volume l'indication des quelques points où le texte diffère de celui qu'avait établi Paul Masqueray. Quelques corrections sont propres à M. Mazon : ainsi *Ajax* 169 αἰγύπιόν < γ' > meilleur pour le mouvement que le < δ' > de Dawes ; — *Œdipe-Roi* 695 < αὐτὸς > ; — *Œdipe à Colone* 1065 προσχωρῶν lecture excellente pour προσχώφων ; — enfin il faut signaler *Trachiniennes* 1019 sqq. la belle conjecture de M. Desrousseaux [3] σοί τε γάρ ἅμμα ἓν πλέον ἢ δύ' ἐμοῦ. — Le plus souvent possible, le texte de la tradition manuscrite est conservé : peut-être pourrait-on aller plus loin encore dans cette voie : par exemple, *Œdipe à Colone* 674 οἰνῶπ' ἀνέγουσα κισσόν peut signifier « soulevant le lierre sombre ».

Il reste à parler de la traduction. L'interprétation de M. Mazon apparaît toujours fondée. Dans l'*Œdipe-Roi*, la mise en scène du

1. Il faudrait donc corriger la formule de la p. XIV : « l'un comprend quatre pièces écrites par Sophocle entre 55 et 70 ans ». Les *Trachiniennes* ont dû être composées sensiblement avant 55 ans.

2. Voir par exemple comment on peut retrouver dans l'*Ajax* des souvenirs de la campagne de Sophocle sur les côtes d'Asie Mineure en 441/40 (p. 134).

3. Cf. *Revue des Etudes Grecques*, 56 (1943), p. X.

prologue est bien indiquée : un groupe d'enfants accroupi sur les degrés du seuil du palais et le seul prêtre de Zeus. De même dans le récit du meurtre de Laïos, il est bien marqué (cf. p. 519, note 12) que le héraut, le guide et le conducteur désignent en réalité le même personnage, celui qui marchait en avant du chariot [1]. Dans le détail M. Mazon témoigne de la maîtrise que l'on attend de lui (et pourtant Sophocle est, je crois, plus malaisé à traduire qu'Eschyle et Homère). Il s'attache plus à rendre le ton et le mouvement que le détail littéral. C'est ainsi qu'au début des *Trachiniennes* le même mot φόβος est traduit par « crainte » (24), puis par « frayeur » (28). De même au vers 420 d'*Œdipe-Roi*, βοῆς δὲ τῆς σῆς ποῖος οὐκ ἔσται λιμήν « quels bords ne rempliras-tu pas alors de tes clameurs ? », la traduction efface peut-être à tort l'image du « port » qui est reprise de façon un peu précieuse dans le ἄνορμον du vers 423 (avec l'opposition εὐπλοίας τυχών). Mais la franchise d'allure du style [2] lui donne une fermeté et un accent qu'on ne peut qu'admirer. Ainsi dans le célèbre chœur d'*Antigone*, 781 sqq. : « Amour, invincible Amour, tu es tout ensemble celui qui s'abat sur nos bêtes et celui qui veille, toujours à l'affût, sur le frais visage de nos jeunes filles. Tu vogues au-dessus des flots, aussi bien que par les campagnes où gîtent les bêtes sauvages. Et parmi les dieux eux-mêmes ou les hommes éphémères, pas un être ne se montre capable de t'échapper. Qui tu touches aussitôt délire ».

Cette traduction de Sophocle est digne de celles que M. Mazon nous a déjà données. Peut-on demander à l'auteur d'achever maintenant l'édition qui doit être presque prête ?

P. CHANTRAINE.

Alexander TURYN, *The Sophocles recension of Manuel Moschopulus* (Extracted from *Transactions of the American Philological Association*, vol. LXXX, 1949, pp. 94-173).

Décidément, Sophocle fut à l'honneur au cours de cette année 1949-1950 qui aura vu, chez nous, préparer et publier la belle traduction de M. Paul Mazon et le savant ouvrage de Robert Aubreton, *Démétrius Triclinius et les recensions médiévales de Sophocle*. En fait, c'est un travail parallèle à celui de R. Aubreton, et le plus souvent convergent, qu'on trouvera dans le mémoire d'A. Turyn. L'auteur s'intéresse depuis longtemps à la tradition des tragiques grecs et naguère encore, après s'être attaché à l'étude des manuscrits d'Eschyle (1943), il nous donnait un inventaire méthodique des manuscrits de Sophocle (*Traditio* 2 [1944] 1-41). Toutes ces recherches l'ont amené à cette conclusion que la presque totalité des manuscrits de Sophocle relève de l'activité de professeurs byzantins qui ont fleuri sous le règne d'Andronic II Paléologue, en gros à partir de 1290. Seuls le fameux *Laurentianus L*, le palimpseste de Leyde et deux ou trois autres manuscrits sont antérieurs à cette date.

Or, les éditions byzantines des poètes classiques se distinguent non seulement par une révision particulière du texte poétique, mais encore par une collection spéciale de gloses et de scholies. Ce sont

1. Voir Louis ROUSSEL, *Revue des Et. Grecques*, 42 (1929), p. 361.

2. Il est rare qu'on soit arrêté par quelque obscurité : *Œdipe-Roi*, 1523 « tes triomphes n'ont pas accompagné ta vie » ; — *Electre*, 702 l'expression « attelages accouplés » aurait mérité une note explicative.

surtout ces scholies qui ont permis le classement des manuscrits de Sophocle et l'identification des diverses recensions — ou éditions — byzantines. Après un rappel chronologique des éditions imprimées des scholies de Sophocle, A. Turyn s'applique à identifier les principales recensions byzantines du texte : il distingue trois commentateurs : Manuel Moschopoulos, Thomas Magister et Démétrius Triclinius et, par eux, il remonte jusqu'à Planude, le grand initiateur des études philologiques à cette époque. Grâce au contenu des scholies — où l'on attaque, à l'occasion, ses prédécesseurs par de petites pointes dont A. Turyn cite des exemples curieux, — nous reconstituons la succession des éditions byzantines de Sophocle : Planude-Moschopoulos-Thomas-Triclinius. Pratiquement, le texte de Planude n'est pas conservé. Peut-être Planude n'avait-il fait qu'un commentaire. Il nous reste donc trois recensions. C'est à l'une d'elles, la plus ancienne et la plus importante, que, après avoir ainsi posé le problème, A. Turyn va désormais s'attacher.

L'auteur étudie dans un premier chapitre le contenu de cette recension *moschopoulienne* qui comporte la triade : *Ajax*, *Electre*, *Œdipe-Roi*. Le texte présente quelques corrections métriques et abonde en diverses innovations textuelles (dont certaines ont été suivies par Thomas et par Triclinius). Une liste des principales leçons de Moschopoulos dans les trois pièces citées occupe sept pages. On distingue deux familles dans la tradition moschopoulienne : une famille purement moschopoulienne et une autre où l'on discerne, en outre, quelques scholies planudéennes.

On sait que l'un des manuscrits importants de Sophocle est le *Parisinus Graecus* 2712 (A) auquel on a longtemps attribué une haute valeur. A. Turyn, après l'avoir délibérément exclu de sa démonstration antérieure, pour ne pas fausser le problème, lui consacre un chapitre spécial. De l'énumération et de l'étude des principales leçons de A (auquel il faut joindre U, manuscrit de Venise, son jumeau) A. Turyn tire diverses conclusions de valeur variable. Il démontre que le copiste de A eut un jour sous les yeux le manuscrit L, et qu'il reporta sur ce dernier les leçons de son manuscrit. Ce résultat semble acquis ; mais il est moins sûr que le manuscrit A soit moschopoulien. Ce manuscrit a été daté du XIII^e^ siècle par tous les paléographes de métier. Dans la liste qu'il avait lui-même donnée en 1944 des manuscrits de Sophocle, A. Turyn s'était rangé à cet avis . N'est-ce pas forcer la réalité que de présenter aujourd'hui ce même manuscrit en le datant pour les besoins de la cause du XIV^e^ siècle. Aux yeux des paléographes, rien ne permet de descendre si bas le manuscrit en question. Il demeure que le rapprochement fait par A. Turyn a de la valeur. Ne serait-il pas plus sage de dire que de la tradition des sept pièces conservées dans les manuscrits A et U, Moschopoulos (à moins que ce ne soit Planude lui-même) a tiré le choix de trois pièces, qui, retravaillé à nouveau, constitue la véritable tradition moschopoulienne ?

Un appendice nous signale les manuscrits dérivés du Parisinus A, qui, par le fait, perdent de leur importance (ce sont 4 manuscrits de l'Escurial, Florence [Riccard.], Berlin et Londres [Harley]).

Un dernier chapitre nous donne le catalogue des manuscrits moschopouliens de Sophocle, dont on accueillera les leçons comme de pures conjectures, à traiter comme telles dans de futures éditions, à mettre sur le même plan — suivant une remarque ancienne de M. A. Dain — que des conjectures de philologues, tels Turnèbe, Dindorf ou P. Mazon. Il y a ainsi 67 manuscrits, classés dans l'ordre alphabétique des bibliothèques, avec la description précise de chacun et,

pour les plus importants, la mention de leçons caractéristiques (telle la leçon cruciale de *Ajax* 58 ἐμπιτνῶν — ἐμπίπτων L[1]). A. Turyn est ainsi en mesure de déterminer la parenté d'un manuscrit donné avec la famille moschopoulienne. On eût aimé un stemma récapitulatif... (mais on le trouvera dans la thèse de R. Aubreton).

Certains de ces manuscrits ne sont pas uniformément moschopouliens : par exemple, le *Riccard.* 34 et sa copie, le *Berolin. Graec.* 185 ne contiennent probablement qu'une pièce moschopoulienne, *Œdipe-Roi* ; de même l'*Ambros.* E. 77. sup. (*Ajax*). Le *Riccard.* 77 est plus composite, puisque la même pièce, *Electre*, se réfère successivement à deux recensions (moschopoulienne au début, thomanienne pour la fin). Le *Parisinus Suppl. Grec.* 1229 est moschopoulien pour Hésiode, moschopoulien-planudéen pour Théocrite, moschopoulien pour Sophocle (mais Ajax et Electre se rattachent à deux familles différentes).

On voit toute la richesse de cette plaquette et quelle abondance de renseignements elle peut fournir à l'historien du texte et aux futurs éditeurs de Sophocle.

J. de Foucault.

Euripide, tome V, *Hélène*, *Les Phéniciennes*, texte établi et traduit par H. Grégoire et L. Méridier avec la collaboration de F. Chapouthier. Paris, Les Belles-Lettres, 1950, in-8°, 226 p. en majeure partie doubles.

On est heureux de voir paraître ce cinquième volume qui fait prévoir un prompt achèvement de l'Euripide de la collection Budé. L'*Hélène* est due à M. Grégoire ; pour les *Phéniciennes* L. Méridier avait laissé en mourant une traduction à peu près définitive, une notice et des notes. Ces notes ont été largement enrichies par M. Chapouthier. qui a revu la traduction et a entièrement rédigé l'apparat critique en vérifiant les leçons des six manuscrits qu'il appelle « les manuscrits de base » . Malgré ces conditions assez défavorables, le résultat de cette collaboration ne manque pas de netteté. L. Méridier parle, par exemple, avec beaucoup de sagesse des problèmes d'authenticité que pose la partie finale des *Phéniciennes* : les vers 1758 sqq. sont une interpolation maladroite, mais les vers précédents peuvent également souffrir d'altérations (qui proviendraient de quelque exemplaire d'acteur ?). Les notes à la traduction proposent parfois d'heureux commentaires du texte : ainsi v. 301 sqq. sur la monodie de Jocaste ; v. 1041 sur l'aspect de la Sphinx ; v. 1520 sur le thème de Procné : mais peut-on dire à ce propos que ἐλελίζειν évoque un thème plastique, et est-il certain qu'il s'agisse là du verbe « ébranler » (cf. Liddell-Scott-Jones *s. v.*) ? Dans la même note le rapprochement de μονόπαις n'est pas clair. Le mot ne signifie pas « sans enfants », ce qui irait d'ailleurs contre l'interprétation proposée pour μονομάτωρ mais « qui reste le seul enfant » (épithète de κόρος). — L'apparat critique, je l'ai dit est net. Peut-être eût-il été utile au vers 534 de souligner l'intérêt de la variante du papyrus Norsa-Vitelli (ce que M. Chapouthier fait dans son avertissement).

L'*Hélène* donne une nouvelle preuve de l'érudition de M. Grégoire, de son don de combinaison, de sa pénétration. L'*Hélène* a été représentée, semble-t-il, en 412 ; mais sa conception remonte plus haut, et dès 413 Euripide y fait allusion à la fin de l'*Electre*. Selon une méthode dont on a parfois abusé mais qu'il manie avec maîtrise, M.

Grégoire cherche dans l'*Hélène* des échos des événements contemporains : c'est ainsi qu'il voit dans le chœur des vers 1301-1358, une allusion à l'affaire des Hermocopides ; l'épisode de Teucros serait une allusion au Teucride Evagoras roi de Chypre, etc... Le thème même de l'*Hélène* exprimerait un philolaconisme, qui s'explique par le désir de paix qui possède alors Athènes. Il y aurait encore beaucoup à tirer (notamment à propos de Stesichore et de la *Palinodie*) de cette notice un peu touffue [1], mais suggestive et fondée sur une bibliographie très diverse (M. Grégoire cite des travaux inédits de ses élèves, comme un article de seconde main paru dans la *Revue des Etudes grecques* sur la chronologie des œuvres de Platon).

Dans l'établissement même du texte M. Grégoire propose plus d'une conjecture : 69 Πρωτέως pour Πλούτου ; — 289 ingénieuse correction avec ἔρρειν pour ἐλθεῖν ; — 854 l'accentuation ἔφ' permet une interprétation séduisante ; — le vers 936 présente les corrections que l'éditeur a proposées dans les *Mélanges Navarre* ; — 1367 ὑπερβασίαν ἃ pour l'inintelligible et inscandable ὑπέρβαλε σελάνα...

La traduction m'a semblé ne pas s'astreindre toujours à une exactitude rigoureuse : 445 « ne me pousse pas et point de violence ! » rend insuffisamment μὴ προσείλει χεῖρα μηδ' ὥθει βίᾳ ; — 452 ὀχληρὸς ἴσθ' ὧν n'est guère traduit par « tu te fais obsédant » ; — de même 461 οἳ πέπλωκ' ἄρα par « où me suis-je égaré » ; — 507 la traduction semble répondre à la correction κρύψων alors que le texte donne κρύψας ; — 670 Μαίας τ' est omis ; — 702 la traduction « discours » pour λόγων ne convient guère ; — 705 « un nuage » ne suffit pas pour rendre νεφέλης ἄγαλμ'... λυγρόν ; — 757 εὐβουλία ne semble pas équivaloir à l'« énergie » ; etc... [2]

P. CHANTRAINE.

P. H. MICHEL, *De Pythagore à Euclide, Contribution à l'Histoire des Mathématiques Préeuclidiennes*. Paris, Les Belles-Lettres, 1950, in-8°, 1-699.

Cette étude, publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique et honorée récemment du prix Théodore Reinach de l'Association des Etudes Grecques, est une contribution importante à l'histoire des mathématiques des Grecs. Par le soin qu'a pris l'auteur de situer la géométrie dans la pensée grecque générale, de faire ressortir ce que cette science en apparence si étrangère aux contingences historiques a de typiquement grec et d'en souligner les traits qui l'apparentent aux manifestations du génie plastique des Grecs, elle intéressera, en plus, tous ceux qui désirent approfondir leurs connaissances de l'histoire générale de la civilisation grecque.

Dans une introduction consacrée à la science hellène la plus générale, où M. Michel passe en revue les systèmes cosmologiques des philosophes grecs jusqu'à l'atomisme, l'auteur dégage d'abord l'originalité de la pensée scientifique des Grecs. Elle se distingue des tentatives d'explication du monde que présentèrent avant l'éclosion

1. Y avait-il intérêt p. 25 à rapprocher le nom d'Hélène de latin *Venus*, étymologie qui reste inévitablement discutable ?

2. Quelques fautes d'impression dans le grec : ainsi 538 χθοθός pour χθονός ; 974 χρείσσω φανεῖσαν τἄμ' ἀποδοῦναι λέχη constitue un vers faux qui a été corrigé par Barnes en τἄμα γ' ἀποδοῦναι λέχη.

de la civilisation grecque, les Babyloniens et les Egyptiens, par la croyance, commune à tous les inventeurs de systèmes du monde, à la possibilité d'une explication totale de l'univers. Cette distinction doit être maintenue malgré l'épanouissement que le champ des connaissances particulières des ἐπιστῆμαι orientales a reçu par les travaux récents des orientalistes. Les faits et les propositions cosmologiques, physiques et mathématiques des peuples de l'orient restent isolés, quelque soit leur nombre. Chez les Grecs, faits et propositions se conditionnent mutuellement et se rangent dans des perspectives d'ensemble de l'univers d'une unité saisissante. De cette première différence en découle une seconde. Alors que les tentatives scientifiques d'Egypte et de Mésopotamie piétinent sur place, la science hellène a une histoire dont les étapes sont marquées par les formes particulières données dans la succession des systèmes au principe d'explication du monde, à l'invariant stable dans la diversité apparente des phénomènes (pp. 5-66).

Ce postulat d'unité et d'interdépendance des propositions particulières caractérise tant les représentations physiques et astronomiques des Grecs que leur recherche mathématique (Platon dans le Ménon, à l'endroit où il ébauche sa première théorie de la réminiscence formulera ce postulat, valable pour la science sous tous ses aspects, en disant que la nature tout entière constitue un système cohérent τῆς φύσεως ἁπάσης συγγενοῦς οὔσης 81 D). Mais alors que les sciences physiques commencent à s'organiser en systèmes dès le commencement du VI^e^ siècle, les mathématiques pures ne voient se réaliser leurs premiers corps de doctrine qu'au milieu du V^e^ siècle, et le système de géométrie le plus parfait de l'antiquité, les Eléments d'Euclide, n'apparaissent qu'au tournant du IV^e^ siècle. Mais longtemps avant la constitution effective de ces systèmes de géométrie, dont l'apparition tardive est due en grande partie à ce caractère des propositions géométriques, découvert par les Grecs du VI^e^ siècle, d'admettre et d'exiger des démonstrations exactes forçant la conviction universelle, l'idée d'un système futur, où les découvertes géométriques encore isolées de l'époque et de l'ancien temps seraient reliées entre elles par des propositions intermédiaires, prolongées par des découvertes qui résulteraient de leur combinaison jointe à l'intuition de propriétés nouvelles des figures, fondées sur des vérités géométriques ultimes s'imposant par leur évidence, a inspiré et orienté la recherche mathématique, et les Eléments d'Euclide, qui sont le couronnement de la première grande période de la géométrie grecque, se présentent à l'examen critique de l'historien des sciences non pas comme une simple collection de vérités géométriques disparates découvertes jusqu'à la fin du IV^e^ siècle, mais comme la réalisation par un puissant génie synthétique, de virtualités d'ordre entrevues depuis longtemps dans la géométrie.

Mais qui a été le génie mathématique, qui, à l'autre extrémité de l'âge héroïque de la géométrie grecque, a eu l'intuition de ces virtualités et donné à la recherche des impulsions propres à les réaliser ? Ce grand personnage était Pythagore, et la réhabilitation historique du sage de Samos, la reconstitution de son œuvre de chercheur et d'organisateur de la recherche constituent le leitmotiv, que l'auteur de ce puissant livre développe avec les compétences réunies de l'historien, du géomètre et du philosophe.

Dans la première partie de son ouvrage, M. Michel démontre sa thèse d'une manière historique. Un premier chapitre étudie d'abord les sources de l'histoire des idées mathématiques de Pythagore à Euclide. Ces sources se réduisent aux témoignages de Platon, d'Aristote et d'Eudème et aux traités d'Autolycus de Pitane dans la littéra-

ture antérieure à Euclide ; elles sont considérablement plus nombreuses dans la littérature post-euclidienne, où l'auteur distingue des Mathématiciens, des Néopythagoriciens, des commentateurs d'Aristote, des doxographes, des historiens et des compilateurs. La partie centrale de ce chapitre est consacrée à Euclide lui-même envisagé comme source de l'histoire. M. Michel y procède à un nouveau classement, fondé sur une comparaison critique de l'œuvre de l'Alexandrin et les travaux des géomètres antérieurs à lui, de différents livres des Eléments suivant leur provenance historique, et conclut qu'en dépit de certaines apparences, l'ordre suivi par Euclide dans la présentation du système de la géométrie élémentaire n'est pas l'ordre chronologique des découvertes particulières. A ce premier résultat fondamental de l'étude des sources l'auteur en joint un second. Pythagore jouit dans toute la littérature relative à l'histoire de la géométrie d'un prestige qui ne saurait s'expliquer par les quelques découvertes particulières qui portent son nom (pp. 71-165).

L'étude des sources nous pose ainsi deux problèmes d'histoire des mathématiques, celui de l'ordre de présentation, d'un côté, adopté par Euclide dans ses Eléments, et celui des raisons profondes, d'un autre côté, de l'importance attribuée à Pythagore par les auteurs jusqu'à la fin de l'antiquité. Le chapitre II de la partie historique du livre, capital tant pour l'histoire des idées mathématiques des Grecs que pour l'histoire de la pensée en général, donne une réponse à ces deux questions. Dans un tableau magistral de la succession des écoles de géomètres, l'auteur dégage l'apport, au patrimoine des connaissances mathématiques des Grecs, des différentes écoles de philosophie des Ioniens, à l'école péripatéticienne. Un examen des nuances que les doctrines philosophiques confèrent au style de l'investigation mathématique des géomètres se réclamant des différentes écoles, une analyse pénétrante du processus de la création mathématique avec ses deux phases de l'intuition initiale de la vérité mathématique et de l'exécution, de la mise en série déductive, fait alors apparaître Pythagore et Euclide comme les deux pôles opposés d'une évolution scientifique caractérisée par une généralité croissante des théorèmes, Pythagore ayant eu l'intuition initiale d'un système de géométrie, Euclide l'ayant héritée, par une tradition remontant au penseur de Samos, et mise à exécution dans l'ordre logique des Eléments (pp. 168-209).

Un catalogue exhaustif de tous les géomètres préeuclidiens, où l'auteur corrige au moyen d'autres sources les déformations et les omissions volontaires que l'esprit sectaire avait fait commettre à Eudème, termine cette première partie (pp. 210-292).

Dans la seconde partie de son livre, consacrée à la reconstitution mathématique de quelques problèmes caractéristiques marquant l'évolution de Pythagore à Euclide, M. Michel nous montre à l'œuvre, dans l'investigation effective des géomètres, cette forte impulsion issue de Pythagore, dont la première partie avait dégagé l'existence au point de vue historique. Réservant pour des ouvrages ultérieurs l'étude des premiers germes d'une mathématique supérieure qu'on voit naître à cette époque, l'auteur n'en retient que des théories mathématiques d'un caractère élémentaire dont les unes, prolongées jusqu'à Euclide, contribueront à la genèse des Eléments, dont d'autres, au contraire, seront abandonnées au cours de l'histoire à cause de leur caractère archaïque. M. Michel borne son choix à quelques thèmes anciens d'arithmétique pythagoricienne, renouvelés d'après les indications de Nicomaque de Gérasa et de Théon de Smyrne, à la question des irrationnelles, au problème de la division en moyenne et extrême raison (pp. 295-630). Dans l'impossibilité de relever, dans

le cadre d'un compte rendu, tous les points intéressants de cette partie du livre de M. Michel, dans laquelle l'auteur joint à la prudence de l'historien, respectueux d'une tradition examinée avec toutes les ressources de la critique moderne, la hardiesse d'un géomètre percevant des rapports nouveaux (cf. pp. 327, 328 et passim) entre des propositions et des doctrines mathématiques souvent très éloignées les unes des autres, historiquement et au point de vue logique, soulignons l'importance du chapitre II, qui représente la meilleure étude historique et conceptuelle de la notion d'irrationnel chez les Grecs que nous ayons jusqu'à ce jour. L'auteur nous y trace l'histoire traditionnelle de cette notion depuis sa naissance, au moment où les Pythagoriciens remportèrent cette grande « victoire de la raison » (p. 423) de reconnaître, d'abord sur l'exemple de la diagonale du carré, que leurs tentatives « pour exprimer l'inexprimable » (*ibid.*) étaient vouées définitivement à l'échec, jusqu'aux généralisations et aux classements de cette notion par les prédécesseurs immédiats d'Euclide et à la mise en corps de doctrine de ces efforts par Euclide lui-même. Discutant ensuite les travaux des historiens récents de ce problème fondamental de la pensée scientifique des Grecs, de H. Vogt, H. G. Zeuthen, K. von Fritz, dont les divergences de vue avaient surtout porté sur l'attribution des différentes découvertes relatives à l'irrationnel, sur la part de Théodore de Cyrène, d'Eudoxe de Cnide, de Théétète et d'Euclide à l'élaboration des concepts successifs du rapport irrationnel et des grandeurs incommensurables, remontant souvent aux sources pour trancher le débat, et soumettant la terminologie relative à ces notions à une nouvelle analyse linguistique et sémantique, M. Michel reconstitue la suite des découvertes et des théories d'une manière qui satisfait à la fois les scrupules de l'historien et les exigences logiques du géomètre. Malgré les réserves de l'auteur (p. 413), je crois sa mise au point définitive, à moins que la découverte de quelque texte nouveau ne nous oblige à modifier ses conclusions.

Le souci de la documentation et la précision dans les déductions, que nous venons de constater dans le chapitre particulier des irrationnelles caractérise toute la manière de travailler et tout le livre de M. Michel. Partout une érudition étonnante est mise au service de la volonté lucide de l'auteur de dégager les grandes lignes qu'a suivies l'évolution mathématique des Grecs pendant cette période préeuclidienne. Parmi les historiens récents des sciences et les philosophes de la pensée mathématique dont il analyse les thèses, retenons les noms de P. Tannery, G. Milhaud, L. Brunschvicg, J. L. Heiberg, H. G. Zeuthen, Th. Heath, Enriques, A. Rey, P. Brunet, Mieli, G. Sarton. Nous avons déjà dégagé plus haut les précisions et les perspectives nouvelles que la synthèse de M. Michel apporte aux travaux de ses prédécesseurs. Ce qui est nouveau, en plus, chez lui, c'est l'application, à l'histoire des mathématiques, de catégories de jugement appartenant au domaine de l'art. On sait que les mathématiciens ont entre eux une esthétique du métier qui fait qualifier d'élégants les procédés de leur science se distinguant par certaines qualités de sobriété et d'économie. Mais ces jugements restent bornés à des problèmes particuliers des mathématiques contemporaines, dans les cadres de l'algorithme moderne qui s'est constitué depuis Descartes. L'auteur franchit ces barrières et étend ces qualifications esthétiques à des époques entières et à leurs algorithmes caractéristiques. En distinguant entre le style classique de la géométrie qui conduit aux Eléments d'Euclide et le style archaïque des Pythagoriciens, et en comparant ce dernier à la sculpture archaïque des Grecs, M. Michel atteint ces régions de l'esprit où les jugements esthétiques

rejoignent ceux de la raison pure. Ces considérations auxquelles M. Michel a été amené par ses recherches sur les rapports des arts plastiques des Grecs avec les sciences mathématiques — il est l'auteur d'une étude sur *Une application des médiétés pythagoriciennes à l'esthétique architecturale* publiée en 1934, et son livre actuel est conçu comme une introduction à des développements ultérieurs, annoncés par M. Michel, ayant en partie pour objet l'esthétique arithmétique fondée sur les mathématiques préeuclidiennes — sont du plus haut intérêt non seulement pour l'historien des sciences, mais pour les géomètres eux-mêmes, qui se sentiront tentés de mesurer, avec M. Michel, la portée et la puissance d'investigation de l'algorithme pythagoricien du v^e^ siècle.

Si nous attirons, enfin, l'attention sur les services que rendra cette étude aux chercheurs s'intéressant à cette époque de l'histoire des sciences, pour qui, en particulier, la liste des sources I, 1 et le catalogue des mathématiciens I, 3, inégalés par leur exactitude et leur achèvement, seront désormais un instrument de travail indispensable, nous aurons donné une idée approximative de la valeur du livre de M. Michel qui est le meilleur travail d'ensemble que nous possédions sur l'âge héroïque de la géométrie grecque.

Charles MUGLER.

Jean ZAFIROPULO, *L'Ecole Eléate, Parménide, Zénon, Mélissos*. Paris, Belles-Lettres, collection d'études anciennes, 1950, 304 p. in-8°.

L'école éléate a été, dans ces dernières années, l'objet d'études approfondies. Après le livre de J. E. Raven, *Pythagoreans and Eleatics*, dont nous avons rendu compte ici-même, voici un ouvrage consacré spécialement à Parménide, Zénon et Mélissos, avec édition et traduction française des fragments conservés. Remarquons que Xénophane et Gorgias sont exclus de ce recueil pour des raisons parfaitement valables (p. 12 et sq.). L'ouvrage comprend, après une introduction d'une quarantaine de pages, trois grandes parties consacrées à chacun des représentants de l'éléatisme. Le plan de ces chapitres est toujours le même : détails biographiques dans la mesure où le permettent les documents, étude philosophique (que certains jugeront peut-être un peu longue), texte et traduction. L'auteur s'efforce donc de reconstituer l'œuvre de chacun des éléates. Le seul dont il subsiste des fragments importants est Parménide. Son poème épique est assez bien conservé pour qu'on en discerne encore le plan : il devait comporter trois parties, une introduction, où se retrouve la manière d'Hésiode, une étude de l'Etre véritable, une description de l'Etre apparent. Nous avons, grâce à Sextus Empiricus, l'introduction tout entière, et Simplicius nous a conservé la majeure partie des vers relatifs à l'Etre véritable. On peut donc se faire une idée non seulement de la doctrine, mais encore du style de Parménide. Son obscurité est bien connue : l'auteur l'explique par l'effort de versification d'un philosophe qui n'était pas né poète (pp. 87-88). Il me paraît intéressant de noter aussi que dans les vers du prologue se trouvent de nombreuses images, peut-être d'origine pythagoricienne, dont Platon semble bien s'être inspiré : on sait d'ailleurs que d'une manière générale Platon a de nombreuses affinités avec l'école éléate (p. 117). Les fragments de Zénon et de Mélissos sont moins nombreux et beaucoup plus mutilés. Mais plus encore qu'une étude sur chacun de ces philosophes pris en particulier, le livre de M. Z. apporte des précisions utiles sur

l'éléatisme. Cette doctrine a des rapports étroits avec le Pythagorisme, dont Parménide a dû subir, dès sa prime jeunesse, l'influence profonde. Comme le Pythagorisme, l'Eléatisme est un système animiste qui juxtapose deux univers, celui de la connaissance véritable et celui de la connaissance phénoménale (pp. 55-56). Mais les Eléates furent des sectateurs dissidents qui refusèrent d'accepter la conception pythagoricienne du discontinu (p. 76). L'auteur discerne à travers les fragments conservés l'écho des controverses qui opposèrent l'école d'Elée à celle de Crotone sur cette question du continu et du discontinu (pp. 77, 157, 172). Les théories de Parménide résulteraient donc d'une réaction non contre les idées d'Héraclite, mais contre celles de Pythagore (p. 79). D'ailleurs la dissidence des Eléates n'a pas dû être complète, et se borne sans doute « à quelques questions considérées alors comme des détails » (p. 81). Cependant chacun d'eux apporta une contribution positive aux connaissances de son temps ou, du moins, de nouveaux instruments de recherche : ainsi Zénon, au dire d'Aristote, fut l'inventeur de la dialectique (p. 173). Quant à Mélissos de Samos, l'amiral-philosophe, son apport fut beaucoup plus important que ne le ferait croire l'oubli où son nom est tombé très tôt. Il fut le représentant le plus illustre de l'Eléatisme, qu'il parvint à amener à un remarquable degré de perfection en débarrassant « la doctrine de Parménide des contradictions que le maître y avait laissées subsister » (p. 220, 221). L'auteur parle avec enthousiasme de toutes ces découvertes. Mais cet enthousiasme le rend parfois injuste envers les adversaires de l'Eléatisme. Il est particulièrement sévère à l'égard d'Aristote, qu'il ne semble pas d'ailleurs très bien connaître, si l'on en juge par cette remarque un peu rapide : « Les premiers écrits d'Aristote furent de pure tradition platonicienne. Après sa conversion, il se désintéressa des études spéculatives pour se livrer à l'observation, à la classification, à la logique » (p. 44 n. 112). Regrettons aussi que la correction des épreuves ait laissé quelque peu à désirer. Cependant ce travail rendra certainement service aux personnes curieuses d'avoir une idée de ces textes peu connus.

Pierre Louis.

Platon erklärt von Kurt Witte, I. Band *Politeia I, II*, erste Lieferung, Jung & Sohn, Erlangen, 1949, 142 pages.

La *République* est parmi les dialogues de Platon celui qui a été le plus souvent étudié et commenté pour des raisons diverses dont la principale est sans doute qu'on y trouve pour ainsi dire la somme des doctrines platoniciennes : le philologue y rencontre d'autre part un style d'une qualité exceptionnelle. Mais il est notable que dans ces dernières années, l'effort des critiques s'est surtout porté vers l'établissement et la traduction du texte, vers les études d'ensemble, les ouvrages de synthèse sur la philosophie platonicienne. Les commentaires de texte sont beaucoup plus rares. Aussi vaut-il la peine de signaler la publication récente de M. Kurt Witte, qui constitue le premier fascicule d'une étude sur les livres I et II de la *République*, étude qui promet d'être exhaustive : elle comporte une introduction, le texte, la traduction allemande et un commentaire philologique. Le premier volume est presque entièrement consacré à l'introduction (pp. 5-98), où l'auteur expose sa méthode et examine un certain nombre de problèmes, en particulier celui du style des *Dialogues*. Il convient de signaler tout particulièrement les pages consacrées à cette question (pp. 9 et sq.), car les études sur le style de Platon sont extrê-

mement rares. De l'édition elle-même, ce premier fascicule ne renferme que quelques pages, de 327 *a* à 331 *c*. La méthode est la suivante : l'auteur commence par donner la traduction d'un court passage (en moyenne une dizaine de lignes formant un tout, quelquefois moins) ; puis il cite le texte grec ; enfin vient un long commentaire riche en remarques touchant la stylistique. Comme on le voit, cet ouvrage ne comporte pas d'apparat critique : l'auteur se contente de citer en note, de temps en temps, une variante qui lui paraît intéressante. On peut s'étonner aussi qu'un tel travail d'érudition ne comporte pas d'index bibliographique : une liste des ouvrages cités en note aurait pu utilement prendre place à la fin de l'introduction.

Pierre Louis.

David Grene, *Man in his pride*, a study in the political philosophy of Thucydides and Plato. The University of Chicago Press, 1950, 231 p.

Sous un titre énigmatique ce livre, bien présenté, cache une étude sur les idées politiques de Thucydide et de Platon. Dans le cours de l'ouvrage se remarque la même recherche du titre évocateur : la première partie consacrée à Thucydide s'intitule « the man who looked on », la seconde, où il est question de Platon, « the man in the duststorm ». L'auteur se propose de voir à travers ces deux témoins de choix, l'Athènes de la fin du v^e^ siècle. C'est dire que l'entreprise est vaste. Aussi paraît-il difficile de résumer un livre qui touche, en fait, à une foule de sujets. Je me contenterai de signaler quelques points particulièrement intéressants. Sur la question de l'authenticité des discours rapportés par Thucydide, — et qui constituent l'une des principales sources pour l'étude des idées politiques de l'historien —, M. G. conclut, avec raison semble-t-il, que ces discours ont été refaits par Thucydide à l'aide de documents authentiques, et conservent donc sinon la forme du moins le fond des propos réellement tenus (pp. 20 et 22). L'auteur se demande aussi si l'on est en droit de parler d'un système philosophique et politique de Thucydide, et conclut par l'affirmative (p. 34). Thucydide lui semble pencher en faveur d'une « oligarchie modérée » dans le genre de celle que Théramène tenta d'établir (pp. 41 et 54). Mais le chapitre qui me paraît le plus intéressant est celui où M. G. étudie ce que l'on pourrait appeler la philosophie de l'histoire chez Thucydide (ch. VI). L'explication que Thucydide donne des événements fait intervenir les facteurs matériels aussi bien que les facteurs psychologiques (p. 63-64) et réserve une large place à une certaine « nécessité historique », qui exige du véritable homme d'état, Thémistocle ou Périclès, une exceptionnelle sagacité. L'auteur consacre à Périclès quelques pages excellentes (pp. 86-92). Plus contestable me paraît être le commentaire du récit du sac de Mycalessus ou de la fin de Nicias (pp. 75 et sq.) : l'auteur explique que si Thucydide ajoute à la narration son jugement personnel (ce qui est rare) c'est qu'il s'agit de faits dont la volonté humaine est entièrement responsable et qui, par conséquent, ne sont pas soumis au « contrôle direct de la nécessité ». Du moins on reconnaîtra que M. G. a su souligner l'unité de pensée qui caractérise l'œuvre de Thucydide. Cette unité, il la retrouve dans la vie et la philosophie de Platon, dont l'une des principales préoccupations fut, on le sait, la politique. Si l'étude de Platon suit celle de Thucydide, c'est que Platon appartient par son œuvre à la fin du v^e^ siècle, et qu'on ne

trouve guère dans les *Dialogues* d'« échos » de la première moitié du IVe (p. 98). On lira avec intérêt les pages où M. G. évoque la figure de Socrate, et montre quelle fut son influence sur Platon, quel est son rôle dans les *Dialogues* ; où il explique les rapports entre la pensée, l'action et l'expression chez Platon ; où il dégage la signification profonde du *Phèdre* (pp. 140-143) ou celle du *Parménide* (p. 178). Mais c'est évidemment l'étude des idées politiques de Platon et de son expérience malheureuse en Sicile, qui occupe la plus grande place. L'auteur tire tout le parti possible de l'étonnant document que constitue la *Lettre VII*, sans négliger pour cela les enseignements du *Gorgias* (le rhétorique sert puissamment l'homme d'état), du *Phèdre*, ni surtout de la *République* ou des *Lois*. La façon dont il interprète ces textes est souvent originale, toujours captivante. Peut-être pourrait-on faire quelques réserves sur le scepticisme dont il fait preuve à l'égard de la chronologie généralement admise pour les *Dialogues* (p. 98). On hésite de même à le suivre quand il parle de la « totale inaptitude » de Platon à transposer dans la réalité son rêve de cité idéale (p. 155) : car on peut penser que les échecs de Platon en Sicile s'expliquent avant tout par un concours de circonstances défavorables. On peut regretter aussi que M. G. n'ait pas consacré au moins quelques pages au problème si important des idées sociales de Platon. Constatons enfin que l'auteur utilise avec beaucoup trop de discrétion les ouvrages français sur Thucydide et sur Platon...

Pierre Louis.

G. Méautis, *Platon vivant*, Paris, Albin Michel, 1950, 368 pages.

La liste déjà si longue des ouvrages consacrés à Platon vient de s'enrichir d'un nouveau titre. Mais le *Platon vivant* de M. Georges Méautis n'a pour ainsi dire rien de commun avec les exposés austères de la plupart des spécialistes. C'est l'œuvre non d'un historien de la philosophie, mais d'un historien de la littérature. C'est dire que l'auteur nous montre en Platon non seulement le penseur, mais encore et surtout l'homme et le poète, ce qui est un grand mérite. Son but, en écrivant ce livre, qui apparaît comme le fruit de longues méditations enthousiastes sur les *Dialogues*, a été de souligner dans l'œuvre de Platon ce qui lui « paraissait avoir une valeur durable , éternelle, ce qui pouvait, encore maintenant, conduire à une vie plus pure, plus belle, plus noble » (p. 276). Ces quelques lignes résument admirablement l'ouvrage. Cependant le lecteur est tenté de donner au titre encore un autre sens, tant le *Platon* de M. G. Méautis, ainsi que les personnages des *Dialogues*, apparaissent vivants. L'ouvrage se divise en quatre parties, dont la première traite de la vie de Platon. On pourra juger que les digressions y sont parfois trop longues. En tous cas l'auteur y insiste comme il se doit sur l'importance exceptionnelle de la rencontre de Platon et de Socrate. Les autres parties groupent autour d'une idée maîtresse — le « cycle de Socrate », le « cycle de la cité », « cycle de l'amour » — l'étude des principaux dialogues. Les citations sont nombreuses avec des traductions, où l'on retrouve les qualités d'écrivain de M. G. Méautis. Les aperçus originaux, les rapprochements, souvent inattendus mais toujours bien choisis, ne manquent pas non plus. Je trouve pourtant que l'auteur abuse parfois des comparaisons avec l'époque contemporaine. Mais c'est justement l'un des mérites de ce livre que d'ouvrir de vastes horizons. Il, est regrettable qu'il y subsiste quelques fautes d'impression : l'une en particulier étonne à la première ligne.

Pierre Louis.

F. M. Cornford, *The unwritten Philosophy and other essays*, edited with an introductory memoir by W. K. C. Guthrie, Cambridge, University Press, 1950, XX, 140 pp., 1 fig.

Le Professeur F. M. Cornford est mort en 1943. Pour honorer sa mémoire, M. W. K. C. Guthrie a eu l'excellente et pieuse idée de réunir en volume un certain nombre d'essais, conférences ou articles, dont les uns avaient été déjà publiés dans des revues, les autres étaient restés jusqu'ici inédits. Une notice précède ce recueil : elle rend hommage aux qualités de penseur et d'écrivain de F. M. Cornford et souligne l'importance de ses travaux pour l'histoire de la philosophie, en particulier celle du platonisme et des systèmes présocratiques. Les essais qui suivent, groupés dans l'ordre chronologique, traitent de sujets variés. En voici les titres : the unconscious element in Literature and Philosophy (1921), the harmony of the spheres (1930), the unwritten philosophy (1935) — c'est cet essai qui fournit le titre à l'ensemble de l'ouvrage (cf. p. xx) — Plato's commonwealth (1935), the doctrine of Eros in Plato's *Symposium* (1937), Greek natural philosophy and modern science (1938), a ritual basis for Hesiod's *Theogony* (1941), the marxist view of ancient philosophy (1942). Quel que soit le sujet traité, qu'il s'agisse de la cité platonicienne, de la *Théogonie* d'Hésiode ou de l'interprétation marxiste de la philosophie antique, on retrouve partout la marque du génie de Cornford, une connaissance approfondie de l'antiquité, des idées claires, un style sans recherche mais toujours limpide, même dans les sujets les plus abstraits. Ajoutons que les deux dernières pages renferment la liste des publications consacrées par F. M. Cornford à l'antiquité classique.

Pierre Louis.

Paul Tannery, *Mémoires Scientifiques*, tome XVII par P. Louis, Toulouse, Privat et Paris, Gauthier-Villars, 1950, in-8°, 510 p.

Il faut remercier M. P. Louis d'avoir mené à son terme la publication de ces *Mémoires scientifiques* de P. Tannery : ils restent essentiels pour l'histoire de la science antique. Le dernier volume contient une biographie de P. Tannery, une biographie de M^me^ Tannery, une histoire des sciences en Europe depuis le XIV^e^ siècle, extraite de l'*Histoire Générale* de Lavisse et Rambaud. Mais il sera surtout précieux par la bibliographie de P. Tannery, la table analytique des *Mémoires Scientifiques*, et un index des mots grecs qui permet de retrouver dans l'ensemble des *Mémoires* un grand nombre de termes techniques.

P. Chantraine.

F. Wehrli, *Straton von Lampsakos* (Die Schule des Aristoteles, Heft V) Bâle, Benno Schwabe, 1950, in-8°, 84 p.

La *Revue de Philologie* a rendu compte de précédents fascicules de la publication de M. Wehrli, dont le plan a déjà été décrit et les mérites appréciés. Le nouveau volume est consacré à Straton de Lampsaque. Une grande partie des fragments se rapportent à la physi-

que ou à la psychologie. On trouvera dans le fragment 115 un passage de Sextus Empiricus qui distingue entre la théorie de la langue chez les Stoïciens et chez Straton (à qui il joint Epicure). La note correspondante dans le commentaire analyse les termes σημαινόμεον, σημαῖνον et τυγχάνον de façon approfondie. Mais plus la publication de M. W. avance, et plus on sent le besoin des index qui permettront seuls d'utiliser commodément l'ouvrage et de retrouver les textes eux-mêmes, comme les explications qu'en a données le nouvel éditeur.

P. CHANTRAINE.

THEOCRITUS edited with a translation and commentary by A. S. F. Gow. Cambridge University Press, 1950 ; 2 volumes in-8°, 258 et 636 p. avec 15 planches.

Cette édition, admirablement présentée et imprimée, comprend dans le premier volume l'introduction, le texte et la traduction, dans le second le commentaire et un appendice bibliographique qui sera extrêmement précieux, et qui contient notamment une liste des articles qui touchent à divers détails du texte ou de l'interprétation du poète (mais non les ouvrages d'histoire littéraire que M. Gow connaît bien et qu'il cite à l'occasion sans les faire figurer dans cette bibliographie, comme la thèse de M. Legrand ou l'*Hellenistische Dichtung* de Wilamowitz). Des index riches et précis permettent de s'orienter rapidement dans l'ouvrage, et d'y retrouver aisément les notes portant sur tel ou tel point. L'avant-propos nous apprend que l'auteur a passé six ans à l'établissement de cette édition, et explique comment il l'a conçue. Il ne prétend pas à apporter beaucoup de nouveautés dans l'établissement du texte, pour lequel il s'est contenté de se reporter au travail de ses prédécesseurs, et notamment de M. Gallavotti. Son effort a surtout porté sur le commentaire, qui est vraiment approfondi. Il se flatte surtout de n'avoir rien négligé de ce que l'exégèse de Théocrite depuis tant de siècles a apporté de valable, mais sur ce point l'auteur se montre trop modeste : sa contribution personnelle, fort importante, fait progresser sur de nombreux points l'interprétation des *Idylles*. L'introduction réunit les textes anciens qui nous apportent des renseignements sur la vie de Théocrite, et étudie, assez brièvement, mais de façon raisonnable, les difficiles problèmes que pose la biographie du poète. L'étude de l'histoire du texte prend plus de place. Ce sujet a été renouvelé par l'édition de Gallavotti, publiée en 1946, sur laquelle M. Gow s'appuie largement. L'édition italienne se fonde sur 178 manuscrits que l'auteur a essayé de classer. M. Gow reprend à son tour le problème. Il décrit d'abord les principaux manuscrits, en indiquant leur contenu et l'ordre dans lequel les poèmes sont disposés : aux sources utilisées par ses prédécesseurs il ajoute les leçons recueillies dans un manuscrit très ancien, par l'humaniste espagnol Nonius Pincianus (Salmanticensis 295), que M. Tovar vient d'étudier, depuis la publication du livre de M. Gow dans l'année 1949 des *Anales de Filologia clasica* de Buenos-Ayres. Ces manuscrits se divisent en trois familles. Outre l'important manuscrit K (*Ambrosianus* 886), il existe une famille dite laurentienne, et une famille dite vaticane (cf. p. LVI). Certains manuscrits représentent une tradition byzantine remontant soit à Moschopoulos soit à Triclinius. Les rares papyrus de Théocrite sont également étudiés de près, et l'éditeur leur a fait avec raison une large place dans son apparat critique. Le plus important est peut-être le papyrus d'An-

tinoé (papyrus 3), qui a été publié par Hunt et Johnson dans leurs *Two Theocritus Papyri*. Un autre point apparaît également important dans l'étude des manuscrits : il faut distinguer entre les idylles I-XVIII et les idylles XIX-XXX avec les épigrammes (la tradition manuscrite étant différente, et moins bonne pour ce second groupe de poèmes). L'introduction se termine avec des considérations sur l'ordre des poèmes (celui qui est habituel dans les éditions et que M. Gow a suivi remonte, comme on sait, à Henri Estienne), les titres des poèmes (ils semblent très anciens, et il est probable que les œuvres de Théocrite ont été d'abord publiées séparément, chacune avec son titre), le dialecte, qui offre à l'éditeur d'inextricables difficultés en raison des contradictions des manuscrits et les scholies.

La partie la plus importante de l'ouvrage de M. Gow est constituée par le commentaire proprement dit, très étendu (M. Gow s'en excuse dans son avant-propos, mais personne ne lui en fera grief), mais toujours précis et sans bavardage.

Il n'est pas possible de donner une idée complète de ce commentaire, et on se contentera d'en proposer quelques exemples. Soit l'idylle XV : *Les Syracusaines*. Le commentaire est précédé d'une notice où sont traités successivement le sujet de l'idylle, la fête des Adonia (le bel article publié par Glotz au tome XXXIII de la *Rev. des Et. Gr.* est largement utilisé) et en particulier celle qui est célébrée au palais royal, la date du poème qui doit se placer entre 278, date probable du mariage d'Arsimé, et 270, date de sa mort, enfin les sources (les scholies nous enseignent que Théocrite imiterait un mime de Sophron). Dans le commentaire, je relève les points suivants : au vers 1 l'éditeur adopte la leçon Γοργώ donnée par la grande majorité de la tradition. Théocrite, comme le dit M. Gow, a pu employer le nominatif en fonction de vocatif ; mais la répartition qu'il opère à l'intérieur de l'*Idylle* entre les formes Γοργώ et Γοργοῖ, est comme il l'avoue lui-même, arbitraire ; — vers 2 M. Gow adopte la leçon du pap. 3 δρίφον que l'*Etym. Magn.* donne comme syracusain ; — 6 à propos de la chlamyde, l'éditeur pense qu'il ne s'agit peut-être pas nécessairement de soldats, mais aussi bien de Grecs ou de Macédoniens ; — 12 et 13 bonnes notes sur μίκκω et sur ἀπφῦν, mais sur ce dernier terme cf. *Rev. des Et. Gr.*, 1946-1947, p. 245, où se trouve précisé le sens de ἀπφάριον chez Xénocrate, et où l'on verra que *C. I. G.* 3277 le mot doit être un nom propre ; — 15 la correction de Maas γα est adoptée ; — 15 et 16 longue note où l'auteur justifie les leçons πάππα pour πάντα (Wilamowitz) et ἀγοράσδειν pour ἀγοράσδων (Ahrens) qu'il adopte ; — 17 la leçon du pap. 3 ἶκτο est adoptée pour ἦλθε ou ἦνθε des manuscrits ; — 28 bonne note sur γαλέαι pour expliquer qu'il s'agit de belettes (ou de furets), et que le chat domestique n'existe pas en Grèce ; mais la traduction dit « les chats » ce qui est un procédé légitime ; — 30 M. Gow adopte la correction de Schwartz λᾳστρί pour ἅπληστε ; — 33 la forme dialectale πετ est donnée par le pap. 3 ; — 34 et 36 M. Gow, qui est légitimement curieux, des *Realia*, apporte un commentaire précis à ἐμπερόναμα et au prix du vêtement (qui semble énorme) ; — 37 le pap. 3 confirme une conjecture de Valckenaer ; — 50 la leçon du pap. 3 παίχνια est adoptée, avec raison il me semble ; à la fin du même vers, la correction de Warton ἀρατοι est préférée à ἀεργοί qui se trouve au-dessus de la ligne dans le pap. 3 ; — 149 la note de M. Gow pose un problème grammatical : il indique que ἀφίκευ ne peut être qu'un indicatif (on pourrait toutefois supposer que l'iota est allongé à la penultième comme on en trouve des exemples chez Homère), et choisit l'impératif présent ἀφικνεῦ (les scholies justifient-elles cette accentuation aberrante donnée par A ?). — J'ai examiné de près le commentaire

des *Syracusaines*, mais celui des autres poèmes présente également un vif intérêt. Ainsi encore dans l'idylle XXVII, qui n'est pas de Théocrite (l'*Oaristys*), les raisons de ne pas attribuer ce poème à Théocrite sont nettement indiquées dans la notice, et au cours du commentaire, les difficultés de la langue sont mises en évidence. L'éditeur adopte au vers 10 la vieille correction de Ribbeck (ἔσται ὁ νῦν), tout en reconnaissant qu'il est bien difficile d'arriver à une solution satisfaisante ; — au vers 25 l'emploi de l'optatif ῥέξαιμι est bien discuté ; — les deux derniers vers sont interprétés comme une formule de congé un peu différente de celle qu'y avait vue M. Legrand. Il resterait beaucoup à louer dans cette édition. M. Gow n'a pas cherché à se montrer original à tout prix. Il a su choisir entre les explications de ses prédécesseurs, tout en proposant ici ou là, avec prudence, des hypothèses personnelles. Un commentaire aussi sagement conçu rendra d'inappréciables services. On ne saurait trop en remercier l'auteur.

P. Chantraine.

Theocriti, *Carmina* edidit K. Latte. Iserlohn, Silva-Verlag [1950] ; in-8°, 109 p.

Les étudiants allemands ne disposant d'aucune édition des poèmes de Théocrite, M. Latte a voulu leur fournir sous une forme commode un texte bien établi du poète alexandrin. Mais comme M. Latte est un bon philologue, ce travail sans prétention ne manque ni d'intérêt ni d'originalité. L'apparat critique est rédigé d'après ceux de Wilamowitz et de Legrand. Toutefois l'auteur a attaché une importance particulière aux leçons des papyrus (à l'accentuation desquels il consacre p. 109 une notice précise), et notamment aux deux papyrus publiés en 1930 par Hunt et Johnson, et dont ni Wilamowitz, ni M. Ph. Legrand n'avaient pu tenir compte. Il présente les idylles comme Wilamowitz, suivant, en principe la disposition de l'*Ambrosianus* 222 (K). Certaines des idylles dont l'authenticité est contestée ont été laissées de côté (XIX, XX, XXI, XXIII, XXV (*Héraclès tueur de lions*), XXVII (*Oarystis*). D'autre part, l'idylle XXIV (*Herakliskos*) est publiée avec les fragments des vers 141-172 qu'a conservés le papyrus d'Antinoé ; c'est du papyrus d'Antinoé que viennent également les quelques fragments de l'idylle XXXI.

L'apparat critique m'a semblé sobre et précis, et n'introduit que des corrections peu nombreuses dont quelques unes sont toutefois nouvelles. Ainsi, VII, 147 τετράενον pour τετράενες, ce qui est suggéré par M. Von der Mühll et qui est, en effet, la forme attendue ; — XI 2 la correction οὔτε τι πιστὸν « ni aucun remède à boire », inspirée par Eschyle, *Prométhée* 480, m'a paru excellente.

Les variantes fournies par le papyrus d'Antinoé confirment à l'occasion les corrections proposées par des philologues, ainsi dans les *Bacchantes* (XXVI, 28) τῶνδε μογήσαι.

Signalons pour terminer que M. Latte ne semble pas avoir utilisé la grande édition critique de C. Gallavotti récemment publiée, ni, bien entendu, l'édition commentée de Gow qui vient de paraître.

P. Chantraine.

Anthologia Lyrica Graeca edidit E. Diehl, fasc. 2, editio tertia. Leipzig, Teubner 1950 ; in-8° 116 p.

Voici le second fascicule de la troisième édition (posthume) de l'*Anthologia Lyrica*. Comme le premier, il a été mis au point par M. R. Beutler qui a tiré parti et des corrections d'E. Diehl, et de ses propres dépouillements bibliographiques, et des avis de M. P. Maas. La majeure partie du volume est consacrée à Théognis. La notice bibliographique de la p. 1 signale les nombreux articles que T. W. Allen a consacrés dans ces dernières années à Théognis, notamment dans la *Revue de Philologie*, ainsi que la thèse sur Théognis et l'édition de J. Carrière, dont une conjecture, par exemple est adoptée au vers 1258 : ἄλλοτε τοῖς φίλος εἶ. Mais l'apparat critique n'a pas tenu compte, pour les leçons des manuscrits, des données précises que fournit l'édition Carrière. Ainsi au vers 238 Carrière lit dans A et O πωτήσει, non ποτήσει que donne Diehl, et il cite aux vers 243 et 245 des variantes qui ne sont pas sans intérêt, et que Diehl omet dans son apparat. Le texte adopté dans cette troisième édition est très proche de celui de la seconde. Il serait parfois possible de suivre de plus près la tradition manuscrite : par exemple, vers 47 de conserver ἀτρεμέεσθαι, que défend Allen, et que garde J. Carrière.

Outre Théognis, le volume contient des sentences apocryphes attribuées à Pythagore et à Phocylide, enfin quelques textes qui ne se trouvaient pas dans la seconde édition : fragments de Charès, notamment le papyrus d'Heidelberg 434 ; — et une αὐλωδία anonyme qui nous est transmise par le Pap. Oxyrh. 1795, et que bien des détails de la langue, relevés dans les notes, dénoncent comme tardive (au vers 4 à propos de πονέσεις, plutôt que le ἐπόθεσα de Théocrite, qui doit être ancien et se trouve déjà chez Homère, il vaudrait mieux citer le πονέσω et le ἐπόνεσα attestés chez les Septante, chez Aristote, etc...)

Qu'il suffise enfin de rappeler que comme dans les éditions précédentes, l'apparat critique contient tous les éléments d'un commentaire, ce qui le rend extrêmement précieux.

P. Chantraine.

A. Tovar, *Luciano* (Clasicos Labor, VII). Madrid, éditions Labor, 1949 ; in-8°, 308 p.

Cet élégant petit volume fera connaître au public de langue espagnole les différents aspects du talent de Lucien. Une biographie de l'écrivain, une bibliographie bien informée et des notices encadrent des traductions de larges fragments heureusement choisis, classés en trois chapitres : Lucien sophiste et rhéteur, les dialogues sophistiques et les écrits de tendance cynique, la critique de la philosophie et de la religion, les œuvres d'actualité. Les extraits sont tirés d'œuvres très variées, depuis le *Philopseudès* jusqu'aux *Dialogues des Courtisanes*. Un dernier chapitre donne un aperçu de l'influence de Lucien sur la littérature européenne. En ce qui concerne la littérature française, M. Tovar associe de façon inattendue Boileau, Fontenelle, P. Louys et même F. Carco, ce qui mériterait au moins quelque explication.

P. Chantraine.

H. Pourrat, *Le Sage et son Démon*, précédé de *Le démon de Socrate* de Plutarque, traduction de Ed. des Places. Paris, Albin Michel, 1950 ; in-8°, 252 pages.

On lira avec un vif intérêt le brillant essai de M. Pourrat, qui prend prétexte du démon de Socrate pour développer le thème d'un existentialisme chrétien. Mais il faut savoir que cet essai est précédé d'une traduction du *Démon de Socrate* de Plutarque écrit d'une plume alerte par M. Ed. des Places. Une brève notice, quelques notes précises, mais sans pédantisme, éclairent ce texte plus célèbre que vraiment connu, et que des savants comme Maurice Croiset semblent avoir jugé avec une sévérité excessive. On aurait aimé trouver quelques indications sur la tradition ancienne relative au Démon de Socrate, mais on pourra lire nombre de données précises dans la Notice du *Théagès* par J. Souilhé dans les *Dialogues suspects* du Platon de la collection Budé.

P. Chantraine.

Enea di Gaza, *Epistole*, a cura di Lidia Massa Positano (Collana di Studi Greci XIX). Naples, Libreria Scientifica, 1950 ; XXXVI, 80 p.

Mme Massa Positano, qui a déjà donné dans la même collection les scholies de Démétrius Triclinius sur les *Perses* d'Eschyle, publie aujourd'hui les *Lettres* d'Enée de Gaza, qui a vécu entre 450 et 534. Ces Lettres nous aident à connaître la vie et les idées de ce philosophe, qui était l'élève du néoplatonicien Hiéroclès à Alexandrie. L'introduction envisage, d'abord la personne d'Enée de Gaza, puis la tradition manuscrite de ses lettres. Cette tradition repose sur trois manuscrits, dont le plus ancien est l'*Ambrosianus* 81 B 4 sup. (M) du x^e^ siècle, qui contient un vaste recueil d'épistolographes. Ces manuscrits, comme l'édition Aldine, reposent sur un même archétype, ce que montre un certain nombre de fautes communes. Un stemma permet, p. xxxii, de voir quels sont les rapports probables des diverses sources entre elles.

L'édition est fondée sur une meilleure connaissance des manuscrits que celle de Hercher, et dans le choix même des variantes, Mme Positano a raison de se tenir plus près de la tradition que son prédécesseur. C'est ainsi que dans la première lettre, on l'approuvera de conserver δοκεῖν dans l'avant-dernière phrase, et la graphie εὐφράνθην.

L'édition qui semble très précise et exacte est rendue plus utile encore par la traduction, le commentaire et l'index qui l'accompagnent. L'examen du vocabulaire montre que la langue est tout à fait puriste, et qu'on ne peut guère s'attendre à y trouver des traits du langage parlé.

P. Chantraine.

P. P. Bourboulis, *Apollo Delphinios* (Λαογραφία, fasc. 5). Salonique, 1949, in-8°, 82 p.

Ce mémoire rassemble utilement la documentation relative à Apollon Delphinios, et en propose une interprétation. Les sources sont réunies dans les dix-sept premières pages du volume, où rien

d'important ne semble manquer. L'auteur examine les hypothèses très variées qui ont été proposées pour expliquer le nom du dieu et son mythe, et décide en fin de compte de voir dans l'Apollon Delphinios la transformation d'une divinité marine de forme animale qui aurait guidé les marins grecs aux temps lointains de la fondation des colonies grecques sur les côtes de l'Egée, du Pont-Euxin et de la Méditerranée. Il faudrait donc accepter l'étymologie qui tire tout simplement *Delphinios* du nom du dauphin. L'hypothèse se fonde notamment sur l'article « Tierdâmonen » que M. Eitrem (qui s'est intéressé à ce travail) a donné à l'encyclopédie de Pauly-Wissowa-Kroll. Cette explication concorde bien avec le rôle de la divinité dans la suite Pythique de l'hymne à Apollon. Mais il est évidemment difficile de prouver que nous ayons là l'origine la plus ancienne du dieu, étant donné l'influence qu'a pu exercer, comme souvent, l'étymologie populaire sur le développement du culte. L'auteur estime que le mythe, malgré l'importance du culte d'Apollon Delphinios en Crète et à Milet, est originaire de l'Attique, en raison de ses rapports avec la légende de Thésée.

L'Hymne homérique à Apollon présente une grande importance pour l'étude d'Apollon Delphimos. Les pages qui lui sont consacrées m'ont laissé une impression un peu confuse. L'auteur n'a pas pris nettement parti sur le problème des rapports de l'hymne à l'Apollon Delien et de la Suite Pythique, et ce qui est dit de la date de cette dernière (qui est essentielle pour l'étude d'Apollon Delphinios) présente quelque flottement. On lit p. 34 que l'« Hymne » date du VIII^e^ ou du VII^e^ siècle plutôt que du VI^e^ siècle. Mais cette indication ne peut convenir pour la Suite Pythique. On remarque enfin que l'édition et la notice de M. Humbert, qui donnent de ces problèmes un aperçu clair et raisonnable, n'ont pas été utilisées.

P. Chantraine.

Ernst Kornemann, *Weltgeschichte des Mittelmeer-Raumes von Philipp II. von Makedonien bis Muhammed* (Herausgegeben von Hermann Bengtson), I *Bis zur Schlacht bei Actium*, Munich, 1948, p. 509 in-8° ; II *Von Augustus bis zum Sieg der Araber*, 1949, p.563 in-8°.

Le grand livre d'histoire ancienne universelle, où Ernst Kornemann a voulu retracer les vicissitudes du vieux monde centré sur la Méditerranée, était encore en manuscrit quand l'auteur est mort, à 81 ans, le 4 décembre 1946. Mais grâce aux soins pieux du disciple qui l'a publié, Hermann Bengtson, il se présente à nous sous une forme que le défunt n'aurait pu mieux accomplir.

A l'éditeur, l'ouvrage est redevable des appendices — arbres généalogiques, tables chronologiques — qui, terminant chacun des deux volumes, mettront un excellent instrument de travail entre les mains des étudiants de tous les pays ; et aussi des nombreuses cartes en couleur qui, même aux spécialistes, offrent l'avantage d'évoquer directement aussi bien les progrès et les reculs des empires de l'antiquité que l'hétérogénéité des parties (provinces *inermes*, provinces impériales, royaumes vassaux), qui, aux divers stades de son développement, ont composé le monde romain. A la longue expérience de l'auteur, à la largeur de ses points de vue, à la vigueur de son intelligence et de son style, reviennent les mérites exceptionnels d'un ouvrage qui ne saurait demeurer indifférent à personne et qu'on lit

avec le profit du vaste savoir sur lequel il repose, avec le plaisir auquel concourent l'ambition de son dessein, le mouvement de ses récits, les couleurs de ses tableaux et jusqu'aux paradoxes de quelques-unes de ses thèses.

Car le livre posthume d'Ernst Kornemann contient à la fois : une synthèse dont l'ampleur dans le temps (des Achéménides à Mahomet et même à Frédéric II Hohenstaufen) et dans l'espace (de l'Iran à l'Atlantique et du Sahara à la Scandinavie) déconcerte le modeste spécialiste d'une civilisation déterminée et d'une époque définie ; et un essai d'interprétation d'ensemble où l'historien se mue en philosophe et cherche à s'élever, sur les bases du plus rigoureux déterminisme, à une vision de l'avenir où il croit confirmer, par les témoignages du passé, un pessimisme à la Spengler issu, en réalité, du lamentable spectacle qu'offrit à son patriotisme la ruineuse Allemagne des deux dernières années de sa vie.

Or il suffit d'énoncer les deux fins démesurées qu'il s'est proposées pour comprendre qu'un tel effort de sa part ne pouvait aboutir qu'à des succès partiels, que maint de ses jugements devait être faussé par le subjectivisme de sa puissante personnalité et que, si remarquablement étendue que fût sa science, elle avait prétendu trop embrasser de la réalité pour toujours l'étreindre.

Tout de suite, on est frappé par la dédaigneuse indigence d'une bibliographie que H. Bengtson a vainement essayé d'étoffer et par la rapidité décisionnaire avec laquelle sont tranchés des problèmes auxquels d'autres solutions conviendraient davantage. Pour m'en tenir aux singulières lacunes de la bibliographie romaine, je signalerai la narration d'une guerre de Mithridate, où Kornemann, citant une fois, par acquit de conscience, la traduction allemande du *Mithridate* de Théodore Reinach. ne s'est plus référé qu'à Rostovtseff ; ou encore un historique de la politique romaine en Gaule où Jullian n'est pas nommé ; et même des résumés des trois guerres puniques et de la guerre de Jugurtha, où l'œuvre de Gsell ne brille que par son absence.

Quant aux assertions controuvées, aux hypothèses contestables, aux contradictions apparentes, je n'aurai que l'embarras du choix pour en relever des exemples dans les chapitres relatifs à l'histoire romaine.

P. 263, Kornemann prononce, sans l'ombre d'une justification, qu'à Sagonte le droit était du côté d'Hannibal. P. 280, tandis qu'il glisse sur la date de la bataille dite de Zama, dont, pourtant, la portée change du tout au tout selon qu'on la situe au printemps ou à l'automne de 202 (voir mes *Points de vue*, p. 62), il rejette, pour elle, le site de Naraggara, avec une précipitation, qui est condamnable et que semble effectivement condamner la fouille de M. Deroche à Mtoual, où fut découverte, sur une inscription latine, la mention d'un vicus de Zama, dont la leçon Naraggara pourrait bien être une déformation. P. 360, Kornemann en reste sur les Gracques, à son article de 1903 dans *Klio*, et il ignore l'alternance qu'entre les triumvirs agraires institua certainement la loi de Ti. Gracchus. P. 363 et suiv., s'il se forme de la grandeur de Caius Gracchus une idée semblable à celle que j'ai moi-même développée, il rétrécit induement l'importance de la colonisation de Narbonne (voir mon livre *Des Gracques à Sulla*, p. 288-289, et la récente communication à l'Académie des Inscriptions de M. P. M. Duval). P. 370, il renchérit, au delà de ce que j'ai moi-même écrit à ce sujet, sur le caractère révolutionnaire de l'incorporation des *capite censi* dans les légions de Marius, alors que la tendance la plus récente aujourd'hui, celle de Gabba par exemple, consiste à réduire les conséquences de cet enrôlement par la considé-

ration des précédents qui l'ont préparé. P. 399, n. 1, il rappelle que Berve et Schur ont vivement combattu la fausseté de ma théorie sur le monarque Sylla — *verfehlte these* —, tandis qu'à la p. 398, n. 3, il s'était carrément — et expressément — approprié mon interprétation théocratique du *cognomen* de *Felix* que Sulla, selon lui et d'après moi, a assumé dans l'intention divinisatrice que réalisera Octave lorsque il se fera décerner le *cognomen* d'*Augustus*. P. 456, il conduit César devant Alesia, par une marche sur Vesontio (Besançon), dont l'incohérence a dû réjouir les mânes de Colomb et tous les obstinés tenants d'Alaise contre Alise. P. 464, il repousse, non seulement ma démonstration, mais jusqu'à la possibilité que Césarion ne soit pas le fils de César ; et, oubliant que, p. 480, il a supposé à César des vues sur Octave, son futur héritier, que j'approuve d'autant plus que je les ai soutenues ailleurs, il n'hésite pas, p. 481, à croire au saugrenu projet de César d'instituer, à son bénéfice personnel, un régime de polygamie légale. II, p. 57, il imagine, sans preuve, que la monarchie de César eût été plus orientale que celle d'Auguste ; et pour établir que le fils de César ressemble, comme Européen, à Philippe de Macédoine, il n'a d'autre argument à invoquer que l'hommage d'Octave à Alexandre, lorsqu'ayant placé, à Alexandrie, une couronne et des fleurs sur le sarcophage du héros, il a refusé de visiter les tombes des Ptolémées en disant : j'ai voulu voir un roi, non un cadavre (*Suét. Aug.*, 18). Au tome II, p. 110, il admet que la convoitise de l'or dace ait influencé les plans de conquête de Trajan, et l'on n'en est que plus surpris de lui voir omettre le remarquable parti que Julien Guey, dans son essai sur la guerre parthique, a tiré des facteurs économiques dans l'évolution du règne, etc.

Toutefois, il serait, non seulement fastidieux, mais injuste, d'insister sur ces faiblesses et erreurs inévitables dans une entreprise d'une aussi audacieuse envergure. Je préfère simplement exprimer la gratitude que j'éprouve à l'égard de Kornemann, parce que, sur des points essentiels de l'histoire romaine, il a embrassé et cherché à répandre des vérités qui me sont chères : le retour obligatoire au calendrier de Le Verrier (p. 466-467) ; l'aspiration de César au titre de roi du dehors (p. 482) ; le rétrécissement qu'Auguste a imposé à l'Empire de César (p. 484) ; l'ascétisme de Tibère (II, p. 71) ; le stoïcisme que les Antonins eurent l'habileté de mettre de leur côté (II, p. 135 et 158) ; la conversion des païens, non pas aux religions de l'Orient, mais à celles que la civilisation hellénistique avait, en les transformant, empruntées à l'Orient (II, p. 75). Et, en terminant, je voudrais dire mon admiration pour la richesse des rapprochements, la profondeur des idées de Kornemann, pour la frappe de ses formules qui projettent tout d'un coup une lumière d'évidence et que nous ne saurions plus oublier : la division du corps des Hétaires d'Alexandre entre Clitarque et Hephaestion annonce celle du prétoire entre ses deux préfets (p. 128) ; les éléphants furent les tanks de l'hellénisme (p. 264) ; sur la défaite d'Hannibal a surgi l'Europe (p. 265) ; Pompée n'est pas le prédécesseur d'Octave en tant que *princeps*, mais en tant qu'*imperator privatus* (p. 420) ; l'action de César a été interrompue par le destin, comme celle d'Alexandre, mais, si l'on peut dire, en sens inverse, puisqu'Alexandre est mort d'un accès de *malaria* sans avoir eu le temps d'annexer l'Occident à ses conquêtes orientales et que César a été assassiné avant d'avoir pu étendre à l'Orient et aux pays danubiens la domination qu'il avait imposée à l'Occident (p. 484 et II p. 57) ; Trajan est le véritable héritier de César (II, p. 116) ; la chance de l'empire au III^e^ siècle, c'est d'avoir été gouverné par les plus grands des juristes (II, p. 191). Et à différentes reprises reparaît, comme un des *leit-motivs* de cette histoire universelle, l'assu-

rance que les créations les plus géniales postulent la continuité dans les génies qui les réalisent, et qu'ainsi les fondateurs s'avancent habituellement par paires dans l'histoire : Philippe II et Alexandre, César et Auguste, Trajan et Hadrien, Dioclétien et Constantin, avec, de loin en loin, une grande figure isolée, Darius au début de cette histoire, Justinien à la fin.

On le voit : Kornemann nous a laissé un livre qui lui survivra, un livre qui nous rappelle ce que nous savions, qui nous explique ce que nous avions cru comprendre, qui nous ouvre des perspectives nouvelles, et qui, la dernière page tournée, continue de nous faire penser.

Jérôme Carcopino.

Mason Hammond, *City State and World State in Greek and Roman theory until Augustus*, 226 pages in-8° ; Harvard University Press, 1951.

Si les publicistes délaissent assez sensiblement l'antiquité, chez certains historiens, au contraire, une heureuse tendance se dessine à adopter quelques uns des points de vue de la « science politique ». Le récent ouvrage de Mason Hammond se situe dans cette perspective. Il met à la portée des étudiants l'essentiel des doctrines politiques des Grecs et des Romains jusqu'à Auguste, en les soumettant discrètement à l'éclairage de nos préoccupations contemporaines. Par sa bibliographie et ses notes pleines d'une riche substance et d'aperçus critiques, l'ouvrage s'adresse aussi au spécialiste.

Son unité est assurée par la permanence d'une idée générale, autour de laquelle s'ordonnent les différents chapitres : le passage de la Cité à l'Etat. L'auteur montre à quel point la pensée politique des Grecs était enfermée dans le cadre de la πόλις et ne s'en est libérée vraiment, après diverses tentatives, qu'avec les stoïciens pour tenter la justification d'une monarchie universelle. De l'échelle de la cité on passait à celle du monde. Les Romains retinrent surtout la théorie de la constitution mixte et chez eux la pensée politique resta prisonnière des limites de la cité. Les échecs de César et d'Antoine sont, sur le plan doctrinal, l'échec de l'idée antiromaine de monarchie pure, qui eût pu, sur le mode autoritaire, assurer l'unité de l'empire. Le principat d'Auguste est un compromis entre la Cité et l'Etat. Rome conserve sa position préférentielle. La restauration républicaine maintient les privilèges des sénateurs. Mais le prince grâce à son *imperium* et son *auctoritas* réalise l'unité de l'Etat.

Laissons de côté les remarques qui, à l'échelle choisie par l'auteur, risqueraient de passer pour secondaires. Il n'y a pas à revenir sur la critique de la théorie bien connue de l'auteur, selon laquelle sous le principat la souveraineté appartenait au Sénat. D'autre part, l'hypothèse célèbre, reprise ici, d'une influence directe de la pensée politique de Cicéron sur les réalisations de César a depuis longtemps appelé un certain scepticisme. Nos observations toucheront seulement la thèse que l'auteur a présentée habilement sous la forme d'une synthèse.

1. Il est vrai que la pensée politique des Grecs et des Romains se meut en général à l'intérieur des bornes de la Cité. Ce n'est pas

une raison pour la dévaluer. Elle contient malgré l'étroitesse de son domaine territorial les thèmes fondamentaux de toute pensée politique. Le lieu ne fait rien à l'affaire. Un des mérites du livre récent de A. Verdross-Drossberg, *Grundlinien der antiken Rechts-und Staatsphilosophie* (2e éd. 1948), est précisément d'avoir souligné l'universalisme de la pensée politique grecque malgré son attachement à la πόλις (p. 133 suiv., p. 156 suiv.). Les théories de Platon et Aristote visent la Cité mais ont une vocation innée à s'étendre à l'Etat. De même le droit public de la Rome républicaine, en dépit de tout ce qui le restreint à l'*Urbs*, porte en lui des notions générales qui se laissent sans difficulté transposer sur le plan de l'Etat : *imperium*, *libertas*, *auctoritas*, souveraineté populaire etc.

2. En réalité, le passage de la Cité à l'Etat est beaucoup moins un problème de doctrine qu'une question de politique concrète. Implicitement Mason Hammond le reconnaît lui-même, quand il quitte l'histoire des idées pour présenter une fine analyse du principat. L'inaptitude de la constitution républicaine des Romains à servir de structure à l'Etat tient à des causes tout autres que théoriques. Une république à la dimension de l'Etat eût supposé une solution républicaine du problème militaire, la généralisation du droit de cité, l'organisation d'une assemblée représentative ! Le principat d'Auguste, au contraire, respectait si bien les privilèges de Rome, qu'il intégra dans son idéologie le thème de l'hégémonie bienfaisante et de la mission pacificatrice de la ville prédestinée (Virg., *Aen.* VI, 851, *Tu regere imperio populos, Romane, memento.* Cf. Klinger, *Röm. Geisteswelt*, 1943, p. 442 suiv.).

3. Le droit privé fut très en avance sur le droit public. Dès l'époque républicaine était organisé un droit commercial accessible à tous, fondé sur la *bona fides*. C'est sur ce terrain du *jus gentium* que Cicéron va chercher l'image de la *Societas omnium inter omnes, societas humana*, que le droit public n'avait pas su établir. Cicéron tend à identifier le *jus gentium* avec le droit naturel (*Off.*, 3, 5, 23) [1]. Il concrétise ainsi, avec un sens pratique bien romain, une donnée philosophique. L'esprit théoricien de Gaius se place dans le même axe, lorsqu'il fonde le *jus gentium* sur la *naturalis ratio* qu'il oppose à la *ratio civilis* (voir sur les rapports du droit naturel et du *jus gentium*, la démonstration de J. Gaudemet dans la *Rev. int. des droits de l'Antiquité*, VII). Toutefois il eût été embarrassant pour un Romain de reconnaître la supériorité du droit des gens, même apparenté au droit naturel, sur le droit de la Cité. Un des lieux communs de Cicéron est l'éloge du *jus civile* (cf. en particulier *pro Caec.*, 73 suiv.). N'avait-il pas déclaré (*de orat.*, I, 193) que les XII tables étaient supérieures aux traités de philosophie ? Le culte de la Cité interdisait de reconnaître une valeur internationale supérieure à l'*Urbs*. Aussi bien Cicéron, en habile dialecticien, affirme-t-il que le *jus gentium* est un élément du *jus civile* (*Off.* 3, 17, 69 *quod autem gentium, idem civile esse debet*). Il réalise ainsi une intégration théorique qui n'est pas complètement démentie par le droit positif, puisque les dispositions essentielles de l'édit du préteur pérégrin (actions de bonne foi) figuraient aussi dans l'édit du préteur urbain.

André Magdelain.

1. Cf. *Tusc.*, 1.13.30 *omni autem in re consensio omnium gentium lex naturae putanda est.*

Pedro Battle Huguet, *Epigrafia latina*, dans les *Publicaciones de la Escuela de Filologia de Barcelona, Filologia clasica*, vol. II, Barcelone, 1946, — 242 pages comprenant 6 appendices, — 16 planches.

Ce manuel d'épigraphie est le premier qui se publie en langue espagnole. Il se présente sous une forme claire et agréable. Successivement sont étudiés les éléments communs aux différentes classes d'inscriptions (l'alphabet, l'onomastique, les cursus des différents ordres, les titulatures impériales), — puis les différentes classes d'inscriptions elles-mêmes : inscriptions honorifiques, funéraires, votives, monumentales, actes publics ou privés, *instrumentum*, — enfin les règles présidant à la critique, à la datation et à la publication des inscriptions.

En appendice plusieurs chapitres rendront service à l'étudiant : on y trouve la liste des empereurs avec leurs titulatures et celle des membres de la famille impériale, la liste des consuls par ordre alphabétique de 80 avant J.-C. à l'an 566 de notre ère, les sigles les plus fréquents, une bibliographie succincte, enfin une anthologie d'inscriptions groupées suivant leur nature et donnant une place de faveur à l'épigraphie espagnole. De bonnes reproductions photographiques groupées en 16 planches viennent à la fin du volume illustrer de façon vivante l'enseignement qui a précédé.

Ce nouveau manuel, et l'auteur le signale lui-même dans sa préface, s'inspire beaucoup du *Cours d'Epigraphie latine* de René Cagnat (4e éd., Paris, 1914) qui demeure aujourd'hui encore le traité le plus complet et le plus précieux qui ait été rédigé à l'intention des spécialistes. Les chercheurs espagnols auront naturellement plaisir à trouver dans le livre de M. Pedro Battle Huguet un guide pratique d'épigraphie rédigé dans leur langue nationale.

Raymond Bloch.

Wilhelmina Feemster Jashemski, *The origin and history of the proconsular and the propraetorian imperium to* 27 *b. C.*, Chicago, U. S. A., 174 pages, 16 appendices, 1 bibliographie, 1 index.

Cet ouvrage, court mais riche de substance, étudie l'apparition sous la République et le développement jusqu'à l'époque impériale des promagistratures rendues nécessaires par l'insuffisance des moyens administratifs prévus par la constitution romaine. Le tempérament romain conservateur et pratique tout à la fois, s'est plu à la création de promagistrats soit par *prorogatio* du pouvoir des magistrats en exercice ou ayant terminé leurs fonctions, soit par attribution spéciale de l'*imperium* à des *privati* que leurs mérites désignaient à un moment donné pour la conduite des affaires de l'Etat.

Les sources qu'utilise Mme Feemster Jashemski sont littéraires et épigraphiques. Elle étudie soigneusement, en les critiquant avec bon sens, les données des histoires liviennes et celles des *Fasti triumphales*. Elle trace ensuite l'historique des *imperia* proconsulaires et proprétoriaux, d'abord pendant la période qui précède la deuxième guerre punique, puis de 218 à 198, enfin de cette dernière date à 27 avant J.-C. Avant la deuxième guerre punique ce sont toujours des nécessités militaires qui déterminent la création de proconsuls ou propréteurs. La *prorogatio* de l'*imperium* avait, à l'époque ancienne, une durée variable et permettait de ne pas interrompre un comman-

dement important dans une sphère d'opérations déterminées qui constituait la *provincia* de la promagistrature. Durant la deuxième guerre punique et les guerres de Macédoine la *prorogatio* est très fréquente et s'étend souvent sur de nombreuses années. C'est alors qu'apparaît aussi la délégation de l'*imperium* à des *privati* qui n'avaient jamais auparavant revêtu de magistrature. Ce fait se répète souvent entre 218 et 198 mais n'est plus attesté après cette dernière date. En 197 le nombre des préteurs est en effet élevé à 6, ce qui permet à Rome de disposer d'un nombre suffisant de promagistrats par le seul système de la *prorogatio*. Les provinces que la République romaine crée au IIe et au Ier siècle avant notre ère reçoivent comme gouverneurs des promagistrats fonctionnant suivant les cas *pro consule* ou *propraetore*. Ce sont les *Fasti triumphales* qui nous renseignent le plus souvent sur le statut des gouverneurs. Le pouvoir proconsulaire est souvent accordé à d'anciens préteurs et, de même façon des questeurs ont servi avec un pouvoir proprétorien. La promagistrature dépasse ainsi souvent en grade la dignité revêtue précédemment à Rome. Moments et circonstances ont déterminé pour chaque province le choix de l'*imperium* attribué au gouverneur.

L'étude se termine par de nombreux appendices donnant la liste des Romains ayant exercé un pouvoir proconsulaire ou proprétorien sous la République d'abord à l'époque la plus ancienne, puis dans les différentes provinces. Nous avons ainsi, présentés de façon pratique, les fastes provinciaux accompagnés des références bibliographiques essentielles.

Méthodique et bien fait le livre de Mme Jashemski rassemble de la sorte une riche documentation et, sans apporter d'éléments absolument nouveaux, fait avec précision le point d'une question importante et complexe.

Raymond Bloch.

Lawrence Waddy, *Pax Romana and World Peace*, Londres, 1950, 240 p., 1 bibliographie, 1 index, 9 planches, cartes sur les pages de garde, 1 dépliant.

M. Lawrence Waddy étudie l'histoire romaine avec l'espoir d'y trouver des réponses à des problèmes qui agitent aujourd'hui encore les hommes. La question actuelle la plus brûlante est celle de la paix ; et M. Waddy croit que l'analyse de la *Pax Romana* peut nous aider dans cette quête anxieuse. Son livre n'est donc pas une œuvre d'érudition. Il tente seulement de dégager d'une claire vision du monde romain les raisons profondes qui ont permis l'établissement d'une paix romaine, et celles qui ont déterminé sa ruine.

M. Waddy pense que les portraits d'hommes marquants révèlent la nature profonde du peuple auquel ils appartiennent. Son ouvrage commence donc par de belles reproductions de portraits romains, d'où se dégagent selon lui à la fois la rude solidité d'un peuple de bâtisseurs, et le manque de sensibilité et d'idéal qui a déterminé la chute de l'Empire. Que des portraits soient révélateurs de la nature des hommes représentés, et peut-être même des caractères de leur époque, on l'admet sans peine. Mais il est dangereux d'aller chercher sur quelques physionomies, aussi marquantes qu'elles soient, les vraies raisons de la grandeur et de la décadence de Rome.

L'ouvrage comprend deux parties. La première consiste en une étude, naturellement très résumée, des origines de la puissance

romaine, de la politique augustéenne qui a abouti à un gouvernement pacifique et sûr, du maintien de la paix romaine jusqu'au règne de Marc Aurèle, enfin de son écroulement progressif jusqu'aux invasions barbares. Le tableau est très concis, mais ne manque pas de vigueur. Une deuxième partie essaie d'analyser les raisons profondes de la grandeur de Rome et de son déclin. Comment Rome a-t-elle pu unifier le monde méditerranéen ? grâce à son admirable réseau routier, grâce à la prospérité économique que la paix fit connaître aux provinces, grâce à l'esprit de service public et de coopération loyale que l'Urbs sut inspirer aux habitants de son Empire. Le patriotisme n'était pas alors l'amour d'un pays déterminé, mais l'amour, d'une part, de la petite patrie où l'on était né, de l'autre de l'Empire romain. Le nationalisme au sens actuel du mot n'existait pas : d'où la possibilité d'entente universelle. Quant à l'échec final de la paix romaine, l'auteur y voit deux raisons essentielles : d'abord l'esclavage qui entraînait un matérialisme social, un manque d'enthousiasme et de foi chez les travailleurs, une absence de goût chez tous pour la recherche scientifique, ensuite l'absence de liberté d'esprit, de spontanéité et d'initiative chez un peuple qui vivait courbé sous le joug impérial. L'âme même du Romain était gangrenée par la structure sociale et politique du régime et il ne faut pas chercher ailleurs la cause de son échec.

L'ampleur du sujet traité entraîne d'excessives simplifications dans l'analyse et l'on regrette certaines affirmations inexactes comme celle d'une prétendue parenté entre *jus* et *jungere* (p. 22). Cependant l'ouvrage, animé d'un vigoureux idéalisme, s'appuie sur une série d'études justes et concrètes et il se lit avec intérêt et plaisir.

R. Bloch.

Michael Grant, *Aspects of the principate of Tiberius, Historical comments on the colonial coinage issued outside Spain*, — dans les *Numismatic Notes and Monographs*, n° 116, publication de l'American Numismatic Society, New York, 1950, — 199 pages comprenant 12 appendices, 1 bibliographie, 1 index des personnes et des lieux, 1 index général et 8 planches hors-texte.

M. Michael Grant consacre sa science de numismate à éclairer d'un jour nouveau l'histoire de certaines périodes de l'Empire romain. Après son livre intitulé *From imperium to auctoritate* (Cambridge, 1946), voici qu'il nous offre aujourd'hui une très intéressante étude des colonies romaines au temps de Tibère en excluant toutefois le monnayage des cités espagnoles, déjà étudié en grande partie par ailleurs. De cette recherche il tire un certain nombre de conclusions sur les caractères du principat de Tibère.

Le livre commence par l'examen détaillé des monnaies, des types qu'elles représentent et des inscriptions qu'elles portent. Les 8 planches qui terminent le volume permettent de vérifier l'exactitude de la description et de l'interprétation par la vue directe de la pièce. D'après ces données numismatiques confrontées avec les textes littéraires, M. Grant considère que la prudence et la réserve caractérisent toute la conduite de Tibère : celui-ci sait bien qu'il est le successeur d'Auguste mais non pas son égal. L'examen des titulatures présentées par les monnaies confirme cette réserve. L'*amicitia principis* joue un grand rôle sous son règne ; c'est là aussi un souvenir de la

politique augustéenne. Comme Auguste encore, Tibère accorde une grande importance à l'*auspicatio*. La numismatique atteste le désir du prince de paraître protégé par la *Victoria*, la *Felicitas*, la *Pax Augusta*, vertus auréolées d'un halo mystique dont M. Gagé a si brillamment analysé la valeur. La *Pax* est souvent appelée *perpetua* et M. Grant différencie ce terme de l'adjectif *aeterna* car il implique un effort continu pour le maintien de ce qui fut toujours le suprême et vain désir des hommes.

La même *moderatio* du prince s'exprime dans son attitude à l'égard de la famille impériale, du moins à l'égard des vivants car naturellement les hommages à Auguste divinisé abondent sur les monnaies coloniales. Livie apparaît sous les traits soit d'une vertu telle que *Justitia*, *Pax* ou *Pietas*, soit d'une prêtresse, la prêtresse du *Divus Augustus*. Il est plus douteux qu'il faille, avec M. Grant, la retrouver dans les figures de *Juno Augusta* ou de *Ceres Augusta* (p. 108 sq.) car il s'agit là de divinités protectrices de la gens impériale. La place qui lui est accordée par le monnayage de l'époque reste cependant considérable et atteste bien son prestige dans l'Empire.

M. Grant ne voit pas en conclusion de rupture entre les idées exprimées par le monnayage colonial des époques augustéenne et tibérienne. Tibère serait le deuxième mais aussi le dernier *princeps*. Les nombreux appendices en fin de volume traitent rapidement de problèmes de détail vus sous l'angle de la numismatique.

Même si certaines conclusions de l'auteur sont discutables, il n'en reste pas moins que sa méthode est excellente et riche de promesses. L'histoire ancienne ne saurait faire de réels progrès sans l'apport et l'utilisation intelligente de sciences auxiliaires telles que l'épigraphie, l'archéologie, la céramologie, la numismatique. Et l'ouvrage de M. Grant montre combien l'étude des monnaies romaines peut enrichir encore notre connaissance de la politique impériale.

Raymond Bloch.

A. M. A. Hospers-Jansen, *Tacitus over de Joden, Hist.* V, 2-13, Gröningen, 1949, 224 p., 1 index des passages cités, 1 bibliographie.

Les deux fameux passages de Tacite concernant l'un les Juifs, l'autre les Chrétiens n'ont pas fini de susciter des efforts et des recherches de la part des érudits. Le livre qui nous occupe étudie les pages des Histoires dans lesquelles Tacite dépeint le peuple juif. Presque en même temps paraissait un article sur les lignes consacrées par Tacite aux Chrétiens dans ses *Annales* (cf. dans les *Vigiliae Christianae, A Review of early christian life and language*, vol. IV, n° 2, août 1950, p. 65 sq., Harald Fuchs, *Tacitus uber die Christen, Ann.*, XIV, 44, 2-4).

Mme Hospers-Jansen fait suivre son étude en hollandais d'un résumé en anglais de 23 pages qui est, on s'en doute, le bienvenu. Elle reproduit le passage de Tacite d'après le texte de Gœlzer modifié en quelques points. L'apparat critique est presque inexistant. Puis le premier chapitre recherche les connaissances qu'un Romain cultivé de l'époque de Tacite pouvait avoir sur les Juifs, et les sources de ces connaissances, à savoir les livres sibyllins avec leurs prophéties messianiques, dans une moindre mesure Philon d'Alexandrie, Flavius Josèphe et les Septante. L'auteur examine ensuite, à la lumière

de l'excursus de Tacite et de ses écrits concernant la Germanie et la Bretagne, la méthode de l'ethnographe et de l'historien. Enfin le troisième chapitre étudie les sources utilisées dans le passage des *Annales*. Les textes grecs et latins où il est parlé des Juifs sont comparés avec les différentes indications données par Tacite sur le peuple hébreu. Tacite aurait puisé ses renseignements de façon éclectique, dans la littérature antisémitique d'Alexandrie en ce qui concerne les origines du peuple juif dans les géographes hellénistiques pour sa description de la Palestine, dans les *Commentarii* de Vespasien et les *Acta* pour les faits les plus récents de l'histoire juive.

Le raisonnement est constamment mené avec bon sens et mesure, les conclusions apparaissent justes et nuancées. Le livre de Mme Hospers-Jansen est un bon exemple de sage critique historique appliquée à un texte ancien.

Raymond Bloch.

Glyn E. Daniel, *A hundred years of archaeology*, dans la coll. *The Hundred years series*, Londres, 1950, 344 p., 1 table chronologique, 1 bibliographie, 1 index, 1 glossaire, 6 cartes.

La collection appelée « *The hundred years series* » compte déjà un certain nombre de volumes exposant les progrès réalisés au cours des cent dernières années dans différents domaines, sciences proprement dites, sciences humaines, arts. Le livre de M. Glyn E. Daniel est consacré à l'évolution des études archéologiques depuis 1840 jusqu'à nos jours. Toutefois il ne s'occupe pas de l'archéologie en général — discipline immense qui a pour objet tous les restes matériels du passé de l'homme — mais seulement de l'archéologie préhistorique, source principale, en l'absence de tout document écrit, de nos connaissances relatives au passé préhistorique de l'homme. L'auteur faisant l'historique de cette technique, trace en même temps les perspectives nouvelles qu'elle a ouvertes dans notre vision du plus lointain passé humain.

L'ouvrage est d'une extrême richesse. Il suit pas à pas les efforts tentés dans les différents pays pour retrouver les origines de l'humanité. C'est tout d'abord le goût des collectionneurs qui a provoqué la recherche des vestiges humains primitifs ; mais l'archéologie préhistorique n'est vraiment née qu'entre 1840 et 1870, quand, non sans rencontrer d'opiniâtres résistances, les chercheurs purent faire crouler la chronologie traditionnellement admise et reposant sur les Livres Saints qui plaçait l'apparition de l'homme très tard, quatre ou cinq millénaires avant notre ère. Les restes de l'homme étaient retrouvés dans des couches géologiques très anciennes en même temps que les restes d'espèces animales aujourd'hui disparues : toute la vision du monde se trouvait ainsi bouleversée. Entre 1870 et 1900 l'archéologie préhistorique sort de l'enfance. On précise les divisions de l'âge de la pierre en un certain nombre de grandes périodes, et l'art préhistorique est révélé par les découvertes des peintures et des sculptures du quaternaire. Des civilisations disparues reviennent au jour en Mésopotamie, en Egypte et dans l'Egée. Les découvertes d'un Schliemann ont un énorme retentissement. La première moitié du XX^e^ siècle apporte enfin de nombreuses et étonnantes révélations que ce soit dans le domaine des civilisations du Proche Orient ou dans celui de l'Europe préhistorique. Ce tableau que je résume ainsi en quelques mots est extrêmement fouillé. L'auteur retrace avec une réelle sym-

pathie pour les pionniers de l'archéologie leurs tâtonnements, leurs erreurs, mais aussi leurs apports qui ont peu à peu élargi et éclairé le champ de vision du préhistorien.

A côté de cela, les progrès de la technique et de la méthode même de recherche sont étudiés avec soin dans deux chapitres denses et instructifs. La deuxième moitié du XIX^e siècle voit la naissance d'une conscience en ce qui concerne le respect des découvertes et la possession des antiquités. Les principes de la recherche sont précisés. D'abord la technique de la fouille devient vraiment scientifique. Tous les vestiges mis au jour sont soigneusement notés dans leur ordre, et leurs rapports réciproques. On comprend l'importance primordiale de la stratigraphie, la superposition des couches archéologiques reflétant la succession sur le même site des habitats humains. La technique de la découverte progresse elle aussi ; certes la chance, ici, joue et jouera toujours un rôle important. Mais la recherche dispose à présent de moyens techniques précieux et nouveaux : d'où la naissance des recherches sous-marines, d'où l'importance toujours croissante des photographies aériennes. La méthode enfin de l'interprétation accorde une grande place aux apports de la géographie, de la géologie, de la paléontologie, de la linguistique. Cette coopération entre sciences diverses est indispensable à qui veut aborder la préhistoire et la protohistoire avec un véritable esprit d'historien.

Et voici en effet le stade actuel atteint : le préhistorien ne regarde plus le lointain passé de l'homme en géologue ni en anthropologue, comme il l'avait fait tour à tour. Il cherche à le recréer en historien. Certes les limites ici sont évidentes : certaines civilisations ont pu disparaître sans laisser de traces, et d'autre part le développement intellectuel de l'homme ne peut guère être suivi qu'à partir de l'apparition de l'écriture, à partir des civilisations de Sumer et de l'Egypte. Il est difficile enfin de passer d'une chronologie relative à une chronologie absolue : ici encore la certitude n'est atteinte qu'avec les premiers points fixes que nous apportent les civilisations du Proche-Orient. Malgré ces limites inhérentes à son objet, la préhistoire a atteint un stade scientifique qui contient en germe de nouveaux progrès. M. Glyn E. Daniel en a apporté une démonstration aussi lumineuse que probante.

R. Bloch.

C. W. Westrup, *Introduction to Early Roman Law* ; vol. IV *Sources and Methods*, B. 1 *Primary Sources*, 212 p. in-8° ; Copenhague, E. Munksgaard et Londres, G. Cumberlage, Oxford Univ. Press, 1950.

Poursuivant sa magistrale ' Introduction à l'ancienne loi romaine ', l'éminent juriste de Copenhague publie aujourd'hui ce qu'il appelle les ' Sources premières ', c'est-à-dire l'étude des plus anciens monuments du droit romain : Annales des pontifes, Livres et Commentaires des prêtres ; Lois royales, Lois de Numa ; Loi des XII Tables. Documents rares et pauvres, connus fragmentairement par le hasard de citations tronquées, souvent inexactes, défigurées ou rajeunies, elles offrent aux commentateurs un champ d'études où biens de hypothèses peuvent se donner libre carrière — jusqu'à

l'hypothèse de l'inauthenticité[1]. Néanmoins, à la doctrine qui élevait un doute systématique sur tous les témoignages anciens concernant les origines de Rome, a succédé maintenant une attitude moins négative — que M. Westrup a exposée, en en donnant les raisons, dans son article sur ' *Quelques recherches sur le problème des origines de Rome* ' paru dans les *Mélanges* F. de Visscher. C'est donc cet esprit de conservatisme éclairé qui caractérise ce nouveau livre de M. Westrup. Il n'ignore rien de ce qui a été publié sur le sujet — les notes dont il nourrit son exposé le prouvent abondamment[2] — mais il se reporte avant tout aux textes qui nous sont parvenus, pour les examiner sans parti pris. La plus grande partie du livre est consacrée à l'examen des fragments de la Loi des XII Tables, dont elle donne un commentaire fort complet : peut-être M. Westrup aurait-il pu mettre davantage en relief le caractère composite de ce recueil qui nous apparaît dans les fragments qui nous sont conservés comme une sorte de *farrago*, où des textes anciens — et peut-être désuets — voisinent avec des lois nouvelles, des prescriptions concernant le droit sacré ou la magie avec d'autres concernant le droit profane, des lois de caractère général avec des points de détail qui rappellent, autant qu'on peut en juger, les indications contenues dans le texte du *Lapis niger*. J'ai l'impression que tout ne doit pas être mis sur le même plan dans ces XII Leges. Mais je m'aventure sur un terrain qui n'est pas le mien. Je recommande la lecture du livre de M. Westrup non seulement aux juristes romanistes, mais aux historiens et aux philologues : ils y trouveront leur profit[3].

A. Ernout.

Jean Cousin, *Bibliographie de la langue latine*, 1880-1948 ; XXIII-375 p. in-8° ; Paris, Les Belles Lettres, 1951.

Ce volume publié dans la Collection de bibliographie classique dirigée par M. Marouzeau, fournit aux philologues une documentation considérable. Pour ne pas le grossir démesurément, l'auteur l'a fait débuter à l'année 1880 et l'arrête à 1948. La fixation de la date de départ l'oblige à éliminer des ouvrages qui pourtant ont fait date dans l'histoire de la langue ; ainsi ne sont pas mentionnés : W. Corssen, *Ueber Aussprache, Vokalismus u. Betonung d. latein. Sprache* (2e éd. Leipzig, 1868), H. Schuchardt, *Der Vokalismus des Vulgärlateins* (Leipzig, 1868) ; Ronsch, *Itala und Vulgata* (2e éd. 1875) ; Madvig, *Grammaire latine* (la traduction de N. Theil est pourtant datée de 1881 sur la couverture) ; M. Bréal, *les Tables Eugubines*

1. Voir notamment l'article de J. Carcopino, ' *Les prétendues Lois Royales* ', dans les Mélanges d'Arch. et d'Hist. de l'Ec. fr. de Rome, LIV (1937), 360 et s. ; on sait que l'authenticité de la Loi des XII Tables a été souvent contestée (v. dans le livre de M. Westrup, les p. 113 et s., avec la bibliographie).

2. Cf. les notes sur les mots *par(r)icida(s)*, *parricidium*, qui font le désespoir et la délectation des chercheurs d'étymologie (p. 62, n. 3 ; p. 131 n. 4).

3. P. 60, n. 7, la leçon *verberit* me paraît morphologiquement indéfendable ; p. 62 n. 2, l. 6 : l. *latin* ; p. 141, l. 5 : l. *familiam* ; n. 1 : je ne puis souscrire à l'hypothèse qui fait de *suus* un substantif, et de *heres* une apposition dans le groupe *suus heres*, p. 146 l. 14 : l. *tu* ; l. 18, *spondeo*, causatif ne peut signifier ' to offer a *libatio* ', ce qui se serait dit **spendō* (cf. gr. σπένδω) ; p. 155, l. 9 : l. *diffis(s)us* (et non *diffusus*) ; p. 160, n. 1, l. 1, l. : *Que ce soit* ; l. 3 ; l. *commettra* ; p. 175, l. 13 ; l. *fenebre* (non *funebre*).

(Paris, 1875). C'est l'inconvénient de ces travaux fondés sur la chronologie. D'autre part l'établissement d'une bibliographie critique est périlleux : outre que le choix exige une connaissance personnelle parfaite du sujet traité, il risque parfois d'être subjectif et partial. Dans les limites qu'elle s'est tracée, la bibliographie de M. Cousin rendra service ; et notamment le chapitre *Etude des mots*, avec l'index alphabétique qui le termine (p. 308-367) sera bien accueilli par les lexicographes.

Le plan d'un pareil livre est difficile à tracer. Celui-ci est divisé en douze grands chapitres qui se subdivisent à leur tour en rubriques plus ou moins nombreuses. Mais beaucoup de travaux couvrent plusieurs domaines, et M. Cousin s'est trouvé embarrassé pour les placer : p. 23 il range dans l'Histoire du latin : E. Kieckers, *Historische lateinische Grammatik, mit Berücksichtigung des Vulgärlateins u. der romanischen Sprachen* : München, Hueber, 1930-1931, 167 et 334 p. — En réalité il s'agit : 1° d'une Phonétique (*Lautlehre*), xxiv-167 p. ; 2° d'une Morphologie (*Formenlehre*), vii-337 p., qui devraient figurer, l'une dans le chapitre *Phonétique*, l'autre dans le chapitre *Morphologie*, où vous les chercheriez en vain. Le nom de M. Leumann est signalé parmi les auteurs de *Manuels généraux de morphologie* (p. 66) mais non dans les *Generalia* (p. 23) ou les auteurs de *Manuels généraux de phonétique*(p. 38) ; pourtant il s'agit du même Leumann et du même livre, la 5e éd. de la *Lateinische Grammatik* de Stolz-Schmalz, dans laquelle M. Leumann a traité de la *Laut-u. Formenlehre*, et M. J. B. Hofmann, de la *Syntax u. Stylistik*. Cet inconvénient aurait pu être évité par la création d'un chapitre : *Ouvrages généraux* dans lequel auraient figuré les grammaires complètes traitant des trois aspects, phonétique, morphologie, syntaxe, et les traités de phonétique et de morphologie (Lindsay, Sommer, etc.). On se demande pourquoi F. Sommer figure dans les deux chapitres, *Phonétique* (p. 38) et *Morphologie* (p. 66), tandis que Lindsay dont le *Latin Language* traite des mêmes sujets en est absent, mais se trouve classé p. 23 dans les *Generalia* de l'Histoire du latin : est-ce parce que le sous-titre porte *an historical account* ? Mais il y a des erreurs plus graves. — P. 107, on s'étonne de voir l'étude de Pirson sur *Le latin des formules mérovingiennes et carolingiennes* rangée dans la *Syntaxe des Inscriptions* ; de même la dissertation de E. Slijper sur la latinité des *Formulae Andecavenses* ; toutes deux auraient dû être rangées dans la catégorie où figure l'ouvrage similaire de J. Vielliard (non Vieillard), *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne* (p. 31).

Il est inévitable qu'il y ait des omissions et des oublis dans des répertoires de ce genre. Quelques-uns sont regrettables : ainsi manquent, dans l'étrusque, M. Runes, *Der etruskische Text der Agramer Mumienbinde, mit einem Glossar von* S. P. Cortsen, Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht 1935 ; 104 p. + planche ; dans l'histoire du latin, *Generalia*, p. 22 et s. C. D. Buck, *Comparative Grammar of Greek a. Latin* ; The University of Chicago Press, Chicago, 1933, 405 p. in-8°, chapitre où figurent pourtant le *Traité de grammaire comparée des langues classiques de* Meillet-Vendryes, et la *Vergleichende Grammatik d. gr. u. lat. Sprache* de L. Meyer, ouvrage vieilli (1883) ; Fr. Stolz, *Geschichte d. latein. Sprache*, Leipzig, Göschen'sche Verlagshandl. 1910, 147 p. ; dans le latin ancien (p. 24 et s.), P. G. Goidanich, *L'iscrizione arcaica del Foro Romano*, Rome, R. Acad. d'Italia, 1943 (Atti, VII 3, 7, p. 317-493 avec planches) ; et les recueils de E. Diehl, *Altlateinische Inschriften* (3e édit. Bonn, 1930) et *Poetarum Romanorum ueterum reliquiae* (Bonn, 1911) ; dans le latin post-classique, W. Meyer-Lübke, *Einführung in das Stu-*

dium der romanischen Sprachwissenschaft, 3e éd., Heidelberg, 1920, XVI, 301 p. qui mériterait d'être cité autant que les ouvrages de Bourciez ou de Grandgent. Dans la catégorie Latin-postclassique, latin vulgaire et bas-latin, manquent les recueils de E. Diehl. *Pompeianische Wandinschriften und verwandtes*, 2e éd. Berlin, de Gruyter, 1930, 91 p. in-8° ; *Vulgärlateinische Inschriften*, Bonn, Marcus et Weber 1910, 176 p. in-8° ; de Slotty, *Vulgärlateinisches Uebungsbuch, ibid.*, 1918, 64 p. in-8° ; ces deux derniers précieux, non seulement par leurs index, mais par la disposition rationnelle des textes ; manque aussi *A Chrestomathy of vulgar Latin* de H. F. Muller et Pauline Taylor, Boston, D. C. Heath and Cy, 1932, 315 p. in-8°, qui contient une introduction importante, historique et grammaticale, un bon choix de textes, un glossaire et une bibliographie. Dans la *Syntaxe*, p. 102 et s., si l'on cite *A Latin Grammar* de Ch. E. Bennett, Boston, 1895, 265 p., avec la mention [large part faite à la syntaxe], pourquoi omettre *A Latin Grammar* de W. G Hale et C. D. Buck ; Boston, 1903, 388 p., où la part faite à la syntaxe (p. 132-343) n'est pas moins grande, ni moins bonne ? — P. 276 pour le *Thesaurus*, il aurait suffi d'indiquer que les lettres A, B, C, D, F, G, H sont achevées (les indications relatives aux lettres F et G sont erronées ; ces lettres sont complètes depuis 1934), et de marquer où en sont les autres (E, I, M). — Dans les Lexiques d'auteurs, auraient pu être ajoutés le *Pseudo-Apulée*, dont l'édition de E. Howald et H. Sigerist dans le *Corpus Medicor. Latinor.*, t. IV, donne un lexique assez complet (p. 301-347) ; pour Cicéron, le t. III des *Etudes sur le style des Discours de Cicéron* de Laurand, qui contient un ' Vocabulaire complet de Cicéron ' (p. 363-404), et C. Pascal qui a publié un utile *Dizionario dell'uso Ciceroniano*, Turin, 1899. Par contre, il y a souvent, notamment dans les chapitres *indo-européen* (p. 6 et s.), *phonétique* (p. 38 et s.), *morphologie* (p. 66 et s.) indication d'ouvrages ou d'articles qui auraient peut-être leur place dans une bibliographie générale de la linguistique, mais qui n'ont aucun rapport avec le latin, et qui auraient pu disparaître sans inconvénient, sinon avec avantage. La bibliographie rassemblée par M. Cousin est assez abondante pour pouvoir se passer de ces superflus. Et cette suppression aurait permis de faire une place à la prosodie et à la métrique dont l'absence étonne : on ne conçoit guère une bibliographie de la langue latine où ne figurent pas, par exemple, des livres tels que *Early Latin Verse* de W. M. Lindsay (1922) ou les *Grundzüge altrömischer Metrik* de R. Klotz (1890), le *Manuel de critique verbale* de L. Havet, Paris, 1911, qui contient tant de remarques sur la langue, ou même plus humblement, la *Prosodie latine* de Ch. Thurot et Em. Chatelain, Paris, 1892, 138 p. Pour ma part, je ne saurais souscrire à l'affirmation de l'avant-propos : « On a laissé de côté la métrique et la prosodie, qui intéressent moins directement l'histoire de la langue ». Est-ce que l'histoire de la langue n'est pas intéressée notamment par le problème du saturnien, par l'abrègement des mots iambiques, par le passage de la métrique quantitative à la métrique accentuelle, par la versification de Commodien ?

A. Ernout.

Paul Maas, *Textkritik*, 2e, verbess. u. vermehrte Aufl., 31 p. in-8° ; Leipzig, Teubner, 1950. Pr. $ 0, 55.

Cette brochure reproduit, revu et augmenté, le chapitre que M. Paul Maas a donné dans la 3e édition de l'*Einleitung in die Altertumswissenschaft* de Gercke et Norden (Leipzig, Teubner, 1950). La bibliogra-

phie a été modifiée et mise à jour : par exemple pour les Papyri, l'ouvrage de GRENFELL, *The value of Papyri* etc. que M. Maas jugeait « *wertvoll, leider nur skizzenhaft* » a été remplacé par E. LOBEL, *Ausgaben von Sappho, Alkaios, Kallimachos*, etc. (seit 1925). Le *Nachtrag* concernant les ouvrages de Dom Quentin et la critique qu'en a faite P. Collomp a été supprimé : sans doute M. Maas a-t-il jugé inutile de faire figurer cette indication dans un chapitre qui concerne surtout les auteurs profanes. M. Maas continue à ignorer l'« *Introduction à la critique des textes latins* » de W. M. Lindsay (trad. française de J. P. Waltzing, Paris, Klincksieck, 1898) : l'ouvrage rend pourtant de bons services aux débutants. L'addition consiste en un supplément (*Anhang*) intitulé : *Leitfehler und stemmatische Typen*, datant de 1937, dans lequel l'auteur esquisse la théorie d'une ' *Stemmatik* ', fondée sur les *Leitfehler* (*i. e. errores significativi*), et l'examen des critères qui permettent de définir la position des divers représentants de la tradition les uns par rapport aux autres, et leur degré de parenté : M. Maas cite à ce propos l'étude de J. Bédier ' *La tradition manuscrite du Lai de l'Ombre* ', qui, bien que visant seulement les textes de langue romane, n'en est pas moins applicable aux textes anciens. Ce chapitre de M. Mass, très dense et très abstrait, aurait gagné à être illustré d'exemples : je crains que les jeunes philologues n'aient peine à suivre l'auteur dans l'établissement de ses *stemmata*.

M. Mass a condensé sa brochure dans l'article *Textual Criticism* qu'il a donné dans « *The Oxford Classical Dictionary* » ; ce résumé, très clair, donne l'essentiel de son enseignement, et une bibliographie plus riche. Les maîtres qui enseignent la critique textuelle pourront trouver dans ces deux études la matière d'un cours plus développé. Mais y a-t-il encore beaucoup de maîtres qui enseignent l'art d'éditer les textes — au moins les textes anciens ?

A. ERNOUT.

Alois WALDE, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3e neuarb. Aufl. von J. B. HOFMANN (18e Lief., p. 513-592) ; Heidelberg, Carl Winter, 1951. Prix : DM 4.65.

Ce nouveau fascicule du Dictionnaire étymologique latin de Walde-Hofmann va de *sēmita* à *stinguō*. Il est superflu de répéter l'éloge de ce précieux ouvrage où la part de M. J. B. Hofmann apparaît de plus en plus grande. Il dépouille avec une minutie et une patience inlassables aussi bien tous les travaux concernant l'étymologie proprement dite que les fiches encore inédites du Thesaurus, et à ce point de vue, cette troisième édition n'a rien de comparable avec la précédente, sur laquelle elle marque un très grand progrès. Même les latinistes que n'intéresse pas l'étymologie trouveront là bien des mots qu'ignorent les dictionnaires usuels, et que le Lexique de Souter ne signale pas toujours. Il y figure même des noms propres, qui n'ont rien de latin (e. g. *Siberus* « attischer Fluss » (Plin. nat. 37, 114) *Sesostris*, *Sōphrōn*, dont on peut se demander si c'est bien leur place dans un dictionnaire étymologique latin, et qui n'ont jamais pénétré dans la langue, ou de simples transcriptions du grec (tel *sophos*). Où s'arrêter dans cette voie ? Sur ce point, je ne suis pas toujours d'accord avec M. Hofmann. Mais il est facile à tout lecteur de faire le départ entre ce qui est latin et ce qui ne l'est pas [1].

A. ERNOUT.

1. P. 557, l. 25 du bas, l. Ernout, non Ernoult.

M. Bassols de Climent, *Sintaxis histórica de la lengua latina*, tomo II, 1 ; Las formas personales del verbo. XXXII + 663 pages petit in-8° ; Escuela de Filologia. Barcelona, 1948.

Beaucoup de lecteurs de la *Revue de Philologie* connaissent déjà l'important ouvrage en cours de publication dont fait partie le présent volume. M. Bassols de Climent, professeur à l'Université de Barcelone, a entrepris une syntaxe latine de dimensions imposantes, puisqu'elle doit comprendre sept volumes : deux pour les catégories nominales, deux pour les catégories verbales, un pour la phrase simple, un pour la phrase complexe, un enfin pour la stylistique. Le tome I, 1 contenant l'introduction, l'étude du genre, du nombre et des cas, a paru en 1945.

Cette syntaxe veut être une « somme ». Les faits y abondent, et ils sont enchâssés dans un long exposé des nombreuses études qui leur ont été consacrées. Les renvois à ces dernières sont d'ailleurs indiqués avec une parfaite conscience. Et le lecteur se trouve devant un « cours » suivi et détaillé, où, grâce à une compilation très poussée, il peut prendre un aperçu des diverses questions. On est bien loin du manuel dense et sec de M. J. B. Hofmann. M. Bassols dispose de toute la place voulue et suit son chemin avec un air bonhomme. Mais on voudrait plus de sûreté, de fermeté, et parfois de prudence ; il est très dangereux, surtout en syntaxe, de trop vouloir remonter à l'indo-européen, surtout à l'indo-européen « primitif ». L'auteur en tout cas a le souci constant de donner à son ouvrage un caractère historique ; les différents usages de la langue sont bien distingués ; et les développements ultérieurs dans les langues romanes sont également marqués, plus spécialement pour l'espagnol.

On aurait plaisir à discuter avec M. Bassols. Il pense que *tonat* « il tonne » provient de *Iuppiter tonat* par ellipse du sujet (p. 76 sqq.), parce que ce n'est pas un verbe d'état. Mais précisément le tonnerre, la pluie ou la grêle, sont des actes ; et il n'y a pas de raison pour qu'un verbe d'action ne puisse pas aussi bien s'employer en pareil cas comme impersonnel : « il y a tonnerre (pluie ou grêle) », le nom de la divinité s'étant ensuite adjoint pour présider à cette activité. Quant au type *me paenitet* (p. 78), son ancienneté est confirmée par la présence de l'accusatif de relation : « il y a repentir, honte en ce qui me concerne » ; et elle n'a pas lieu d'être mise en doute. Ces verbes, selon la remarque très juste de M. Bassols, indiquent des sentiments hostiles ou désagréables qui s'opposent à l'individu sans que celui-ci en perçoive l'origine : l'impersonnel pour une mentalité primitive n'en est alors que plus justifié. Enfin, l'emploi des 3es personnes pl. *dicunt*, *ferunt*, *tradunt*, etc. « on dit, on rapporte, etc. » doit être qualifié non pas d'impersonnel (p. 90 sqq.) mais d'indéfini, car ces formes portent en elles-mêmes un sujet implicite : l'impersonnel se caractérise au contraire par l'absence de tout sujet. — L'idée d'une prétendue valeur moyenne conférée au verbe par certains préverbes (p. 119 sqq.) est à abandonner — On envie M. Bassols de pouvoir affirmer qu'en i.e. primitif l'imparfait se formait sur le thème du présent avec adjonction de l'augment (p. 223). — L'étude des temps est compliquée par la distinction d'un aspect objectif et d'un aspect subjectif (p. 247 sqq.). En outre, pour rendre compte des « emplois aoristiques » du futur II et du subjonctif parfait, c'est une explication spécieuse que de voir en ces deux formations un subjonctif et un optatif d'aoriste (p. 329 sqq.). Le verbe latin est une création secondaire, faite de pièces et de morceaux : et l'on ne peut pas dire qu'une forme latine telle qu'elle se présente dans le système de la conju-

gaison provienne *directement* d'une conjugaison de type tout différent. Il est particulièrement vain en tout cas de reconnaître au tour *si* (*ubi, cum*) *fecero* la valeur d'antériorité dans un passage comme Caton, *Agr.* 5, 7 *res rustica sic est* : *si unam rem sero* FECERIS , *omnia opera sero facies* (p. 346), mais de la nier dans Pl. *Trin.* 464 *oculum ego ecfodiam tibi, si uerbum* ADDIDERIS (p. 350) : aucune différence ne sépare ces deux exemples : l'un et l'autre indique l'action qui sera achevée avant une autre. — N'est-ce pas se faire illusion sur notre savoir que d'affirmer (p. 487) que l'imparfait du subjonctif *uiderem* est issu de **uideseiem* ? etc.

M. Bassols de Climent a entrepris un gros travail, dont il convient de le féliciter ; souhaitons-lui de le poursuivre et de le mener à bien, tout en donnant plus de rigueur et de critique à sa méthode.

François THOMAS.

A. ERNOUT, *Les adjectifs latins en* -ōsvs *et en* -vlentvs (Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, LIV ; 119 p. in-8° ; Paris, C. Klincksieck, 1949.

Cette étude des adjectifs en *-ōsus* et en *-ulentus* fait suite à plusieurs articles de M. Ernout, réunis aujourd'hui dans les *Philologica* : composés en *-cen, -cinium* ; *senex* et les formations en *-k-* ; noms en *-āgo, -īgo, -ūgo* ; noms en *-tūs* ; elle a d'ailleurs des dimensions plus importantes. Du point de vue de l'origine, elle établit que ces adjectifs ne sont pas des composés. Contre plusieurs linguistes et non des moindres, M. Ernout défend et reprend la vieille explication de Bopp qui fait remonter *-ōsus* à un suffixe *-*ownt-to-s* et l'apparenté ainsi au gr. *-όεις*. De même, pour *-ulentus*, il écarte tout rapport avec *oleō* ; c'est un suffixe composé de deux morphèmes : *-ul-* et *-ento-*, dont le premier apparaît à l'état isolé dans *bibulus, crēdulus*, le second dans *cruentus* (*<*krū-wentos*). Les suffixes *-ōsus* et *-ulentus* marquent tous deux l'abondance : *aquōsus, cōpiōsus, formōsus, industriōsus, lūculentus, pisculentus* « poissonneux », mais ils prennent facilement une nuance dépréciative : *famōsus, glōriōsus, inuidiōsus, linguōsus, malitiōsus, uultuōsus* « affecté, grimaçant », *crāpulentus* « ivre, ivrogne », *mūculentus* « morveux », *tēmulentus, turbulentus, uiolentus*, etc. C'est *-ōsus* qui est le plus répandu. Il servit à rendre les adjectifs grecs en *-όεις* (*-ήεις*), surtout poétiques, et en *-ώδης* : *uīnōsus* / *οἰνόεις nemorosa Zacynthos* (Virg.) / *ὑλήεσσα Ζάκυνθος* (Hom.) ; *oleōsus* / *ἐλαιώδης, marmorōsus* / *μαρμαρώδης*. Il se développe beaucoup dans la langue technique : *fungōsus, herbōsus, rēsīnōsus* ; *podagrōsus, torminōsus, uaricōsus*, etc. ; et il se survit dans le suffixe fr. *-eux* qui est toujours productif, même dans la langue parlée : *aventureux, miséreux, miteux*. Au contraire, *-ulentus* était isolé en latin et ne s'étendit pas ; le français l'a conservé dans quelques mots, la plupart de la langue savante : *corpulent, purulent* ; seul *violent* est d'emploi courant.

M. Ernout a fait porter son enquête sur toutes les époques, et il l'a poussée très loin dans le latin tardif. Les adjectifs en *-ōsus*, plus nombreux, sont classés d'après le thème du substantif dont ils dérivent, les adjectifs en *-ulentus* le sont simplement d'après l'ordre alphabétique. Dans ces listes, M. Ernout a du reste l'occasion de s'arrêter à divers cas particuliers, celui par exemple de *cūriōsus* en face de *cūra*, de *uiolentus* en face de *uiolāre* et de *uīs*. Quelques pages lui suffisent pour dégager les grandes lignes, les types secondaires : *-iōsus, -uōsus*, la succession des formes : *cōps, cōpia, cōpiōsus* ; *fallāx,*

fallācia, fallāciōsus, ainsi que leur provignement, *perīculōsus* entraînant *metuculōsus* et *formīdulōsus*, *uīnulentus* servant de modèle à *meru-*, *mustu-*, *tēmu- lentus*. Travail intéressant les linguistes autant que les philologues et qui, sur un point déterminé du vocabulaire latin, apporte des résultats définitifs.

François Thomas.

Manuel C. Diaz y Diaz, *Antologia del latin vulgar* (Biblioteca Romanica Hispanica) ; 268 p. in-8° ; Madrid, Editorial Gredos, 1950. Prix : 40 ptas.

Ce joli livre doit constituer le premier volume d'une collection de textes à paraître à l'intérieur d'une *Biblioteca Romanica Hispanica*. Les textes auxquels ont été empruntés ces extraits, sont en général ceux que l'on attend dans une chrestomathie de ce genre, et rappellent ceux qui figurent dans le livre de H. F. Muller et P. Taylor. L'auteur ne dépasse pas l'an 800, ce qui est une date déjà très avancée. Les textes médicaux ont fourni peu d'extraits ; et l'*Itala* n'est représentée que par des fragments très courts du Nouveau Testament. M. Diaz y Diaz évite une érudition trop poussée. Les indications bibliographiques concernant par exemple la *Peregrinatio Aetheriae* ou l'*Itala*, sont nettement restreintes. Le commentaire, l'index grammatical et la bibliographie se bornent à l'essentiel. Mais cela répond en grande partie à une intention. Le souci de proscrire un trop grand appareil scientifique a l'avantage de ne pas rebuter le lecteur et de lui donner le goût d'aller plus avant dans un domaine moins exploré que le latin littéraire, mais qui n'est plus maintenant *terra incognita*. Les quelques pages de l'introduction sont pleines de bon sens et bien faites pour suggérer la complexité de ce latin dit vulgaire.

François Thomas.

A. Leone, *L'uso del congiuntivo in latino* ; tip. Coniglione et Giuffrida, Catania, 1949 ; 64 p. in-8°. Prix : 300 lires.

Principi di sintassi ragionata, dit le sous-titre de cette plaquette, dont la propriété littéraire est soulignée par une signature personnelle de l'auteur. Il se sépare en tout cas de ceux qu'il appelle « les grammairiens empiriques » et il donne un aperçu rapide mais pénétrant des principaux emplois du subjonctif indépendant et subordonné. Les exemples sont en général bien choisis. La doctrine est bonne : M. Leone part du fait que le subjonctif latin est issu de la fusion du subjonctif proprement dit et de l'optatif. Sur la distinction du potentiel et de l'irréel, il indique fort justement qu'à l'origine le subjonctif imparfait transposait le subjonctif présent au passé et qu'il garde encore des traces — à l'époque classique et plus tard — de cette valeur passée. L'importance du style indirect au sens large est bien mise en lumière ; et M. Leone excelle à retrouver la nuance souvent subtile apportée par le subjonctif de l'*oratio obliqua*. Peut-être a-t-il tort de vouloir tout justifier. Mais son effort pour voir au delà des apparences grammaticales est souvent heureux. La bibliographie est vraiment sommaire [1].

François Thomas.

1. P. 7, l. 11 du bas, l. *Sprachen* ; p. 26, l. 8, l. *culmumque* ; p. 42, l. 3 du bas, l. *metus* ; p. 58, § 46 sans *adeo*, la citation de Tite-Live, 22, 49, 10, est peu intelligible.

Berengario Gerola. I. *Il nominativo plurale in -ās nel latino e il plurale romanzo* (Extr. des Acta Universitatis Gotoburgensis, LVI, 1950 : 3, p. 327-354) ; II. *Aspetti della sintassi del nominativo e dell' accusativo nel tardo latino* (Extr. des Atti dell' Istit. Veneto di Sc. Lett. et Arti, CVIII, 1950, p. 207-236).

Depuis plusieurs années l'auteur poursuit une étude sur le sort du nominatif pluriel du type *filiās* en latin et dans les langues romanes. Ces deux articles sont en quelque sorte l'avant-garde du livre qu'il se propose de publier sur le sujet ; ils présentent la position prise par M. B. Gerola devant ce problème, l'esprit dans lequel il a conduit son enquête, et les conclusions auxquelles il a abouti. On sait qu'en osque et en ombrien, le nominatif pluriel de thèmes en *-a* est en *-as* : osq. a a s a s « ārae », ombr. u r t a s « ortae » (comme du reste aussi le nominatif pluriel des thèmes en *-o-*, N ú v l a n ú s « Nōlānī » ; ombr. I k u v i n u s « Iguvīnī ». Il y a peut-être quelques formes semblables en latin archaïque ; mais M. Gerola a tort de considérer le *ueteres Casmenas* du *Carmen Priami* comme étant un vocatif pluriel de ce type : dans le vers

Veteres Casmenas cascam rem uolo profari

nous avons affaire à un accusatif sujet de la proposition infinitive dépendant de *uolo*, et il faut construire : *uolo ueteres Casmenas profari cascam rem* « je veux que les vieilles Camènes chantent une antique histoire ». Je crains que M. Gerola n'ait été abusé par la comparaison avec le vers initial de l'Odyssée de Livius Andronicus:

Virum mihi, Camena, insece uersutum

mais là encore c'est la Muse qui est invitée à chanter, et non pas le poète ; il en est de même dans Homère :

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον (Od. 1. 1)

et

Μῆνιν ἄειδε, θέα, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος (Il. 1. 1)

« Dis-moi, Muse, l'homme aux nombreux tours », et « Chante, déesse, la colère du Péléiade Achille »...

Plus nombreux et plus certains sont les exemples de ces nominatifs en *-ās* à l'époque impériale, et surtout dans la basse latinité. Le relevé complet n'en a pas encore été fait ; M. G. nous le promet, et il apparaît qu'il sera fait avec soin, en tenant compte de la date et du lieu d'origine des formes. Restera à en donner l'explication. Faut-il y voir la conservation du système osco-ombrien qui se serait maintenu dans certains parlers populaires, résistant à l'influence unificatrice du latin ?

L'hypothèse me paraît invraisemblable ; car on ne peut séparer le cas du nom pl. en *-ās* de celui du nom. pl. en *-ōs* des thèmes en *o*/*e* de la seconde déclinaison. Faut-il voir dans le cas sujet en *-s* des formes romanes du type *les filles* l'influence d'un substrat ? Faut-il voir là un fait non de morphologie, mais de syntaxe, une confusion qui s'est produite à basse époque entre le nominatif et l'accusatif ? Il est possible, peut-être probable, que l'on ne puisse s'en tenir à une explication unique, et qu'il faille tenir compte d'autres facteurs que ceux auxquels on a pensé : la chronologie, l'influence de l'analogie sont sans doute à considérer. Il faut attendre la publication du livre de M. Gerola pour voir s'il nous apporte la solution d'un problème obscur et complexe entre tous. En tout cas, on le voit bien documenté, et ayant tiré profit de l'enseignement des maîtres scandinaves qui l'ont formé, notamment de MM. Löfstedt et Norberg.

A. Ernout.

Vittore Pisani, *Testi latini arcaici e volgari con commento glottologico* ; xv-196 p. in-8°. Torino. Rosenberg et Sellier, 1950.

Ce recueil est destiné à illustrer et à confirmer par des exemples l'enseignement donné par M. Pisani dans sa *Grammatica Latina storica e comparativa*. Comme celle-ci ne comporte pas de syntaxe, les textes réunis et commentés ici intéressent surtout la phonétique et la morphologie. Le volume est divisé en deux parties d'inégale grandeur : les textes archaïques occupent les pages 1-113 ; les textes vulgaires, les p. 115-179. Les premiers comprennent, outre des inscriptions, des textes littéraires non épigraphiques (Ennius, Caton, etc.) et des témoignages de grammairiens ; les seconds ne sont guère que des inscriptions et des fragments de grammairiens (Consentius, Appendix Probi) ; peut-être M. Pisani y aurait-il pu joindre quelques pages de Pétrone ou de la *Peregrinatio*, par exemple : Mais je n'avance qu'en tremblant cette suggestion, pour ne pas encourir de nouveau le reproche d'être, comme le dit M. Pisani, le philologue « *il quale tanto dall'alto se la piglia con alcune sviste di chi ha la colpa di pensare colla sua testa e non con quella dei « maitres » francesi* . [1]» M. Pisani me prête, et prête aux « maîtres » français un état d'esprit qui leur est bien étranger.

A. Ernout.

Vittorio d'Agostino, *Contributi allo studio del lessico latino* ; viii-140 p. in-8° ; Torino, Edizione Ruata, 1949.

Comme on le voit par la liste de ses ouvrages, M. Vittorio d'Agostino n'est pas seulement un philologue éditeur et traducteur de textes littéraires latins ; il a, sous l'influence de son maître Kiesow, donné également dans la philosophie, et à côté des *Tusculanes* de Cicéron et des *Lettres* et *traités* de Sénèque, il a aussi traduit les *Lettres* de Kant, et le *Commentaire à la Critique de la raison pure* de A. Messer. On ne s'étonnera donc pas que la plupart des articles publiés par lui et qu'il a réunis dans ce volume traitent du sens de certains termes du vocabulaire philosophique du latin : *sensus* et ses dérivés. façon de rendre la notion d'« émotion », valeur respective de *animus*, *anima*, *mens*, etc. Une étude proprement littéraire assez longue est consacrée à l'emploi des diminutifs dans Perse et dans Pline le Jeune (p. 47-90). Toutes ces études se fondent sur de nombreuses lectures et sur des analyses de sens délicates ; elles font apparaître la difficulté qu'éprouve le lecteur moderne à comprendre et à traduire avec exactitude et précision des concepts souvent fuyants et mal déterminés : on se souvient de l'embarras qu'éprouve Lucrèce à distinguer nettement *animus*, *anima* et *mens* (cf. passim) [1].

A. Ernout.

1. Paideia, 1951, n° 1, 53.

1. P. 17, l. 14, l. *insensilibus* au lieu de *insensibilibus* qui fausse le vers ; p. 44, l. 11 du bas il ne s'agit pas d'un réfléchi *se prohibere ab* avec le sens de *sibi temperare ab* dans le passage de César, B. G. 2, 28, 3, et le *se* renvoie à César.

Ettore BIGNONE, *Storia della Letteratura latina*, vol. III ; 689 p. in-8° ; Firenze, P. C. Sansoni, 1950. Pr. 3500 L.

Avec une activité que l'âge ne ralentit pas, M. Bignone poursuit la publication de sa monumentale *Histoire de la Littérature latine*. Ce troisième volume comprend 9 chapitres : I. *I « poetae novi »*, p. 3-56 ; II. *C. Giulio Cesare e i « Commentari della Guerra Gallica »*, p. 57-139 ; III. *Giulio Cesare dalla Guerra civile alla morte*, p. 140-208 ; IV. *Caio Sallustio Crispo*, p. 209-339 ; V. *M. Terenzio Varrone Reatino*, p. 340-403 ; VI. *Gli storici minori e gli oratori*, p. 404-441 ; VII. *Marco Tullio Cicerone : Cicerone intimo. Le lettere di Cicerone*, p. 442-476 ; VIII. *Marco Tullio Cicerone : L'uomo politico e l'oratore*, p. 477-569 ; IX. *Gli scritti poetici, retorici e filosofici di Cicerone*, p. 570-685. Pour ne pas grossir démesurément un volume déjà très dense, M. Bignone a renoncé à établir une bibliographie spéciale, et se contente de renvoyer dans les notes du bas des pages aux ouvrages qu'il discute ou qu'il recommande ; pas d'index non plus, en dehors d'une table des matières assez détaillée. On se passe aisément de la bibliographie qu'on peut trouver ailleurs et personne ne songera à reprocher à M. Bignone d'être mal informé ; l'absence d'un *index nominum* est plus gênante. Comme on le voit, en dehors du premier chapitre, le livre est tout entier consacré aux prosateurs, les places de choix étant, comme il convient, réservées à César, Cicéron, et Salluste. On remarquera que l'étude sur Cicéron commence par la *Correspondance* : M. Bignone a voulu nous faire connaître l'homme avant l'œuvre, estimant, non sans raison, que celle-ci s'explique mieux par celui-là. Il est inutile de dire que M. R. connaît admirablement les œuvres dont il parle, et qu'il a pour elles une admiration éclairée. Les observations sur la langue et le style, appuyées d'exemples typiques, sont remarquables de justesse et de précision [2]. De nombreuses traductions illustrent l'exposé — l'auteur recourt rarement au texte latin lui-même, ce qu'on peut regretter. Si habiles et si exactes que soient les traductions de M. B., et si proche que soit l'italien du latin, on eût aimé pouvoir goûter l'original, qu'une traduction ne remplace jamais. Menu reproche qui n'enlève rien à la valeur d'un livre écrit avec amour par un grand érudit dans une langue élégante.

A. ERNOUT.

Ettore PARATORE, *Storia della Letteratura Latina* ; 992 p. in-8° ; Firenze, Sansoni, 1950. Pr. 1400 L.

C'est à dessein que M. Paratore a banni de cette nouvelle *Histoire de la littérature latine* tout appareil érudit : on n'y trouve ni bibliographie, ni index ; la table des matières est d'une extrême brièveté ; les citations qui illustrent l'exposé sont parfois sans référence au passage d'où elles sont tirées, mais elles sont accompagnées de notes

1. P. 236, n. 1, l. 4, l. *Iugurthinum* ; p. 268, n. 1, l. 4, l. *Catilina* ; p. 269, l. 2 du bas, l. *minime* ; p. 333, n. 1, l. *Hofmann* ; p. 449, n. 2, l. 1, l. *Bornecque* ; p. 625, n. 2, l. 2, l. *ciceronischen* ; p. 628, n. 1, l. 2, l. *Latomus*.

2. Cf. entre autres les pages dans lesquelles M. Bignone analyse le caractère de la « *Sallustii brevitas* » (p. 320 et s.).

explicatives, souvent élémentaires. L'auteur a voulu évidemment faire un livre de lecture plutôt que de consultation, qui puisse intéresser « l'honnête homme », et l'inviter à lire les œuvres en l'aidant à les mieux comprendre. Mais à y regarder d'un peu près, on s'aperçoit que cette simplicité dépouillée est le fruit d'un long labeur, et que l'auteur connaît fort bien les innombrables travaux, d'ensemble ou de détail, dont la littérature latine a été l'objet, depuis ses origines jusqu'à la décadence. Sur les questions épineuses concernant la biographie, souvent si incertaine, des auteurs, les dates des œuvres (par ex. pour Pétrone), leur authenticité, l'érudition de M. Paratore est vaste et sûre, et l'élève de Funaioli — auquel le livre est dédié — n'est pas indigne du maître : on pouvait s'en douter *a priori* du reste, à se rappeler ses précédents ouvrages. En dehors des jugements personnels fort sages qu'elle apporte, cette littérature se recommande par le plan : M. P. est sévère pour la division traditionnelle en cinq périodes (les origines — l'âge archaïque — l'âge d'or — l'âge d'argent — la décadence), qu'il juge ayant ' *un valore meramente scolastico* ; il estime que l'histoire de la littérature — et d'une manière plus générale — celle de la culture latine est indissolublement liée à l'histoire politique, et il a adopté la division suivante : I. *le origini* (chapitre très bref) p. 1 ; II. *l'età dalla guerra tarentina alla guerra d'Oriente*, p. 15 ; III. *l'età dalle guerre d'Oriente alla morte di Silla*, p. 85 ; IV. *l'età di Cesare*, p. 159 ; V. *l'età augustea*, p. 335 ; VI. *l'età della dinastia Giulio-Claudia*, p. 521 ; VII. *l'età dei Flavi e di Traiano*, p. 649 ; VIII. *l'età degli Antonini*, p. 757 ; IX. *l'età del basso impero*, p. 799-984 (cette période allant de Minucius Felix et Tertullien jusqu'à Boèce). Chacun de ces chapitres se subdivise en études particulières, partant des plus grands noms jusqu'aux *minori*. Ce livre, bien composé et bien écrit, mérite de trouver des lecteurs nombreux, même en dehors de l'Italie [1].

A. Ernout.

Vincenzo Ussani, *Storia della Letteratura Latina nelle eta' repubblicana e augustea* ; 2a ed., xx-511 p. in-8° ; Milano, Francesco Vallardi, 1950.

Décidément les histoires de la littérature latine sont en honneur en Italie. Voici que paraît la seconde édition de celle qu'a écrite un vétéran des études latines, et dont quatre tirages précédents de 1929 à 1942 n'avaient pas épuisé le succès. Dans la préface qui enrichit celle-ci, M. Ussani rappelle avec complaisance les éloges que la première édition lui a valus ; mais il reconnaît aussi que, absorbé par d'autres tâches, notamment par la participation à des œuvres de caractère international, il n'a pu apporter à son travail que « *parziali se pur numerosi ritocchi* ». L'ouvrage, du reste, était établi sur des bases solides qui ne demandaient pas à être reconstruites entièrement. La littérature de M. U. est essentiellement un livre de lecture : pas de bibliographie, les notes renvoyées à la fin du chapitre de manière à ne pas distraire l'œil du texte principal : un bon index alphabétique (p. 489-511) permet de se retrouver dans cet exposé fort dense. On y sent un homme qui est tout pénétré de la pensée antique et qui,

1. P. 8, l. 11 du bas, l. *med* et non *me* ; p. 24 l'étymologie donnée de *Cămēna*, **Cadsmena* est inadmissible ; p. 267, l. 16 du bas, l. *Memmio*, non *Memnio*.

non content de juger les hommes et les œuvres individuellement, sait tirer de ses lectures des conclusions de portée générale sur le génie romain, et « *l'ispirazione politico-storica della maggior parte dei suoi capilavori* » (p. 64). *Maggior parte*, soit : encore faudrait-il la déterminer exactement ; il est évident que M. Ussani a en vue la place considérable que les historiens tiennent dans la prose. Ennius et le Virgile de l'Enéide dans la poésie. Mais quelques restrictions qu'on y apporte, le jugement de M. U. force le lecteur à réfléchir.

A. Ernout.

Enzo V. Marmorale, *Naevius poeta* (Biblioteca di studi superiori, vol. VIII, Filol. Latina) ; iv-268 p. petit in-8° ; Firenze, La nuova Italia, 1950. Pr. 1300 L.

Dans ce nouvel ouvrage de M. Marmorale, l'Introduction occupe les pages 15-181, le texte, annoté, de Naevius, les pages 185-261. On ne s'étonnera pas de cette disproportion : si Naevius joua un rôle important dans l'histoire littéraire et sociale de Rome, son œuvre ne nous est connue que par des fragments rares et courts. M. M. s'est donc surtout attaché à retracer la biographie de son auteur, en insistant sur ses démêlés avec les Métellus, les causes de son incarcération, les allusions des contemporains à son activité politique. Naevius lui apparaît comme le défenseur de la liberté contre les abus de pouvoir du parti aristocratique, et les aspirations à la tyrannie de certains de ses membres. M. Marmorale étudie son personnage avec un soin diligent ; mais la sympathie qu'il lui porte ne lui ferme pas les yeux sur les défauts de son œuvre, dont le principal est le prosaïsme. Mais il faut nous garder d'être trop sévères ; les extraits que nous possédons le desservent peut-être, et du reste, Naevius sait à l'occasion écrire un vers bien frappé. Le texte présenté ne diffère pas beaucoup de celui que présentent Ribbeck, Morel et Klussmann. On aurait aimé que M. M. consacrât un chapitre à la langue du poète : les brèves notes du commentaire sont souvent insuffisantes : e. g. p. 192 *arvas* = *arva*, metaplasmo ; p. 204 *noctu* : antico vocativo (l. locativo) di un tema **noctu* ; p. 201 *cedo* : antico imperativo di forma *do*[; p. 205 l. V, 43 *seseque ei perire mavolunt ibidem / quam cum stupro redire ad suos popularis*, la leçon *ei* (*i* Lindsay) ne me paraît pas défendable, ni pour le sens, ni pour le mètre : il faut de toute évidence lire *uī*, en antithèse avec *cum stupro*.

A. Ernout.

I. Carlos A. Disandro, *La poesia de Lucrecio*, 147 p. in-8°. — II. Eilhard Schlesinger, *El Edipo rey de Sofocles*, 135 p. in-8° (Instituto de Lenguas clasicas, Textos y Estudios, 1 et 2)[; La Plata, Faculdad de Humanidades y Ciencias de la Educacion, 1950.

Dépourvues de tout appareil d'érudition, ces deux études ont pour objet de faire connaître et aimer, dans l'Amérique latine de langue espagnole, deux grandes œuvres des littératures grecque et latine. Mais les deux auteurs connaissent parfaitement les textes dont ils parlent ; et s'ils n'ont pas donné de bibliographie systématique,

les notes montrent qu'ils sont bien informés. La monographie de M. Schlesinger est issue d'un cours qu'il a fait en 1947 à l'Université de Tucuman, et où il a expliqué la tragédie de Sophocle : elle repose avant tout sur l'examen du texte lui-même, qu'elle interprète avec pénétration, et dont elle dégage le sens et l'esprit. L'exposé de M. Disandro est plus vaste, et traite de tous les aspects de l'œuvre lucrétienne.

L'auteur connaît bien les travaux de ses devanciers : mais s'il s'en inspire souvent, il ne laisse pas pourtant d'avoir des vues personnelles : je citerai notamment les pages où il essaie de définir le sens de *natura* et *natura rerum* dans Lucrèce.

A. Ernout.

Domenico Braga, *Catullo e i poeti greci* ; 274 p. in-8° ; Messina-Firenze, Casa editr. G. d'Anna, 1950. Pr. 1200 L.

Ce n'est pas la première fois que l'on étudie l'influence des poètes grecs sur Catulle, et en France même, l'ouvrage de G. Lafaye, *Catulle et ses modèles* (Paris, 1894) a traité le sujet. Mais à rechercher les sources où il a puisé , les modèles qu'il a imités ou traduits, on a perdu de vue ce qui fait l'originalité propre de Catulle, ce qu'il y a d'humain et de personnel dans son œuvre. On s'est inquiété surtout de la forme, on a un peu trop négligé le fond, et l'inspiration. De ce côté, c'est moins à Callimaque et à la poésie érudite, impassible et froide, des alexandrins que s'apparente Catulle, mais aux « *spiriti magni del carme lirico... alla sensibilità exasperata di Saffo, alla sincerità sconfinata di Archiloco* ». Tout Catulle ne tient pas dans la traduction de la *Chevelure de Bérénice*, dans *Attis*, ou même dans l'*Epithalame*. Et même dans ces grandes pièces où l'alexandrinisme domine — et sévit parfois — il n'est pas impossible de trouver le poète lui-même, et son génie propre. Dans une patiente étude divisée en 8 chapitres, M. D. Braga s'est ingénié à classer les analogies d'inspiration et de forme qu'on peut relever entre Catulle et les Grecs : épiques et grands lyriques (Homère, Hésiode, Pindare) ; les iambographes ; Sapho ; les tragiques ; Callimaque ; Apollonius de Rhodes ; les auteurs d'épigrammes. M. Braga insiste avec raison sur l'importance des épigrammes dans l'œuvre Catullienne : c'est la forme d'art qui convenait le mieux à son tempérament fougueux, prompt à s'enflammer, vite retombé aussi, sujet à des sautes d'humeur, à son génie mordant et spirituel. Mais il y a chez lui aussi un poète lyrique, que la passion inspire : « *Lo spirito ardente di Saffo nelle forme vivide di Asclepiade e di Meleagro, l'impetuosità di Archiloco un pò temperata dalla* ἀπτειότης *di Callimaco, la forza drammatica di Euripide raddolcita dalla pienezza psichica di Apollonio : questa e la lirica di Catullo, emulo dell'antica Ellade nel soffio che anima, seguace della nuova nel tocco che plasma. In ciò sta il sigillo della sua originalità e il segreto della sua creazione artistica.* » (p. 270).

C'est peut-être beaucoup pour un seul homme, et je ne sais si M. D. Braga, dans son admiration pour Catulle, n'a pas été un peu loin, et si les rencontres ou les parallèles qu'il signale ont toutes la valeur probante qu'il leur attribue. Le langage des sentiments n'est pas tellement varié, et les mêmes situations ou dispositions d'esprit sont appelées à se traduire de la même façon un peu partout, de la façon la plus naturelle, en vertu d'une nécessité intime. Mais son

livre se lit avec agrément, et renferme nombre de remarques de détail justes : il peut fournir, pour l'explication de Catulle, une aide utile, parfois un peu longue [1].

A. Ernout.

Johannes Baptista Pighi, *Achillis Statii lectiones atque emendationes Catullianae* (Hvmanitas, vol. III) ; 128 p. in-8° ; Coimbra (Portugal) 1950.

Nombreuses sont les éditions de Catulle publiées en Italie depuis 1472 — ou quelque peu avant — jusqu'à 1554, année de la publication de l'édition de M. Ant. Muret. Mais une place de choix doit être réservée au commentaire d'« Achilles Statius Lusitanus » publié en 1566 qui marque un progrès considérable dans l'établissement du texte. L'auteur a utilisé de nombreux manuscrits du xv^e^ siècle que l'on peut identifier, comme aussi les éditions données par Alde, Guarini, Muret. M. Pighi a relevé les différentes leçons données par les uns et les autres et que son auteur a citées et utilisées. Ce travail ingrat est une bonne contribution à l'histoire du texte de Catulle en Italie, et pourra servir aux futurs éditeurs du poète, quoiqu'en vérité il ne m'ait pas semblé qu'aucune leçon nouvelle et meilleure s'en dégageât [1].

A. Ernout.

Georgius Krôkowski, *Quaestiones epicae* ; 92 p. in-8° ; Wroclawskie Towarzystwo Naukowe, 1951.

Les études classiques ne sont pas négligées en Pologne, et la tradition des grands humanistes s'y maintient. Le latin y est encore employé comme langue de grande diffusion, et nos collègues de làbas l'écrivent avec une élégante facilité. Dans ces *Quaestiones epicae*, M. Krókowski étudie ce qu'on pourrait appeler la représentation du temps dans les poèmes homériques, la façon dont le poète raconte et classe des événements simultanés, et les procédés virgiliens correspondants. C'est un problème souvent débattu que celui de la chronologie virgilienne ; en le traitant à nouveau, l'auteur a bien marqué l'indépendance de Virgile en face d'Homère, et ce qu'il doit à ses prédécesseurs latins, surtout à Ennius. Dans un appendice bref, mais suggestif, il montre dans quelle mesure les poètes épiques de l'époque impériale, Lucain, Silius, Stace se sont, chacun suivant leur tempérament, inspirés des procédés de composition que leurs fournissaient leurs modèles, grecs ou latins.

A. Ernout.

1. Je n'aime pas beaucoup l'adjectif *contenutistica* (p. 105) ; est-il courant en italien ? — P. 13, l. *matutino* (non *mattu-*) ; p. 75, l. *thalamo* (non *ta-*) ; p. 176 et 177, l. *multam* ; la forme *mulctam* est incorrecte, même page, l. *obtulerat* au lieu de *obutlerat* ; p. 186, dernière ligne, l. *dominam* ; p. 205, l. θάλασσα, p. 209 *domum*.

1. Je viens de recevoir de M. J. B. Pighi un poème latin *Rudens resartus*, « carmen in certamine poetico Hoeufftiano praemio aureo ornatum ». On sait que l'Académie néerlandaise organise chaque année un « *certamen poeseos latinae* ». Le goût des vers latins semble passé en France ; les derniers philologues que j'ai connus pratiquant ce jeu étaient Em. Chatelain et le père Scheil, tous deux disparus ; mais les Hollandais et les Italiens s'y adonnent encore ; quelques Anglais aussi. Le ' conspectus metrorum ' montre la virtuosité de M. Pighi dans cet élégant exercice.

CORPVS SCRIPTORVM LATINORVM PARAVIANVM. I. P. OVIDI NASONIS, *Fastorum libri VI* rec. Cor. LANDI, ed. paravit alteram L. CASTIGLIONI ; LXII-240 p. in-8° ; II. Q. SEPTIMII TERTULLIANI, *De Corona* liber ; *De cultu feminarum* libri duo, iterum recogn. et praefatus est Ios. MARRA ; 182 p. in-8° ; Turin, G. B. Paravia & C., 1950 et 1951. Pr. 1200 et 600 L.

Après une assez longue interruption, reparaît, dans un format plus grand et sous une couverture plus élégante, la collection d'auteurs latins de la librairie Paravia. Il n'est pas indifférent que les textes soient présentés sous un aspect plaisant, et il faut féliciter les éditeurs italiens de cette innovation. Les ouvrages dont le titre est donné plus haut ne sont pas publiés pour la première fois ; les *Fastes* sont une révision, due à M. L. Castiglioni, de l'édition donnée par C. Landi en 1928 ; les traités de Tertullien intitulés « *Sur la couronne* » et « *Sur la toilette des femmes* » sont la reprise d'une édition donnée par M. Massa lui-même. Les deux philologues ont fait profiter ces nouvelles publications de tous les travaux parus depuis la première édition et nous sommes assurés d'avoir, grâce à eux les derniers résultats de la critique moderne. Les préfaces sont abondantes, et l'apparat complet, fournissant parfois la justification d'une leçon qui peut tenir lieu de commentaire — ce qui n'est pas inutile, surtout pour Tertullien. Ces mises au point rendront service.

A. ERNOUT.

P. OVIDI NASONIS, *Amores* a cura di FRANCO MUNARI (Bibl. di Studi superiori, vol. XI, Filol. latina) ; XXXVII-229 p. « La Nuova Italia » Firenze, 1951.

« En publiant cette édition, dit M. Munari dans sa préface, je me suis proposé un double but : fournir pour la première fois un texte des *Amores* fondé sur une large connaissance de la tradition manuscrite, et rassembler dans l'apparat des *auctores et imitatores* l'indication des passages propres à expliquer l'œuvre et instruire de sa fortune à travers les siècles, en y joignant la citation des travaux modernes concernant les vers isolés, les groupes de vers, ou les élégies ». Ce but a été bien atteint. Alors que Bornecque dans son édition s'était contenté de collationner trois manuscrits, les deux Parisini et le Sangallensis, et de donner un apparat critique très réduit, souvent insuffisant, M. Munari a établi une liste imposante de 74 mss. qui contiennent parmi d'autres œuvres ovidiennes ou pseudo-ovidiennes le texte des *Amores*, et un *conspectus siglorum et codicum* qui ne comprend pas moins de 9 mss. datés du IX^e^ au VIII^e^ siècle, 9 des XIII^e^-XIV^e^ s., 25 des XV^e^-XVI^e^ s., sans compter les éditions princeps, Bononiensis et Romana : il a presque tout revu lui-même, sur les originaux ou sur des photographies. Ajoutez à cela qu'il a dépouillé tous les travaux qui de près ou de loin touchent à son texte, éditions, commentaires, dissertations, études diverses, et vous reconnaîtrez que son édition marque un progrès considérable sur celles qui l'ont précédée. La présentation rappelle celle du Tibulle de Lenz : le texte, les *testimonia*, l'apparat : ce dernier, outre l'indication des variantes des mss. et des conjectures proposées, fournit, parfois, dans les passages obscurs ou difficiles, les éléments d'un commentaire : e. g. 3, 6, 101 à propos du vers

Huic ego, vae ! demens narrabam fluminum amores

On lit dans l'apparat :

propter synaloepham cf. *Catull.* 64. 359 *aen.* 1, 599 *Hor. serm.* 2, 3, 155 *Manil.* 5, 735 (il s'agit de l'élision au cinquième pied de la finale de *fluminum*, dont les poètes cités présentent des exemples semblables).

Ou encore, 2, 5, 5.

Non mihi deceptae nudant tua facta tabellae

où Bornecque lit *decepto*, et note dans son apparat :

5 decepto *cod. Sarrav.* : deceptae *P S* deprensae *Ehwald* delatae *Burmann, auctore* deletae *Palatini primi* interceptae *Nemethy.*

M. Munari justifie longuement son texte par cette note :

5 *deceptae P S cett.*, i. e. *dissimulatae, furtim redditae, cf. v.* 6 ; 3, 1, 56, 2, 19, 41 *Tib.* 2, 6, 45 *sq., de hac fallendi decipiendique verborum significatione egit Housman Cl. R.* 14, 1900, 259 *et ad Manil.* 1, 240 decepto *Aor*[2]. *prob. Burm. coll.* 2, 9, 43, delatae *H* deprensae *Ehw. coll.* 3, 7, 71 (*adde* 2, 10, 3), praeceptae *Martinon*, detectae *vel* interceptae *vel* mi interceptae (*prob. Ném.*) *Heinsius, qui etiam* Non male deletae.

et traduit : *Non sono lettere inviate di nascosto a rivelarmi il tuo comportamento* (tandis que Bornecque comprend : *Et ce ne sont pas des billets doux qui me dévoilent ta conduite et mon erreur*). Le sens donné à *deceptae* par M. Munari me paraît forcé. Pourquoi ne pas comprendra plus simplement : *Et ce n'est pas une lettre surprise* (ou *saisie*) *par moi* (deceptae) *qui me dévoile ta conduite* ? Cf. le sens de *decipulum*, et l'emploi technique de *decipere* dans le vocabulaire des chasseurs et des pêcheurs (Thes. s. u., 178, l. 51 et s.). Ce sens cadre bien avec le contexte : *Ipse miser vidi* « J'ai vu mon malheur de mes propres yeux. » Le texte ainsi établi est suivi de la traduction ; disposition incommode qui oblige le lecteur à se reporter sans cesse de l'un à l'autre. Cette traduction est accompagnée de notes brèves, surtout historiques et mythologiques : leur caractère élémentaire surprend, en face de la peine qu'a prise l'auteur pour établir son texte ; on regrette qu'il n'ait pu vous donner un commentaire complet, auquel il était mieux que tout autre préparé.

Il est probable que l'œuvre de M. Munari ne sera pas reprise de sitôt, et il faut le louer de nous avoir donné sinon une édition *ne varietur* des *Amores*, en tout cas tous les moyens de nous éclairer et de faire notre choix.

A. Ernout.

Horace, *Art poétique*, éd. et trad. de Léon Herrmann (Coll. Latomus, vol. VII) ; 48 p. in-8°. Bruxelles, Latomus, 1951.

Ce n'est pas simplement pour donner une nouvelle traduction d'Horace que M. L. Herrmann a publié cet *Art poétique*. Il a, comme on peut bien s'en douter, des idées personnelles et audacieuses sur la composition de ce traité , et sur la façon dont il a été transmis depuis Horace. Le désordre que tant de critiques lui ont reproché ne doit pas selon lui, être imputé au poète : il provient d'une tradition vicieuse dans laquelle les interpolations abondent. « A la condition de reconstruire l'*Art poétique* selon la norme des dix-huit vers, on peut lui restituer de la grâce et de la beauté et faire émerger du fatras des copistes et des scholiastes un poème didactique d'une parfaite clart é

d'un ordre irréprochable et d'un goût excellent. » (*Introduction*, p. 20). C'est donc cette reconstruction que M. Herrmann nous présente, et dont il expose les principes et la méthode dans sa préface. Je ne puis que renvoyer le lecteur à sa démonstration qu'il est difficile de résumer et qu'il serait vain de critiquer. Pour ma part, je veux seulement dire qu'après comme avant l'*Art poétique*, loin de m'apparaître avec les qualités que lui restitue M. Herrmann, n'est à mes yeux qu'un pensum insipide, sans grâce et sans beauté. Il m'ennuyait déjà quand j'étais en rhétorique, et je n'ai pas changé mon sentiment [1].

A. Ernout.

Antonio La Penna, *Properzio*, 200 p. in-8°. Firenze, La nuova Italia, 1951.

M. La Penna a repris et complété dans ce volume des études déjà publiées dans quelques revues. Fatigué des jugements à son avis faux et conventionnels qu'il est de tradition de porter sur Properce, il s'est proposé de tracer du poète un portrait plus exact et plus nuancé. Son livre, dépourvu de tout appareil érudit, est une analyse pénétrante des élégies, appuyée sur de nombreuses traductions (sans le texte correspondant, ce qui ne facilite pas la lecture). Il connaît admirablement son auteur ; peut-être a-t-il, inconsciemment, tendance à supposer chez son lecteur la même connaissance : on ne peut apprécier son livre qu'en se reportant sans cesse au texte latin — ou en le sachant par cœur. Ses jugements mettent bien en relief l'originalité de Properce dans le groupe des poètes augustéens, et les sources de son inspiration plus nombreuses et plus complexes qu'on se les figure d'ordinaire.

A. Ernout.

M. Annaei Lvcani, *Belli Ciuilis* libri decem ; editorum in usum edidit A. E. Housman ; xxxvi + 342 p. in-8° ; Oxford, B. Blackwell, 1950. Prix : 12 shil., 6.

La Maison Blackwell a été bien inspirée de reproduire cette édition parue en 1926 et dont un tirage revu et corrigé avait été donné l'année suivante. Elle reste la meilleure de Lucain. Dans l'établissement du texte, A. E. Housman apportait peu de nouveautés sur les mss. eux-mêmes ; mais il faisait passer au premier plan le souci de l'interprétation ; à cet égard il recourait largement aux scoliastes et aux anciens éditeurs des xvii^e^ et xviii^e^ siècles, plus près que nous de l'Antiquité par leur place dans le temps ou par leur culture. Aussi cette édition a-t-elle eu un intérêt de doctrine qui dépasse l'écrivain auquel elle est consacrée. Une préface énergique et pleine d'humour rappelle avec

1. Au v. 26 (= 3 du texte) *leuia* est traduit par « la légèreté » ; mais l'*e* est long, et *lēuia* est le neutre de *lēuis* « poli, lisse » et non de *lĕuis* «léger »; « c'est ce qu'on appelait dans la langue du xvii^e^ siècle la politesse (l'élégance) » (P. Lejay). — V. 10, l. *quidlibet* avec tous les manuscrits. — Dans le v. 65 que corrige M. Herrmann a été omis l'adverbe *diu* devant *palus*, sans que cette suppression soit signalée.

bonheur que la critique textuelle est plus un « art » qu'une science, qu'elle doit être avant tout affaire de jugement et de sens. Les moyens techniques mis à la disposition du philologue ne doivent pas être pris eux-mêmes pour une fin ; et Housman est très dur pour ceux qui « trouvent amusement » à l'*Ueberlieferungsgeschichte*, qui pour choisir entre des leçons différentes se fient — systématiquement ou presque — au classement opéré entre les mss. Il dénonce de même le conservatisme de certains éditeurs de textes, leur obstination à justifier des passages manifestement corrompus, qu'une simple confrontation avec d'autres passages ou avec les usages et habitudes de l'auteur — Housman en a donné lui-même plusieurs exemples — permet parfois d'amender. Les chapelles des philologues et leurs mesquineries sont particulièrement malmenées : rien d'étonnant, du reste, dans une édition qui avait été faite *editorum in usum*, comme dit fièrement le titre.

François Thomas.

O. Hiltbrunner, *Kleines Lexikon der Antike* (umfassend die griechisch-römische und die frühchristliche Welt von ihren Anfängen bis zum Beginn des Mittelalters). Zweite, neubearbeitete und erweiterte Auflage. Sammlung Dalp, Bd 14. A. Francke, 1950, 554 pages in-12°. F. S. 12,50.

Ce volume est la 2e édition augmentée et mise à jour d'un ouvrage paru en 1946 dans une collection suisse de bonne vulgarisation. Aussi l'auteur, M. O. Hiltbrunner, rédacteur au *Thesaurus linguae latinae*, s'adresse-t-il surtout au public cultivé. Pour cette raison le grec a été transcrit en caractères latins ; et d'autre part les articles traitant d'institutions ou de faits de civilisation sont le plus souvent introduits par les noms allemands : *Aemterlaufbahn* (= *magistratus*), *Ehe*, *Ritter*, etc. De courtes indications bibliographiques sont parfois adjointes pour le lecteur désireux d'approfondir la question. Certains articles sont remarquables par leur densité : *Alexander* (35-37), *Homeros* (219-222), *Philosophie* (382-383), *Scipio* (444-445) ; sur la médecine (301-305), M. P. Schmid a rédigé en connaisseur un précieux exposé. Sans doute y a-t-il des inégalités : deux lignes seulement se lisent sous la rubrique *Grammatik* (192) ; le *Rhodope* est mentionné (428), mais les monts Riphées ne le sont pas. Les renvois sont faits pour la plupart aux ouvrages de langue allemande : aucun nom français n'est cité à propos d'Homère ; sur l'étrusque, la mise au point de M. A. Ernout (*Philologica*, p. 21 sqq.) n'est pas signalée ; à l'article *Versbau* (Métrique) il faudrait indiquer le traité de M. Nougaret. Mais ces insuffisances, qui d'ailleurs peuvent être atténuées au cours d'éditions ultérieures, sont inévitables dans un ouvrage de ce genre. Il convient au contraire de souligner la masse de connaissances enfermées dans ces 550 pages, la clarté et l'habileté avec lesquelles elles sont exposées, la sûreté d'information de l'auteur. Son *Lexikon* rendra des services aux spécialistes eux-mêmes de l'Antiquité classique, auxquels il n'était pas expressément destiné : et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

François Thomas.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle.* Livre I, texte établi, traduit et commenté par Jean BEAUJEU, introduction de Alfred ERNOUT ; 161 pages en partie doubles. Livre II, texte établi, traduit et commenté par Jean BEAUJEU, XXI + 285 pages en partie doubles. Paris, Les Belles-Lettres, 1950.

L'édition en cours est une œuvre collective, où les latinistes de profession s'associent éventuellement des spécialistes d'autres disciplines. Les livres XI et XII ont déjà paru, le premier dû à la collaboration de M. Ernout et du Dr Pépin en 1947, le second publié par M. Ernout en 1949 (avec l'aide du Chanoine P. Fournier). Des deux volumes présentés aujourd'hui le premier contient l'introduction d'ensemble, laquelle ne comprend du reste qu'une biographie de Pline l'Ancien et quelques indications de M. Ernout sur la tradition manuscrite. Il faut attendre le début du tome II pour apprendre qu'une étude générale sur la composition et l'originalité de l'œuvre, sur la langue et le style de l'auteur sera placée en conclusion de l'ouvrage. L'éditeur de chaque livre ou groupe de livres rédigera d'ailleurs sa notice particulière. Les inconvénients qui pourraient résulter du morcellement du travail paraissent devoir être corrigés par la présence de reviseurs : M. Ernout pour le texte, M. J. Bayet pour la traduction et le commentaire (à en juger du moins d'après les volumes actuels, car aucune indication générale n'est donnée à ce sujet). Il est heureux en tout cas pour la commodité du lecteur que le *conspectus siglorum* du tome I doive être reproduit en tête de chacun des suivants. Les manuscrits, qui se répartissent en trois groupes, sont nombreux, de date, d'étendue et de valeur très différentes. Leur étude a demandé un long travail qui n'est pas achevé, mais dont l'essentiel est cependant acquis grâce aux efforts des philologues allemands de la seconde moitié du XIX^e^ siècle : Sillig, Jan, Detlefsen et Mayhoff. C'est le texte de ce dernier qui est pris pour base ; et M. Ernout, avec sa prudence habituelle, ne se fait pas beaucoup d'illusions sur les améliorations qui restent à apporter.

Le livre I est une table des matières composée par Pline lui-même et donnant le contenu de chaque livre ultérieur. Il est précédé de la préface adressée par Pline à l'empereur Titus, morceau d'apparat ampoulé et contourné dans plusieurs passages, mais curieux aussi par ce qu'il révèle de la forte personnalité de l'écrivain · le texte en a été établi avec un soin particulier par M. Ernout, la traduction revenant, comme partout en ces deux volumes, à M. Beaujeu.

Le livre II comprend une cosmographie (*mundus*, planètes, comètes, etc.) une météorologie (atmosphère, vents, foudres, prodiges), une géographie du globe terrestre (la Terre-Mère, forme de la terre, séismes, prodiges), une hydrographie (eau, marées), une partie consacrée au feu terrestre et un appendice sur la mesure de la terre. Dans sa notice, M. Beaujeu examine avec beaucoup de doigté la question des sources de Pline dans cette partie de son ouvrage. Il reconnaît la part qui revient à l'astrologie orientale à côté de la tradition gréco-romaine ; mais il montre qu'après les travaux de G. Méautis et P. Boyancé, le rôle attribué au stoïcisme orientalisé de Posidonius doit être ramené à de plus modestes proportions qu'on ne l'avait supposé. L'apparat critique révèle — ce qui est un mérite — peu de conjectures nouvelles. La traduction, à la fois élégante, précise et ferme, marque un progrès réel sur celle que Littré avait donnée dans la collection Didot (1848), laquelle est très inégale, mais non pas d'ailleurs sans mérites ni trouvailles. M. Beaujeu disposait d'une masse accablante de renseignements fournis à la fois par les éditions ancien-

nes et par les travaux les plus récents. Les questions qu'il avait à aborder étaient d'une abstraction ardue ; de toute l'œuvre de Pline c'est lui qui avait, à cet égard, la partie la plus difficile. On admire l'aisance avec laquelle il s'en est tiré. Il nous donne un commentaire suivi et composé, de 151 pages en petit texte, pourvu lui-même de notes, d'une richesse et d'une sûreté remarquables. Un copieux *index nominum et rerum* et quelques figures cosmographiques terminent son travail [1].

François Thomas.

Armanda Salvatore, *Stile e ritmo in Tacito* ; 236 p. in-8° ; Naples, L. Loffredo ed., 1950.

Encore une étude sur le style de Tacite. Il faut croire que la matière est inépuisable : en tout cas, elle peut être traitée diversement. Certains, Draeger, Gantrelle, Constans, se contentèrent de décrire les procédés de style de l'auteur. D'autres (Wölfflin, Löfstedt, par ex.) ont découvert dans l'écriture de Tacite des variations, ou une évolution. Ces critères ont servi dans la discussion sur le problème de l'authenticité du *Dialogue des Orateurs*. Le livre de M. Salvatore s'ouvre par une dissertation, écrite en latin, en faveur de l'attribution à Tacite de ce traité ; et il lui trouve avec le reste de l'œuvre des ressemblances convaincantes. Puis dans une première partie, il étudie « la genèse et le premier stade évolutif du style de Tacite » (*Dialogue — Agricola — Germanie*) ; dans une seconde, les *Histoires* et les *Annales* « examinés dans leurs principaux aspects stylistiques et rythmiques » (*uariatio*, style et rythme dans les discours directs et indirects, dans le récit ; musicalité de la phrase de Tacite). Selon M. Salvatore, le style de Tacite est fondé sur la psychologie (p. 203), et les variétés qu'il présente s'expliquent en partant de ce principe : la démonstration s'appuie sur des analyses subtiles, qui mettent bien en valeur ce que Courbaud appelait les procédés d'art de Tacite : et puisque j'ai nommé Courbaud, on peut comparer avec profit les pages qu'il consacre à l'emploi de l'ablatif absolu dans les *Histoires* (p. 247 et s.), à celles où M. S. traite du même sujet (p. 191 et s. passim) : on verra que leurs explications ne diffèrent pas tellement l'une de l'autre.

A. Ernout.

Cornelio Tacito, *Historias* l. tercero ed. y comm. por M. Bassols de Climent ; xiv-202 p. in-8° ; Madrid-Barcelona, 1951.

Cette édition du l. III des *Histoires* fait partie de la Collection des *Clásicos « Emerita » con notas*, dans laquelle l'éditeur avait déjà publié

1. La présentation est très soignée. Voici seulement quelques vétilles relevées au hasard des pages. Tome I, p. 24, dernière ligne, lire « ou », au lieu de « où » ; p. 26, au début de la dernière ligne, on attend la rubrique II Codices recentiores correspondant à I Codices vetvstiores (p. 21) ; p. 38, avant-dernière ligne, supprimer le point après *im* et le rétablir après *Mitt.* ; p. 39, l. 1, lire *der*, et non *da.* ; p. 47 (2), l. 8, supprimer le point après *solebas.* — Tome II, p. 107(2), l. 7 *conflagrarint* comme parfait « passé » serait préférable dans la proposition relative négative où il se trouve ; p. 200, l. 18, le mistral ne commence pas à Vienne (Isère), mais à Montélimar, c'est-à-dire 100 km. au sud ; le *ne Viennam quidem attingens* de Pline serait donc tout à fait exact ; p. 252, l. 6 du bas, lire *auido.*

en 1946 le l. II du même ouvrage. M. Bassols de Climent s'est déjà signalé par de bons travaux, notamment par la grande Syntaxe historique du latin dont deux volumes ont déjà paru : aussi le commentaire grammatical est-il particulièrement soigné ; et même un *Indice grammatical* fait la somme des observations particulières disséminées le long du livre. Beaucoup d'expressions sont traduites. Ce livre fournira un bon texte d'explication pour les étudiants de langue espagnole [1].

A. Ernout.

Jacques Perret, I. *Recherches sur le texte de la ' Germanie '* (Collection d'Et. Lat., Série Scientifique XXV) ; 166 p. in-8°, Paris, Les Belles Lettres, 1950, II. Tacite, *La Germanie*, texte établi et trad. par Jacques Perret, 111 p. in-8° + 1 carte. Paris, Les Belles-Lettres, 1949.

Appelé à éditer la '*Germanie*' de Tacite pour l'Association G. Budé, M. Perret a entrepris un laborieux travail de recherche sur les manuscrits de ce texte et leur origine. Aux ressources déjà connues et longuement étudiées en dernier lieu par Robinson [1], il a le mérite d'ajouter le témoignage d'un exemplaire de l'editio Romana, conservé à Chantilly, dans lequel figurent, parmi d'autres annotations, deux cents variantes, ou à peu près, que M. Perret croit provenir d'un ms. aujourd'hui perdu mais apparenté au *Neapolitanus* (p.14). Des collations auxquelles il a procédé, il conclut, contrairement à nombre de ses prédécesseurs, que les mss. italiens sur lesquels se fonde le texte de l'opuscule reposent non pas directement sur l'*Hersfeldensis*, mais sur une copie de ce ms. exécutée au xv^e^ s. Allant plus loin, il essaie, de reconstituer l'archétype sur lequel a été copié, indirectement, l'*Hersfeldensis* : il y voit un ms. en onciale de 13 lettres à la ligne. La démonstration comporte beaucoup d'hypothèses arbitraires : saut de lignes, interversions, restitutions déplacées, etc., et la restitution n'a rien de comparable à celle que Lachmann avait faite de l'archétype lucrétien. Quant à la conclusion, je ne saurais mieux la faire connaître qu'en reproduisant la phrase qui termine le livre de M. Perret : « Notre texte de la *Germanie* ne recouvre sans doute le » texte de Tacite qu'avec un jeu sensiblement supérieur à celui qui » existe d'ordinaire entre les œuvres antiques et leur texte moderne ; » presque toujours les discussions de détail qui s'élèvent à son endroit, » alors qu'en critiquant les données manuscrites on croit s'interroger » sur Tacite, ne sauraient au mieux que préciser la représentation » que nous devons nous faire du texte d'un archétype du xv^e^ siècle, » si proche de nous, si éloigné de Tacite, moins un manuscrit qu'une » sorte d'édition déjà et au delà duquel, pour cette raison même, il

1. Quelques erreurs et fautes d'impression : p. xiii, Goelzer, Hist. = Historiarum l. iii-v avec des notes critiques par H. Goelzer, Paris, 1920. Il s'agit en réalité de l'édition des Histoires en 2 vol. publiée par H. Goelzer chez Hachette en 1920 et qui comprend non seulement des notes critiques, mais « un commentaire critique, philologique et explicatif » ; p. xiv, l. Andresen non Andressen ; sous Sorbōm, l. 2, l. *aliaeque* non *aliaque* ; p. 3 n. 2, l. 11, l. *procinctu* ; p. 33, l. 2, l. *vexillum* ; p. 56, n. 3, l. 1 *obscuro* ; p. 57, n. 1, l. 1, l. *lixarum* ; p. 105, n. l. 15, l. *absurdum* ; p. 125, n. l. 7, l. *sociorum* ; p. 136, ch. 79, n. l. 1, l. *Flaminiam*.

1. Cf. mon compte rendu dans la *Rev. de Philologie*, N. S. XI (1937), p. 145 et s.

» est si rare que nous puissions assurer çà et là sur quelques points » particuliers (et qui ne sont pas toujours ceux qui nous auraient » intéressés davantage) des prises plus proches de l'objet que nous » visons. » Ce n'est pas de prose légère ; mais c'est une conclusion assez décevante après un pareil effort. « *Whether or not the results justify the large amount of time and labor expended must be for others to decide* [1]. »

***

L'édition de la Germanie donnée par M. Perret devait naturellement se ressentir des recherches qu'il a entreprises sur l'histoire du texte, aussi une grande partie de la préface (p. 45-68) est-elle consacrée à la tradition manuscrite, à la description, et au classement par familles des codices et éditions anciennes que M. P. a revus lui-même pour la plupart, tant sur les originaux que sur photographies ; et l'apparat critique est d'une ampleur qui dépasse de beaucoup les dimensions de l'apparat établi par H. Goelzer dans la précédente édition de la Collection Budé. J'avoue que le témoignage de ces manuscrits d'humanistes, tous du XV^e^ siècle, ne me paraît pas présenter toutes les garanties d'authenticité désirables, et qu'il est imprudent de vouloir fonder sur eux une classification sûre : pour prendre un ex., au ch. V, 3 M. Perret écrit :

Aurum et argentum propitiine an irati di negauerint dubito,

et note dans l'apparat :

propitiine *Wmh. Mp.* β. *s* : propitii *N* Δ *C I B,*

c'est-à-dire, si je me reporte au *conspectus siglorum*, que la leçon adoptée dans le texte (avec *-ne* en italique) se trouve dans les représentants de la famille X : *W* (= Vindobonensis 711) *m* (= Monac. 5307) *h* (= Hummel.) ; de la famille α : *M* (Marcianus) *p* (=Paris.) ; de la famille β (sans autre indication, donc tous les représentants ?) ; de la famille *s* (= Stuttgartiensis) ; tandis que *propitii* : se trouve dans *N* (= *Neapolit.*) Δ (= Vatic. 4498) *C* (= notae Cantilliacenses), I (= Vatic. 1518) et B (= ed. Bonon., 1472), tous représentants de la famille α (à laquelle appartiennent également *M* et *P* dont la leçon diverge). Robinson, qui adopte aussi *propitiine* note dans son apparat : propitii σ χ Φ, căd σ = consensus codicum NΔI ; χ = consensus codicum t w ; Φ = consensus codicum b a l e z u R a c — ces indications ne concordent pas exactement avec celles de M. Perret. Le *-ne* de *propitiine* est-il nécessaire et l'interrogation ne peut-elle pas être exprimée simplement par *an* dans le second terme ? Je renvoie à la *Syntaxe latine* de Ernout et Thomas, p. 270, à la *Latein. Gramm.* de Leumann-Hofmann, p. 1698, où à Kühner-Stegmann II, 2, p. 525 et s. Les deux leçons *propitii*, *propitiine* sont mélangées, et il ne me semble pas douteux que le manuscrit original portait *propitii* qu'un humaniste (ou plusieurs) a corrigé pour ramener la phrase à une syntaxe qu'il jugeait plus correcte. Or il serait possible de déceler d'autres interventions de ce genre.

Je sais par expérience que la traduction d'un texte est chose malaisée, et qu'il est difficile à un traducteur de faire partout et toujours approuver sa version ; que parfois des divergences assez graves se

1. Robinson, *Préface*, p. VII.

constatent entre deux traducteurs sur la façon de comprendre un même passage. Ainsi par ex. ch. II, Tacite écrit :

Ipsos Germanos indigenas crediderim minimeque aliarum gentium aduentibus et hospitiis mixtos, quia nec terra olim sed classibus aduehebantur qui mutare sedes quaerebant, et inmensus ultra utque sic dixerim aduersus Oceanus raris ab orbe nostro nauibus aditur. Quis porro, praeter periculum horridi et ignoti maris, Asia aut Africa aut Italia relicta, Germaniam peteret, informem terris, asperam caelo, tristem cultu aspectuque, nisi si patria sit.

M. Perret traduit ainsi la dernière phrase :

« Et qui donc sans parler des périls d'une mer âpre et inconnue, quittant l'Asie, l'Afrique ou l'Italie, f e r a i t v o i l e vers la Germanie, vers ses pays sans forme, son ciel rude, triste à habiter comme à voir, à m o i n s q u ' e l l e n e s o i t l a p a t r i e ?

M. Goelzer :

« Q u i a u r a i t p u, en outre, sans parler des dangers d'une mer âpre et inconnue, q u i t t e r l'Asie, l'Afrique ou l'Italie pour se rendre en Germanie où la terre est laide, le climat rude, et dont la culture comme l'aspect attristent le regard, s a u f d e c e u x d o n t c ' e s t l a p a t r i e.

J. L. Burnouf :

« Aussi bien, sans compter les périls d'une mer orageuse et inconnue, qui v o u d r a i t q u i t t e r l'Asie, l'Afrique, ou l'Italie, pour le pays affreux des Germains, leur ciel âpre, leur sol enfin dont la culture et l'aspect attristent les regards, à m o i n s q u e c e n e s o i t l a p a t r i e ? »

Burnouf et M. Perret voient dans *peteret* un potentiel ou un irréel du présent, M. Goelzer, un irréel du passé. C'est à lui que la grammaire comme le contexte donnent raison. Il suffit de lire l'ensemble du paragraphe pour s'en apercevoir.

Ch. XX 4. M. Perret traduit la phrase fameuse : *sera iuuenum uenus eoque inexhausta pubertas* par : « Les désirs des jeunes sont tardifs, de là une maturité intacte ». Je traduirais plus précisément : « Les jeunes gens viennent tard à l'amour, aussi leur virilité est-elle inépuisable. » *Venus* et *pubertas* ont un sens « technique » net, que R. Much a bien vu quand il les traduit, *uenus* par ' Liebesgenuss ', et *pubertas* par ' Zeugungskraft ' ; « les désirs » ne sont pas forcément l'amour (c'est-à-dire ici l'acte sexuel) et la virilité est autre chose que la maturité.

A. Ernout.

Dinner at Trimalchio's, An extract from the Satyricon of Petronius Arbiter, transl. by C. J. Acheson ; 72 p. in-8°. Johannesburg, Witwatersrand University Press, 1950.

Petit volume élégamment présenté, mais qui n'a d'autre prétention que de fournir aux lecteurs de langue anglaise une traduction aisée du fameux Festin. Aucune note, pas de bibliographie ; l'auteur n'indique même pas l'édition qu'il a utilisée. Un prologue, très bref, est surtout un résumé des chapitres qui précèdent la Cena. L'auteur attribue, sans discussion, l'œuvre à *Petronius Arbiter* qu'il fait vivre « *in the earlier half, and during the first sixteen years of the later half, of the first century of the Christian era* ». Dieu sait pourtant si les érudits sont loin de cette certitude ! Mais après tout, M. Acheson juge sans doute que ses lecteurs n'ont pas besoin d'en savoir davantage davantage.

A. Ernout.

E. V. Marmorale, *Giovenale*, 2e ed., 201 p. in-8° ; Bari, G. Laterza e figli, 1950.

Comment qualifier le talent et l'inspiration de Juvénal ? Est-ce un moraliste ? Est-ce un déclamateur ? Mérite-t-il le nom de poète ? C'est à ces trois questions que vise à répondre le livre de M. Marmorale. Moraliste, Juvénal ne mérite pas ce nom, ce n'est qu'un pamphlétaire qui cherche et exploite le scandale, et l'*indignatio* qui le pousse à écrire n'est qu'« *un malcelato rancore, un ' invidia sorda per le fortune degli altri '* (p. 80). Poète, il ne l'est pas davantage ; sans doute rencontre-t-on dans son œuvre quelques beautés éparses, mais ce qui domine en lui, c'est l'enflure, le mauvais goût, l'abus des lieux communs, l'absence d'émotion vraie. Faut-il donc ne voir en lui qu'un déclamateur creux, ' *un vuoto declamatore* ' ? M. M. ne pousse pas la sévérité jusque là ; dans un troisième et dernier chapitre, il s'efforce de découvrir ce qu'il appelle ' *il vero Giovenale* ' ; selon lui Juvénal dépasse le stade de la rhétorique éloquente, sans atteindre pourtant celui de la poésie : « *Giovenale supera lo stadio dell' eloquente retorica, ma non raggiunge quello della poesia* » (p. 159). M. Marmorale est si profondément convaincu d'avoir porté sur Juvénal le seul jugement qui lui convienne, qu'il est malaisé, et sans doute superflu de discuter avec lui : aucune objection ne saurait l'ébranler ni même l'atteindre : on le voit par la façon dont il traite les critiques qui ont parlé de son livre, lors de sa première édition. La plupart des défauts ou des faiblesses qu'il reproche à Juvénal ont été déjà signalés : et chez nous, Nisard dans « *Les poètes latins de la décadence* » les avait dénoncés avec sévérité. Je ne connais guère d'œuvre poétique qui, soumise à un examen de ce genre, puisse y résister victorieusement ; et je me demande ce qu'il resterait de poésie dans les *Satires* d'Horace par exemple, si on les examinait du même œil impitoyable. L'idée que se fait M. M. de la poésie est très pure et très haute ; reste à savoir si elle convient à tous les genres, et si dans celui qu'a choisi Juvénal, elle trouve son application.

A. Ernout.

C. Iunius Juvenalis SATURAE hrsg. von Ulrich Knoche ; xxxii-161 p. in-8° ; München, Max Hueber Verlag, 1950.

Cette nouvelle édition de Juvénal fait partie de la Collection *Das Wort der Antike*, où a déjà paru une édition du De brevitate vitae de Sénèque, due à M. Hellfried Dahlmann. Celui-ci avait joint à son texte une traduction. M. Knoche se réserve de publier plus tard sa version, qui sera en vers : l'importance considérable et la nouveauté de l'apparat critique qui accompagne le texte latin font du livre une œuvre originale, et qui méritait d'être publiée à part. L'auteur en effet ne s'est plus contenté des manuscrits principaux auxquels se fiaient les précédents éditeurs ; mais il a utilisé tous les manuscrits connus de Juvénal, grâce aux recherches qu'il avait faites auparavant et dont les résultats se trouvent consignés dans l'étude qu'il a fait paraître en 1940 sous le titre *Handschriftliche Grundlagen des Juvenaltextes*. La liste des sigles occupe près de trois pages (viii-xi), et le catalogue des manuscrits, vingt-et-une (xii-xxxii). La plupart des mss. nouveaux sont de date récente, et n'ajoutent pas, du moins m'a-t-il semblé, grand'chose à ce que nous donnaient des témoins vénérables comme le ms. de Pithou, Montepessulanus 125, ou le Vossianus XIX q. 51. Mais du moins, grâce au travail ingrat de M. Kno-

che, et rendu plus ingrat encore par les conditions dans lesquelles il l'a poursuivi, saurons-nous au juste sur quels secours nous pouvons compter, et quelle valeur accorder aux uns et aux autres. L'apparat critique n'est pas, on l'imagine de lecture facile : comment se rappeler la valeur de tous les sigles, et en particulier des sigles collectifs — il n'y en a pas moins de 30 — : j'ai peur que le travail, d'ailleurs fort consciencieux et utile de M. Knoche, ne décourage plus d'un lecteur.

A. Ernout.

Luigi Pepe, *Marziale* (Biblioteca del 'Giornale italiano di Filologia ', I) ; Napoli, Casa editr. Armanni ; 221 p. in-8°. Pr. L. 800.

Quot homines, tot sententiae. Il est instructif de comparer le Martial de M. Pepe au Juvénal de M. Marmorale. Tandis que ce dernier s'est évertué à refuser à Juvénal les qualités de moraliste et de poète, M. Pepe, au contraire, n'est pas loin d'accorder à son auteur toutes les vertus. L'un et l'autre prétendent nous restituer une image exacte de leur modèle ; M. Marmorale, nous rendre ' le vrai Juvénal ', M. Pepe, laver Martial des reproches qu'on lui adresse ordinairement, obscénité, platitude, grossièreté, immoralité. cruauté, adulation, dégager l'homme véritable qui se cache sous ces apparences trompeuses, et mettre en lumière le poète. Je note au passage, pour donner le ton du livre « *Marziale si forza di apparire quello che non è, cioè*; *un* cochon » (p. 30). Se force-t-il tant que cela ? Disons qu'il exploite un genre qu'il espère devoir plaire à ses lecteurs. De même pour la cruauté : « *Cosi, nei componimenti citati, benchè Marziale possa sembrare crudele, crudele non è , ma è solo un uomo que scrive per divertire... E naturalmente, in questi epigrammi non è poeta...* (p. 65). Mais ce jugement ne saurait s'appliquer à toutes les épigrammes ; il en est qui sont dignes de lui valoir le nom de poète : le tout est de définir au préalable le concept poésie, et de voir dans quel sens et dans quelles limites il peut s'appliquer à Martial ; qu'il me suffise de renvoyer aux vers connus d'Horace, *Sat.* I, 4, 39-44. Qui a raison, de M. Marmorale ou de M. Pepe ?

Non nostrum inter uos tantas componere lites.

Chacun d'eux soutient une thèse : au lecteur de voir s'il ne convient pas de faire ses réserves, dans un sens comme dans l'autre.

A. Ernout.

ACTA FRATRVM ARVALIVM ed. quae post annum MDCCCLXXIV reperta sunt, commentariis intruxit Aelivs Pasoli ; vi-174 p. in-8°, Bologne, Dott. Ces. Zuffi ed., 1950. Pr. 1000 L.

Ce volume forme le fascicule VII de la Collection des *Studi e ricerche* publiée par la Faculté des Lettres et de philosophie de l'Université de Bologne. C'est M. Io. B. Pighi qui en a eu l'idée, et qui devait en être l'auteur. Absorbé par d'autres tâches, le savant professeur en a confié la réalisation à un de ses élèves les mieux doués « *adulescens summo ingenuarum artium studio et spe optima praeditus* », qui s'en est fort bien acquitté. Le travail se divise en trois livres : I *Acta fratrum Arvalium quae post annum* MDCCCLXXIV *reperta sunt*, p. 1-53 ;

II *Integrationes et additamenta commentarii Henzeniani*, p. 55-103 ; III *Acta fratrum Arvalium quae ad annum* MDCCCLXXIV *reperta sunt*, p. 105-174. Dans cette dernière partie, M. Pasoli a donné le texte donné par Henzen, si bien que nous avons un répertoire à jour de ces inscriptions précieuses ; on aurait souhaité que les fragments nouveaux fussent insérés à leur place respective pour compléter le texte de Henzen. Le commentaire complet viendra plus tard, annonce avec une foi robuste M. Pighi : « *Quod si quis arguat non omnis fratrum Arualium reliquias hic esse illustratas, sed eas tantum quae post Henzenum innotuerunt, is hunc habeat libellum pro altera Henzeniani operis parte, neque Arualium acta se cuncta uno libro comprensa ordine disposita pleniore commentario instructa uisurum pellecturumque desperet : non enim semper in his rerum ac temporum futuri sumus angustiis.* » Acceptons-en l'augure.

Les fragments découverts depuis la publication d'Henzen en 1874 sont d'importance diverse : mais ils permettent de suivre la célébration du culte sous les différents empereurs jusqu'à Dioclétien, et fournissent une contribution non négligeable à l'histoire de l'Empire, comme à l'onomastique et à l'histoire de la langue. L'absence d'index dans un pareil ouvrage est regrettable [1].

A. Ernout.

Gaius, *Institutes* ; texte établi et traduit par Julien Reinach, XIX + 194 p. en grande partie doubles. Paris, Les Belles-Lettres, 1950.

La Société d'édition « Les Belles Lettres » a eu une heureuse initiative en faisant figurer les *Institutes* de Gaius dans sa collection de textes latins avec traduction. C'est le premier juriste qu'elle accueille ; et ce n'est pas d'ordinaire l'usage des collections « littéraires » de faire place aux écrivains de cette nature. Gaius, du reste, contemporain d'Hadrien, écrit un excellent latin, et sauf peut-être dans la dernière partie qui traite des « actions judiciaires » et dont le caractère est plus rébarbatif, son œuvre se lit encore assez aisément ; c'est un « cours » d'initiation bien composé, et qui offre au profane beaucoup de détails sur les institutions romaines et qui lui permet d'acquérir un sentiment direct et concret de la valeur des termes ou des notions juridiques.

Le texte de Gaius est établi à partir d'un palimpseste de Vérone, rendu aujourd'hui à peu près inutilisable par l'action des réactifs chimiques auxquels il fut soumis au siècle dernier, mais dont le déchiffrement a été assuré et fixé — comme pour l'Ambrosianus de Plaute — par un *Apographum* de Studemund. Quelques fragments ont été en outre découverts sur des papyrus d'Egypte, publiés en Italie (1927) et en Angleterre (1933). Les *Institutes* ont eu de nombreuses éditions, entre autres, celle de Huschke (Teubner, 1878), revisée en dernier lieu (1939) par Seckel et Kuebler, celle de Zulueta, Oxford, 1946 (tome I), celle, très consciencieuse, de David, Leyde, 1948. M. Julien Reinach travaillant, comme il le dit, pour une « collection philologique », a supprimé la plupart des nombreuses références aux textes juridiques, qui intéressent surtout les spécialistes. D'autre part, il a souvent renoncé à voir des gloses dans ce qui paraît être plutôt

1. P. 66, l. 11 du bas, lire *porcarum* ; p. 68, l. 6, l. *reuersi* (non *reuersos*) ; p. 109, *f* l. 4, l. *opimam*.

« redondance » d'un « cours magistral ». Le résultat est une édition munie d'un apparat critique réduit à l'essentiel avec quelques rares notes de commentaire.

M. J. Reinach a eu des conjectures heureuses : II, 7 *locum* au lieu de *solum*. II, 16 *animalia quae fere <ferarum> bestiarum numero sunt, uelut elephanti et cameli*. II, 113 *femina uero uiripotens* (*uero potest V*) ; etc. D'autres paraissent inutiles : I, 87 *senatusconsultum* (*senatum V*) *interuenire*. I, 189 *constantem tutorem dare* (*co. st. V*) : le *testamento tutorem dare* des éditeurs était plus naturel et formait une expression usuelle. II, 127 *alioquin non posset* (*psiet V*) *exheredari* « autrement il ne pourrait être exhérédé », cet imparfait du subjonctif, proposé par Goudsmit, convient mal pour le verbe *posse* : un présent comme *prodest eum* (Polenaar) ou encore *possit* serait préférable. M. J. Reinach ne manque pas d'audace, parfois même en faisant preuve d'un conservatisme excessif, par ex. II, 224 *uti legassit suae res, ita ius esto* : la forme *res* est gardée au titre de génitif archaïque ; mais ç'en serait l'unique exemple. III, 71 *siue de ex praetoris edicto* : le groupe *de ex* est indéfendable dans un texte de cette époque et sous la plume d'un bon écrivain. III, 141 *aut fundus alterius rei*, où *rei* est interprété comme génitif de *reus*, et non de *res* ; mais le sens de « co-contractant » qu'il faut alors donner à *reus* n'est-il pas forcé ? — III, 146 *idque ex accidentibus apparet, tamquam sub condicione facta cuiusque uenditionem an locationem* : le maintien des accusatifs *uenditionem* et *locationem* réunis par *an* (comme proposition infinitive ?) est dur à admettre ; et il en résulte une expression *sub condicione facta*, également peu satisfaisante. La correction *uenditione an locatione* est simple et permet d'adjoindre à ces mots le participe *facta* : « c'est l'événement qui décide, comme si c'était sous condition qu'il y avait eu vente ou location ». Les restitutions données de certains passages difficiles ou fortement altérés comme I, 113 *emit nummuli aere is* (le diminutif surprend dans un passage aussi grave) ou II, 104 *familiam pecuniamque tu*[*am*]*endo mandatela tuam*... relèvent de la pure hypothèse.

La traduction est bonne, avec une netteté et une précision qui n'excluent pas l'élégance [1].

François Thomas.

Åke Josephson, CASAE LITTERARUM, *Studien zum Corpus Agrimensorum Romanorum* ; XX-316 p. in-8° ; Uppsala, Almqvist & Wiksells Boktryckeri AB, 1950.

C'est sur le conseil de M. J. Svennung que l'auteur s'est mis à l'étude du *Corpus agrimensorum* ; et de cet ensemble disparate, il a détaché un des textes les plus difficiles et les plus obscurs, dont Mommsen disait qu'il se distinguait des autres « aussi bien par la barbarie de sa

1. Pour rendre les mots *quod ut manifestum fiat* (IV, 10) l'expression « pour éclairer votre lanterne » a un caractère trop familier. Il semble d'autre part que Gaius donne au groupe *et ceteri* la valeur du gr. καὶ οἱ ἄλλοι « et par surcroît » dans un passage comme II, 32 *ususfructus et hominum et ceterorum animalium* « un usufruit sur les hommes et (aussi) les animaux », plutôt que « sur les-hommes et les autres animaux ». Signalons pour l'erratum : p. 58 (2), dernière ligne, *ante* est omis devant *mortem* ; p. 117 (1), avant-dernière ligne du texte, lire : « les obligations naissent *par* consentement mutuel » ; p. 138 (2), 5e ligne, lire *quem*, au lieu de *quam* ; p. 138 (2), 8e l., lire *quid*, au lieu de *quod*.

langue que par la nullité de son contenu : *durch die barbarische Sprache wie durch die Nichtigkeit seines Inhalts* ». Sans se laisser décourager par la sévérité de ce jugement qu'il cite (p. XVIII), avec lequel concordent bien d'autres, M. Josephson a repris l'étude de cet ouvrage abandonné ; il l'a édité sur des bases nouvelles, traduit (p. 1-21), et pourvu d'un abondant commentaire traitant de son contenu et de son objet des manuscrits, et des rapports entre les deux récensions *A* et *P*, enfin de la langue. Celle-ci, très incorrecte présente, outre les faits communs à tous les écrits de langue vulgaire, des traits originaux : *gurga* pour *gurges*, l'emploi de *tales* comme pluriel neutre, l'emploi de *habere* et de son participe présent dans des constructions insolites ; l'usage de l'accusatif sujet, de *de* pour introduire un complément déterminatif, de *oportet* avec le participe en *- ndus*, de nombreux diminutifs : *monticellus*, *campicellus*, *collicellus*, *oliuastellum* ; aussi des mots autrement inconnus, tel *camarsum* ; etc. M. Josephson a étudié tous ces aspects avec un soin rigoureux ; ses conclusions, prudentes, laissent néanmoins percevoir l'intérêt — modeste, mais non négligeable — de ce texte que l'on considérait comme désespéré. De bons index complètent utilement le livre, fort bien présenté.

A. ERNOUT.

CONFÉRENCES de *l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, t. X, années 1950-51 ; 157 p. in-8° Paris, C. Klincksieck, 1951.

Des huit conférences publiées dans ce recueil, il n'en est qu'une qui intéresse directement l'Antiquité classique : c'est celle de Mlle C. MOHRMANN intitulée *L'étude de la latinité chrétienne : état présent de la question*. Disciple de Mgr Schrijnen, Mlle Mohrmann a repris brillamment l'enseignement de son maître et soutenu avec force l'idée qui lui était chère de la réalité d'une langue spéciale (*Sondersprache*), créée à l'intérieur du latin par les besoins de la religion nouvelle. Toute innovation dans la foi comme dans les mœurs implique nécessairement la création d'un vocabulaire adapté à ces créations, soit par emprunt à la langue du peuple qui a servi de modèle — ici le grec, lui-même en partie dépendant de l'hébreu ou de l'araméen — soit par la spécialisation de sens de mots de la langue indigène. C'est donc surtout dans le lexique que le latin chrétien s'est montré créateur ; la syntaxe n'a guère été touchée par lui, et les hellénismes qu'on y signale ne lui appartiennent pas en propre : une construction comme *dixi quia* ' j'ai dit que ' n'a rien de spécialement chrétien, et le type *dixi quoniam* est trop rare pour qu'il puisse raisonnablement en être tenu compte. Quant à la phonétique et à la morphologie, elles n'ont rien non plus de particulièrement chrétien. Certains faits de dérivation ou de composition : par ex. le développement des adjectifs en *-bilis*, ou des composés en *-ficus*, *-ficō* se retrouvent ailleurs que dans le vocabulaire de l'Eglise et bien avant son apparition : quand celle-ci utilise *beatifico* au lieu de *beo*, elle ne fait que reprendre un vieux procédé expressif, connu notamment des poètes : à côté de *terreo*, *terribilis*, Lucrèce et Virgile notamment connaissent *terrificus*, *terrifico* ; *rēgificō*, *laetificus* sont déjà dans Ennius, et *laetificō* dans Plaute ; et la langue abstraite n'a pas attendu les Pères de l'Eglise pour multiplier le type en *-bilis* : *possibilis* est déjà dans Quintilien, comme son contraire *impossibilis*, et si *solubilis* n'est pas attesté avant Minucius Felix, *insolubilis* est déjà dans Sénèque, *Ben.* 4,12, 1; quant aux verbes en *-izō*, ils ne sont pas spéciaux au latin d'Eglise,

et je trouve *stercorizō* dans la *Mulomedicina Chironis*, etc. Je crains qu'à vouloir agrandir démesurément le domaine de la latinité chrétienne, Mgr. Schrijnen et son école n'y aient fait entrer des faits qui ne lui appartiennent pas spécialement, et n'aient affaibli leur thèse.

A. Ernout.

Reallexikon für Antike u. Christentum hrsg. von Theodor Klauser, Lieferung 8 : *Babylon* (Forts.) — *Bauen* ; col. 1119-1277 ; Stuttgart, Hiersemann Verlags. G. M. B. H., 1950. Pr. DM. 11.

Ce huitième fascicule clôt le Ier tome de cet important dictionnaire. Depuis la mort de F. J. Dölger et de Hans Lietzmann, la direction en a été assurée par Theodor Klauser avec la collaboration de Jan Hendrik Waszink et de Leopold Wenger : ces noms sont de ceux en qui on peut avoir confiance. On sait dans quel esprit l'ouvrage a été conçu : il a pour objet d'étudier les rapports qui existent entre le christianisme et l'antiquité profane et païenne, et les influences réciproques que les deux mondes ont exercées l'un sur l'autre. Ces rapports ne sont pas toujours faciles à déterminer ; il arrive parfois notamment que l'on ait affaire à des innovations proprement chrétiennes, et sans correspondant visible avec le monde antique — du moins le monde antique gréco-latin ; mais ces absences mêmes sont instructives (par ex. dans ce fascicule, les notions ou les objets exprimés par *baptisterium*, *baptistes*). Parmi les plus importants articles contenus dans ce fascicule, je citerai : *Babylon* (suite) ; *Bad* ; *Barnabas* ; *Basilides* ; *Basilika* (col. 1225-1259) ; *Bauen*.

Dans la préface de ce Ier tome, M. Theodor Klauser expose l'histoire de ce Lexikon, et comment il a pris la suite de la revue ' *Antike u. Christentum* '. Les six premiers fascicules parurent de 1941 à 1943 ; puis vinrent des années pénibles, des bombardements, des incendies dans lesquels des bibliothèques, des manuscrits périrent ; de précieux collaborateurs disparurent aussi. Ce ne fut qu'au début de l'année 1950 qu'il fut possible de reprendre la publication. Il faut espérer qu'elle pourra désormais se poursuivre sans accidents qui la retardent, dans un monde que ne troublera pas la guerre...

A. Ernout.

Gerard L. Ellspermann, *The Attitude of the Early Christian Latin Writers toward Pagan Literature and Learning* : The Catholic University of America. Patristic studies, vol. LXXXII, Washington, D. C., 1949, in-8°, xxviii-267 pages.

La collection des recherches patristiques de l'Université de Washington s'accroît rapidement, et le volume que nous devons au Père Ellspermann marque peut-être une orientation nouvelle. La collection nous offrait généralement des études de détail, spécialement des études d'ordre philologique, et ce quatre-vingt deuxième tome nous présente une synthèse historique et littéraire sur l'attitude des Pères de l'Eglise Latine, durant les cinq premiers siècles à l'égard de la culture païenne. L'ouvrage bénéficie, comme en témoigne la bibliographie, des recherches particulières qui l'ont précédé, et ainsi serait

en voie de réalisation le vœu parfois formulé d'une synthèse des résultats acquis. Il semble aussi, et l'auteur en parle dès sa préface, que son intérêt ait été attiré vers ce problème par les travaux français, ceux de Labriolle, Bardy, Marrou notamment.

En tête du volume, dix-huit pages d'une bibliographie méthodique, puis une introduction pour déterminer dans quel contexte historique et psychologique il convient d'envisager le sujet, quelques pages aussi sur l'attitude des écrivains grecs chrétiens à l'égard de la culture païenne. Neuf chapitres constituent le corps de l'ouvrage : Minucius Félix, Tertullien, Saint Cyprien, Arnobe, Lactance, Saint Hilaire de Poitiers, Saint Ambroise, Saint Jérôme et Rufin, Saint Augustin. Le plan adopté pour ces études successives est généralement le même : attitude de ces auteurs à l'égard de la poésie, de la philosophie, de la rhétorique païennes. On préférerait peut-être, dans un ouvrage de synthèse, une méthode qui tînt moins de l'enquête, et visât plutôt à restituer la manière particulière à chaque écrivain de considérer et de résoudre le problème de la culture antique, l'angle sous lequel chacun s'est posé la question.

Rien de systématique cependant dans les conclusions. Elles sont très nuancées, par souci d'objectivité, en présence de textes qui ne permettent pas de répondre d'une manière générale. L'attitude des écrivains chrétiens à l'égard de la culture païenne ne fut pas la même chez tous, elle ne fut pas la même pour chacun d'eux sous tous les aspects du problème, leur attitude n'était point la conséquence d'une directive officielle de l'Eglise. Chacun vit les avantages et les écueils de la culture traditionnelle, et, parce qu'elle était traditionnelle, vit aussi qu'elle était nécessaire en fonction de ces trois données, chaque auteur détermina ses opinions sur le sujet.

Le volume se termine par deux index, nominum et rerum, qui facilitent la consultation de ce bon travail sur une question fort intéressante.

Maurice TESTARD.

VETUS LATINA, Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt u. hrsg. von der Erzabtei Beuron. 1. *Verzeichnis der Sigel für Handschriften u. Kirchenschriftsteller* von Bonifatius FISCHER, Mönch von Beuron, 104 p. in-4° ; 2. GENESIS, hrsg. von Bonifatius FISCHER ; 128 p. in-4°. Freiburg, Verlag Herder, 1949 et 1951. Prix : Bd. I, DM 10; Bd. II, DM 35 (Subskript DM. 8,50 et 29,75).

Voici que commence enfin à paraître cette édition tant attendue, tant souhaitée des fragments latins de l'Ancien et du Nouveau Testament antérieurs à la Vulgate hiéronymienne, et qu'on désigne sous le nom d'*Itala*, ou de *Vetus Latina*. Les nouveaux éditeurs ont tenu à rendre hommage à l'œuvre de leur prédécesseur Paul Sabatier, dont le livre, *Bibliorum Sacrorum Latinae Versiones antiquae seu Vetus Italica*, paru en 1743, demeure encore, selon eux, « *unentbehrlich* ». Sans parler de la qualité, très grande, de ce travail, c'est le seul recueil d'ensemble, « *Sammelwerk* », que nous possédions de ces textes. Depuis, bien des études de détail ont été faites, bien des textes isolés ont été publiés — je pense notamment aux *Old-Latin Biblical Texts* d'Oxford, et aux *Evangiles* de Mathieu et Marc édités par

A. Jülicher en 1938 et 1940 — ; mais personne ne s'était trouvé assez courageux ni assez armé pour entreprendre la refonte et la mise au point de l'ouvrage de Sabatier. Grâce aux bénédictins de l'Abbaye de Beuron, et sous l'impulsion de feu J. Denk, mort en 1927, voici cette lacune comblée ; et la façon dont le travail est conçu et mené est de nature à satisfaire les critiques les plus exigeants. La documentation préliminaire recueillie est d'une telle étendue qu'il a fallu un premier fascicule tout entier pour donner la liste des manuscrits utilisés, et le catalogue des Pères de l'Eglise (*Kirchenschriftsteller*) et de leurs ouvrages où se trouvent des citations de la *Vetus Latina* : les manuscrits ont été, autant que possible. revus sur les originaux, les citations d'auteurs, sur les éditions les meilleures. Un système pratique d'abréviations et de numérotation permet de se retrouver sans trop de peine dans cette immense forêt de documents, et l'éditeur a pris soin de laisser quelques cases vides, de manière qu'on puisse insérer au besoin les compléments éventuels. Il s'est efforcé aussi d'expliquer la valeur des sigles, des différents caractères (majuscule, romain, italique, etc.), pour que le lecteur soit toujours renseigné sur l'origine et la nature du texte qu'il a sous les yeux. Il est évident que ce n'est pas une mince affaire que de se reconnaître dans un texte aussi touffu ; mais l'édition est faite surtout pour l'étude, et non pour la lecture courante : elle s'adresse aux érudits, théologiens, philologues, ou historiens auxquels elle apporte un texte sûr établi sur une base impeccable.

Le second fascicule comprend le texte de la Genèse jusqu'au chapitre IX, 14 début (*Et erit*). Il est précédé d'une Introduction divisée en 3 parties : A. Description des mss. ; B. Les textes (africain, européen, divers) ; C. L'édition. On lira avec intérêt la définition que l'éditeur donne, p. 15 de la préface, des termes ' européen ' et ' africain ' : et les latinistes verront comment il définit — et condamne — le concept d'un « latin d'Afrique ». La disposition adoptée pour le texte rappelle la façon dont Jülicher a présenté les textes des Evangiles : sur une première ligne, le texte grec, puis, en dessous, successivement le texte de la *Vetus Latina* dans sa forme générale (*allgemeine Form*) avec les variantes importantes, désigné par la lettre L et le texte de la *Vulgate* (H). Viennent ensuite l'apparat critique, et les citations d'auteurs [1]. D'une première lecture il semble apparaître que la version de la *Vetus Latina* est plus littérale que celle de Saint Jérôme : ainsi I 2 ἐπεφέρετο ἐπάνω τοῦ ὕδατος est traduit dans L par *super ferebatur super aquas*, dans H par *ferebatur* [2] *super aquas*. De même la formule καὶ εἶδεν ὁ θεὸς ὅτι καλόν est rendue dans L par *et vidit deus quia bonum est*, dans H (le plus souvent) par *et vidit deus quod esset bonum*. Mais il faudrait pousser plus loin la confrontation, et la faire porter au moins sur un livre tout entier.

Comme l'édition de la *Vulgate* fait honneur à l'abbaye bénédictine de Saint Jérôme à Rome, cette édition de la *Vetus Latina* vaudra à l'abbaye bénédictine de Beuron l'estime et la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'étude de ces textes sacrés. Souhaitons que la publication s'en poursuive sans encombre, et sans retard.

A. Ernout.

1. On sait que Jülicher n'en a pas tenu compte dans son édition des Evangiles.
2. La variante *superferebatur* est moins bien attestée.

Nils Hansson, *Textkritisches zu Juvencus, mit vollstandigem Index verborum* ; 169 p. in-8°. Lund, CWK Gleerup, 1950.

Cette dissertation, qu'a dirigée M. Bertil Axelson est faite, comme on pouvait s'y attendre, très soigneusement. Peu satisfait des anciennes éditions de Juvencus, notamment de celle donnée par Huemer dans le *Corpus* de Vienne, M. Hansson a revu soigneusement les manuscrits, confronté entre elles les leçons qu'ils fournissent, exa miné le texte adopté par les précédents éditeurs ; il a établi un *index verborum* complet de son auteur, de manière à pouvoir sans cesse le comparer avec lui-même— ; puis il a pris un à un tous les passages qui pouvaient prêter à contestation, choisissant entre les diverses leçons existantes celle qui, tout bien pesé, lui apparaissait comme la meilleure, ou proposant, de sa propre initiative ou guidé par son maître, des corrections nouvelles. Entraîne-t-il toujours la conviction ? Je n'oserais l'assurer : pour prendre un exemple, dans le premier passage qu'il examine, I 458, *hos* me paraît meilleur que *hic*. Mais il est impossible de discuter tous les cas. On regrette que M. Hansson n'ait pas joint à sa dissertation le texte, revu par lui, de Juvencus : on eût plus aisément jugé des changements apportés, des progrès accomplis. La bibliographie est abondante ; mais trop d'ouvrages généraux y figurent : à quoi bon mentionner le Thesaurus, la *Formenlehre* de Neue Wagener, le Dictionnaire latin-français de Quicherat-Daveluy (!), etc., qui n'intéressent pas plus Juvencus que n'importe quel autre auteur ?

A. E.

Dom Paul Antin O. S. B. *Essai sur Saint Jérôme* ; 267 p. in-8° ; Paris, Letouzey et Ané, 1951.

Dom P. Antin, qui collabore depuis longtemps à la belle édition de la Vulgate publiée à Rome par l'abbaye pontificale de Saint-Jérôme, est familier plus que tout autre avec l'œuvre et la personne de l'illustre traducteur de la Bible : il aime son saint, il le connaît, il le comprend, mais son admiration et sa révérence ne dégénèrent point en une idolâtrie aveugle, et l'amour qu'il lui porte

Ne ferme point ses yeux aux défauts qu'on lui treuve.

A travers le saint il découvre l'homme, et « son âme de feu », réchauffant de son zèle les partisans de la foi, mais mordant de sa flamme les adversaires et les hérétiques. Il le situe exactement dans son milieu, dans son temps, afin de mieux mettre en relief sa personnalité puissante ; il scrute avec une persévérante acuité toutes les parties de son œuvre pour mieux en dégager les influences qui s'y révèlent — la rhétorique par exemple (p. 27 et s., p. 188), mais aussi l'originalité — notamment dans sa méthode de traduction, qui a fait de la *Vulgate* jugée dans son ensemble, une œuvre « admirable de fidélité et d'élégance » (p. 153). Dom Antin vit véritablement avec son modèle : il le suit, il le détaille, il l'analyse, tout ceci dans un style alerte, plaisant, animé, dépourvu de toute pompe, comme de toute austérité. J'ai eu autant de plaisir que de profit à lire ce livre.

A. Ernout.

Pierre Courcelle, *Recherches sur les Confessions de saint Augustin* : 299 p. in-8° ; Paris, E. de Boccard, 1950.

Les *Confessions* de saint Augustin ont été l'objet d'interprétations diverses, parfois contradictoires. Souvent la passion est intervenue dans le débat, et avec elle, la partialité. Le mérite des « recherches » de M. Courcelle est avant tout l'objectivité. Il a procédé dans l'examen de ce livre fameux comme il l'a fait dans sa thèse sur ' *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore* ', en confrontant les affirmations d'Augustin soit avec d'autres parties de son œuvre, soit avec d'autres témoignages qui les éclairent et les expliquent : les rapports entre Ambroise et Augustin, notamment, en reçoivent une nouvelle lumière ; et l'étude de cette partie des *Confessions* amène M. Courcelle à sortir de son cadre strict pour étudier l'influence de la philosophie plotinienne sur la pensée ambrosienne, influence assez étroite pour qu'il puisse parler d'un Ambroise-Plotin (p. 124 et 125). M. Courcelle domine avec aisance une littérature considérable ; malgré l'imposant appareil d'érudition qui apparaît dans les notes comme dans la bibliographie, l'exposé n'a rien de lourd, et permet de comprendre aisément l'évolution de la pensée d'Augustin, le passage de la philosophie spéculative à la doctrine manichéenne, puis à un plotinisme chrétien qui le prépare au baptême et à la conversion définitive.

A. Ernout.

Sancti Avrelii AVGVSTINI, *Sermones selecti XVIII* rec. D. C. Lambot O. S. B., 152 p., in-8° ; Vltraiecti /Bruxellis, in aed. Spectrvm, 1950. Pr. 6 fl. 25.

Ce choix de sermons de saint Augustin inaugure une collection intitulée *Stromata patristica et mediaevalia* que dirigent Mlle Christine Mohrmann et Johannes Quastin. L'initiative est louable ; nous sommes dépourvus de textes accessibles d'auteurs chrétiens de l'antiquité et surtout du moyen âge, et la série qui s'annonce continuera heureusement pour le latin la *Florilegium patristicum* de Bonn, qui semble arrêté. On ne pouvait confier à un érudit plus compétent que Dom Lambot l'édition des sermons de saint Augustin, qui comme l'on sait, a la charge de poursuivre l'œuvre laissée inachevée par la mort de Dom Morin. L'édition contient une préface où sont exposées les conditions toutes particulières dans lesquelles nous ont été transmis les sermons, la façon dont se sont formés les recueils qui nous les ont conservés, enfin le travail accompli par les différents éditeurs pour les présenter correctement au public. Dom Lambot rend un juste hommage au travail des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, qui ont pour la première fois donné avec les ressources de leur temps (1683) une édition « savante ». Mais ce travail est aujourd'hui dépassé : la langue de l'évêque d'Hippone est mieux connue, la tradition manuscrite établie sur des bases plus larges et plus solides, les questions d'authenticité plus fermement résolues.

Le présent choix bénéficie de tous ces progrès. Il donne une bonne idée des circonstances dans lesquelles ces sermons ont été prononcés, des thèmes ordinairement traités, du genre d'éloquence pratiqué par l'orateur, souvent mélange de fausse simplicité et de mauvaise rhétorique. On regrette que Dom Lambot, qui joint au texte un abondant apparat critique, ait été si avare de notes explicatives : elles sont

une quarantaine en tout et fort brèves ; aucune, par exemple, ne signale la construction *non est dubium quia ecclesiam diligit* (= *non est dubium quin... diligat*), p. 26, 10. Pourtant, dit le prospectus de la collection, « on souhaite que ces éditions servent à introduire l'étudiant aux œuvres et à la langue particulière du christianisme primitif et des auteurs du moyen âge. » Je ne sais si nos étudiants de lettres goûteront beaucoup cette littérature si spéciale. En tout cas, je crains que, présentée sous cette forme austère, ils ne trouvent l'initiation trop rude. Leurs maîtres eux-mêmes, habitués aux auteurs profanes, se sentiront sans doute souvent embarrassés devant cette langue et cette pensée nouvelles pour eux : *quis docebit magistros* ? [1]

A. Ernout.

M.-F. Mc Donald, *Saint Augustine's De fide rerum quae non uidentur : a critical text and translation with introduction and commentary* (Patristic studies, vol. LXXXIV), The Catholic University of America Press, Washington, D. C., 1950, xvi-147 p. in-8°.

De fide rerum quae non uidentur (PL 40, 170-180) est un bref opuscule où Augustin montre que la foi chrétienne, pour porter sur des objets invisibles aux yeux du corps comme à ceux de l'esprit, n'est pas pour autant déraisonnable : d'une part, en effet, la *fides* en des réalités invisibles intervient dans bien d'autres domaines que le religieux ; ainsi la croyance à l'amitié, à l'opinion, à l'histoire ; d'autre part, la foi chrétienne a elle aussi des témoignages où s'appuyer : l'accomplissement des prophéties ecclésiologiques. L'authenticité augustinienne de ce traité, absent des *Retractationes*, a été niée par Erasme et Bellarmin ; mais l'*Epist.* 231, 7 d'A. à Darius ne permet plus d'en douter.

Toutes les questions afférentes à cet opuscule sont fort bien étudiées par M.-F. Mc D. : classification des 26 mss., liste des éditions, date (imprécise : premières années du v^e^ s.), authenticité, contenu et dessein du traité, genre littéraire (*liber, epistula*, ou *tractatus-sermo* ?) et forme, style (figures de rhétorique, ordre des mots, périodes, clausules). Après ces préliminaires viennent le texte critique, la traduction et un commentaire philologique et doctrinal. Ces pages sont pleines d'utiles indications, et l'édition critique rendra service. Peut-être l'auteur aurait-il gagné à resserrer notablement les développements de l'introduction, qui donnent parfois l'impression d'avoir été étirés aux dimensions d'une thèse ; c'est surtout vrai de la quinzaine de pages, un peu faciles, consacrées à l'étude stylistique. Dans le même

1. La présentation matérielle est agréable, et l'impression correcte : p. 30, l. 14, l. *area*, non *aera* ; p. 78, l. 32 *neminem*, non *nominem* ; p. 121, l. 29 *differre*, non *differe* ; p. 140, l. 10, l. *oculos*, non *oculus* ; p. 135, l. 2 et 136, l. 10 l'éditeur écrit, avec la plupart des mss., *manum mittantur* et *manum missurus*, mais p. 137, l. 17 la forme usuelle *manumissurus* : j'aurais aimé trouver une note justifiant la forme étrange *manum mittere*, qui me semble une simple faute de copie ; p. 146, l. 23-24, *Ideo ergo inimicus es quia terram linges* ; la leçon de *D*, *lingis*, adoptée par les Maurins, me paraît préférable. — Il est resté quelques *v* au lieu de *u*. — P. 1 de la préface, l. 8 mieux vaut écrire *contiones* que *conciones*, p. 9, l. 12, *quamquam... praestat* que *praestet*.

sens, M.-F. Mc D. aurait sans doute intérêt à réfréner sa tendance à invoquer sans cesse, à propos d'études de détail, des considérations sur l'œuvre entière d'Augustin, ou même sur la patristique en général (p. 33 sq., 57 sq., 72 sq., etc.).

Jean PÉPIN.

Mary Melchior BEYENKA, *Consolation in Saint Augustine* ; XXIII-115 p. in-8°. The Catholic University of America Press, Washington, 1950.

Nous avons terminé la lecture de cet ouvrage dans une grande estime pour les qualités de son auteur, mais avec de graves réserves à l'égard de la valeur de l'ouvrage même.

Avant d'entrer dans son sujet, l'auteur nous donne, après un aperçu sur la consolation païenne et chrétienne, un chapitre sur la mort et la douleur dans l'expérience personnelle de saint Augustin. La comparaison qu'elle fait entre la réaction de saint Augustin lors de la mort de sainte Monique et sa douleur désespérée après celle de son ami dont parle le livre IV des *Confessions*, nous fait mieux comprendre l'attitude qu'il prendra après envers ceux auxquels la mort viendra arracher un être cher. Mais pourquoi, dans ce chapitre, parle-t-elle de la douleur que causèrent à Augustin la prise de Rome et le siège d'Hippone ? Ou bien, si elle ne croit pas dépasser ainsi les limites de son sujet, pourquoi ne dit-elle pas un seul mot sur le fardeau de l'épiscopat qui suggéra à saint Augustin tant de plaintes ?

L'auteur a bien remarqué que, dans la consolation chrétienne, l'idée de la résurrection joue un rôle important. Mais a-t-elle le droit de faire figurer parmi les œuvres consolatrices de l'antiquité chrétienne, un écrit comme le *De carnis resurrectione* de Tertullien qui est une œuvre d'ordre polémique ? Autre chose est d'étudier la consolation comme genre littéraire, autre chose de suivre le développement des motifs et des thèmes qui en forment l'étoffe.

Pourquoi ranger, parmi les œuvres consolatrices de saint Augustin, le *De cura pro mortuis gerenda* ? Cet opuscule, en effet, n'a pas été écrit pour consoler. Peu importe que la pauvre mère de Cynegius ait pu trouver une consolation dans la lecture de cette lettre à Paulin. Le genre d'une œuvre littéraire dépend des intentions de son auteur et non pas des sentiments dans lesquels tel ou tel auteur a pu la lire.

Ce qui manque surtout à cette thèse, qui aurait pu être excellente, c'est une idée nette du sujet à traiter. Actuellement, l'auteur traite de plusieurs sujets à la fois, sans les distinguer. Elle n'a qu'à les séparer effectivement et elle peut être sûre que, alors, son étude trouvera l'accueil et l'attention que mérite son application.

M. VERHEIJEN.

MARTINI, Episcopi Bracarensis, *Opera omnia*, ed. Claude W. BARLOW (Papers and Monographs of the American Academy in Rom, vol. XII) ; XII-328 p. in-8° ; New Haven Yale University Press, 1950.

L'évêque Martin de Bracara est l'avant-dernier auteur dont parle M. Schanz dans son *Histoire de la Littérature romaine* (t. IV, 2, § 1253-1254) ; après lui, il n'y a plus que Leander de Séville, le frère aîné

d'Isidore. C'est dire que nous sommes presque à la porte du moyen âge, et en effet l'activité de ce prêtre se situe entre 550 et 580, date de sa mort. Il a écrit beaucoup, et dans des genres divers. Pour certains de ses écrits, les *Aegyptorum Patrum Sententiae*, le *De correctione rusticorum*, il adopte délibérément une langue populaire, dans le premier, sans doute afin de se conformer aux modèles grecs qu'il traduit, dans le second, pour être mieux entendu de ses ouailles : ce qu'il appelle *cibum rusticis rustico sermone condire*. Ailleurs, il écrit une langue correcte, fortement imprégnée de rhétorique, et pleine de réminiscences d'auteurs profanes, notamment de Sénèque, qu'il pille dans son traité sur la colère. Car c'est surtout un moraliste, et à ce titre, son œuvre ne se lit pas sans intérêt. Elle n'avait pas encore été publiée en entier, et nous n'en avions que des éditions vieillies et insuffisantes. M. Claude W. Barlow a comblé avec bonheur cette lacune ; son édition, fruit de 20 années de travail, de recherches poursuivies à travers les grandes bibliothèques d'Europe, donnera satisfaction aux critiques les plus difficiles : texte sûr, notices historiques et littéraires abondantes et précises, bons index. L'apparat critique est copieux, trop : maintes variantes graphiques l'encombrent sans profit, et noient les variantes intéressantes : c'est le seul reproche que je ferais à ce bon travail.

A. Ernout.

Veikko Väänänen, « *Il est venu comme ambassadeur* », « *Il agit en soldat* » (Ann. Acad. Scientiarum Fennicae Ser. B., tom. 73, 1) 74 p. in-8° ; Helsinki, 1951.

Ce mémoire traite de « l'*apposition circonstancielle* » dans les langues romanes, français (surtout), italien, espagnol. Pour exprimer cette apposition, la langue peut recourir à un prédicatif seul, ou accompagné d'une particule, préposition, adverbe etc. (soldat, je vous parle en soldat). Ce tour a en latin des précédents.

M. Väänänen en donne dans un chapitre préliminaire des exemples variés : depuis le type simple (*quae puer audiui numquam senex obliuiscar*) jusqu'aux types introduit par *ut* (*sicut, uelut*) *quasi, tamquam, qua, pro, in* (*in laruam intraui* Pétrone, *Sat.*, 62, 10), tour qu'on a corrigé à tort en *ut larua*, mais qui est confirmé par beaucoup d'autres exemples ; l'origine de ce tour doit être cherché dans la fonction finale de *in* dont le *desinat in piscem* « se terminer en poisson » d'Horace fournit le modèle).L'analyse de M. Väänänen s'attaque à des nuances de sens délicates, qu'elle distingue avec pénétration.

A. Ernout.

Yakov Malkiel, *The hispanic suffix -(i)ego* (Univ. of California publications in linguistics, vol. IV, n. 3, p. 111-213) ; University of California Press, Berkeley a Los Angeles, 1951.

Cette étude — *a Morphological a. Lexical Study based on Historical a. Dialectal Sources* — intéresse surtout les langues hispaniques ; mais le suffixe *-(i)ego* qui y a pris un développement considérable, inconnu dans les autres langues romanes, est issu d'un type latin. La difficile enquête, menée à bien par M. Malkiel, met bien en lumière la complexité des problèmes de dérivation, et la lecture en est instructive pour le philologue classique.

A. Ernout.

Karl Vossler, *Südliches Romania*, neue erweiterte Ausgabe, 300 p. in-8°, Leipzig, Köhler u. Amelang, 1950. Pr. 6 M. 50.

Ce livre est en quelque sorte le testament spirituel du grand romaniste. Il connaissait à fond les langues néo-latines, mais elles l'intéressaient surtout en tant qu'instruments de culture, expression de civilisations et de pensées différentes sans doute, mais issues d'une source commune. Ce volume consacré aux littératures du sud de l'Europe ne concerne pas directement l'antiquité classique : je ne pourrais guère citer, comme s'y rattachant assez étroitement, que la brève étude sur Isidore de Séville (p. 149-156) ; et encore Isidore appartient plus au moyen âge qu'à la fin de la Latinité. Mais quiconque aime les littératures modernes de l'Europe occidentale aura plaisir à lire ces essais, qui le promèneront de Dante à Leopardi, et d'Isidore à Tirso de Molina et à Calderon, en passant par Gœthe, celui des élégies romaines. Le philologue y trouvera des vues pénétrantes sur le caractère des trois grands idiomes romans : italien, espagnol, français.

A. Ernout.

Ernst Schwarz, *Deutsche u. germanische Philologie* ; 248 p. in-8° ; Heidelberg, C. Winter, 1951. Pr. br. DM. 8. 70 ; rel. DM. 10,80.

La librairie Winter publie une Collection « *Studienführer* », qui doit comprendre une série d'ouvrages « *Zur Einführung in das gesamte wissenschaftliche Studium* ». Avec le livre de M. Jorgen Forchhammer, dont il est rendu compte plus loin, le livre de M. Schwarz y représente les « sciences humaines », les autres étant consacrés aux « sciences exactes » proprement dites, ou à des techniques : physique, zoologie, botanique, architecture, etc. Je n'ai pas grande compétence pour en parler, et du reste, il n'est pas du domaine de la *Revue de Philologie*. J'ai tenu pourtant à le signaler, car il m'a paru exposer avec méthode et clarté tous les aspects de la philologie germanique, et l'auteur est bien au courant des questions les plus actuelles : problème des runes, onomastique, etc. Chaque chapitre est accompagné d'une bonne bibliographie. Y aura-t-il un ouvrage semblable pour la Philologie classique ?

A. Ernout.

ΠΛΑΤΩΝ δελτίον τῆς ἑταιρείας ἑλλήνων φιλολόγων Tome I, 1949, 342 p. et tome II, 1950, 1er fascicule, 172 p. Athènes, Sidéris.

On se réjouit de voir paraître cette revue de la Société des philologues grecs dont le président est M. Charitonidis et le secrétaire M. Georgoulis. Les premiers fascicules contiennent outre des bibliographies qui sont bien faites des articles fort variés, notamment des notes philologiques ou critiques de M. Chantonidis. La place manque pour énumérer les noms des auteurs qui ont contribué à ces premiers numéros. Je citerai seulement, parce qu'il a trait à une question grammaticale dont je me suis occupé jadis, l'article de M. Tzannetatos sur les composés en -αρχος ou -άρχης (I, p. 247 sqq.) : ces derniers étaient évités dans la prose proprement attique.

P. Chantraine.

Stvdi Vrbinati di storia, filosofia e letteratura (A. XXIV, N. S. B., 1-2 ; 1950) ; Vrbino, presso l'Vniversità degli Studi.

Deux études concernant l'antiquité classique y figurent, l'une de Scavola Mariotti, *Contributi al testo dei frammenti scenici di Nevio*, p. 174-180 ; l'autre de G. Pascucci, *Stile e lingua dell' Hispaniense*, p. 191-217. La première forme un complément utile à l'édition de Naevius due à M. V. Marmorale ; la seconde, qui se borne à l'étude de quelques chapitres du *Bellum Hispaniense*, montre bien le caractère composite du style de l'écrivain, et ses maladresses ambitieuses.

A. Ernout.

Symbolae Osloenses edd. S. Eitrem et S. Skard, fasc. XXVIII, 115 p. in-8° ; Osloae, A. W. Brøgger, MC ML.

Sommaire de ce numéro :

I. Henning Mørland, *Zur Vergleichung*, p. 1.
II. Ernestus Bickel, *Varii Carmen epicum de actis Caesaris et Agrippae*, p. 17.
III. Friedrich Lammert, *Das Kriegwesen im Panegyricus auf Messala*, p. 44.
IV. Ulrich Kahrstedt, *Zwei Probleme im kaiserlichen Griechenland*, p. 66.
V. Gunnar Rudberg, *Zum Text der Pseudo-Aristotelischen Schrift De plantis*, p. 76.
VI. A. J. Festugière, *Une formule conclusive dans la prière antique*, p. 89.
VII. A. Kurfess, *Ad Oracula Sibyllina*, p. 95.
VIII. F. M. Heichelheim, *The Mildenhall Treasure II*, p. 105.
IX. H. Ludin Jansen, *Notes on the Ossuary inscriptions of Talpioth*, p. 109.
X. Erik Eggen, *Militans Deo*, p. 111.
XI. J. Eitrem, *Varia*, p. 113.

Le recueil est toujours aussi riche et varié, et fait honneur à la Société qui le publie.

Revue du moyen âge latin, tome V, nos 3-4 ; nov.-déc. 1949, tome VI, nos 1-2-3, janvier-septembre 1950.

Le numéro double du tome qui porte la date de novembre-décembre 1949, est parvenu à la *Revue de Philologie* seulement en avril 1951. Je note dans ce numéro, comme pouvant intéresser les études antiques, un bref article de R. Blumenkranz sur « Une survie médiévale de la politique antijuive de saint Augustin » (p. 193-196), et un autre de M. Bouyges S. J. : « Annotations à l'*Aristoteles Latinus* relativement au *Grand commentaire* d'Averroès sur la *Métaphysique* » (p. 211-232). Les études sur Aristote, longtemps négligées, semblent reprendre vigueur. Un travail comme celui de M. Bouyges peut aider à la publication de l'*Aristoteles Latinus* fâcheusement interrompue par la guerre.

Les 3 numéros du tome VI sont entièrement occupés par une étude de M. David intitulée : *Le serment du sacre du* IXe *au* XVe *siècle. Contribution à l'étude des limites juridiques de la souveraineté.* Je ne doute pas de l'intérêt et de l'importance de ce travail. Mais répond-il exactement au titre de la Revue, et ne serait-il pas mieux placé dans une *Revue* [de l'histoire] *du moyen âge*, sans ' *latin* ' ?

A. E.

Beiträge zur Namenforschung, IIr Jahrg. 1950/51, H. 1 ; 112 p. in-8° ; Heidelberg, C. Winter Universitätsbuchhandlung.

Sommaire de ce numéro :

I. Dr. Petras Jonikas, *Zu d. litauischen Ortsnamen*, 1-32.
II. Pr. D. Julius Pokorny, *Zu keltischen Namen*, 33-39.
III. Pr. Dr. Ernst Schwarz, *Das Alter d. genetivischen Zusammensetzungen bei d. germanischen Ortsnamen*, 40-55.
IV. Dr Ernst Hirsch a) *Nochmals zum Nomen* pęlvu ; b) *Zum Namen Tharoiseau*, 55-60.
V. Pr Dr A. J. Van Windekens, *Notes d'onomastique préhellénique*, 60-65.
VI. Pr Dr Vittore Pisani, *Isapis et Isaurus, e Lucano*, II, 406, 65-67.
VII. Pr Dr Ernst Dickenmann, *Die Flurnamen der Gemeinde Pfyn (Fortsetzung)*, 68-105.
VIII. Pr Dr Ernst Christmann, *Gegen Wilhelm Kaspers' Missdeutungen pfälzischer Ortsnamen*, 105-110.
IX. Dr Wilhelm Kaspers, *Entgegnung*, 110-112.

DERNIERS OUVRAGES REÇUS

Actes du Premier Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Etudes Classiques (Paris, 1950), 405 p., in-8° ; Paris, 1951, C. Klincksieck. Frs : 1.600.

Agostino (V. d'),*Contributi allo studio del lessico latino*, viii-141 p., in-8° ; Turin, 1949, ed. Ruata. L : 600.

Alcman, *The Partheneion*, by D. L. Page, xii-179 p., in-8°, rel. ; Oxford, 1951, Clarendon Press. Sh. : 21.

Altheim (F.), *Geschichte der lateinischen Sprache, von den Anfängen bis zum Beginn der Literatur*, 513 p. gr. in-8°, 2 cartes, 25 fig. ; Frankfurt /M., 1951, V. Klostermann. Rel. DM : 56,30 ; cart. DM : 52,50.

Aristainetos, *Erotische Briefe*, eingeleitet, neu übertragen u. erläutert v. A. Lesky. 192 p., in-8°, 17 pl., rel. ; Zürich, 1951, Artemis Verlag. Fr. S. : 12,80.

Aristoteles, *Politica*, ed. bilingüe y trad. por J. Marias y M. Araujo, intr. y not. de J. Marias, lxxii-266 p. doubles et p. 267-281, in-8° ; Madrid, 1951, Instituto de Estudios Politicos. Ptas : 150.

Aristotle, *The Nicomachean Ethics, a commentary* by the late H. H. Joachim, ed. by D. A. Rees, vii-304 p., in-8°, rel. ; Oxford, 1951, Clarendon Press. Sh : 25.

Arnobius of Sicca, *The case against the pagans*, newly transl. a. annot. by G. E. Mc Cracken (Anc. Christ. Writers, n° 7). 2 vol., 372 et 287 p., in-8°, rel. ; Westminster, Maryland, 1949, Newman Press. $: 6.75.

Augustinus (Aurelius), *Bekenntnisse*, vollständige Ausgabe, eingeleitet u. neu übertr. v. W. Thimme. 467 p., pet. in-8°, rel. ; Zurich, 1950, Artemis-Verlag.

Aymard (J.), *Essai sur les chasses romaines, des origines à la fin du siècle des Antonins* (*Cynegetica*) (Bibl. Ec. Franç. Ath. et R., 171), 610 p., 40 pl., gr. in-8° ; Paris, 1951, de Boccard.

Beazley (Sir John D.), *The development of Attic Black-Figure*, xiv-128 p., 49 pl., in-8°, rel. ; Berkeley-Los Angeles, 1951, Univ. of California a. Cambridge Univ. Presses. $: 6.50.

Bech (G.), *Grundzüge der semantischen Entwicklungsgeschichte der Hochdeutschen Modalverbe* (Kgl. Danske Vid. Sels. 32, 6). 28 p., in-8° ; Copenhague, 1951, Munksgaard. Kr. : 3.

Boletin de Filologia, t. V, n° 40-41-42. P. 541-826, in-8° ; Montevideo, mars à sept. 1949, Inst. de Est. Super.

Boulogne (R.), *De plaats van de Paedagogus in de romeinse cultuur*, 101 p. et résumé de 8 p. en franç., in-8° ; Groningen, 1951, J. B. Wolters.

BROUGHTON (T. R. S.) et PATTERSON (M. L.), *The Magistrates of the Roman Republic* (Philol. Monographs publ. by the American Philol. Ass., XV, vol. I), XIX-578 p., in-8° ; New York, 1951, Lancaster Press et Blackwell.

Bulletin des Etudes Portugaises et de l'Institut français au Portugal, t. XIV, 394 p., in-8° ; Coimbra, 1950, Coimbra ed.

CAELIUS AURELIANUS, *Gynaecia*, fragm. of a Latin version of Soranus' *Gynaecia* from a 13th century ms., ed. by M. F. DRABKIN a. I. E. DRABKIN, XV-136 p., in-8° ; Baltimore, 1951, Johns Hopkins Press. $: 3.

CAMPBELL (A.), *Frithegodi monachi breuiloquium vitae beati Wilfredi et Wulfstani cantoris narratio metrica de sancto Swithuno*, ed. A. CAMPBELL, XI-183 p., in-8° ; Turin-Zurich, 1950, Thesaurus Mundi. Frs : 1.200.

Carmina certaminis poetici Hoeufftiani : Rudens resartus ; Drusus III. 53 p., in-8° ; Amsterdam, 1951, Kon. Nederl. Akad. v. Wetensch.

CASTELLUCIO (Angelina), *Ricerche sul Mito di Eracle e Deianira, la figura di Eracle dalle Origini a Sofocle*, 91 p., in-8° ; Salerno, 1937, Spadaforta.

— *Il Dio Eracle, come espressione di religiosita' primitiva*, 40 p., in-8° ; Salerno, 1951, Graf. di Giacomo.

CHION OF HERACLEA, *A novel in letters*, ed. w. introd. a. comment. by I. DURING (*Acta Univ. Gotoburg.*, LVII), 123 p., in-8° ; Göteborg, 1951, Wettergren & Kerbers. Kr : 15.

CLOCHÉ (P.), *La Démocratie Athénienne*, 432 p., in-8° ; Paris, 1951, Presses Universitaires. Frs : 900.

COHEN (G.), *Littérature française du moyen âge*, 110 p., in-8°, 7 pl. ; Bruxelles, 1951, Office de Publicité . Fr. B. : 50.

CROUZET (P.), *Nouvelle grammaire latine, simple et complète*, XVI-144 p., in-8°, cart. ; Paris, 1951, Privat et Didier. Fr. : 450.

CROUZET (P.) et BERTHET (G.), *Nouvelle méthode latine et exercices illustrés.* XXIV-392 p., 67 fig., in-8°, cart. ; Paris, 1951, Privat et Didier. Fr. : 800.

DELEBECQUE (E.), *Euripide et la guerre du Péloponnèse*, 490 p., in-8° ; Paris, 1951, C. Klincksieck. Fr. : 1.600.

DEMOUGEOT (E.), *De l'unité à la division de l'Empire romain, 395-410, essai sur le gouvernement impérial*, XVI-618 p., in-8° ; Paris, 1951, Adrien-Maisonneuve. Fr . : 1.800.

DE SANCTIS (G.), *Studi di storia della storiografia greca*, 196 p., in-8° ; Florence, 1951, La nuova Italia. L. : 750.

DORNSEIFF (F.), *Verschmähtes zu Vergil, Horaz und Properz* (Berichte üb. d. Verhandl. sâchs. Akad. d. Wissensch. zu Leipzig, Phil.-Hist. Kl., Bd 97, Hft 6), 108 p., in-8° ; Berlin, 1951, Akademie-Verlag. DM. : 11.50.

Early roman poetry, a supplement to A. ERNOUT's *Recueil de Textes latins archaiques*, ed. ... at Oxford Univ. by a committee... 22 p., in-8° ; Oxford, 1951, Clarendon Press.

EHRENBERG (V.), *The people of Aristophanes, a sociology of Old Attic Comedy*, 2nd ed. rev. a. enlarg., xx-418 p., in-8°, 19 pl., rel. ; Oxford, 1951, Blackwell. Sh. : 30.

FINE (J. V. A.), *Horoi, studies in mortgage, real security and land tenure in ancient Athens* (*The Amer. excavat. in the Athenian Agora, Hesperia* : suppl. IX). x-216 p., 7 pl. (42 fig.), in-4°; Baltimore, 1951, Amer. School of classic stud. at Athens. $: 7.50.

FORCHHAMMER (J.), *Allgemeine Sprachkunde*, VIII-193 p., 5 pl., in-8° ; Heidelberg, 1951, C. Winter. DM. : br. 10 ; entoil. 12.

FUSSING (H. H.), *Stiernholm len* 1603-1661, *studier i krongodsets forvaltning af...* (K. Danske Vidensk. Selskab, Hist.-Fil. Skrifter, III, 1), 304 p. et 8 p. en anglais, cartes, in-4° ; Copenhague, 1951, Munksgaard. Kr. : 35.

GADALA (M.-Th.), *Le féminisme de la Bible*, tome II, 118 p., in-8° ; 2 bois., Paris, 1951, Geuthner. Fr. : 750.

Gnomon, 23. Bd., Hft 3-4, p. 121-232. Munich, 1951, Beck'sche Verlag. Le trim. DM. : 9.

GRIMAL (P.), *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, préf. de Ch. PICARD, XXXI-577 p., in-8°, 26 fig. ; Paris, 1951, P.U.F. Br. Fr. : 2.400.

HAMMERICH (L. L.) u. JUNGBLUTH (G.), *Der Ackermann aus Böhmen*, herausgegeben von... I : Bibliogr. , Philol. Einleit., krit. Text mit app., Glossar (Danske Vid. Sels., Hist.-Fil. Meddels, XXXII, 4). 252 p., in-8°, 4 pl. ; Copenhague, 1951, Munksgaard. Kr. : 15.

HAMMOND (M.), *City-state and World State, in greek and roman political theory until Augustus*, x-217 p., in-8°, cart. ; Cambridge, Mass., 1951, Harvard Univ. Press. $: 4.

HANSEN (C. R.) og STEENSBERG (A.), *Jordfordeling og Udskiftning* (K. Danske Vid. Sels., Hist.-Fil. Skr., II, 1), 485 p. (dont 62 en angl.), 54 fig., 16 pl., in-4° ; Copenhague, 1951, Munksgaard. Kr. : 80.

HERODAE, *Mimiambi*, intr., testo crit., comm. e ind., a cura di G. PUCCIONI (Bibl. di St. Sup., X), XIV-194 p., in-8° ; Florence, 1950, La nuova Italia. L. : 1300.

HERRMANN (L.), *L'âge d'argent doré* (Trav. Fac. Bruxelles), VIII-174 p., in-8° ; Paris, 1951, P.U.F. Fr. ; 700.

HESIODI, *Catalogi sive Eoearum fragmenta*, coll., disp., crit. comment. instr. A. TRAVERSA (Coll. di Studi Greci, XXI), 208 p., in-8° ; Naples, 1951, Libr. Scientifica Editrice.

— *Scutum*, intr., texto crit. e comm., trad. e ind. di C.F. RUSSO (Bibl. St. Sup., IX), 224 p., in-8° ; Florence, 1950, La nuova Italia.

HILL (G. F.), *Sources for Greek History, between the Persian and Peloponnesian wars*, coll. a. arr. by ..., new ad. by R. MEIGGS a. A. ANDREWES ; XX-426 p., in-8°, rel. ; Oxford, 1951, Clarendon Press. Sh. : 30.

HILTBRUNNER (O.), *Kleines Lexicon der Antike*, umfassend die gr.-röm. Welt von ihren Anfängen zum Beginn des Mittelalters (6. Jh. n. C.), 2° neubearb. u. erweit. Aufl. 554 p., 2 cart., pet. in-8°, rel. ; Berne, 1950, A. Francke. Fr. S. : 12,50.

Hohl (E.), *Um Arminius, Biographie oder Legende* ? (Dtsche Ak. d. Wiss. zu Berlin, Kl. f. Gesellschaftwiss., 1951, 1). 27 p., in-8° ; Berlin, 1951, Akademie-Verlag. DM. : 2.10.

Johnson (A. C.), *Egypt and the Roman Empire*, v-183 p., in-8°, rel. ; Ann Arbor, 1951, Univ. of Michigan Press. $: 3.50.

Kelling (L.) and Suskin (A.), *Index Verborum Iuvenalis*, vii-139 p., in-8°, rel. ; Chapell Hill, 1951, The Univ. of North Carolina Press. $: 5.

Ktistopoulos (C.D .), ΠΡΩΤΑΙ ΠΑΡΑΤΗΡΗΣΕΙΣ ΕΠΙ ΤΩΝ ΕΠΙΓΡΑΦΩΝ ΤΗΣ ΠΥΛΟΥ, iv-10 p. et 6 tableaux, dont 4 p. de résumé en franç., in-4° ; Athènes, 1951.

Lacombrade (C.), *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène à l'Empereur Arcadios*, trad., intr. et comm., 159 p., in-8° ; frontisp. ; Paris, 1951, Les Belles Lettres. Fr. : 500.

— *Synésios de Cyrène, hellène et chrétien*, 320 p., in-8°, frontisp. ; Paris, 1951, Les Belles-Lettres. Fr. : 1.200.

La Penna (A.), *Properzio, saggio critico seguito da due ricerche filologiche* (Studi di lett., storia e fil. p. d. Scuola Norm. di Pisa, XXIII), vi-201 p., in-8° ; Florence, 1951, Nuova Italia.

Lavagnini (B.), *Studi sul Romanzo greco* (Bibl. di Cult. contemp., XXVII), xiii-227 p., 2 pl., in-8° ; Messina, 1950, G. d'Anna. L. : 1200.

Lemoine (E.), *Théorie de l'Emphase Hébraïque*, 66 p., in-8° ; Paris, 1951, Geuthner. Fr. : 350.

Levi (M. A.), *Il tempo di Augusto*, ii-506 p., 50 pl., in-8° ; Florence, 1951, La nuova Italia. L. : 3200.

Loenen (J. H. M. M.), *De Nous in het systeem van Plato's philosophie*, dissertatio Univ. v. Amsterdam, sommaires en angl. et franç., p. 269-284 ; Amsterdam, 1951, Jasonpers Universiteitspers.

Löfstedt (E.), *Coniectanea, Untersuchungen auf dem Gebiete der Antiken und Mittelalterlichen Latinität*, Ist Rh., 146 p., in-8° ; Uppsala, 1950, Almqvist & Wiksells.

Lomholt (A.), *Fortegnelse over det Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs publikationer* 1946-50 etc... 16 p. in-8° ; Copenhague 1951.

Lopuzanski (G.), *La date de la capture de Valérien et la chronologie des Empereurs Gaulois* (Cahiers Inst. d'Et. Pol. en Belgique, 9), vi-79 p., in-8° ; Bruxelles, 1951, Ed. Inst. d'Et. Pol. en Belg.

Lucien de Samosate, *Philopseudés et De morte Peregrini*, av. introd. et comm. p. J. Schwartz (Publ. Fac. Strasbourg, Textes d'Et. 12), 115 p., in-8° ; Paris, 1951, Les Belles-Lettres.

Mc Daniel (W. B.), *Conception, birth and infancy in ancient Rome and modern Italy*, 77 p., in-8°, rel. ; Coconut Grove, Florida, 1948.

Martialis (M. Valeri) [*Liber de spectaculis*] *Epigrammaton Libri XIV*, it. rec. C. Giarratano, xxxvi-567 p., in-8° ; Turin, 1951, Paravia. L. : 2380.

Martinazzoli (F.), *La « successio » di Marco Aurelio, struttura e spirito del primo libro dei « pensieri »*, 213 p., in-8° ; Bari, 1951, Adriatice Editrice.

MENENDEZ PELAYO, *Edición nacional de las obras completas*, vol. XLVII, XLVIII, XLIX : *Bibliografia hispano-latina clasica*, vol. IV, V, VI (*Horacio*, I,-III). 537, 335 et 587 p., in-8° ; Santander, 1951, Consejo Superior de Investig. cientif.

MERKELBACH (R.), *Untersuchungen zur Odyssee* (Zetemata, 2), 241 p., in-8° ; Munich, 1951, C. H. Beck.

MISCH (G.), *Geschichte der Autobiographie*, 3° stark verm. Aufl., lst Bd : *das Altertum*, lst u. 2te Hft. XV-354 p. et II-p. 355-712, gr. in-8° ; Berne, 1949, A. Francke. Fr. S. : br. 31 ; rel. 39.

MONTMOLLIN (D. de), *La poétique d'Aristote, texte primitif et additions ultérieures*, 375 p., in-8° ; Neuchâtel, 1951, Messeiller.

MORAUX (P.), *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, préf. d'A. MANSION (Coll. Aristote, traduct. et études), x-391 p., in-8° ; Louvain, 1951, Edit. Universitaires. Fr. B. : 280.

MÜLLER (G.), *Studien zu den Platonischen Nomoi* (Zetemata, 3), 194 p., in-8° ; Munich, 1951, C. H. Beck. DM : 15.

MURPHY (N. R.), *The interpretation of Plato's Republic*, VIII-247 p., in-8°, rel. ; Oxford, 1951, Clarendon Press. Sh. : 18.

NUNN (Rev. R. P. V.), *An introduction to ecclesiastical Latin*, 3rd ed. w. *an app. of Latin Hymns*, XVI-196 p., in-8°, rel. ; Eton, 1951, Alden & Blackwell. Sh. : 7/6.

ONIANS (R. B.), *The origins of European Thought about the Body, the Mind, the Soul, the World, Time and Fate, new interpretations of Greek, Roman and kindred evidence also of some basic Jewish and Christian beliefs*, XVII-547 p., 2 fig., in-8° ; Cambridge, 1951, University Press. Sh. : 45.

OSWIECIMSKI (S.), *Thales, the ancient ideal of a Scientist*, extr. de Charisteria Thaddaeo Sinko ... oblata, p. 229-253 ; Varsovie, 1951.

OVIDI NASONIS, *Amores*, testo, intr., trad. e note di F. MUNARI (Bibl. di St. Sup., XI), XXXVII-231 p., in-8° ; Florence, 1951, La nuova Italia.

— *Fastorum Libri VI*, rec. C. LANDI, ed. par. alt. L. CASTIGLIONI, LX-241 p., in-8° ; Turin, 1950, Paravia. L. : 1200.

PAGE (D. L.), *A new chapter in the History of Greek Tragedy*, 46 p., in-8° ; Cambridge, 1951, Cambridge Univ. Press. Sh. : 2.

Paideia, Anno VI, n° 1 à 5, 356 p., in-8° ; Arona, 1951. L'année, L. : 1800.

PARATORE (E.), *Tacito* (Bibl. Storica Univ., S. II, 3), 849 p., in-8° ; Milan-Varèse, 1951, Istituto Editoriale Cisalpino. L. : 4000.

— *Una nuova ricostruzione del « De poetis » di Suetonio*, 2° ed. rif., 374 p., gr. in-8° ; Bari, s. d. (1950), Adriatica Ed. L. : 1950.

PEDERSEN (H.), *Die Gemeinindoeuropäischen und die Vorindoeuropäischen verschlusslaute* (K. Danske Vid. Sels., Hist.-Fil. 32, nr. 5), 16 p., in-8° ; Copenhague, 1951, Munksgaard. Kr. : 2.

PHARR (C.), *The Theodosian Code and Novelae and the Sirmondian Constitutions*, a translation w. comm., glos. and bibliogr., in collab. w. T. S. DAVIDSON a. M. B. PHARR, w. a intr. by C. D. WILLIAMS, XXVI-641 p., carte, gr. in-4°, rel. ; Princeton, 1952, Princeton Univ. Press. $: 20.

PLATNAUER (M.), *Latin elegiac verse, a study of the metrical usages of Tibullus, Propertius and Ovid.*, VIII-122 p., in-8°, rel. ; Cambridge, 1951, University Press. Sh. : 15.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, intr. de A. ERNOUT, texte ét., trad., comm. p. J. BEAUJEU : Lib. I, 47 p. et p. 48-161 doubles ; lib. II, XXI-et 112 p. doubles et p. 113-282, 4 fig. in-8° ; Paris, 1950, Les Belles Lettres. Fr. : 450 et 700.

PLOTINO, *Enneadi*, prima versione integra a commentario crit. di V. CILENTO. 4 vol., XV-461, 588, 439 et 662 p., in-8° ; Bari, 1947-49, G. Laterza. L. : 1000, 1800 et 5200.

POST (L. A.), *From Homer to Menander, forces in Greek Poetic Fiction*, IV-333 p., in-8°, rel. ; Berkeley, 1951, Univ. of California Press. $: 3.75.

Prilozi za orijentalnu filologiju i istoriju Jugoslovenskii naroda pod Turskom vladavinom (*Revue de philologie orientale et d'histoire des Peuples Yougoslaves sous la domination turque de l'Institut Oriental*), I, 193 p., 24 pl., in-4° ; Sarajevo, 1950, Imprimerie d'Etat. Din. : 300.

PRUDENCE, t. IV : *Le livre des Couronnes* ; *Dittochaeon* ; *Epilogue*, tex. ét. et trad. p. M. LAVARENNE, 36 + 195 p. doubles, in-8° ; Paris, 1951, Les Belles Lettres. Fr. : 800.

PSEUDO-JENOFONTE, *La Republica de los Atenienses*, intr. de M. CARDENAL DE IRACHETA, texto, trad. y not. de M. F. GALIANO, XVII-20 p. doubles, in-8° ; Madrid, 1951, Instituto de Estudios Politicos. Ptas : 25.

Revue du moyen âge latin, t. VI, n° 1 à 3, 280 p., in-8° ; Strasbourg, 1950.

ROBATHAN (D. M.), *The monuments of ancient Rome*, 211 p., 16 pl., 3 cartes, in-8° ; Rome, 1950, Bretschneider.

ROBINS (R. H.), *Ancient and Mediaeval Grammatical Theory in Europe, with particular reference to modern linguistic doctrines*, VIII-104 p., in-8°, cart. ; Londres, 1951, G. Bell. Sh. : 8/6.

ROSS (Sir David), *Plato's theory of Ideas*, IV-251 p., in-8°, rel. ; Oxford, 1951, Clarendon Press. Sh. : 18.

SALMON (V.), *La culture supérieure à Rome d'après Cicéron*, 115 p., in-8° ; Bruxelles, 1950, Nova et Vetera.

SALVATORE (A.), *La struttura ritmico-musicale del Rudens e l'Ione di Euripide* (*contributo allo studio dei Cantica Plautini*) (Estr. vol. XXVI d. r.-c. d. Accad. ... di Napoli), 46 p., in-8° ; Naples, 1951, l'Arte Tipografica.

SARTORI (F.), *La crisi del 411 A. C. nell' Athenaion Politeia di Aristotele* (Pubbl. d. Fac. d. Lett. di Padova), VI-135 p., in-8° ; Padoue, 1951, Ca. ed. Ant. Milani. L. : 1000.

SCHWARTZ (E.), *Deutsche und germanische Philologie*, 248 p., in-8° ; Heidelberg, 1951, C. Winter. DM : br. 8.70 ; rel. 10.80.

SICILIANO (I.), *Les origines des Chansons de Geste, théories et discussions*, trad. p. P. ANTONETTI, 234 p., in-8° ; Paris, 1951, Picard. Fr. : 850.

SIEMERS (Th. B. B.), *Seneca's Hercules Furens en Euripides' Heracles* (Thèse, Univ. Utrecht), 113 p., dont 2 en angl., in-8° ; Heerlen, 1951, N. V. Mij. tot Exploitatie van het Limburgsch Dagblad.

SINKO (T.), *Literatura grecka*, tom III czesc 1, lit. gr. za Cesarstwa rzymskiego (Wiek I-III N. E.) ; VI-616 p., gr. in-8° ; Cracovie, 1951, Nakladem polskiej Akademii umiejetnosci.

STELLA (L. A.), *Note alle scoperte di Karatepe* (*Cilicia*) (Estr. vol. XVIII, Ann. d. Fac. di Lett. e Filos. d. Univ. di Cagliari), 9 p., in-8° ; Sassari, 1951, Gallizzi.

Studies in Roman Economic and Social History in honor of A. C. JOHNSON, ed. by P. R. COLEMAN-NORTON, w. F. C. BOURNE a. J. V. FINE ; XIII-373 p., in-8°, 8 pl. rel.; Princeton, 1951, Princeton Univ. Press. $: 5.

Studies presented to David M. ROBINSON... on his 70th Birthday, vol. I, ed. by G. E. MYLONAS, LIX-876 p., 107 fig., 111 pl., in-4°, rel. ; Saint-Louis, 1951, Washington Univ. (Eden Publish. House). $: 25.

Studi Urbinati di Storia, filosofia e letteratura, Ann. XXV, ser. B, n° 1, 116 p. in-8° ; Urbino, 1951, presso l'Univ. degli Studi. L. : 600.

SUETONI TRANQUILLI, *Divus Augustus* (*De vita Caesarum liber II*), testo, intr. e append. di M. A. LEVI (Bibl. di St. Sup. XIII), LXIV-197 p., 2 cartes, in-8° ; Florence, 1951, La nuova Italia. L. : 1600.

SVENNUNG (J.), *L'évolution de la préposition italienne DA à partir de DE AB dans le latin* (extr. Archivum Latin. Med. Aev. XXI), p. 55-85, in-8° ; Bruxelles, 1951, Secrétariat Admin. de l'U. A. I.

TABACHOVITZ (D.), *Homerische ἐἰ-sätze, eine sprachpsychologische Studie* (Acta Inst. Athen. r. Sueciae, III), 156 p., in-8° ; Lund, 1951, Gleerup. S. Cr. : 20.

TACITO : *Annali, lib. XVI*, a cura di B. FRANCHI (Convivium, VIII), XXX-101 p., in-8° ; Rome, 1951, L. : 450.

TARDITI (G.) , *I diminutivi nel Satyricon di Petronio*, 24 p., in-8° ; Genova, 1951, Typis.

TERTULLIANI (Q. Septimii), *De Corona liber, De cultu feminarum libri duo*, it. recogn. I. MARRA, 182 p., in-8° ; Turin, 1951, Paravia. L. : 600.

THUCYDIDIS, *Historiarum Liber Primus*, intr., t. crit. e comm. con trad. e ind. di A. MADDALENA (I : capp. I-XXIII) (Bibl. di St. Sup., XV), LXXXV-95 p., in-8° ; Florence, 1951, La nuova Italia. L. : 1300.

(TITE-) LIVIO, *Le Storie, Libro XXI*, a cura di B. FRANCHI (Convivium, XIII), XIV-193 p., in-8° ; Rome, 1950, Gismondi. L. : 530.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, ed. by Ph. DE LACY, vol. LXXX (1949), 463-LIV p., in-8° ; rel. ; Lancaster, Pa., 1949, Lancaster Press a. Blackwell.

— Vol. LXXXI (1950), 261-LXX p., in-8°, rel.

TRYPANIS (C. A.), *Medieval and modern Poetry*, an anthology (en grec), LXIII-285 p., in-8°, rel. ; Oxford, 1951, Clarendon Press. Sh. : 21.

VETUS LATINA, *Die Reste der Altlateinischen Bibel, nach Petrus SABATIER neu gesamm. u. herausgegeb. v. d. Erzabtei Beuron.* Bd. I, *Verzeichnis der Sigel*, 104 p., in-4° ; Bd. II, *Genesis*, l. Lief. (I, 1-IX, 14), 128 p. ; Friburg /Br., 1949-51, Verlag Herder. DM : I : 10 (Souscr. 8.50) ; II, 1 : 35 (S. : 29.75).

VIAN (F.), *Répertoire des Gigantomachies figurées dans l'art grec et romain.* 136 p. et 60 pl. (= 180 fig.), in-8°, cart. ; Paris, 1951, C. Klincksieck. Fr. : 2.000.

WALDE (A.), *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3te neubeab. Aufl. v. J. B. HOFMANN, 18. Lfg (II, Bogen 33-37), semita-stinguo, p. 513-592, in-8° ; Heidelberg, 1951, C. Winter. DM. : 4,65.

WHATMOUGH (J.), *The dialects of Ancient Gaul*, part 1 : *The records of the Dialects* (continued) : V. *Belgica* (p. 662-843), VI. *Germania Inferior* (844-984), VII. *Germania Superior* (985-1153), VIII. *Agri Decumates w. Upper Rhine a. Danube* (1154-1317), IX. *Appendices* (1318-1376). In microfilm (also available in enlargements on paper) ; Ann Arbor, 1951, University Microfilms.

Le Gérant : P. LAURENT

FONDERIE DU MIDI et IMPRIMERIE CLÈDES & FILS - BORDEAUX
Juin 1952 - Dépôt légal : 2e trimestre 1952.

COR ET C(H)ORDA

L'origine du verbe français « accorder » pose un problème que les romanistes n'ont pas encore entièrement résolu. L'article du Dictionnaire étymologique d'O. Bloch et von Wartburg est ainsi conçu :

« Accorder. — Latin populaire *accŏrdāre*, issu, par substitution de préfixe, du classique *concŏrdāre* « être d'accord », qui a pris à basse époque le sens de « mettre d'accord ». — On propose de voir dans *accordāre* un dérivé de *chŏrda* « corde » à cause du sens : « accorder les cordes d'un instrument de musique ». Mais l'extension du sens moral dans les autres langues romanes n'est pas favorable à cette hypothèse. Il vaut mieux admettre pour le sens musical un second verbe *acchordāre*, qui a pu contribuer à la reformation de *concordāre* en *accordāre*. — Italien *accordare*, aux deux sens, espagnol, ancien provençal *acordar*, seulement au sens moral. »

Comme on le voit, la doctrine n'est pas très nette, et l'explication assez réticente. Y a-t-il eu vraiment deux verbes exprimant deux notions distinctes à l'origine, ou bien celles-ci ne sont-elles pas arrivées à se confondre en une seule forme, grâce à une association sémantique appuyée sur une homophonie ? L'examen des faits latins permettra sans doute de répondre à la question.

C'est un fait bien connu que lat. *cor* désigne non seulement le cœur en tant qu'organe vital essentiel, mais aussi comme siège de l'intelligence, des sentiments, des passions, de la volonté. Ce second sens, qu'on retrouve dans le grec καρδία qui a pu servir de modèle aux écrivains latins, est attesté à toutes les époques, et chez tous les écrivains, profanes ou chrétiens. C'est à cette valeur de *cor* que se rattachent les deux adjectifs composés *concors* et *discors*, attestés l'un et l'autre dès les plus anciens textes, et dont, à défaut d'autres témoignages, la forme même, avec son second élément athématique, suffirait à dénoncer l'antiquité [1]. L'origine de ces adjectifs était connue des Latins : *aliis cor ipsum animus uidetur, ex quo excordes, uaecordes, concordesque dicuntur*, enseigne Cicéron, *Tusc.*, 1, 18. De *concors* dérivent un substantif *concordia*, déjà dans Ennius, et un verbe *concordō, -ās*, attesté à partir de Térence, rare dans la prose classique — Cicéron n'en a qu'un exemple, *Tusc.* 4.30 —, mais dont l'usage s'est développé sous l'Empire à partir de Sénèque, et particulièrement chez les auteurs chrétiens, qui emploient même parfois le verbe transitivement [2]. Il semble que la bonne langue ait voulu éviter le mot, sans doute parce qu'elle le

1. *Concors* est issu de **con-cord-s*, comme *compos* de **com-pot-s* ; *simplex* de **semplek-s* etc. L'ablatif *concordī*, et le nominatif *concordis* (à peine attesté : un ex. de Caecilius, *Com.* 109) sont des formes récentes, refaites sur la flexion des autres adjectifs où l'ablatif en *-ī* était normal.

2. Le Thesaurus cite un passage de Pline, 16, 173, où il donne à *concordāre* le sens transitif, mais le texte est peu sûr et l'on n'en peut faire état.

jugeait équivoque, et de couleur populaire : Plaute, Catulle, César, Salluste, Virgile, Horace, Tibulle, Properce, Tite-Live, Martial, Tacite, Juvénal, l'ignorent ; Quintilien, comme Cicéron, ne l'emploie qu'une fois, de même Pline l'ancien ; Ovide, Manilius, Apulée l'ont deux fois. Il n'est pas étonnant de le trouver en plus grande abondance chez Sénèque, dont le vocabulaire est assez mélangé. Les puristes préfèrent recourir à *congruō* (déjà dans Plaute) [1], à *conueniō*, *cōnsentiō* — ce dernier figurant déjà dans l'épitaphe de L. Cornélius Scipion qui fut consul en 259 av. J. C.

Honc oino ploirume cosentiont R[omai [2].

Discors et ses dérivés ont la même histoire. C'est sans doute par hasard que l'adjectif n'apparaît pas avant Pomponius, et ce sous la forme populaire et secondaire, *discordis*, et qu'il ne figure que dans un passage douteux chez Cicéron, *Leg. agr.* 2, 91. Le substantif *discordia* est déjà chez Ennius, Accius, et Plaute ; il est fréquent chez Cicéron qui en a 19 ex. au singulier, et 39 au pluriel, et l'usage s'en poursuit normalement tant chez les prosateurs que chez les poètes. *Discordō* se trouve dans Plaute, *Merc.* 231, mais la prose et la poésie classique l'évitent : je n'en vois qu'un exemple dans le *Bell. Hispan.* 34, 1, et dans Tite-Live 26, 41, 20 ; en poésie Horace l'utilise dans les *Epîtres* 2, 1, 185 ; 2, 2, 184 ; c'est seulement à partir de Tacite et de Pline le jeune que l'usage s'en répand. A la bonne époque, on préfère *dissentiō*, *discrepō*, *differō*.

Comment expliquer ce déséquilibre dans l'emploi de *concors*, *discors*, *discordia* d'une part, et de *concordō*, *discordō*, de l'autre ? C'est évidemment parce que *concors*, *concordia* n'avaient pas d'équivalent exact et commode : par leur formation, leur longueur, leur quantité, ils rentrent dans le rythme naturel de la langue. *Concors* est glosé ὁμόνους : c'est sans doute sur ce type grec qu'a été construit *ūnanimis* (*-mus*), avec son dérivé *ūnanimitās*, tous deux très rares, et n'ayant pas de contraires qui leur correspondent : on n'a pas **disanimis* (*-mus*), comme du reste le grec ne connaît pas δυσάνους en dehors de grammairiens de très basse époque. A *cōnsēnsus*, *cōnsēnsiō*, attestés seulement à partir de Cicéron, ne correspond aucun autre adj. que *cōnsenti ns*, (le lourd *cōnsentāneus* ne s'applique pas aux personnes) ; il en est de même pour *dissēntiō*, auquel ne correspond que *dissēnsiō* : *dissēnsus* est rare et seulement attesté à partir de Virgile qui y recourt pour éviter le crétique *dissensiō* ; quant à *dissentāneus*, on en cite exactement trois exemples. Il en est de même pour les autres composés en *com-* qui servent à exprimer l'idée d'accord, de conformité de sentiments de pensées. Je ne puis étudier dans le détail les nuances de sens ou d'emploi — l'enquête mériterait pourtant d'être faite — qui distinguent

1. Instructif est l'exemple de Varron, *L.L.* 5. 74 : *concordia a corde congruente.*
2. *C. I. L.* I², 9.

les différents homonymes que la langue s'est ainsi créés : mais par ex. on aperçoit que *cōnsentiō* se dit plutôt de l'unanimité de pensées ou d'avis, *concordō*, de l'unanimité de sentiments : *cōnsēnsus* relève de l'intelligence (*animus*, *mēns*), *concordia* de l'affectivité sentimentale; et *concordia* c'est « l'harmonie des cœurs » ; *cōnsentiō* est abstrait, *concordō*, plus concret.

Dès lors, la langue tendait à ranger *concordō* dans la série des verbes qui expriment par une image empruntée aux sens un accord intellectuel ou moral : *concinō* [1], *cōnsonō*, que sans doute Cicéron ne connaît pas encore, mais dont il emploie l'adjectif correspondant *cōnsonus* [2], *cōnspīrō* [3] ; et l'opposé *discordō* prenait place à côté de *discrepō* [4]. Par une association toute naturelle, *concordō*, *discordō* ont été ainsi rapprochés instinctivement de *c(h)orda*, qui se substituait au lat. *neruus*, à *fidēs*, employé surtout au pluriel collectif avec le sens de « instrument à cordes, lyre ». Une étymologie de Festus est significative à cet égard : *Fides genus citharae dicta, quod tantum inter se cordae eius quantum inter homines fides concordet* ; ce qui amènera Cassiodore à écrire, *hinc etiam appellatam aestimamus cordam, quod facile corda moueat* [5], et Isidore, *chordas autem dictas a corde quia sicut est pulsus cordis in pectore, ita pulsus chordae in cithara* [6]. Le rapprochement était facilité par l'existence en grec de συμφωνῶ, συνᾴδω, συνηχῶ que les auteurs latins avaient fréquemment l'occasion de rencontrer dans les textes avec un emploi imagé. On pourrait déjà trouver un exemple de ce rapprochement dans Naevius quand il appelle les Muses

Nouem Iouis concordēs filiae sorores [7]

où *concordes* signifie plutôt « harmonieuses » que « unies de cœur », et dans l'exemple de Cicéron, *Rep.* 2. 69 que j'ai cité plus haut. Sous l'Empire, les exemples se multiplient : Ovide écrit *concordi dixere sono* [8] et le rapport deviendra de plus en plus étroit entre *c (h)orda* et *concors*

1. Déjà dans Cicéron, *Rep.* 2, 69 : *ut enim in fidibus aut tibiis atque in cantu ipso ac uocibus concentus est quidam tenendus ex distinctis sonis, quem immutatum aut discrepantem aures eruditae ferre non possunt, isque concentus ex dissimillimarum uocum moderatione concors tamen efficitur et congruens, sic ex summis et infimis et mediis interiectis ordinibus ut sonis moderata ratione ciuitas consensu dissimillimorum concinit : et quae harmonia a musicis dicitur in cantu, ea est in ciuitate concordia...*

2. *Att.* 4, 16, 3.

3. Cic. *Leg. agr.* I, 26 ; *Phil.* 3, 32 ; *pro Lig.* 34 etc.

4. Cic., *Fin.* 4, 75, etc., cf. Sénèque, *Epist.* 88, 9 : *doces me quomodo inter se acutae ac graues consonent, quomodo neruorum disparem reddentium sonum fiat concordia; fac potius quomodo animus secum meus consonet, nec consilia mea discrepent.*

5. *Var.* 2, 40, 12.

6. *Orig.* 3, 22, 6.

7. *Fragm.* 1, ed. W. Morel.

8. *Met.* 5, 664.

et ses dérivés : chez les écrivains ecclésiastiques, les deux termes sont inséparables. ainsi chez Cyprianus Gallus : (*Iobalus*) *musica plectra repperit et uario concordes murmure chordas* [1] Chez Quintilien, on lit : *cantus uocis plurimum iuuat sociata neruorum concordia* [2]. Chez Ovide : *per me concordant carmina neruis* [3] et beaucoup plus tard, chez Boèce : *uidesne ut* VI et IV *diapente concordent* ? [4] Même évolution pour *discors* et ses dérivés. Ainsi chez Virgile :

... *primi clipeos mentitaque tela .*
Agnoscunt atque ora sono discordia signant [5].

Lucain :

..... *confundit murmura primum*
Dissona et humanae multum discordia linguae [6]

Stace :

.... *discordat utrimque clamor* [7]

et beaucoup plus tard Alcim. Avitus, *discordans responsum praebet uterque* [8], et enfin Boèce : (*uoces*) *nulla inaequalitate discordant* [9]. Et pourtant le rapport avec *cor* n'est pas oublié ; ainsi dans Silius :

..... *Tot dissona lingua*
Agmina, barbarico tot discordantia ritu
Corda uirum [10]

et jusque dans Grégoire de Tours : *discordantia saecularium corda concorditer credunt* [11].

Je borne là mes exemples, me contentant de citer les plus significatifs. Ils suffisent pleinement à démontrer l'association d'idées qui a réuni dans l'esprit des Latins *cor* et *c(h)orda* dans les composés *concors, discors* et surtout *concordō, discordō*. Ils n'ont jamais pensé à deux mots différents, le même terme leur apparaissant apte à exprimer à la fois l'harmonie des cœurs, et l'harmonie des notes, et pouvant avoir une valeur concrète et une valeur morale. Peu à peu, ils en sont même

1. *Gen.* 186.
2. *Inst. Or.* 5, 10, 124.
3. *Met.* I, 5, 8.
4. *Mus.* 2, 16.
5. *En.* 2, 423.
6. *Bell. ciu.*, 6, 687.
7. *Theb.* 12, 462.
8. *Carm.* 6, 615.
9. *Mus.* 1, 3, p. 191, 2.
10. *Pun.* 16, 20.
11. *Moral.* 17, 45.

venus à renverser l'ordre du développement sémantique, et à considérer le sens moral de « concorde, discorde » comme issu du sens physique « accord, désaccord (musical) », ce qui est du reste l'ordre naturel. Il n'est donc pas étonnant que le latin médiéval ait, sur les modèles existants, créé un verbe *accordāre*, qui a pu, comme eux, avoir les deux sens, et servir à deux emplois : la substitution du préfixe *ad-* à *con-* trouvait un appui dans le couple *cōnsentiō adsentiō*, et permettait de combler une lacune du vocabulaire : *concordāre* exprime un état réalisé : « être d'accord », mais transitivement, il a plutôt le sens ingressif de « mettre d'accord », ainsi dans Saint Augustin : *concorda linguam cum corde tuo* [1]. Grâce à la création de *accordāre*, l'anomalie a disparu, et les trois états de sens se sont trouvés réalisés : *accordāre*, *concordāre*, *discordāre*. Il est donc tout à fait inutile de poser comme le fait Meyer-Lübke dans son Dictionnaire étymologique un verbe **acchordare* « weil man nicht einsieht, weshalb das bestehende *concordare* durch ein nach seinem Präfix weit weniger passendes **accordare* verdrängt worden wäre. » [2] S'il avait mieux connu l'histoire des faits latins, et s'il avait eu la notion plus exacte de l'emploi des préfixes *ad-* et *con-*, il se serait dispensé d'adopter une création fausse et arbitraire.

A. ERNOUT.

1. *Serm.* ed. Mai, 10, 1 ; cf. *Serm.* 362, 28 ; *Epist.* 210, 2.

2. Roman, Etymol, Worterb., 3e éd., nº 71 a. Il ajoute encore : « vgl. die Bedeutung der Bildungen mit *a* und *cor* 2297. » Or il n'y a pas de numéro 2297 dans le dictionnaire, et l'on passe de 2296 *cras* à 2298 **crassia* ; l'article 2297 ayant été supprimé, sans doute parce que l'auteur l'a jugé erroné. Mais il a omis de supprimer la référence dans le nº 71 a.

REGINENSES GR. 88 ET 89

Les deux manuscrits du fonds de la Reine au Vatican dont je veux donner ici une description sommaire n'ont jamais fait l'objet d'aucune étude. La notice même que leur a consacrée, il y a plus de soixante ans, l'auteur du catalogue du Vatican [1] est pour chacun des deux exemplaires incomplète ou erronée.

Le regain de curiosité qui s'attache depuis quelques années aux manuscrits grecs ou latins de technologie justifiera sans doute le soin que je prends de présenter au public érudit ces manuscrits tardifs, issus d'originaux que nous avons conservés. La vérité est qu'il y a toujours intérêt à savoir comment les philologues qui nous ont précédés ont travaillé et à rattacher les œuvres les plus modestes à un dessein plus général.

Comme leur nom l'indique, les deux manuscrits en cause, *Reginenses gr.* 88 et 89, font partie de la collection de la reine Christine de Suède (1626-1689). Avant sa mort, qui survint le 19 avril 1689, Christine avait légué tous ses livres au cardinal Azzolini, lequel mourut deux mois après la reine ; Pompeo Azzolini, neveu du cardinal, hérita des manuscrits et les céda à un prix assez bas au cardinal Ottoboni, qui les fit transporter à la Vaticane, quand il devint pape sous le nom d'Alexandre VIII [2]. On ne sait rien sur les conditions d'accès de notre volume dans la collection de la reine Christine. Cette dernière, au moment de son abdication (1654) avait organisé le transport en Italie d'une partie de ses manuscrits. L'origine de cette collection remonte, pour les manuscrits grecs, aux fonds de Pierre Bourdelot, de Nicolas Heinsius et d'Alexandre Pétau : elle s'était en majeure partie formée en France. Toutefois, un certain nombre des manuscrits aujourd'hui classés dans le fonds de la Reine ne figurent pas dans le catalogue que Vossius dressa des manuscrits de Christine, en 1655, à Anvers, et qui fut paraphé à Rome par Heinsius, au moment de la collation exécutée en 1660 [3]. Des volumes se sont donc joints dans la suite au fonds primitif de la reine. Tel est le cas des *Reginenses* 88 et 89 qui nous intéressent ici, consacrés tous deux à la technologie militaire, car ni l'un ni l'autre de ces deux volumes ne figurent dans la liste ancienne des manuscrits de la Reine.

1. H. Stevenson, *Codices manuscripti Graeci Reginae Suecorum et Pii II*, Romae, 1888. Le troisième traité contenu dans le *Reginensis gr.* 88 n'est même pas relevé dans le catalogue.

2. Voir Fred. Blume, *Iter italicum*, t. III, pp. 55-64. — B. Dudik, *Iter romanum*, t. I, pp. 123-180.

3. J'en ai examiné les deux copies qui existent à la Bibliothèque Nationale, *Parisini lat.* 10387 et 13076.

Christine était férue de philologie et se piquait d'avoir du goût pour la science militaire des anciens : c'est à sa demande que Jean Scheffer publia, en 1664, la première édition gréco-latine d'Arrien et de Mauricius, où le texte grec utilisé avait été établi par Luc Holste (Lucas Holstenius) mort quelques années auparavant. On peut s'imaginer que c'est par l'intermédiaire de Holste, amateur, lui aussi, de science militaire, que Christine acquit les *Reginenses* 88 et 89.

Reginensis gr. 88

Le *Reginensis gr.* 88, en tout cas, fait incontestablement partie de ce que j'appellerais volontiers la *collection romaine des tacticiens grecs* à laquelle est liée le nom de Holste. L'origine italienne du manuscrit n'est pas douteuse. Les filigranes sont les mêmes que ceux que nous retrouverons dans les manuscrits de tactique écrits par Holste lui-même. Si le *Reginensis* 88 est antérieur aux travaux proprement dits de notre savant sur cette matière, notamment à ses copies prises directement sur le *Laurentianus* LV-4, il n'est pas douteux que Holste n'en ait eu connaissance, puisqu'il n'a pas jugé bon de reproduire lui-même les trois textes que présentait notre manuscrit. Dans l'hypothèse probable de l'antériorité du *Reginensis* 88 sur les premiers manuscrits écrits par Holste, ce volume serait à l'origine du dessein qu'eut ce philologue de reproduire les textes des Tacticiens encore inédits, ou édités d'après des recensions paraphrasées.

Le *Reginensis* 88 se présente à nous sous une reliure en plein parchemin aux armes de Pie VI et du cardinal Fr.-Xavier de Zelada, qui fut bibliothécaire de la Sainte Eglise Romaine de 1779 à 1801. Le volume comporte d'abord 65 folios écrits en grec, dont le format est de $300^{mm} \times 210^{mm}$. On y a joint un cahier portant une traduction latine; cette partie est de format plus petit, $260^{mm} \times 200^{mm}$. Ce cahier de six feuilles a été inséré à l'intérieur de l'ultime cahier de grec, dont les dernières feuilles étaient blanches : cinq feuilles seulement du cahier intercalaire portent de l'écriture. Le filigrane, pour le premier traité du manuscrit, présente, inscrit dans un cercle, un oiseau posé sur trois monts ; pour les deux traités suivants, c'est l'agneau pascal inscrit dans un cercle : ces deux marques désignent un papier italien du dernier quart du XVI^e siècle, sinon du début du XVII^e [1]. Pour la traduction latine, on revient au filigrane de l'oiseau, le papier étant

1. Le premier filigrane correspond exactement au n° 12.508 du répertoire de Briquet, papier connu par des documents italiens datés de 1572 à 1583. — La marque de l'agneau pascal se retrouve dans des papiers italiens, du XIV^e au XVIII^e siècle. Le répertoire de Briquet ne donne de ce filigrane qu'un nombre de fac-similés trop restreint pour permettre ici une identification. Les marques 47 à 50, où l'on voit l'agneau pascal inscrit dans un cercle, se rapprochent de celles du *Reginensis gr.* 88. Mais les dates proposées (en gros deuxième quart du XVI^e siècle) ne sauraient convenir à notre exemplaire, ne serait-ce qu'en raison de la contexture du papier ; il faut songer à une date notablement postérieure.

toutefois de moins bonne qualité. Le nombre des lignes par page est irrégulier, allant de 16 à 37 [1]. Cette irrégularité marque que nous avons affaire à un exemplaire d'étude et non de présentation.

Voici le contenu du *Reginensis gr.* 88 :

Fol. 1r-27r Anonyme, *De obsidione toreranda*,
28r-61r Anonyme, *Hypotheseis* (*ex Polyaeno*),
62r-63v Anonyme, *Praecepta e Mauricio*,
66r-70v, Traduction, *Excerpta de factis imperatoris* (*Hypotheseis*).

Le volume, dans sa partie grecque, due à une même main, correspond à deux sources distinctes, répondant chacune au type particulier de papier que j'ai indiqué. — Le premier traité, *De obsidione toleranda*, attribué faussement à Héron, a été édité dans les *Veteres Mathematici* de Thévenot (p. 317 à 330, 361 à 364) et republié tout récemment par Mademoiselle Hilda Van den Berg (Leiden, Brill, 1947). La source de cette première partie est incontestablement le *Barberinianus* 276. Du reste, une main ancienne, sans doute celle du directeur de l'entreprise de copie, a écrit à la suite du titre : *Ex antiquissimo codice M*sto *biblioth. Barberinae.* Or, cette même main, sur le folio de garde de notre *Reginensis gr.* 88, a porté la mention : *Incerti auctoris de toleranda propulsandaque obsidione. Ex antiquisimo M*sto *Mediceo.* L'indication d'origine portée sur le folio de garde est manifestement erronée, puisque notre traité ne figure pas dans le *Laurentianus* LV-4, ni d'ailleurs dans aucun autre manuscrit de la collection des Médicis. L'erreur vient de ce que les deux autres traités en langue grecque contenus dans le volume dérivent du *Laurentianus.* Par distraction, l'auteur de la note porta sur le folio de garde une indication qui ne valait que pour les deux derniers traités du volume.

Ayant eu sous les yeux, en même temps, et le *Reginensis* 88 et le *Barberinianus* 276, j'ai pu me rendre compte que notre manuscrit reproduit toutes les leçons propres au *Barberinianus* (ainsi ἀρτοποιούς au lieu de ἁρματοποιούς, armuriers, I, 10). Bien mieux, on y relève constamment les mêmes fautes d'orthographe et on y retrouve la même ponctuation. En dépit de négligences fatales, le dessein de faire une sorte de fac-similé du modèle se reconnaît dans les moindres détails, par exemple dans la manière d'écrire les lettres superposées. Le scribe va même, notamment en matière d'accentuation, jusqu'à reproduire l'accent fautif du modèle, alors que d'instinct il avait d'abord mis le bon accent [2]. Il n'est pas de cas où la parenté de deux témoins puisse se vérifier de façon plus nette [3]. L'erreur quant à la source

1. Le nombre des lignes par page varie de 16 à 25 pour le premier traité, de 24 à 37 pour le deuxième ; il est de 24 et de 25 pour le troisième traité. La traduction latine insérée à la fin du volume présente une trentaine de lignes par page.

2. Ainsi la mécorrection de σιδηρᾶς en σιδηράς (8, 12).

3. A noter toutefois que le copiste du *Reginensis gr.* 88 n'a pas reproduit les manchettes et courtes notes marginales qu'on lit, de seconde main, dans le *Barberinianus*.

relevée sur le folio de garde est donc manifeste. J'ai cru devoir insister sur ce point, pour attirer l'attention des philologues sur un cas qui a pu se produire plus souvent qu'on ne pense.

Les cahiers suivants présentent le texte des *Hypotheseis*, paraphrase de Polyen (ed. J. Melber, *Polyaeni Strategematon libri octo*, Leipzig, Teubner, 1887, sous le titre *Excerpta Polyaeni*, p. 427-504) et celui des *Excerpta e Mauricio* (extrait du livre VIII, ch. 2, du *Strategicon* de Mauricius, ed. Scheffer, Uppsal, 1664, p. 195, l. 26 à p. 201, l. 8) [1]. Certains blancs sont laissés dans le texte des *Hypotheseis*, correspondant à des mots que le scribe n'avait pu déchiffrer (ainsi, fol. 35r, 54r). Pour ce qui est de ces deux traités, la source n'est pas douteuse. Il ne peut s'agir que du *Laurentianus* LV-4. A la date à laquelle notre volume a été écrit, les *Parisini* 2435 et 2522, les deux seuls autres manuscrits où nos textes figurent, sont déjà en France depuis de nombreuses années. Au reste, en tête de la table qui précède les *Hypotheseis*, notre annotateur a écrit : *Ex codice Mediceo* [2]. De fait, le texte suit régulièrement les leçons du *Laurentianus*. Les négligences de copie sont assez nombreuses. Ce ne sont plus des gens de métier, mais des amateurs érudits qui font œuvre de copiste, sans être suffisamment entraînés au travail de copie.

La traduction latine, donnée sous le titre *Excerpta de factis imperatoris* est celle des *Hypotheseis* ; seuls les quinze premiers chapitres ont été traduits, sur les cinquante-huit que comporte cette adaptation des *Stratagèmes* de Polyen. Et encore le dernier chapitre, *Quomodo exercitus numerosior appareat* (φαντασία πλήθους) s'arrête-t-il après le cinquième paragraphe [3]. Cette traduction n'est d'ailleurs encore qu'une ébauche. Les ratures abondent. L'auteur du catalogue des *Reginenses gr.* juge sévèrement ce travail : *Verba plurima erasa cum aliis permutavit titubans interpres.* Il ne faut pas oublier que nous avons

1. L'extrait est donné sous la forme anonyme avec le titre τὰ ἐς ὕστερον ἐκβληθέντα ἀπὸ ἄλλων Βιβλίων γνωμικά. Dans le modèle, le *Laurentianus*, le texte de ces γνωμικά se trouve deux fois : à l'intérieur même de la compilation de Mauricius (attribuée dans ce manuscrit à Urbicius), et plus loin sous la forme de l'extrait (fol. 131r à 132r). C'est à cet endroit que le copiste du *Reginensis* 88 fit son emprunt. — Le texte des *Hypotheseis* se lit dans le *Laurentianus* aux folios 76v-103v. Il s'arrête *ex abrupto* au milieu d'un mot.

2. Il ne faut pas se laisser troubler par la mention portée par la main de l'annotateur, au haut du folio 29, avant le texte même des *Hypotheseis* : [παρεκβολαι ἐκ τῶν στρατηγικῶν παρατάξεων *ms. Barb.*]. L'annotateur a voulu marquer par là que le texte des *Parecbolae* du *Barberinianus* 276 était, sinon le même, du moins de la même nature que celui des *Hypotheseis* : ceci n'étonnera personne, puisque les *Parecbolae* sont une paraphrase des *Hypotheseis* (v. A. DAIN, *Les cinq paraphrases byzantines des Stratagèmes de Polyen*, dans *Revue des Etudes anciennes*, t. XXXIII (1931), pp. 335-337, et plus récemment J. de FOUCAULT, qui édita pour la première fois ce texte, dans *Strategemata*, Paris, Belles-Lettres, 1949, pp. 67-120).

3. Voici les derniers mots de la traduction (fol. 70) : *eum aggredi nequaquam ausi recesserunt* ; ils correspondent au grec μὴ θαρρήσαντες ἐπιθεῖν ἀνεχώρησαν (p. 452, l. 4 de l'édition de Melber).

là seulement le premier jet d'un travail laissé inachevé. Cette traduction latine est due à une autre main que celle à qui nous devons les trois textes grecs qui forment l'essentiel du *Reginensis gr.* 88. Elle diffère aussi de celle de l'annotateur qui a réuni les divers morceaux formant aujourd'hui le volume et a écrit les différents titres et mentions d'origine que j'ai signalés.

Reginensis gr. 89

Au premier examen, le *Reginensis gr.* 89 paraît être un frère du manuscrit précédent et répondre au même projet philologique, encore qu'il ait été écrit par une autre main, qui est plus élégante. Sont identiques les deux reliures : nous retrouvons ici la même belle couverture en parchemin blanc aux armes de Pie VI et du cardinal de Zelada ; sont identiques aussi les folios de garde. On y lit, de la main du même annotateur signalée pour le manuscrit précédent, le titre suivant : *Iulii Africani Cestorum liber VII, qui est de re militari. Ex antiquissimo codice M*^{sto} *bibliothecae Barberinae.*

Ces ressemblances extérieures, et aussi le fait que ce volume devait s'insérer un jour dans ce que j'ai appelé la *collection romaine des Tacticiens*, ne doivent pas nous induire en erreur. Nous avons affaire ici, semble-t-il, à un manuscrit de collectionneur, et non pas à un exemplaire de travail, comme c'était le cas pour le *Reginensis gr.* 88.

Le manuscrit est de grand format (300^{mm} × 215^{mm}). Il porte pour chaque page pleine 25 lignes d'une écriture en général assez soignée, qui comporte encore un certain nombre de ligatures et pourrait nous faire songer au dernier quart du XVI^{e} siècle. Le filigrane représente le monogramme du Christ surmonté d'une croix, et le tout inscrit dans un ovale [1]. Il n'y a aucune note en marge, aucune scholie, aucune variante. Les dessins géométriques qui figurent normalement dans ce texte n'ont pas été reproduits [2].

Comme on le voit dans toute la tradition, le texte copié sur les 39 folios du *Reginensis* 89 est attribué à Jules Africain [3]. Il s'agit en fait d'une compilation tardive, appelée *Apparatus Bellicus*, depuis le *Syntagma de studio militari* de Gabriel Naudé (1635), compilation faite pour une bonne part avec des morceaux des *Cestes* de Jules Africain (ed. dans les *Veteres Mathematici* de Thévenot, p. 275-316).

1. Le répertoire de Briquet donne une marque comparable (n^{os} 9466-67) mais inscrite dans un cercle et non dans un ovale. La date de ce filigrane (1427-1444) nous fait remonter quelque cent cinquante ans trop haut. — Les quatre folios blancs à la fin du *Reginensis* 89 portent la marque de l'oiseau posé sur trois monts signalée à propos du *Reginensis* 88. Mais le filigrane est cantonné, cette fois, entre les lettres A et N.

2. Au chapitre 15 de la première partie.

3. Une ancienne numérotation des folios, inscrite d'ailleurs de façon discontinue, donne la cote 1 au folio de garde initial. Suivant ce comput, le manuscrit présente 40 feuillets, et non 39.

J.-R. Vieillefond a si bien élucidé ce problème que je n'ai qu'à renvoyer à sa savante étude [1]. Nous avons ici la forme complexe et classique de l'*Apparatus Bellicus*.

Que le *Reginensis* 89 ait été copié sur l'insigne manuscrit des tacticiens de la Barberine (l'actuel 276), c'est ce qu'avance l'auteur de la note relevée sur le folio de garde. C'est aussi l'avis de J.-R. Vieillefond [2]. Il ne me reste qu'à relever quelques exemples de leçons pour faire connaître le genre de copie auquel nous avons affaire.

Et d'abord, pour bien marquer la parenté du *Reginensis* et du *Barberinianus*, relevons quelques traits des passages où nos deux manuscrits sont les seuls de toute la tradition à présenter la bonne leçon τομήν et non τὸ μὴν, dans l'index initial ; φθάνουσι et non φάνουσι dans le *proemium* ; ὅσος et non ὅσους (I, 16) etc. Mais notons aussi des cas où seuls ils présentent la mauvaise leçon. Dans l'index qui précède la seconde partie du texte (fol. 21 du *Reginensis* 89), nos deux manuscrits présentent πεπτωκότας au lieu de πεπωκότας, mais ils ont l'un et l'autre, quelques lignes plus loin, dès le début du texte, la leçon πεπωκότας. Autre exemple : ch. I, l. 99, nos deux témoins sont seuls à avoir ἐρεύναι (sic) au lieu de la bonne leçon ἐνέδραι.

Pourtant, notre scribe ne s'astreint pas à présenter un fac-similé de son modèle : deux mots ayant été répétés indûment dans le modèle (ἀπὸ τῶν, I, 66) il ne reproduit pas cette dittographie. Il lui arrive aussi de corriger le texte d'après les notes marginales du modèle. Ainsi, il restitue οἱ ἐπίπονοι qui avait été omis dans le texte même du *Barberinianus* et se trouvait dans la marge (I, 45) ; un peu plus loin (I, 49), il écrit καλοῦσι δὲ, donné par la marge, au lieu de καλυσίαι, leçon erronée du texte. Allons plus loin, il arrive à notre scribe de faire de lui-même une heureuse correction. Dès le premier mot du texte, au lieu de κατάλογον présenté par toute la tradition, le scribe écrit κατὰ λόγον, bonne correction que J.-R. Vieillefond a signée de son nom.

Mais c'est là fait exceptionnel. D'une façon générale, le scribe du *Reginensis* 89 ne fait pas œuvre de critique personnelle. Il se contente d'ordinaire de choisir le meilleur de ce qu'il avait sous les yeux, et ne montre que peu d'initiative propre. Mais cela seul le différencie du copiste du *Reginensis* 88, qui reproduisait en principe la teneur exacte de son modèle.

Il apparaîtrait donc au total que c'est seulement la reliure et la contiguité sur les rayons de la bibliothèque qui permettent de rapprocher nos deux *Reginenses*. Il semble en tout cas que le rapprochement de

1. *Jules Africain, Fragment des Cestes provenant de la collection des Tacticiens grecs*, Paris, « Belles-Lettres », 1932. Voir surtout p. XXV-XLVI.

2. *Ibid.*, p. XLVI.

nos deux manuscrits ait été fait de longue date. D'inspiration différente, ces deux témoins sont entrés l'un et l'autre comme éléments constitutifs d'une collection d'ensemble qui n'a été qu'imparfaitement réalisée. Nous retrouverons le nom de Luc Holste, dont j'ai signalé plus haut les rapports avec la Reine Christine. Mais ce sont là des problèmes complexes, dont je réserve l'examen à une autre étude.

A. DAIN.

LA FIXATION DES NOMS DE LIEUX EN LATIN D'APRÈS LES ITINÉRAIRES ROUTIERS [1].

La syntaxe des routiers romains est bien faite pour déconcerter ceux, archéologues et historiens, qui ont à pratiquer la Table de Peutinger, l'Itinéraire d'Antonin ou la Cosmographie de l'Anonyme de Ravenne. Tous les noms de lieux y sont pourvus de désinences casuelles, à première vue, incohérentes. Suivons, par exemple, dans l'Itinéraire d'Antonin, la partie de la *Via Domitia* qui va de Nîmes à Narbonne [2] : on y rencontre successivement un acc. sing., *Nemausum* (Nîmes), un nom ou acc. n. sing., *Ambrussum* (Pont-Ambruis), et cinq abl., dont quatre sing., *Sextantione* (Castelnau), *Foro Domiti* (Montbazin), *Cesserone* (Saint-Thibéry) et *Narbone* (Narbonne), et un pl., *Beterris* (Béziers). Ailleurs on trouverait des formes de locatif, particulièrement sur la *Via Flaminia* entre *Ocriculum* (Otricoli) et *Nuceria* (Nocera Umbra) [3]. Les milliaires, au III[e] siècle de notre ère en tout cas, témoignent de la même discordance dans l'emploi des cas [4].

Ceux qui étudient cette sorte de documents ont trop à faire, d'habitude, pour identifier et localiser des toponymes souvent inconnus ou méconnaissables, pour s'attarder à une question à laquelle les philologues, de leur côté, ne se heurtent pas dans les textes courants. Il est singulier que, d'Ernest Desjardins [5] à Kubitschek [6], les études consacrées aux itinéraires antiques la passent entièrement sous silence. On constate, sans y chercher d'explication, ce qui semble une pratique généralisée du solécisme, dont la seule cause serait la décadence du latin au Bas-Empire. Seul depuis cinquante ans, à notre connaissance, Pallu de Lessert a posé le problème, et tenté de le résoudre [7]. D'après ses conclusions, le désordre syntaxique qui règne dans les routiers romains n'est pas dû au hasard, « imputable aux auteurs de ces travaux ou à l'impéritie des copistes ». La confusion n'est qu'appa-

1. Cette étude a fait l'objet d'une communication à la Société Nationale des Antiquaires de France, le 10 janvier 1951.

2. *Itin. Anton.*, 396, 5 sq.

3. *Ibid.*, 311, 1 sq. : *Ocriculi, Narniae, Vemaniae* (= *Meuaniae*), *Nuceriae*.

4. Par ex. le milliaire d'Aïnbeida, qui date d'Elagabal ou Alexandre Sévère (*C.I.L.*, VIII, 10118 = 22247 = Dess. 5836) : *Karthagine, Hipponi, Cirtae, Lambaese, Theueste*.

5. *Géogr. de la Gaule rom.*, IV.

6. Art. *Itinerarien, in P. W.*, IX, 2, col. 2308 sq.

7. *La syntaxe des routiers romains et les déformations des noms de lieux dans l'Afrique romaine, Bull. et Mém. de la Soc. Nat. des Antiq. de Fr.*, 7[e] sér., V, 1904-05, p. 115 sq. Je dois la connaissance de ce mémoire à M. L. GALLAND, qui s'est heurté au même problème (*Mons, Mopth... et Mopti ; fouilles et topographie africaines, in Mél. d'Arch. et d'Hist.*, LXI, 1949, p. 73 sq.)

rente. En réalité, « on doit distinguer dans la nomenclature peutingérienne, comme du reste dans l'Itinéraire d'Antonin, trois catégories de noms :

1° des noms déclinables présentés au nominatif ;

2° des noms indéclinables d'origine indigène ;

3° des noms d'origine romaine ou latinisés qui, dans la langue usuelle, se sont modifiés et sont devenus indéclinables, mais en se « cristallisant » le plus souvent sur un cas oblique, quelquefois sur l'accusatif. Nos routiers reproduiraient purement et simplement les noms de lieux tels qu'on les énonçait alors. Les noms au nominatif seraient ceux qui n'auraient pas subi de déformation [1] ».

Telle est la thèse que nous voudrions examiner ici, en faisant appel, non seulement aux itinéraires africains, mais à ceux de tout le monde romain, et en remontant des documents que Pallu de Lessert a interrogés, et qui sont surtout du Bas-Empire, aux plus anciens témoignages qui s'offrent à nous, et qui appartiennent à l'époque républicaine. Nos conclusions, on le verra, confirment les siennes dans une large mesure, les modifient sur certains points, et tentent d'expliquer, en en précisant la chronologie, les modalités de la déformation et de la fixation des noms de lieux.

Il faut partir sans doute du célèbre milliaire de P. Popilius Laenas, érigé en 132 av. J.-C. à *Forum Popili* (S. Pietro di Polla) en Lucanie [2]. Du point de vue qui nous occupe, il tient un langage très clair : *Viam fecei ab Regio ad Capuam... Hince sunt Nouceriam meilia LI Capuam XXCIIII Muranum LXXIIII Cosentiam CXXIII Valentiam CLXXX ad Fretum ad Statuam CCXXXI Regium CCXXXVII. Suma af Capua Regium meilia CCCXXI.*

Langage très clair : car l'origine et le terme de la *Via Popilia*, Capoue et Rhegium, sont respectivement désignés par un abl. et un acc. non équivoques. Mais, de plus, toutes les étapes intermédiaires, considérées comme autant de points de destination provisoires, et, comme tels, répondant à la question *quo*, sont également à l'acc. Voilà posée, dès le dernier tiers du IIe siècle av. J.-C., la règle qui devait longtemps régir la syntaxe des routiers romains.

Toutefois, il n'échappera pas aux grammairiens que ces accusatifs, sur des inscriptions contemporaines et même antérieures, auraient pu, par le jeu normal de l'évolution phonétique, prendre une forme très

1. Pallu de LESSERT, *op. laud.*, p. 122.

2. *C. I. L.*, I, 2, 638 = X, 6950 ; ERNOUT, *Rec. de textes lat. arch.*, n° 131, p. 75. Sur l'importance de ce document pour l'histoire économique de la Lucanie, CARCOPINO, *La République rom. de 133 av. J.-C. à la mort de César*, p. 177 ; MAGALDI, *Lucania antica*, p. 220 et fig. VII ; sur la question des *tabellarii*, GRENIER, *Archéol. gallo-rom.*, VI, I, p. 80 ; PFLAUM, *Essai sur le « cursus publicus »*, p. 54 sq.

voisine de l'ablatif. L'*-m* final latin, déjà dans la période prélittéraire, « avait été réduit à une simple résonance nasale de la voyelle précédente » [1], et tendait à n'être plus perçu ni par suite écrit. On lit régulièrement, dès le IIIe siècle, dans l'éloge d'un des Scipions : *cepit Corsica Aleriaque urbe*, où *Aleria urbe* est, malgré l'apparence, un accusatif pour *Aleriam urbem*, avec chute de l'*m* final [2]. Il en est de même pour les accusatifs masc. et n., avec, par surcroît, le fait que la voyelle *ŭ*, passant en syllabe finale ouverte, s'ouvrait (ou plutôt se rouvrait) en *ŏ* [3]. Dans la *Sententia Minuciorum*, de 117 av. J.-C., apparaissent concurremment *in montem Lemurinum summum* et *in montem Lemurino infumo*.[4]. On aurait donc pu avoir, dans le milliaire de Popilius Laenas, *Nouceria*, *Murano*, *Valentia*, *Regio*, qui, sous l'aspect d'ablatifs, seraient en réalité des accusatifs. L'orthographe correcte du milliaire, loin d'être la donnée première à partir de laquelle se seraient produites ultérieurement des déformations de plus en plus graves, représente au contraire une réaction puriste des milieux cultivés romains. C'est une orthographe officielle et artificielle, qui s'est imposée de plus en plus à l'époque où, sous l'influence du cercle des Scipions, se créait un latin littéraire, distinct du latin parlé [5]. Ernest Diehl, dans sa thèse *De m finali epigraphica* [6], qui malheureusement ne fait pas place aux noms de lieux, n'a pas relevé, dans les inscriptions latines du IIIe siècle, moins de 40, et dans celles du IIe, moins de 43 exemples d'accusatifs en *-a*, *-o*, *-e*, ou *-i* [7]. Mais déjà, en 286, le Sénatus-consulte des Bacchanales rétablissait partout l'*m* final [8]. Et parmi les inscriptions du Ier siècle, pourtant beaucoup plus nombreuses, Diehl n'en relève plus qu'une vingtaine où l'*m* final ne soit pas marqué [9].

On entrevoit donc tout de suite le commencement de la solution de notre problème. N'est-ce pas parce que l'accusatif et l'ablatif sing. tendaient à confondre graphiquement[10] leurs désinences, que les noms

1. NIEDERMANN, *Phonét. hist. du latin*, p. 148.

2. *C. I. L.*, I, 2, 9 ; ERNOUT, *Rec. de textes lat. arch.*, nº 14, p. 15.

3. NIEDERMANN, *ibid.*, p. 56.

4. *C. I. L.*, I, 2, 584, 1, 14 et 16.

5. P. Popilius était lui-même *non indisertus* (Cic., *Br.*, 95).

6. *Jahrbb. f. class. Philologie*, *Supplementband* XXV, 1899, p. 1 sq.

7. DIEHL, *ibid.*, p. 288, tableau XX.

8. *C. I. L.*, I², 581 = X, 104 ; ERNOUT, *Rec. de textes lat. arch.*, nº 126, p. 58 ; NIEDERMANN, *Phonét. hist. du latin*, p. 147.

9. En laissant de côté les graffites de Pompéi. Les milliaires de l'époque républicaine contiennent rarement des noms de lieux. De ceux que cite HIRSCHFELDT, *Die rom. Meilensteine* (*Kl. Schrift.*, p. 703), on peut conclure, semble-t-il, qu'ils observaient l'orthographe correcte : *C. I. L.*, I, 540 : *Genua* à l'ab. ; 559 : *Pisas*, à l'acc. ; 561 : *Roma*, à l'abl. ; VI, 3824 : *Interamnium uer[sus]*, à l'acc.

10. Notre remarque ne vaut, naturellement, que pour la graphie.

de lieux ont paru se cristalliser sur ce dernier cas ? Et d'autre part il est clair que le désordre syntaxique qui nous choque dans l'*Itinéraire d'Antonin* n'est pas un phénomène de décadence, mais l'expression tardive d'un conflit très ancien, perceptible dès le IIe siècle av. J.-C., entre latin officiel et latin vulgaire.

Ce conflit se débat sous nos yeux dans un second document, celui que nous offrent les quatre gobelets de Vicarello : quatre cylindres creux d'argent, trouvés en 1852 parmi les offrandes votives jetées dans une piscine sacrée, les *Aquae Apollinares*, sur les bords du lac de Bracciano [1]. Ces vases, en forme de colonnes milliaires, portent gravé sur leurs flancs, avec des variantes de détail, l'itinéraire de Gadès (Cadix) à Rome [2].

On a longtemps considéré qu'ils étaient de l'époque de Trajan [3]. M. Thouvenot, dans son *Essai sur la province romaine de Bétique*, tend à leur assigner une date plus ancienne, et à les faire remonter au siècle d'Auguste [4] : c'est une opinion à laquelle nous nous rallions d'autant plus volontiers qu'en étudiant la partie de l'itinéraire comprise entre Briançon et Turin, nous nous sommes persuadé que le vase 4, seul, décrivait la nouvelle route tracée, aux environs de notre ère, par Cottius à travers les Alpes qui portent son nom. Les trois précédents sont donc du début du règne d'Auguste [5].

Quoi qu'il en soit, l'un de ceux-ci obéit presque constamment à la règle que le milliaire de Popilius nous a permis d'établir. Après une suscription, *Itinerarium a Gades usque ad Romam*, où l'on ne s'étonnera pas de trouver un *Gades* indéclinable, parce que non latin — on constate que toutes ou presque toutes les étapes ont des formes correctes d'accusatif : pour nous borner à la partie gauloise du trajet, *Ruscinonem* (Castel-Roussillon), *Combusta*, pl. n. (Rivesaltes ?), *Narbonem* (Narbonne), *Baeterras* (Béziers), *Cesseronem* (Saint-Thibéry), *Forum Domiti* (Loupian), etc., jusqu'au point d'arrivée, *Romam*.

1. Desjardins, *Géogr. de la Gaule rom.*, IV, p. 1 sq. ; Grenier, *Archéol. gallo-rom.*, VI, I, p. 120 sq. ; en dernier lieu, L. Mas Gomis, *Los vasos Apolinares, Museo de la Ciudad de Sabadell*, vol. III, 1947, p. 5 sq. Les gobelets de Vicarello sont au Musée des Thermes, à Rome, mais ils peuvent être très convenablement étudiés à Paris, grâce aux moulages et à la documentation que M. E. Vaillé a réunis dans le Musée Postal qu'il dirige.

2. *C. I. L.*, XI, 3281-3284.

3. Desjardins, *ibid.*, p. 11 sq. ; Grenier, *ibid.*, p. 120, n. 4.

4. Thouvenot, *Essai sur la prov. rom. de Bétique*, p. 479 sq.

5. Amm. Marcell., XV, 10, 2. Nous développons ce point ailleurs, dans un article sur *La date des gobelets de Vicarello*, *Revue des Etudes Anciennes*, 1952, p. 39 sq.

1	2	3	4
IVNCARIAM	IVNCARIA	IVNCARIA	IVNCARIA
IN PYRAENEVM	IN PYRENEO	IN PYRENAEO	SVMMOPYRENAE
RVSCINONEM	RVSCINNE	RVSCINONE	RVSCINONE
COMBVSTA	COMBVSTA	COMBVSTA	AD COMMVSTA
NARBONEM	NARBONE	NARBONE	NARBONE
BAETERRAS	BAETERRAS	BAETERRA	BAETERRAS
CESSERONEM	CESSERONE	CESSERONE	CESSIRONE
			FRONTIANA
FORVM DOMITI	FORO DOMITI	FORO DOMITI	FORO DOMITI
SEXTANTIONEM	SEXTANTIO	SEXTANTIONE	SEXTANTIONE
AMBRVSSVM	AMBRVSSVM	AMBRVSSVM	AMBRVSIO
NEMAVSVM	NEMAVSO	NEMAVSO	NEMAVSO
VGERNVM	VGERNO	VGERNO	VGERNO
			TRAIECTVM RODANI
ARELATA		ARELATA	
ERNAGINVM	ERNAGINI	ERNAGI///	
CLANVM	CLANVM	CLANV///	GLANO
CABELLIONEM	CABELLIONE	CABELLIO///	CABELLIONE
	AD FINES	AD FINES	
APTAM IVLIAM	APTA IVLIA	APTA IVLIA	APTA IVLIA
CATVIACIAM	CATVLVCIA	CATVIACIA	CATVIACIA
ALAVNIVM	ALAVNIO	ALAVNIO	ALAVNIVM
SEGVSTERONEM	SEGVSTERONE	SEGVSTERONE	SEGVSTERONE
ALABONTEM	ALABONTE	ALABONTE	ALABONTE
VAPPINCVM	VAPPINQVO	VAPPINCO	VAPPINQVO
CATVRRIGOMAGVM	CATVRRIGOMAGI	CATVRIGOMAG	CATVRIGOMAGO
EBVRODVNVM	EBVRODVNO	EBVRODVNO	EBVRODVNO
RAMAM	RAMA	RAMA	RAMA
BRIGANTIVM	BRIGANTIO	BRIGANTIO	BRIGANTIONE
DRVANTIVM	GRVENTIA	SVMMAS ALPES	DRVANTIO
	GOESAO	GAESAONE	TYRIO
			IN ALPE COTTIA
SEGVSIONEM	SEGVSIO	SEGVSIONE	AD MARTIS
OCELVM	OCELO	OCELO	AD FINES $\overline{XXXX}$
TAVRINIS	TAVRINIS	TAVRINIS	AVGVSTA TAVRIN.

Mais si le vase 1 parle la langue officielle, les trois autres comme on le voit sur le tableau ci-joint usent de la langue vulgaire. La plupart des accusatifs corrects sont remplacés par les accusatifs parlés et se confondent avec des ablatifs : *Ruscinone*, *Narbone*, *Cesserone*, *Foro Domiti*, etc. Il y a, naturellement, des divergences de routes, par exemple dans le passage du Rhône ; il y a des inadvertances du graveur, qui écrit, sur le vase 2, *Ruscinne* pour *Ruscinone* ; il y a aussi des cas particuliers sur lesquels nous allons revenir. Mais dans l'ensemble les quatre listes diffèrent surtout par la présence, sur le vase 1, et par l'absence, sur les trois autres, de l'*m* final, avec la modification vocalique qui en résulte pour les noms masc. ou n., comme *Nemausus* et *Forum Domiti*.

C'est peut-être parce que l'orthographe y paraît plus classique que l'on croit généralement que le vase 1 est le plus ancien des quatre. Rien ne le prouve. Il faut dire seulement qu'il révèle, dans l'itinéraire que le graveur a reproduit, une intention marquée de correction grammaticale qui n'existait pas, au même degré, dans les trois autres. La preuve, c'est qu'il ajoute des *m* là où il n'y en avait jamais eu. Par exemple le col du Perthus n'a jamais pu s'appeler que *in Pyrenaeo*, et non *in Pyrenaeum*. Tout porte à croire que les éléments sur lesquels était établi l'itinéraire du vase 1 étaient comme les autres rédigés selon l'orthographe vulgaire. Le rédacteur les corrigeait de son mieux, selon les prescriptions de la langue officielle ; mais c'était en quelque sorte aller contre la nature, et il a laissé échapper, dans la partie italienne de la route, sur la *Via Flaminia*, un *Ocriclo* qu'il n'a pas restitué en *Ocriclum* (*Ocric(u)lum*) (Otricoli).

Mais surtout il n'a su que faire, pour les normaliser, de trois formes inexplicables, qui partout reparaissent telles quelles, *Parietinis*, *Aquis Vocontis*, *Taurinis*, où l'on attendrait *Parietinas*, *Ad Aquas Vocontas*, *Taurinos*. Aucun de ces lieux, même Turin, n'a été le point de départ d'une route. Aucune évolution phonétique ne justifie le passage à *-is* des syllabes *-os* ou *-as*. C'est d'ailleurs sous le même aspect d'ablatifs pluriel qu'on retrouve les mêmes noms dans l'*Itinéraire d'Antonin* : *Parietinis* [2], *Aquis Voconis* [3] (et non *Vocontis*), *Taurinis*. L'*Itinéraire de Bordeaux* écrit même *Ciuitas Taurinis*[5]. Nul doute que nous n'ayons affaire ici, comme l'avait très bien vu Pallu de Lessert, à des noms de lieux cristallisés à l'ablatif. Mais cette cristallisation était achevée à une date beaucoup plus ancienne qu'on ne pouvait croire. Elle s'est produite, dans la vie obscure du latin parlé, à l'époque où l'autorité de la langue officielle semblait le moins contestée. Les conditions

1. L. Mas Gomis, *ibid.*, p. 7 et 8.
2. *Itin. Anton.*, 447, 1.
3. *Ibid.*, 398, 1.
4. *Ibid.*, 341, 1 ; 356, 12.
5. *Itin. Burdig.*, 556, 9.

dans lesquelles elle s'est faite demeurent mystérieuses. Invoquera-t-on l'effet de l'analogie ? Si la plupart des noms de lieux au singulier tendaient à se confondre, graphiquement, avec des ablatifs, on a pu plus ou moins consciemment être entraîné à pourvoir les noms de lieux au pluriel des désinences correspondantes de l'ablatif. Peut-être aussi cette tendance a-t-elle été renforcée par une sorte de confusion entre le sens local et la fonction locative : en fait les noms de lieux s'emploient surtout pour dire où l'on est, où l'on va, d'où l'on vient et par où l'on passe. On se serait donc laissé aller à mettre le nom de lieu au cas de lieu, c'est-à-dire, en fin de compte, à l'ablatif.

Cet essai d'explication, avouons-le, ne satisfait guère. Mais la constatation des faits s'impose. D'ailleurs on remarquera que dans certains cas la cristallisation a été plus lente à s'accomplir, ou plus incertaine, que dans d'autres. L'accusatif *Baeterras* [1] a mieux « résisté » que *Parietinas* ; il apparaît intact sur les vases 1, 2 et 4. Est-ce un commencement de déformation, ou une simple faute du graveur, qui lui substitue, sur le vase 3, un abl. sing. *Baeterra* ? L'*Itinéraire d'Antonin* hésite encore entre *Beterras* et *Beterris* [2]. La *Table de Peutinger* et l'*Itinéraire de Bordeaux* ne connaissent que *Beteris* [3], *Ciuitas Beterris* [4]. De même *Ambrussum* (Pont-Ambruis), *Glanum* (St. Rémy), *Alaunium* (Alaue) n'avaient pas encore, à l'époque d'Auguste, arrêté définitivement leur graphie.

Ajoutons enfin que les gobelets de Vicarello nous fournissent peut-être aussi quelques exemples de cristallisation au locatif, s'il faut interpréter ainsi, sur le vase 2, la transformation d'*Ernaginum* (St. Gabriel) en *Ernagini*, et de *Caturrigomagum* (Chorges) en *Caturrigomagi* [5].

Ainsi, dès le début de notre ère, la fixation des noms de lieux à des cas de lieux, surtout à l'ablatif, était déjà passée dans l'usage courant. L'orthographe grammaticale n'était qu'une restitution artificielle, pratiquée par les écrivains comme Pomponius Mela et Pline l'Ancien [6], et par les lapicides, lorsqu'ils gravaient sur le marbre une inscription

1. M. Adrien BLANCHET veut bien me signaler qu'on frappait, vers 100 av. J.-C., des monnaies avec la légende grecque βηταρρατις ; il faut naturellement tenir compte des survivances et influences locales.

2. *Itin. Anton.*, 389, 5 et 397, 1.

3. DESJARDINS, *La Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 352.

4. *Itin. Burdig.*, 552, 3.

5. Il est remarquable que cette tendance ne se révèle que dans un seul des 4 itinéraires. L'emploi du locatif semble également, dans l'*Itinéraire d'Antonin*, limité à la description de certaines routes, par exemple la section de la *Via Flaminia* considérée *supra*, p. 1, n. 3. C'est aussi une caractéristique du fragment de Jünglinster (*C. I. L.*, XIII, 4085 ; GRENIER, *ibid.*, p. 118).

6. Le *Nemausum* (Nîmes) que donne Pline l'Ancien, *N. H.*, III, 37, au lieu de *Nemausus* (Mela, II, 5, 2; cf. les inscriptions) est peut-être une erreur provenant indirectement d'une source itinéraire, mal rectifiée.

faite pour l'éternité. Au contraire, les écritures de la vie quotidienne, que ne dominait aucun souci de faste ou même de durée, devaient s'abandonner de plus en plus au laisser-aller de l'orthographe populaire [1]. Les documents dont nous disposons à cet égard sont trop peu nombreux et trop peu explicites pour autoriser des conclusions rigoureusement fondées. Mais l'examen et la comparaison de certains d'entre eux permettent de supposer que l'opposition entre les deux orthographes a continué pendant tout le cours du Haut-Empire.

Considérons les tablettes d'Astorga en Espagne [2], qui sont, semble-t-il, du IIe siècle. Ce sont de menues plaques de terre cuite, faites pour être exposées dans le bureau de poste de la petite ville, et fournir au public quelques indications sur les stations voisines. Elles sont écrites en cursive et signées du nom du *duumvir* qui les avaient rédigées. Qu'on rassemble toutes ces circonstances : une humble bourgade, une matière de peu de prix, une rédaction locale, la cursive ; on ne s'étonnera pas, cela étant, d'y trouver réunies toutes les incohérences de l'orthographe populaire : *Via Luco Augusti ad Iria*, *Via Asturica ad Emerita Aug.*, et, le long de celle-ci, *Bedunia*, *Begecio*, *Vico Aquaro*, *Oceloduro*, *Sabariam*.

Mais le milliaire de Tongres [3], gravé vers l'an 200, en belles capitales, sur une colonne octogonale de pierre bleue pour annoncer aux voyageurs tous les itinéraires qui se croisaient dans cette importante métropole de la Gaule Belgique, présente au premier regard un aspect beaucoup plus correct : *A Castello Fines Atrebatium*. La grande route du Rhin, de Worms à Cologne, énumère [*Bonn*]*a* (Bonn), [*Rigo*]*magus* (Remagen), [*Antu*]*nnacum* (Andernach), [*Confl*]*uentes* (Coblence), [*Ba*]*udobriga* (Boppart), [*Vo*]*soluia* (Ober-Wesel), [*Bi*]*ngium* (Bingen), etc. Une autre route, dans le pays des Suessions et des Ambiens, nomme successivement, après *Aug*(*usta*) *Suessionum* (Soissons), *Isara* (l'Oise), *Roudium* (Roye), *Sefulae* et *Samarabriua* (Amiens). Tous ces noms de lieux ont bien l'air d'être au même cas, mais — à la différence de ce que nous avions constaté sur le milliaire de Popilius Laenas et sur le vase 1 de Vicarello, — au *nominatif*. *Rigomagus*, dans la pre-

1. L'étude des papyri latins, de ce point de vue, éclaircrait peut-être le problème. Signalons parmi les facsimilés publiés par J. MALLON, R. MARICHAL et Ch. PERRAT, *L'Écriture latine de la capitale romaine à la minuscule*, nº 21, pl. XIII, une liste de soldats du Ier s. de notre ère, où l'origine de chacun est marquée très exactement à l'abl., sauf pour deux d'entre eux, qui sont de Pessinonte : *Pesinuntem* (*bis*) : le nom de cette ville semble s'être fixé à l'accusatif.

2. *Ann. Epigr.*, 1921, 2, p. 450 ; M. BESNIER, *Itinéraires épigraphiques d'Espagne*, *Bull. hisp.*, 1924, p. 1 sq. ; A. GRENIER, *Archéol. gallo-rom.*, I, p. 107 sq. L'une des stations s'appelle *Ponte Marciae* (dans l'*Itin. Anton.*, 430, 7, *Marcie* seul) ; serait-ce un abl. suivi d'un locatif ?

3. *C. I. L.*, XIII, 9158 ; GRENIER, *ibid.*, p. 108 sq.

mière liste, est un nominatif indiscutable [1] ; *Sefulae*, dans la seconde, en est un également [2]. Etant donné le soin avec lequel l'inscription est gravée, on est donc fondé à considérer tous les autres noms comme étant à ce cas, et particulièrement les noms en *-a*, plutôt que comme des accusatifs avec chute de l'*-m* final.

Et il ne s'agit pas d'un fait isolé. L'inscription de la patère d'Amiens, *Mais, Aballava, Uxeldunum, Camboglanis, Banna, Esica* [3], est faite, nous croyons l'avoir démontré [4], de deux fragments d'itinéraires avec *Maia* et *Camboglanna* comme points de départ. Les autres *mutationes* semblent bien être au nominatif. Le milliaire d'Autun [5], contemporain du milliaire de Tongres, se prête, dans certaines de ses parties au moins, aux mêmes constatations. Un fragment perdu énumérait, au nominatif, les principales stations de la *Via Aemilia* : *Fines Gallorum, Parma, Mutina, Bononia*. La plaque de marbre conservée n'est malheureusement pas si claire. Elle mentionne trois villes situées sur des routes rayonnant autour d'Auxerre, *ab Autessioduro* : *Siduo, Odouna* (Ouanne), *Intaranum* (Entrains). Les deux derniers noms peuvent être, avec quelque assurance, considérés comme des nominatifs [6]. Le premier, *Siduo*, fait difficulté : l'identification qu'on en a proposée parfois avec Saulieu, *Sidoloucum* dans l'Itinéraire d'Antonin, *Siduloco* dans la *Table de Peutinger*, se heurte à de grosses objections [7] ; les distances concordent mal, et cette grave inexactitude, jointe à la mutilation du nom (*Siduloco* > *Siduo*), est peu vraisemblable dans un document de la région, d'ailleurs si soigné. Il est donc possible que *Siduo* ne soit pas un ablatif. Serait-ce un nom de thème en *-n*, comme *Segusio* et *Avennio* ? [8]

Quoi qu'il en soit, une chose est sûre, c'est l'effort de correction et de cohérence grammaticales que révèlent tous ces documents, en particulier par l'absence totale (avec l'unique exception du douteux

1. Il n'est pas croyable que ce nom apparaisse sous la forme du nominatif à cause du caractère celtique du mot, qui se fût mal prêté aux modes de la déclinaison latine. Les noms en *-magus* se déclinent normalement : *Caturrigomagum, -magi* et *-mago* sur les vases de Vicarello ; *Rigomago, Nouiomago, Ratomago* dans l'*Itin. Anton.* Il est vrai que la *Table de Peutinger* conserve à côté de *Iuliomago, Nouiomago* (Neumagen), *Nouiomagi* (Nimègues), etc. des nominatifs comme *Rigomagus, Nouiomagus* (La Neuville), *Ratumagus*. Mais *uide infra*, p. 180.

2. *Sefulae*, dont l'identification est incertaine, ne peut pas être un locatif. La *Table de Peutinger* donne *Setucis*, ce qui prouve bien que le nom est un pluriel.

3. *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1949, p. 125. Elle reproduit, avec un nom de plus, celle de la coupe de Rudge, *C. I. L.*, II, 1291.

4. *Mon. Piot*, XLVI, 1952, p. 112. sq.

5. *C. I. L.*, XIII, 2681 ; GRENIER, *ibid.*, p. 113 sq.

6. La fonction d'*Odouna*, 1.8, est toutefois incertaine.

7. Fortes réserves chez DESJARDINS, *ibid.*, p. 22, n. 1, et GRENIER, *ibid.*, p. 171 sq.

8. Selon une précieuse indication de M. René LOUIS, *Siduo, -onis* aurait donné *Sion* ; cf. les *Seduni* du Valais > *Sion* (F. STAEHELIN, *Die Schweiz in rom.* Zeit, 3e éd. p. 86, n. 2).

Siduo) des noms masculins ou neutres fixés à l'ablatif en *-o*. Et l'on ne saurait s'en étonner, si l'on songe que le IIe siècle a été le grand siècle de la netteté épigraphique. Les statistiques de Diehl relevaient, nous l'avons dit, pour le Ier siècle av. J.-C., une vingtaine d'exemples où l'*-m* n'était pas inscrit. Il y en a près de 50 au Ier siècle ap. J.-C., mais seulement 36, quoique les inscriptions soient beaucoup plus nombreuses, au IIe.

Ce qui nous est apparu, d'autre part, dans ces inscriptions sensiblement correctes, d'une substitution du nominatif à l'accusatif traditionnel, reste beaucoup plus conjectural, et nous le donnons comme tel. Faut-il supposer qu'une autre règle, ou une nouvelle règle, ait prévalu à ce moment-là dans le bon usage que répandait la chancellerie impériale ? Les grammairiens, au IIe siècle, étaient nombreux et influents, et l'on n'en connaît guère, L. Caesellius Vindex, Q. Terentius Scaurus, Velius Longus, Flavius Caper, qui n'aient été préoccupés de questions orthographiques [1]. La réforme, en imposant aux noms de lieux, pour exprimer les étapes des itinéraires, la forme quasi abstraite du nominatif, pouvait avoir pour but de les soustraire au flux et au reflux de l'évolution phonétique, des accents locaux, et de tout ce qui les dénaturait. Le nominatif n'était-il pas le cas où, « hors de la phrase, le nom se présente à l'esprit », entre autres « dans les énumérations » [2] ? Entre deux accusatifs, *Aballauam*, *Vxellodunum*, l'un corrompu, par chute de l'*-m*, en *Aballaua*, l'autre demeuré intact, *Vxellodunum*, le nominatif n'était-il pas le seul commun dénominateur acceptable ? L'analogie qui avait joué en faveur de l'ablatif ne pouvait-elle pas jouer, en d'autres circonstances, en faveur du nominatif ?

Au IIIe siècle, le nombre des incorrections recommence à augmenter. Il suffira, pour s'en convaincre, de se reporter au milliaire d'Aïnbeida, cité plus haut, et à tous les exemples donnés par Pallu de Lessert. Si réforme il y a eu, elle a été sans effet durable, — sinon, peut-être de lancer dans la circulation une série de noms de lieux fixés au nominatif. Ils sont fréquents dans la *Table de Peutinger*, *Aquae Regiae*, *Arae Philenorum*, etc. Et dès lors, quatre cas, nominatif, accusatif, génitif-locatif, et ablatif domineront pêle-mêle l'orthographe des noms de lieux.

Jacques HEURGON.

1. SCHANZ, *Gesch. d. röm. Literatur*, III, p. 154 sq.
2. MEILLET-VENDRYES, *Traité de gramm. comparée des langues class.*, p. 500.

REMARQUES SUR QUELQUES INSCRIPTIONS LATINES ARCHAIQUES.

Les inscriptions latines les plus anciennes sont souvent, on le sait, d'intelligence obscure et de date incertaine. Les nombreuses dissertations qui ont eu pour thème l'inscription du *Lapis niger* et celle du vase dit de *Duenos* ne nous ont guère apporté de conclusions solides sur le sens et la date de ces textes vénérables. Mais à partir du IV^e^ siècle la situation n'est heureusement plus la même. Les difficultés d'interprétation se font plus rares et le progrès des recherches archéologiques permet à présent de mieux situer dans le temps certaines inscriptions gravées sur des objets d'art qui sont parvenus jusqu'à nous. Ainsi la fameuse ciste Ficoroni, qui sortit de l'atelier du maître graveur Novios Plautios, semble bien dater des années immédiatement postérieures à l'an 335 avant J.-C. : la comparaison de l'admirable scène gravée sur ses flancs avec les peintures de vases grecs de la deuxième moitié du IV^e^ siècle amène les meilleurs spécialistes de la céramologie à une telle conviction [1]. Il n'est pas sans intérêt pour le paléographe et pour le linguiste de pouvoir, par là même, dater avec précision l'inscription qui figure sur le couvercle de la ciste. L'histoire de l'écriture et l'histoire de la langue latine disposent ainsi d'un précieux point de repère.

Les inscriptions latines qui se trouvent gravées sur des miroirs ou des cistes étrusques fabriqués à Préneste ont été déjà sérieusement étudiées. Certaines d'entre elles cependant posent encore des problèmes de lecture et d'interprétation méritant examen. Tel est le cas d'une inscription gravée sur un miroir prénestin que nous allons rapidement décrire.

Ce miroir date sans doute du III^e^ siècle avant J.-C., et présente, comme il arrive fréquemment, une scène de la vie quotidienne [2]. Les Etrusques aimaient à traiter dans leur art, à côté de sujets mythologiques empruntés à la légende grecque, des thèmes familiers illustrant la vie de tous les jours. L'art étrusque est un art réaliste et l'art romain qui lui devra beaucoup se plaira, lui aussi, aux détails anecdotiques et concrets. A l'intérieur d'une pièce figurée par quelques lignes d'une perspective maladroite, une partie de jeu est engagée entre un jeune homme et une jeune femme assis côte à côte devant une table rayée de nombreux traits parallèles (fig. 1).

1. Cf. J. D. BEAZLEY, *The world of the etruscan mirror*, dans le *Journal of hellenic studies*, vol. LXIX, 1950.

2. Cf. E. GERHARD, *Etruskische Spiegel*, V^e^ tome de A. KLUGMANN et G. KORTE, Berlin, 1884 et 1897, p. 146.

FIG. 1. — Miroir trouvé à Préneste qui fit partie de la collection du Comte M. Tyszkiewicz à Paris et se trouve à présent au British Museum.

Il doit s'agir d'un jeu semblable à celui du trictrac. Au-dessus de la jeune femme sont gravées ces paroles : *devincam ted*, je vais te battre Le jeune homme répond par un mot qui a suscité de nombreuses exégèses, et a toujours été lu *opeinod* [1]. L'explication la plus souvent admise a vu dans *opeinod* une erreur de graphie pour *opeinor*, le d final du mot ayant pu être gravé par anticipation sur le d initial du mot suivant *devincam*.

Mais des hypothèses bien différentes ont été proposées par quelques érudits. Goldmann [2] croit pouvoir couper ainsi : *o peinod devincam ted* et ce serait le jeune homme qui s'écrirait ainsi : oh ! je saurai bien te vaincre avec la torche nuptiale. Il explique que la torche nuptiale était une torche de pin qui avait généralement pour nom *taeda* et serait ici appelée du nom du bois, *pinus*, dont elle est faite. De même façon πεύκη désigne à la fois le pin et, dans les tragiques, par métonymie, la torche de bois de pin. M. Ribezzo coupe de son côté de la façon suivante : *op einod devincam ted* [3]. On retrouverait dans *op* la préposition qui apparaît en osque sous la forme *up* et a une valeur locative et dans *einod* le pronom italique à valeur démonstrative *einos*. *Op einod* signifierait ainsi : en ce moment, c'est-à-dire grâce au point que je marque je vais te vaincre.

Il n'est certes pas besoin d'insister sur le caractère hautement fantaisiste de semblables explications. En réalité la joueuse déclare qu'elle va gagner et son adversaire répond galamment qu'il le croit en effet [4]. Seule la graphie du mot *opeinod* fait difficulté. Mais je crois qu'en examinant d'un peu près l'inscription qui nous occupe on peut faire l'économie de l'hypothèse qui prête au graveur une faute d'attention. Songeons que notre miroir a été fabriqué à Préneste au III^e^ siècle avant notre ère. Or le territoire de Préneste, situé à 40 kilomètres environ à l'est de Rome, était bien alors un territoire de langue latine avec, bien entendu, des particularités dialectales. Mais ce secteur latin était pressé au nord par le pays étrusque et la langue étrusque n'a pas manqué d'exercer son influence sur le parler de Préneste, de même que l'art prénestin était au même moment un art d'inspiration et de style toscans. Cette influence a pu précisément déterminer la graphie qui nous occupe. Le r étrusque présente en effet la forme d'un d, soit

1. *C. I. L.*, I2, 547 = A. Ernout, *Recueil de textes latins archaïques*, Paris, 1950, n° 43.

2. E. Goldmann, *Die Duenosinschrift*, Heidelberg, 1926, p. 129.

3. Fr. Ribezzo, *Roma delle origini, Sabini e Sabelli*, dans la *Rivista indo-greco-italica*, 1930, p. 71.

4. On a compris parfois à tort : « Je crois que je vais te vaincre », en attribuant toutes les paroles gravées sur le miroir au jeune homme. Ainsi E. H. Warmington dans *Remains of old latin*, tome IV, *Archaic Inscriptions*, Londres, 1940, coll. Loeb, p. 201. La place des mots sur le miroir montre qu'il s'agit d'un dialogue, plus naturel au demeurant. L'interprétation de M. Warmington, peu satisfaisante du point de vue du latin, enlève de la vie à la scène.

tourné vers la droite, D, quand les lignes étaient écrites de la gauche vers la droite, soit tourné vers la gauche, Ⅎ, quand, selon une habitude plus fréquente, l'écriture allait de la droite vers la gauche. Je ne puis pas en vérité ne pas voir dans la lettre finale du mot un r tracé à l'étrusque et cela permet de lire tout simplement la forme archaïque attendue *opeinor* : oui, je le crois.

S'il fallait à cette interprétation un appui supplémentaire on pourrait observer que le p du même mot a une allure encore bien grecque : l'écriture prénestine de cette époque a un caractère éclectique et peu stable. Abandonnons donc sans hésiter la lecture *opeinod* d'où naissent d'imaginaires difficultés.

Une remarque semblable permet d'éliminer de même façon pour le nom du *praetor* romain, la forme aberrante *pretod* que l'on croit lire dans une belle inscription gravée sur bronze et découverte à Santa Maria di Falleri [1]. Les lignes sont ici gravées de droite à gauche et le prétendu *d* final a sa panse tournée vers la gauche. On sait quelle forte influence la langue étrusque a exercée sur le dialecte falisque [2]. Ici encore le graveur a tracé le r étrusque au lieu du r latin et il faut lire la forme normale *pretor*. Dans la même inscription d'autres r présentent, il est vrai, une forme latine. Le mot qui suit *pretor* commençant par un d, on peut admettre (comme du reste dans le cas de l'inscription *opeinor devincam ted*), que la lettre d a pu déterminer dans une certaine mesure la graphie étrusque de l'r qui la précédait immédiatement. S'il fallait d'autres arguments encore pour légitimer notre lecture, rappelons que d'autres inscriptions falisques qui ont été déjà lues correctement celles là présentent, elles aussi, la graphie étrusque de l'r [3].

Ainsi n'imputons plus à une étrange étourderie de deux graveurs une particularité épigraphique que l'influence culturelle étrusque exercée à l'époque hellénistique à Faléries comme à Préneste suffit largement à expliquer.

Une inscription figurant sur un autre miroir étrusque appelle de son côté des remarques d'ordre morphologique et syntaxique. Ce miroir est au Musée du Louvre et date lui aussi du IIIe siècle avant notre ère [4]. Il a été découvert à Orbetello, mais provient certainement, comme le prouvent son style et son travail, d'un atelier de Préneste (fig. 2). La scène qui l'orne illustre un épisode mythologique qui

1. *C. I. L.*, I², 365 = XI, 3081 = A. ERNOUT, *ouvr. cit.*, nº 63.

2. Dans W. DEECKE, *Die Falisker, eine geschichtlich-sprachliche Untersuchung*, Strasbourg, 1888, cette inscription porte le numéro 36 et est étudiée page 156. Le troisième dépliant qui se trouve à la fin du volume en reproduit le dessin. Sur le parler de FALÉRIES, cf. à présent Stolte, *Der faliskische Dialekt*, Munich, 1926.

3. Elles sont reproduites dans W. DEECKE, *ouvr. cit.*, nºº 58 et 59.

4. Cf. GERHARD, *ouvr. cit.*, tome IV, pl. 325, P. DUCATI, *Storia dell' Arte etrusca*, Florence, 1927, pl. 246, fig. 597 et page 504.

FIG. — Miroir du Louvre qui se trouve exposé dans la salle des bronzes, dans une des deux vitrines consacrées aux miroirs étrusques. Dessin dû, comme le précédent, à la plume de Claude Hertenberger, ancien grand Prix de Rome de gravure, que je remercie de son amicale collaboration. La photographie, dont nous disposions, aurait été moins distincte.

nous est conté par Apollodore [1]. Aphrodite admirait tant la beauté de l'enfant Adonis qu'elle le mit dans un coffre et le confia ainsi à Perséphone. Celle-ci, charmée à son tour par la grâce du jeune garçon, refusa de le rendre. Le cas fut soumis à Zeus qui prit la décision suivante : la vie d'Adonis serait partagée en trois et répartie par tiers entre Aphrodite, Perséphone et Adonis lui-même. Ce dernier ajouta alors sa propre part à celle d'Aphrodite. Ici les noms des Dieux sont latinisés, et nous assistons au jugement de Jupiter : Vénus est en pleurs, Proserpine réclame impérieusement le coffre mais est admonestée par Jupiter. Aucun autre document antique parvenu jusqu'à nous ne traite le même épisode.

Le monde des miroirs étrusques, comme on l'a appelé, est riche de scènes héroïques ou divines que l'art antique ne nous a pas autrement fait connaître. L'on est frappé en de nombreux cas de la connaissance de la mythologie hellénique que ce monde présuppose. La seule imitation des œuvres d'art grecques ne saurait, à mon sens, rendre compte de cette familiarité avec l'univers religieux de la Grèce que les graveurs toscans manifestent si vivement. Il faut sans doute penser qu'en Etrurie circulaient des traductions ou des abrégés des ouvrages les plus connus des mythographes de l'Hellade. Mais si le thème est purement grec dans le miroir qui nous occupe, comme dans bien d'autres, l'esprit dans lequel il est mis en œuvre ne l'est évidemment pas. La scène est transposée sur un plan familier et presque humoristique, et nous voici du coup bien loin de l'Olympe. Vénus sanglote et cache son visage dans ses vêtements ; Jupiter a l'aspect d'un bon vieillard, et le foudre qu'il tient négligemment dans sa main gauche, tel une sorte d'étrange martinet pour enfants désobéissants, a perdu tout caractère redoutable. Dans cette vraie scène de comédie, les Dieux sont traités avec une irrévérence qui évoque irrésistiblement l'esprit moderne d'un Offenbach. La satire et la caricature ont été chères à l'Italie antique.

Les inscriptions, comme il arrive fréquemment sur les miroirs étrusques, sont gravées au-dessus des personnages et les désignent. Ces noms, sur les miroirs prénestins, affectent le plus souvent une forme latine et c'est ici le cas. Nous lisons *Venos Diovem Prosepnai* [2]. *Venos* est naturellement un nominatif. Le *o* final en syllabe fermée n'est pas encore ici passé à *u*. Quant à *Diovem* c'est l'accusatif archaïque du nom du maître des Dieux.

Le nom de Proserpine se lit enfin *Prosepnai*, forme ancienne de génitif ou de datif à désinence *-ai*. *Prosepna* n'est pas attesté ailleurs. La déesse des Enfers, l'épouse de Hadès-Pluton, porte en grec, on le sait, le nom de Περσεφόνη, en latin de *Proserpina*. On admet généralement que la forme latine provient d'un emprunt au grec, avec défor-

1. Apollodore, III, 14, 4.
2. *C. I. L.*, I², 558.

mation due à une étymologie populaire qui a rapproché le nom de la divinité infernale de celui du serpent, *serpens*, animal essentiellement funéraire et chthonien, et du verbe *proserpere* qui exprime son cheminement. Les formes étrusques du nom sont *φersipnei*, *φersipnai* [1] et sont empruntées au grec ; on note les déformations dues aux particularités de la phonétique étrusque, ainsi l'aspiration de la sonore initiale. La forme dialectale *Prosepna* provient évidemment de l'étrusque, et son existence porte à penser que l'emprunt du latin n'a pas été fait directement au grec mais à l'étrusque, comme l'a déjà suggéré M. Ernout [2]. De *Prosepna* on est passé facilement sous l'influence de *proserpere* à *Proserpina* [3].

Les trois noms étant ainsi expliqués, reste à éclaircir un petit problème, délicat à résoudre : pourquoi sont-ils tous trois à des cas différents et comment en rendre compte ? En général les noms des héros ou des dieux figurés sur les miroirs étrusques sont au nominatif, ici nous avons un nominatif, un accusatif et un génitif ou datif [4]. Il s'agit évidemment d'une phrase dans laquelle le verbe est sous entendu. De quel verbe peut-il s'agir ? Le sens de la scène elle-même peut nous l'indiquer. On a supposé *conciliat* [5]. L'hypothèse, due sans doute à une confusion avec l'inscription *C. I. L.* I², 551 gravée sur un autre miroir étrusque, est ici à rejeter absolument, car elle est contraire au sens de l'épisode représenté. Il n'y a pas ici réconciliation, mais vive lutte entre les deux rivales. En fait Vénus en pleurs a recours à la justice de Jupiter, il faut donc sous entendre un verbe comme *implorare*, *Venus Diovem implorat*. Reste à expliquer *Prosepnai*. On pourrait songer à ce qu'on appelle le *dativus incommodi* [6]. Les verbes ôter, enlever se construisent avec le datif de la personne à qui on enlève l'objet : *eripere, auferre aliquid alicui*. Vénus implore Jupiter et cherche à reprendre à Proserpine son bien. Il y aurait dans cette hypothèse un très fort raccourci d'expression. Peut-être est-il plus simple de voir dans *Prosepnai* un de ces génitifs de relation qui indiquent la chose ou la personne concernée et dont l'emploi est très ancien et se retrouve dans les dialectes italiques [7]. Avec *pudet* le génitif à l'époque classique

1. *C. I. E.* 5091 et 5364. Cf. Eva Fiesel, *Namen des griechischen Mythos im etruskischen*, Gottingen, 1928, p. 10.

2. A. Ernout, et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 3e éd., Paris, 1951, article Proserpina.

3. Une inscription pélignienne de Corfinium présente la leçon *Perseponas*, issue celle-là, semble-t-il, d'un emprunt direct au grec. Cf. R. S. Conway, *The italic Dialects*, Cambridge, 1897, inscription nº 216.

4. Je note un fait semblable dans l'inscription *C. I. L.*, I², 551 = XIV, 4097 = A. Ernout, *Recueil*, nº 47.

5. W. M. Lindsay, *Handbook of latin inscriptions*, Boston-Chicago, 1897, p. 29.

6. Cf. A. Ernout et F. Thomas, *Syntaxe latine*, Paris, 1951, p. 61.

7. *Ibid.*, p. 48.

continue à désigner la personne devant qui l'on a honte. *Si te municipiorum non pudebat* signifie dans Cicéron (Ph. 2, 61) : si tu n'avais pas honte devant tes concitoyens. *Prosepnai* peut donc être un génitif de relation librement employé. Vénus implore Jupiter en ce qui concerne Proserpine, elle l'implore devant sa rivale et contre elle.

Ces petits problèmes de paléographie et de grammaire latines posés par des miroirs prénestins montrent que le latiniste se voit offrir matière à recherche par des documents étrusques de l'époque hellénistique. Faut-il s'en étonner ? Dans tous les domaines il apparaît de plus en plus que la connaissance de l'Etrurie et celle de Rome s'éclairent l'une l'autre. On creuse trop souvent un fossé entre la civilisation étrusque et la civilisation romaine, en oubliant que celle-ci a hérité nombre de ses traits les plus importants de celle-là. Il y a continuité, et non rupture, entre elles. Et l'étude des documents datant des trois derniers siècles avant notre ère, de cette époque où s'est développée, grâce à la coexistence des vainqueurs et des vaincus, une civilisation étrusco-romaine, s'annonce riche d'enseignements nouveaux.

Raymond BLOCH.

XII

OPVLVS ET POPVLVS, ORNVS ET CORNVS

On conçoit facilement que la confusion ait dû se produire assez fréquemment entre des mots comme ceux-là, surtout quand les copistes écrivaient sous la dictée d'un lecteur. C'est uniquement la comparaison des caractères botaniques qui permet de discerner, dans beaucoup de cas, la véritable leçon, et de déterminer le sens exact.

Les Peupliers, *populus*, font l'objet des paragraphes 85 et 86 du L. XVI. Mais on voit, dans le texte de l'édition Mayhoff elle-même, figurer à plusieurs reprises, le mot *populus*, dans les énumérations d'arbres où les Peupliers seraient visiblement déplacés.

XVI, 73 : Les arbres propres aux montagnes ne peuvent à aucun titre être des Peupliers, hôtes habituels des lieux humides, bords des cours d'eau, etc. Au lieu de... *terebinthus*, *populus*, *ornus*... il faut donc lire *opulus*, nom de l'Erable montagnard dans Columelle (V, 7), le second des *acer* de Pline (XVI, 66 et 67), celui à bois madré.

Au § 206, parmi les bois durs, il faut encore substituer, *opulus* à *populus*, d'autant que ce dernier mot est expliqué par Pline par *haec est crispa aceris modo*. Le P. Hardouin avait déjà fait cette même remarque.

C'est encore *opulus* qu'il faut lire, au lieu de *populus*, au § 231 dans la liste des bois de placage, comme le Citre (*Callitris quadrivalvis*) et le Térébinthe.

Cet Erable de montagne, à bois veiné et marbré, est l'*Acer Opalus* Miller (*A. opulifolium* Villars), Erable à feuilles d'Obier, dit aussi Duret et Ayart. Il ne se trouve qu'en montagne, entre 400 et 1900 mètres d'altitude. C'est le *Loppo* des Italiens.

Des raisons analogues obligent à lire *cornus* et non *ornus* au § 186 du même livre, où Pline distingue des bois tout en chair, comme celui du Figuier, et d'autres entièrement osseux, *ilex*, [c]*ornus*, *robur*. *Ornus* en effet est le nom d'un Frêne méridional, à bois tendre comme tous les Frênes ; c'est l'Orne ou Frêne à fleurs (*Fraxinus Ornus L.*), cultivé en Toscane pour soutenir les vignes, et en Calabre et en Sicile pour sa manne. On l'y nomme *Orniello*.

XIII

LE CINIS IMMVNDVS DE VIRGILE (*Georg.*, I, 81)

Il est bien évident que commentateurs et traducteurs de Virgile ont avantage à consulter Pline chaque fois qu'il traite de sujets connexes à ceux du poète. Bien des passages des *Géorgiques* se trouveraient éclairés par cette comparaison. Encore faudrait-il ne pas arrêter celle-ci à mi-chemin, comme il est arrivé constamment pour l'expression dont il s'agit.

En conseillant aux agriculteurs l'emploi de la fumure, dont ils ignoraient le rôle comme l'ignoraient encore au XVIII^e^ siècle beaucoup de paysans français, Virgile leur recommande une pratique assez spéciale:

Effetos cinerem immundum jactare per agros.

Qu'est-ce à dire ? Simplement que la cendre est un amendement ? C'est ce qu'a compris Goelzer (éd. Budé), qui traduit : « N'aie point honte... de jeter sur les champs épuisés une cendre immonde ». Mais quelle honte y aurait-il à répandre de la cendre ? Et cet *immundum* ? En quoi la cendre, produite par le feu, « qui purifie tout » peut-elle être immonde ? Dans les notes complémentaires, Goelzer commente : « C'est-à-dire le fumier réduit en terreau ».

Il est difficile de méconnaître plus complètement la précision technique de la langue de Virgile, précision qui égale, — je l'ai montré dans mes *Plantes médicinales*[1], à propos du Dictame (Enéide, XII, 412-415), sur lequel on commet tant de contre-sens, — celle des traités écrits par les spécialistes. Si Virgile dit : cendres, on peut être certain qu'il entend bien : cendres et non : fumier ni terreau.

A la différence de Goelzer, Dübner et Lejay se sont référés à Pline, mais l'un et l'autre pour expliquer l'emploi des cendres à titre d'engrais, ce qui était, disent-ils une pratique des Transpadans.

Sans doute, mais la difficulté n'est pas là ; elle est dans cet *immundum*, que tous laissent habilement de côté, comme si, chez Virgile, tous les mots ne portaient pas. Dans tous les rites de tous les temps la cendre est au contraire regardée comme pure ou purifiante.

Lorsqu'ils renvoient à Pline, XVII, 49, Dübner et Lejay ne se seraient-ils pas reportés au texte ? « Les cultivateurs de la Transpadane, dit Pline, estiment la cendre au point de la préférer au fumier et de brûler, pour en obtenir, celui des bêtes de somme, qui est très léger ».

1. *Le livre des plantes médicinales et vénéneuses de France*, 3 vol. in-8°, Lechevalier, Paris.

La voilà, la « cendre immonde », c'est, en clair, de la cendre de crottin. Et, Transpadan d'origine, au fait depuis l'enfance de cette façon de fumer les champs, Virgile dit la chose dans tout son réalisme, mais avec sa discrétion et sa délicatesse coutumières.

C'est donc par « cendre d'immondice » et non par « cendre immonde » qu'il faut traduire ce passage, et « cendre de crottin » ne le déparerait pas.

XIV

LE PROBLÈME DE L'*ÆSCVLVS*

C'est encore un problème qui se pose également dans Virgile et dans Pline, et dont leurs interprètes ne semblent pas avoir trouvé la solution, du moins de manière satisfaisante.

Virgile, à lui seul, cependant en fournirait les éléments suffisants. Et d'abord, il déclare que l'*aesculus* est le plus grand des Chênes et qu'il est consacré à Jupiter (*Georg.*, II, 15-16) :

Castaneae, nemorumque Ioui quae maxima frondet æsculus...

Puis que c'est un arbre cultivé, puisqu'il enseigne à le planter, que sa taille est considérable, qu'il soutient sans plier le choc des vents et des tempêtes, qu'il vit des siècles, qu'il porte une puissante charpente.

Et loin de tous cotés tendant ses rameaux sombres,
Seul il jette alentour une immensité d'ombres,

comme traduit Delille, (*Georg.*, II, 291-297). Au v. 290, Virgile a de plus signalé qu'on doit le planter très profond, bien avant dans la terre :

Altior ac penitus terrae defigitur arbos.

Cet *arbos*, disons-le en passant, ne représente pas, comme l'a cru Lejay, « l'arbre portant la vigne » car ce n'est pas à l'*aesculus* qu'on la mariait, mais à l'Orme et à l'Erable.

Il faut reconnaître que la plupart de ces traits distinctifs ont échappé à maints commentateurs ou traducteurs. Dans les deux passages cités, Goelzer, par exemple, s'est obstiné à reconnaître le Chêne vert. Or, le Chêne vert est l'Yeuse, l'*Eousé* des Provençaux (*Quercus Ilex L.*), qui forme l'élément principal de la plupart des maquis méridionaux, et dont on ne peut assurément dire, avec Goelzer (éd. Budé), qu'il soit « le roi des forêts », que « sa tête soit aussi voisine des régions de l'éther que ses racines du Tartare », qu'il « étend au loin ses robustes rameaux », et que « son tronc soutient un dôme d'énorme ombrage ».

L'Yeuse est le plus souvent un arbuste, parfois un arbre de 15 à 20 m., exceptionnellement de 25 à 27 m. Ce n'est guère que dans les parcs de l'Europe méridionale, où il est cultivé comme arbre d'ornement qu'il atteint une grande taille, encore dans ces cas « son tronc reste-t-il peu élevé par rapport à la hauteur de l'arbre ». (A. Camus, *Les Chênes* [1], t. II, p. 40). Tout cela ne s'adapte nullement aux descriptions de Virgile.

Quant à Pline, il parle de l'*aesculus* à diverses reprises, mais plus spécialement au L. XVI, ou il consacre plusieurs pages aux « arbres glandifères ». Tout d'abord (XVI, 11) il distingue nettement l'Yeuse de l'*aesculus*, en rapportant que la couronne civique fut primitivement *iligna*, et plus tard « d'*aesculus* consacré à Jupiter » (cf. XII, 3).

Au paragraphe 17, il constate que, si les *robur* et *quercus* croissent partout en Italie, il n'en est pas de même de l'*aesculus* ; celui-ci est donc localisé. Ses feuilles, contrairement à celles, toujours vertes (XVI, 80), de l'Yeuse ou Chêne vert (§ 19), sont caduques (§ 82), lourdes, un peu charnues, grandes, sinuées aux bords. Quant à ses glands, ce sont les meilleurs (§ 20) après ceux du *quercus*, qui sont très gros, tandis que ceux du *robur* sont petits ; les plus appréciés sont ceux du Chêne *latifolia*.

Je noterai, en passant, que d'après ces indications, le *quercus* semble bien répondre au *Quercus Robur* L. (*Q. pedunculate* Ehrh.) des botanistes modernes, et le *robur* de Pline à leur *Q. lanuginosa* Lmk. très répandu dans toute l'Italie (beaucoup plus que le *Q. sessilis* Ehrh. qui y est rare). (A. Camus, *Les Chênes*, t. II, p. 293 et 228). C'est encore du *Q. Robur* qu'il est question au paragraphe 22 du même chapitre sous le nom d'*aegilops*, ce Chêne « de très haute taille, *incultis amica* ».

Pline continue (§ 23) en introduisant le *latifolia* dont « la hauteur est toute voisine de celle de l'*aegilops* », mais dont le bois ne s'emploie dans les charpentes que non équarri et dont le charbon était peu recherché des ateliers. Ce *latifolia* intéresse au plus haut point le problème de l'*aesculus*, puisque leur identité paraît très vraisemblable.

Un nouvel élément nous est offert au paragraphe 106, où il est dit que les glandifères ne mûrissent leurs fruits qu'en hiver, à l'exception de l'*aesculus*, qui les donne dès l'automne.

Au paragraphe 127, Pline rappelle le vers de Virgile (*Géorg.*, II, 291) d'après lequel les racines de l'*aesculus* descendent aussi profond que sa tige s'élève en hauteur. Quant à son bois, il se conserve mal dans l'eau (218).

Le livre XVII, 151, à propos des arbres forestiers destinés à faire des taillis, consacre quelques lignes à l'*aesculus* dont on veut obtenir des échalas : on le sème de gland au printemps, à l'espacement de deux pieds, on sarcle (*saritur* et non *sertiur* des anciens textes) quatre

1. Lechevalier, Paris.

fois par an, on coupe la tige la dixième année (trois ans plus tard que celle du Châtaignier, qui se coupe au bout de 6-7 ans).

Or tous les traits attribués à leur *aesculus* par les Anciens sont réunis dans les descriptions du Chêne « Farnetto », le *Quercus Farnetto* Tenore (*Q. conferta* Kitaibel, *Q. æsculus* Pollini), étudié dans A. Camus, *l. c.*, I, p. 627 à 637.

Arbre élevé à port majestueux, le Farnetto atteint 30 et parfois 40 mètres de hauteur, avec un tronc droit, élancé, à écorce lisse et brillante, une cime ample et dense, large et presque régulière. Ses feuilles, plus grandes que celles des autres Chênes, peuvent atteindre jusqu'à 30 centimètres sur 20 : elles tombent tardivement à l'automne. Ses glands, plus gros que ceux du Chêne pubescent, qui croît avec lui, sont aussi sensiblement plus précoces, et c'est à quoi l'expérience populaire italienne les distingue.

On conçoit qu'un arbre de cette haute taille, avec un si magnifique feuillage, ait pu être consacré à Jupiter ; et sa rareté relative ne pouvait que confirmer dans cette croyance. En Italie il ne se trouve que dans la partie méridionale, et ne dépasse pas, semble-t-il, vers le nord, le Latium et la campagne romaine.

Hors d'Italie, le Farnetto est répandu dans la région balkanique et en Asie Mineure septentrionale et occidentale. Il est commun en Grèce, dans les régions montagneuses, aussi bien du nord, que du centre et du Péloponnèse ; il y vit entre 400 et 1200 m.

Quant à son bois, ce qu'en disent Heuffel et Mlle A. Camus coïncide étonnamment avec les indications de Pline : « Il est peu susceptible de se déjeter et de se fendre en séchant, d'après Heuffel, il a pourtant la propriété de se briser transversalement et c'est pourquoi il est défectueux pour la construction » (A. Camus, *l. c.*, p. 636).

Dernier détail : « Les glands sont parfois mangés par l'homme. Ils sont recherchés pour la nourriture des animaux ». (*L. c.*, p. 637).

Poinson-les-Grancey (Haute-Marne)

P. Fournier.

PROBLÈMES DE PHILOLOGIE VÉNÈTE *

VII. — LA CONJONCTION *KE* : « *et* »

Sur la foi d'un texte mal interprété, on assigne, depuis 1924, au vénète une conjonction enclitique *-ke*, équivalente au latin *-que*, et de même origine (i.e. **-k^{w}e* : Skr. *-ca*, av. *-čа*, v.p. *-čā*, phryg. -κε, gr. -τε, lat. *-que*, lépontique *-pe*, celtibère *-kue*, etc.) [125]. Cette hypothèse n'est pas nécessairement en contradiction phonétique avec la conservation régulière de **k^{w}* en vénète, puisqu'il s'agit d'un mot accessoire, susceptible de traitements particuliers. Mais elle est en désaccord avec les données de nos textes [126].

Nous allons montrer qu'il s'agit, en vénète, d'une conjonction (sans doute proclitique) *ke*, équivalente au latin *et*, qui se place *entre* les deux termes qu'elle coordonne.

Étymologiquement, elle se rattache, non point à latin *-que*, mais à gr. κὰς (arcadien de Mantinée, cypriote) et καὶ (autres dialectes), qui remplissent la même fonction que vén. *ke*, et dont le caractère proclitique est mis en évidence, notamment, par la place des interponctions dans certaines inscriptions archaïques ; Edalion, V^{e} s. (Schwyzer 679) : *... / pa-si-le-u-se / sa-ta-si-ku-po-ro-se / ka-sa-po-to-li-se / e-ta-li-e-ve-se /...* pour : βασιλευς Στᾱσικυπρος κας ᾱ πτολις Εδαλιε̄Fες [127] ; Mycènes, VI^{e} s. (Schwyzer 97) : ... εγεντο : επ' Αντιᾱ : και ΠυρFιᾱ. : Ειεν δε : Αντιᾱς : και Κιθιος : ... ; etc.

* Le début de cet article (I–VI) a été publié dans cette *Revue*, t. XXV, p. 202-235.

125. D'autres langues i.e. ne présentent **k^{w}e* que postposé à d'autres particules, et, généralement, apocopé : osq. *(ne)-p*, gaul. *(eti)-c*, got. *(ni)-h*, etc.

126. Les numéros non précédés d'un sigle renvoient au t. I des *Praeitalic Dialects of Italy* ; les numéros précédés du sigle Ca. renvoient à la publication de Callegari, *Not. degli Scavi*, 1933, pp. 121-146 ; les numéros précédés du sigle Pe. renvoient aux inscriptions de Lagole, publiées par G. B. Pellegrini : pour les numéros 1 à 14 dans *Rendiconti dei Lincei* VIII, V, fasc. 5/6, pp. 307-332, pour les numéros 15 à 38 dans la brochure *Importanza degli scavi di Lagole* (Feltre, 1950), pp. 11-13, pour les numéros 39 à 54 dans *Rendiconti dei Lincei* VIII, VII, fasc. 1/2, pp. 58-74 ; l'ensemble des inscriptions sur bronze de Lagole est republié dans un article de la *Revue des Et. Anc.*, 1952, fasc. 1. (t. LIV, p. 51-82)

127. On notera aussi, à l'appui de la proclise de κας, la graphie « liée » *ka-sa-* (κας ᾱ ...) au lieu de ***ka-se a-* (cf. *po-to-li-se E-*).

Plus exactement encore pour la forme du mot, vén. *ke* répond à lycien *se* [128] qui remplit la même fonction ; ainsi, dans l'épitaphe bilingue de Karmylessos (6), *pulenjda mullijeseh se dapara pulenjdah* est traduit par : Απολλωνιδης Μολλισιος και Λαπαρας Απολλωνιδου, et *hrppi lada epttehe se tideime* par : επι (ταις) γυναιξιν (ταις) εαοτων και (τοις) εγγονοις, etc. Le caractère proclitique de lyc. *se* est mis en évidence par le jeu des interponctions ; ainsi à Telmessos : ... : *hrppi* : *ladi* : *ehb* : *se tide*[*ime* : ... (3) ; ... *hrpi* / *ladi* : *ehb* : *se tideimi*... (4) ; etc.

Les données qui établissent cette fonction de *ke* en vénète sont les suivantes.

Le texte 31 figure sur une des nombreuses épingles votives du sanctuaire de Reitia à Este (épingle de bronze à section quadrangulaire). La dédicace occupe les quatre faces [129] ; elle est tracée de droite à gauche et disposée βουστροφηδόν, la première ligne débutant au sommet de l'épingle :

megodona.s.tośa.i.
nate.i.re.i.tiia.i.pora.i.
.e.getor[ ]*.r.i.mo.i.kelo*
.u.derobo.s.

Les seules difficultés de lecture concernent la l. 3. Après *-to-*, un *r* certain (encore que le haut n'en soit plus visible) ; pas de « point » entre *o* et *r* (ce qui indique que ce *r* est initial de syllabe : sont, par là, exclues, des lectures *.E.geto.r.* ou *.E.geto.r.na*) ; après ce premier *r*, une lettre très difficilement lisible dont on devine une haste verticale, et peut-être, à gauche de celle-ci, vers le bas, un trait oblique descendant (en ce cas, *a*, *e* ou *v*) ; la lacune ne comprend certainement pas plus d'une lettre.

Si le début de l'inscription s'entend clairement (*mego dona.s.to śa.i.nate.i. re.i.tiia.i. pora.i.* : « mē dōnāuit Saenātī Reitiae Porae »), il y a des difficultés d'interprétation pour

128. Ici, lyc. *s* repose sur i.e. **k* devant voyelle prépalatale : « Ein k^u, das die Labialisierung verloren hat, unterliegt keiner weiteren Änderung : *ti-ke* 'jemand'. Dagegen wird ein nicht labiovelares *k* vor einem vorderen Vokal zu *s* : *sijẹni* 'er liegt'... » (H. Pedersen, *Lykisch und Hittitisch* [1945], p. 50). — Les exemples sont pris dans les *Kleinasiatische Denkmäler* de J. Friedrich [1932], et les numéros renvoient à ce recueil.

129. Texte revu par nous au Museo Atestino. La photo donnée par Conway (*PID.* I, pl. III*b*) montre la face 1.

les l. 3 et 4 qui, jusqu'ici [130], ont été lues et comprises comme suit :

C. Pauli [1891] :
.e.χeto.r .e.r.iimoh kelo / .u. zeroφo.s.
« Egetor Erimī f. Celō (datif) + préposition et abl. en -bus »

A. Torp [1897] :
« Egetor Erimī f. Celō (cognomen) aus Schuldigkeit »

F. Ribezzo [1924] :
« Egetor Erimī Kelouzeroθis f. »

F. Sommer [1924], suivi par E. Vetter [1935, 1950], J. B. Hofmann [1936] et M. S. Beeler [1949] :
.e.χetor[e.i]. < a >.i.mo.i.ke lo /.u.zeroφo.s.
« prō Egetōre Aemōque līberīs »

R. S. Conway [1933] :
.e.χetor e.r.iimoh kelo / .u.zeroφo.s.
« Egetor Erimī f. Celō ūberibus (= ex prīmitiīs) »

H. Krahe [1935] :
deux nominatifs coordonnés par *-ke*, puis : « līberīs »

Une première remarque concerne la correction de Sommer. Après le second *r* de la l. 3, il y a sur le bronze un i entre deux « points » (et non, comme l'ont cru Pauli et Conway, un « point » suivi de deux *i*) ; cet *i* ponctué est, nécessairement, soit initial de mot, soit second élément de diphtongue (et, dans ce dernier cas, il faut supposer que *r* est un lapsus du graveur pour un signe vocalique ; celui dont le tracé ressemble le plus à *r* est *a*). Or, si l'on ne connaît pas de nom ***Imos*, un nom *Aimos* est connu pour Padoue : un *C. Aimus Patauīnus*, était, sous Auguste, maître de forges dans le val d'Aoste (*CIL.* V, 6899). D'autre part, si *Egetor* est un nom connu à Este (voir plus bas), on n'aperçoit aucune forme fléchie ou aucun dérivé de ce nom qui puisse rendre compte de ***Egetor*[]*r* au cas où *.i.* serait l'initiale d'un nom ***Imos*. On doit donc considérer la correction de Sommer comme extrêmement probable.

130. C. Pauli, *Die Veneter*, nº 21. — A. Torp, *Festkrift... Oskar II*, t. II, Abh. 4, p. 8. — F. Sommer, *I. F.* XLII, pp. 118-123. — F. Ribezzo, *R.I.G.I.* VIII, p. 273. — R. S. Conway, *PID.* I, nº 31 (cf. *PID.* III, index). — H. Krahe, *I.F.* LIII, p. 69. — E. Vetter, *Glotta* XXIV, p. 129. — J. B. Hofmann, *K.Z.* LXIII, p. 265. — M. S. Beeler, *The venetic language* [1949], passim, notamment pp. 18 et 36 sur *ke*. — E. Vetter, *Carinthia* I, p. 138.

Ceci dit, comment se construit l'ensemble du texte ? Le datif pluriel *lo.u.derobo.s.* « pour les enfants » indique que la dédicace a été faite par un personnage (sujet de *dona.s.to*) *à l'intention de* plusieurs autres. Ceci n'est pas sans autre exemple à Este. La tablette de bronze 6 porte la dédicace : *mego Lemetor v*[*h*]*ratere*[*.i.*] *dona.s.to Bo.i.iio.s.* [... ...]*.i. Voltiio*[*m*]*mnio.i.* [131]. Et quatre épingles votives portent, à côté du nom de la dédicante (nominatif en *-a*), un nom de personne en *-a.i.* : *Vho.u.go.n.ta.i. Vho.u.go.n.tna dona.s.to Re.i.tiia.i.* (16) ; *Vhugia Vhrema.i.s.tna.i. doto Re.i.tiia.i.* (20) ; *mego Re.i.tia.i. dona.s.to Vhugia.i. Va.n.tkenii*[*a*] (30) ; *mego doto Ve.r.ko.n.darna Ne.r.ka.i.* ... (32) : ces cas sont trop nombreux pour qu'on y voie des lapsus de gravure (un des deux noms de la dédicante attiré au datif par *Re.i.-tiia.i.*) ; la dédicace doit être faite par une femme à l'intention d'une autre (sans doute mère, sœur ou fille).

Pour l'épingle 31, deux hypothèses ont été avancées, dont aucune n'est acceptable. — Selon Sommer, la dédicace serait faite par un personnage non désigné, à l'intention de ses enfants E. et A. (deux datifs coordonnés par l'enclitique *-ke* qui suivrait le second nom). Or, d'une part, la lacune de la ligne 3 est insuffisante pour loger, après *.E.getor-*, la désinence -[*e.i*]. du datif ; d'autre part, si le nom de la divinité peut se trouver omis dans une dédicace (impliqué qu'il est par le sanctuaire où est faite l'offrande), il est peu vraisemblable que le dédicant, ici, demeure anonyme. — Cette difficulté a été aperçue par Krahe, qui invite à chercher dans la ligne 3 (abstraction faite de *lo-*) un groupe de deux nominatifs coordonnés par l'enclitique *-ke*, suivant le second. Mais, d'une part, la finale *-o.i.* est celle d'un datif (et il faudrait alors une correction en *-o.*< *s* >.) ; d'autre part, la construction de *dona.s.to* (3e sg.) avec deux sujets est difficile (sinon impossible) à admettre.

131. Ce bronze (comme les épingles 16, 20, 30, 32) a été revu par nous au Museo Atestino. — Les « points » attendus sont invisibles : de part et d'autre de *r* dans le second mot ; dans le dernier, de part et d'autre de *l* et du premier [*m*], dont subsiste la haste verticale ; soit que le graveur les ait omis, soit qu'ils se trouvent aujourd'hui effacés. — De la dernière lettre du troisième mot, il ne subsiste qu'une portion minime, qui, à dire vrai, paraît coudée et évoque plutôt *s* que *i* ; mais nous voyons mal comment *vhratere*[*.s.*] serait justifiable dans ce contexte. — Le sixième mot (datif) est peut-être le nom de la déesse ; mais il n'est pas nécessaire que ce nom soit exprimé (cf. 25, 32, 34) ; comme la fin du dernier mot nous paraît être *-mnio.i.* (non *-mno.i.*), celui ci pourraît être un patronyme, précédé du nom individuel du frère de Lemetor ; cf. le fragment de bronze Cordenons 71 (que nous n'avons pas trouvé au Museo Atestino) : *vo.l.tiio*]*mmno.i. vo*[*.l.*]*tiiommniio.i*

En réalité, cet embarras n'a d'autre source qu'une erreur initiale sur la fonction de *ke*. La seule solution est de reconnaître à *ke* son caractère proclitique, et son rôle de conjonction coordonnant (comme lat. *et*) les mots *entre* lesquels elle est placée. Nous avons une dédicace faite par E. à l'intention de A. *et* de ses enfants. Comme, d'autre part, les vingt autres épingles votives d'Este émanent *toutes* de personnages féminins, il est extrêmement probable que E. est la femme d'Aimos, et fait offrande à l'intention de son mari et de ses enfants.

Reste à déterminer le nom exact de la dédicante. Nous connaissons, jusqu'ici, à Este, plusieurs noms en *-tor* avec dérivés patronymiques en *-toriio-* : dat. *.E.getore.i.* (136 d ; Ca. 55)/ dat. *.E.getoriio.i.* (114) ; nomin. *Lemetor* (6) ; dat. *Tomatoriio.i.* (115 ; par assimilation régressive pour *Dom-*, cf. *Domator*, *CIL.* V, 449). Nous connaissons aussi un dérivé féminin en *-nā-* : nomin. *Lemeto.r.na* (26), *Lemeθo.r.na* (33). Mais il nous paraît impossible de loger dans la lacune de notre bronze soit la finale de ***.E.getor*[*iia*], soit celle de ***.E.geto.r*[*.na*] (il n'y a d'ailleurs pas de « point » avant *r*). La seule lecture qui convienne aux dimensions de la lacune et aux vestiges de lettre qui y subsistent est *.E.getor*[*a*]. La possibilité d'un tel type de formation de féminins en *-ā* à partir de noms athématiques ressort d'un exemple comme le suivant : dat. fém. *Vho.u.go.n.ta.i.* (16 ; cf. 32, 33, etc.) en regard du thème masc. en *-nt-*, indirectement [132] supposé par le fém. *Vho.u.go.n.tna* (16 ; cf. 119, 134) et le patronymique (dat. masc.) *Vho.u.go.n.tiio.i.* (129). Un autre exemple probable est fourni par le fragment de tablette 6 b (fin de dédicace : ...]*tona doto re.i.tia.i.*), où, avant le verbe, figure la fin du nom de la donatrice : sans doute dérivé en *-ā* d'un masculin en *...tō* (thème à nasale) [133].

132. Nous avons revu au Museo Atestino le vase cinéraire 130 ; il porte : *ka.n.ta.i. vho*[*.u.*]*go.n.t*[]*.i. vh*[*r*] ; *u* dans le second nom, *r* dans le troisième se devinent plutôt qu'ils ne se lisent ; ce qui subsiste de l'avant-dernière lettre du second nom peut appartenir tout aussi bien à un *a* qu'à un *e*. Après Pauli, Conway lit *vho.u.go.n.te.i.*; *a priori*, *-ta.i.* est plus plausible, *Canta* nous étant largement connu par ailleurs comme un nom *féminin*.

133. Nous avons vu, au Museo Atestino, ce fragment (inv. nº, 9176) qui avait échappé à Conway et qu'il cite d'après Cordenons ; *re.i.tia.i.* (suivi d'un blanc) est le dernier mot du texte ; avant ...]*tona* et tout de suite après la brisure, vestiges peu distincts d'une lettre (*.i.* ?) ; rien ne permet la restitution du nom (sur la longueur duquel on n'a aucune indication) ; en tout cas, il ne faut pas retenir l'hypothèse de G. B. Pellegrini (*Rendic. dei Lincei*, VIII, V [1950], p. 325) qui interprète *tona* par « dōna » : jamais on n'a *t-* pour *d-* en vénète autrement que par assimilation régressive (*tona.s.to*, *tomatoriio.i.*).

Nous lisons donc : *mego dona.s.to śa.i. /nate.i. re.i.tiia.i. pora.i. / .e.getor*[*a*] .< *a* >*.i.moi ke lo /.u.derobo.s.*, « Egetora m'a dédié à la déesse de Saina, Reitia la bienfaisante, à l'intention d'Aimos et de ses enfants. »

Dans trois autres inscriptions d'Este, la présence de *ke* « et » doit être considérée soit comme improbable (2), soit comme simplement possible (5), soit comme probable (123). Il y a, de plus, un exemple possible [134] de *ke* à Lagole (Pe. 4).

La tablette 2 porte la dédicace : *mego dona.s.to va.n.t.s. mo.l.donke /.o. kara.n.mn.s. re.i.tiia.i.* .E. Vetter s'est demandé [135] s'il ne fallait pas entendre *Vants Moldon -ke* (*O. Karanmns* désignant un troisième personnage dont le premier nom serait ici abrégé, cf. *Eb.* dans la tablette 1) ; en restituant à *ke* sa fonction véritable, l'hypothèse de Vetter devient : faut-il entendre : *Vants Moldon ke O. Karanmns*, noms de deux personnages ? D'une part, il se présente alors deux difficultés : verbe au singulier avec plusieurs sujets, forme de *Moldon* (les nominatifs des thèmes en *-ōn-* sont en *-ō*). D'autre part, cette hypothèse est inutile. Il arrive plus d'une fois, à Este et à Padoue, qu'un personnage soit désigné par *trois* noms : *Vo.l.tiiomno.s. Iiuva.n.t.s. A.riiun.s.* (3), *Ka.n.te.s. Vo.t.te.i.iio.s. A.kut.s.* (100), *Plete.i. Ve.i.gno.i. Kara.n.mniio.i.* (142), cf. peut-être aussi 111 et 130 ; il est d'ailleurs remarquable qu'en ce cas, au nominatif, l'usage est de noter le dernier nom sous une forme abrégée : *Kara.n.-mn(iio).s.* (2 ; cf. 142), *..A.riiun(iio).s.* (3), *.A.kut(iio).s.* (100 ; cf. datif *.A.kutiio.i.*, 114), la ponctuation mettant l'abréviation en évidence [136]. *Mo.l.donke.o.* est donc un nom [137] ; il faut y voir, comme dans *Vise.i.iio* (122, Este), *θo.u.peio* (148, Padoue), un nom en *-eio-* passé au type en *-ōn-* formation dont on a, par ailleurs, signalé des exemples en rétique d'une part, en lépontique et en ligure d'autre part [138].

La tablette 5 porte la dédicace : [*vda.*]*n*[*.*] *vo.l.t*[*iio*]*mno.s.* < *do* >*na.s.to kela.g.*[... / *śa.i.*]*nate.i. re.i.tiia.i. o.p* < *vo* >*. l.-*

134. Indiquons ici, pour mémoire, que les deux lettres *ke* figurent peut-être à la fin de la première ligne de Pe. 1 (lecture incertaine, interprétation problématique) ; il n'y a aucune chance qu'il s'agisse de notre conjonction.

135. *Glotta* XXIV [1935], p. 127.

136. La consonne qui précède le *-s* final est traitée comme initiale de syllabe, et non ponctuée. Abréviations analogues dans 165 et 168. Voir *Word* VIII [1952], p. 58-59.

137. En toute hypothèse, *n* devrait être ponctué ; ici, oubli du graveur.

138. P. Kretschmer, *Glotta* XXX [1943], pp. 200-201.

tiio ve[*no*], avec deux inadvertances de gravure (omission d'un début de mot [consonne + *o*] après une syllabe à voyelle *o*) ; la formule finale, traduite, dans notre bronze même, par lat. *libēns meritō*, est connue par deux autres dédicaces : ...].*o.p vo.l.t*[... (9), *.o.p vo.l.tiio* [*v*]*eno* (18) ; d'autre part, alors que *dona.s.to* est très fréquent à Este, il n'y a qu'un autre exemple de *na.s.to* dans une inscription, également fautive (épingle 22) : *negona.s.to*... pour *(m)ego* < *do* >*na.s.to* ; l'existence de *na.s.to* est donc, jusqu'à nouvel ordre, possible, mais douteuse [139]. Ceci dit, il reste à interpréter la fin de la première ligne (où il ne peut guère manquer que quelques lettres), en tenant compte de la ponctuation de *.g.* qui est, donc, final de syllabe. Comme une formule signifiant *libēns meritō* figure déjà dans le texte, il reste, pour expliquer *kela.g.*[...] trois possibilités : 1° Il s'agirait, pour Pauli (que suit Conway), du second nom de *Vo.l.tiiomno.s.* ; Pauli proposait *Kela.g.*[*no.s.*], que la ponctuation exclut (*-gn-* est tautosyllabique en vénète, comme *-gl-* et *-gr-*) ; restent possibles, a priori, -[*mo.s.*], -[*do.s.*] ou -[*so.s.*] [140] ou encore une forme à gémination expressive (*Kela.g.*[*gno.s.*], etc.) ; il faut noter qu'aucun radical onomastique de ce type n'est connu en Vénétie [141]. — 2° Il s'agirait d'une désignation ou d'une qualification de l'objet votif, en accord avec l'accusatif [*vda.*]*n.*, selon qu'on considère ce mot comme un démonstratif ou comme un substantif [142] ; pas d'étymologie apparente. — 3° Il s'agirait d'un second verbe coordonné au premier par *ke*, et dont la forme pourrait être *la.g.*[*s.to*], à en juger par le prétérit moyen *vha.g.s.θo*, connu à Padoue (150, 151) ; étymologie incertaine ; ni la racine de gr. λαχαίνω, v. irl. *laige*, gall. *llain* (qui désigne divers instruments coupants : bêche, épée, lance, etc.) ni celle de gr. λακίζω, lat. *lacer* (qui signifie « déchirer ») ne sont invocables avec vraisemblance pour un verbe qui signifierait « graver » ; mais vén. *faxto* étant le prétérit moyen du verbe répondant à lat. *faciō*, *laxto* pourrait être celui du verbe répondant à lat. *laciō* ; *laciō* qui (non plus que *faciō*) n'est pas dénominatif,

139. S'il fallait reconnaître *na.s.to* comme authentique, on pourrait songer à un aoriste sigmatique moyen de **nā-* (gr. ὀνίνημι) : idée de « tirer profit » de l'offrande, en se conciliant (*la.g.s.to* ? voir plus bas) la divinité ? Mais, jusqu'à nouvel ordre, tout cela demeure très incertain.

140. Dans les groupes d'occlusive palatale ou labiale + *s*, le vénète note l'occlusive par le signe de la douce (c'est-à-dire de la sonore), non de la forte (c'est-à-dire de la sourde).

141. Dans l'onomastique celtique, *Kelag-* est plausible, mais moins que *Keleg-* ou *Kalag-*, d'après les relevés de Holder.

142. Cf. *B.S.L.* XLV [1950], pp. 37-42, pour le sens ; mais voir p. 208.

signifie « attirer, séduire » ; vén. *laxto* signifierait-il « sibī conciliāuit » ? — Au total, il y a une chance sur trois pour que la tablette 5 nous fournisse un exemple de *ke*.

Dans la dédicace Pe. 4 de Lagole [143], dont l'interprétation est obscure, nous voyons une offrande faite, au nom de Turiō Okiaios, par deux personnages, Ebos et Alerō (*Turiio-nei. Okiiai.io.i. E.bos. ke A.lero...*) ; voir discussion de ce texte difficile dans *Rev. Et. Anc.*, LIV [1952], 74-77. Dans la mesure où cette interprétation est à retenir, il y aurait là un autre exemple de *ke*.

A Este, l'épitaphe 123 se lit [144] : *Vise.i.iobo.*[/]*evo.l.-tig /no.s.mo.*[/]*a.i.śet* [. L'espace vacant entre le *t* final et la brisure de la pierre rend probable que le texte ici, est complet ; avant le *e* de la l. 2, vestiges d'une lettre qui peut être *n*, *t* ou *k*. Diverses restitutions sont possibles, selon la longueur qu'on assigne à la lacune qui affecte les fins des lignes 1 et 3 et les débuts des lignes 2 et 4 ; restitution courte : *Vise.i.io Bo.*[*i.io /.s. k*]*e Vo.l.tig /no.s. Mo.*[*l.t /is*]*a.i. Śet(idiia.i.)* « V. B. et V. pour M. S. (leur pare nte) ». Quel que soit le détail des restitutions possibles, nous n'apercevons pas d'autre moyen de rendre compte du mot en *-e* qui précède *Vo.l.tigno.s.*, que d'y reconnaître la conjonction *ke*. Donc, exemple probable.

Il demeure, enfin, un témoignage de *ke* jusqu'ici méconnu, dans les « tablettes alphabétiques » d'Este.

VIII. — LES TABLETTES ALPHABÉTIQUES D'ESTE : TECHNIQUE ORTHOGRAPHIQUE ET MAGIE

Les tablettes de bronze « alphabétiques » du sanctuaire de Reitia à Este (1-14) sont de petites plaques rectangulaires de bronze mince (ordre de grandeur : 15 sur 20 centimètres), gravées sur une de leurs faces. On en a retrouvé plusieurs spécimens complets ou presque complets (photo de 3 dans *PID.* I, pl. II) et un certain nombre de fragments. Outre une dédicace à Reitia, ces documents comportent :

143. Nous transcrivons désormais par *t* le pseudo *c* dont la valeur a été discutée au § V de ces *Problèmes*. Sur l'ensemble de la question de yod en vénète, voir un article dans *Word*, VIII (1952), p. 51-64

144. Nous discutons ailleurs, avec plus de détail, ce texte (revu au Museo Atestino en avril 1951).

I. — Dans la partie inférieure de la tablette, cinq rangées de seize cases, la rangée du bas présentant (de droite à gauche, ce qui est le sens normal de l'écriture vénète) la liste des quinze consonnes dans l'ordre alphabétique [145], plus un signe additionnel variable [146], — les quatre rangées supérieures présentant respectivement (de bas en haut), 16 *a*, 16 *k*, 16 *e*, 16 *o*, — soit une disposition :

o o o o o o o o o o o o o o o o
e e e e e e e e e e e e e e e e
k k k k k k k k k k k k k k k k
a a a a a a a a a a a a a a a a
[] *g b t s r ś p n m l k θ h d v*

II. — Dans la partie supérieure, à la suite les uns des autres, en principe selon l'ordre alphabétique des premiers éléments [147], des groupes de signes consonantiques, que, pour l'intelligence du système (voir plus bas) nous présentons comme suit :

gr	*br*	*tr*	*sr*	*śr*	*pr*	*mr*	*kr*	*θr*	*dr*	*vhr*
gn	*bn*	*tn*	*sn*	*śn*	*pn*	*mn*	*kn*	*θn*	*dn*	*vhn*
gl	*bl*	*tl*	*sl*	*śl*	*pl*	*ml*	*kl*	*θl*	*dl*	*vhl*
							kv			*vh*

III. — Dans un seul document (1), par surcroît, dans la partie supérieure également, un alphabet complet [148] dans l'ordre attendu : *a*, *e* précèdent *v* ; *i* (entre *θ* et *k*) n'est pas apparent à cause d'une ligature qui donne à une même ligne

145. C'est l'ordre de l'alphabet étrusque, d'où dérive l'écriture vénète ; le *d* vénète est le *z* étrusque, le *b* vénète est le *φ* étrusque, le *g* vénète est le *χ* étrusque.

146. La case de l'angle inférieur gauche est occupée : dans 1 et 2 par *e*, dans 3 par *ii* (une des notations de *y*), dans 4 par *o*.

147. Pour les seconds éléments des groupes, l'ordre usuel est : *r*, *n*, *l* ; la place normale de *vh* est après *vhl*, celle de *kv* après *kl*. — La tablette 1 donne l'ensemble des groupes dans un ordre correct. — Dans 2, *t* a été subtitué à *θ*, si bien que *tr* /*tn* /*tl* figurent deux fois, d'abord après *dl*, ensuite après *sl*. — Dans 3, les groupes à *t-* sont substitués aux groupes à *θ-* ; d'autre part *kr* /*kn* /*kl* ne sont pas à leur place, mais figurent deux fois, se substituant d'abord à *dr* /*dn* /*dl*, ensuite à *tr*, *tn*, *tl* ; *vh*, au lieu de suivre *vhl*, a été introduit juste avant *br*. — Dans 4, *dr* /*dn* /*dl* tiennent la place de *tr* /*tn* /*tl*, et *kv* a été rejeté en queue de liste. — Dans ce qui reste de 5 (tablette d'époque romaine), une grande confusion paraît régner dans la liste.

148. A ceci près que — induit en erreur par la similitude entre *m* et *n*, et par la ressemblance du début des tracés de *l*, *m*, *n*, *p*, *ś* — le graveur a oublié *n*. L'apparente omission de *i* comporte une autre explication (ligature).

verticale la triple fonction de côté gauche d'un θ carré à croisillons, de *i*, de haste verticale de *k* ; *u* suit *t* ; *o* est en vingtième et dernière place de l'alphabet (lettre additionnelle, ajoutée à l'alphabet étrusque des années 500 qui a servi de modèle à l'écriture vénète, et placée en queue de liste) ; soit, au total (de droite à gauche) :

o g b u t s r ś p <n> m l k i θ h d v e a

Une autre série de bronzes votifs d'Este témoigne du lien qui existait entre les caractères d'écriture et le culte de Reitia : il s'agit des « épingles ». Vingt-trois d'entre elles [149] portent une dédicace (l'espace laissé libre, une fois la dédicace gravée, étant souvent rempli par des lettres répétées) ; plus de 150 autres présentent seulement des séries de lettres ; environ 75 autres portent des ornements géométriques (voir *PID.* I, p. 48-78). Au reste la distinction entre caractères et ornements est souvent fuyante : une ligne brisée est-elle « ornement » (Conway) ou série de *u* ? Les exemples de *t* (Conway), d'une extrême fréquence (sur 95 % des épingles à caractères) [150], ne doivent-ils pas cette fréquence au fait que *t* a la forme d'une croix (ornement géométrique) ? Ce *t* mis à part, les lettres les plus fréquentes sont *v* (22 %), *e* (14 %), *d* (14 %), *k* (12 %), *o* (6 %) ; sont rares : θ, *a*, *u*, *n* (2 % ou moins) ; rien, ici, ne semble mettre en évidence une importance particulière de *a*, *k*, *e*, *o* par opposition aux autres lettres. Le nombre de répétitions d'une même lettre sur une même face d'épingle est variable (et largement conditionné par la place utilisable), avec cependant, semble-t-il, une certaine prédilection pour 12 ou 16.

Mais, très évidemment, alors que les « épingles » fournissent, du caractère magique de l'écriture, un témoignage en quelque sorte brut et désordonné, il existe dans les tablettes une ordonnance, dont certains éléments apparaissent immédiatement (listes des consonnes, liste des lettres, dans l'ordre alphabétique), et dont les autres doivent également s'expliquer.

149. En comptant l'épingle 11083 du Museo Atestino (Cordenons 23), omise par Conway, où se reconnaît, à travers une gravure fautive, une dédicace de *Ka.n.ta M(a)kna* (voir notes 162, 172) — Mais sans compter 36 (suite de lettres ne fournissant aucune signification).

150. Si le total des pourcentages indiqués dépasse largement 100, c'est que plusieurs de ces lettres répétées peuvent figurer sur une même épingle.

Vers la même époque, et indépendamment, M. S. Beeler [151] et nous-même [152] avons montré que (dans la partie supérieure des tablettes), les groupes à second élément *r*, *n*, *l* sont, précisément, ceux qui sont tautosyllabiques en vénète. Une formule plus précise est la suivante : nous avons là tous les groupes de signes consonantiques dont le premier élément n'a jamais à être « ponctué » dans l'écriture d'un mot (en y incluant des groupes graphiques, *vh*, *kv*, qui notent des consonnes, *f*, k^w, non des groupes de consonnes). Cette interprétation comporte une preuve immédiate par l'examen de la ponctuation des textes. La liste appelle, au reste, plusieurs remarques : 1° Si les groupes à second élément *y* ne figurent pas dans la liste, c'est qu'il n'y avait pas de *caractère* pour *y* (noté par *i* simple ou redoublé) : en fait, les groupes à second élément *y* étaient, nous le montrons ailleurs [153], la plupart tautosyllabiques, mais *sy*, hétérosyllabique ; 2° *m* se comporte en vénète autrement que *n* (*m* peut être le premier élément d'un groupe tautosyllabique, mais n'en est jamais le second élément) ; 3° la présence de *kv* dans la liste en confirme l'existence dans la langue [154], l'absence de *gv* indiquant qu'entre voyelles, comme en latin, $*g^w$ a dû perdre son occlusion alors que $*k^w$ se maintenait.

Il s'agit donc d'une liste de caractère tout didactique, relative à l'enseignement de la ponctuation. Liste des consonnes, listes des lettres, liste des groupes dont le premier élément n'est jamais ponctué se réfèrent à l'apprentissage de l'écriture et de l'orthographe.

Reste à rendre compte de la partie quadrillée des tablettes.

Le nombre des cases de chaque rangée n'est pas commandé par le nombre des consonnes, inscrites dans la rangée inférieure, puisque les consonnes ne sont que quinze, et qu'il y a seize cases : il fallait donc que pour un motif sans doute magique, on dût inscrire seize fois, respectivement, *a*, *k*, *e*, *o*.

Ces lettres elles-mêmes ne sont pas de celles qui ont une fréquence particulière sur les « épingles » (voir plus haut). Il y a peu de chose à tirer, pour en justifier le choix, de leur rang dans l'alphabet (*a* : 1 ; *k* : 8 ; *e* : 2 ; *o* : 20). Ont-elles

151. *The Venetic language* [1949], pp. 11-12.

152. Communication à la Société de Linguistique de Paris, 18-2-1950.

153. Dans *Word*, VIII [1952], p. 51-64.

154. Le seul exemple épigraphique jusqu'ici connu de *-kv-* entre voyelles est fourni par 107 (*.e.kvon*, nouvelle lecture) ; voir *Studi Etruschi* XXI [1951] 220-222.

sur nos bronzes un lien avec les consonnes à quoi elles se superposent ? On pourrait se le demander, si l'on acceptait de considérer *k* comme une sorte de ligature symbolisant *i* + *u* (encore que *u* ne soit jamais couché comme il le serait dans cette ligature) : il y aurait là alors les éléments d'un syllabaire : *va, vi, vu, ve, vo* ; *da, di, du, de, do* ; etc. Mais cette hypothèse se heurte à trois objections : 1°) pourquoi *i* et *u* dans une seule rangée, alors que *a, e, o* ont chacun la leur ? — 2°) pourquoi le symbole *i* /*u* entre *a* et *e*, non à sa place alphabétique entre *e* et *o* ? — 3°) pourquoi, surtout, seize fois (non quinze) ces voyelles, alors qu'il n'y a que quinze consonnes (et que la rangée du bas est complétée à gauche par un signe le plus souvent lui-même vocalique) ?

Il reste l'explication magique : *akeo* constitue par soi-même un mot (ou une formule) qui devait être seize fois répété. — La seule interprétation proposée jusqu'ici est celle de Conway (*PID.* I, p. 88 et 91), qui y reconnaît un mot grec, probablement impératif (*ἀκέεο > ἀκέο, comme en ionien) de ἀκέομαι « guérir », invocation à la déesse guérisseuse. — La présence d'une forme grecque nous paraît invraisemblable, et il est très douteux (si mal que nous connaissions le verbe vénète) qu'il puisse s'agir d'une forme indigène correspondante [155]. D'autre part, il y a des chances, *a priori*, pour que la formule en question soit en relation avec la technique de l'écriture. Dès lors, et une fois reconnues l'existence et la fonction de *ke* en vénète, une solution s'impose ; *a* est la première lettre de l'alphabet vénète, *o* la dernière ; *a ke o* est l'équivalent vénète exact de la formule magique τὸ ἄλφα καὶ τὸ ὦ « alpha et oméga ».

Le double caractère technique et magique des tablettes d'Este est évident.

Bien que nos inscriptions vénètes soient essentiellement votives ou funéraires, il serait inexact de dire que l'écriture vénète n'avait point d'usages « séculiers » ; il n'est pas sûr que la dédicace 152 de Vicence fût celle d'un édifice religieux, ni la borne 143 de Padoue celle d'un sanctuaire, encore moins que des graffites comme ceux des Monti Berici (153) ou de Würmlach (180 et suiv.) aient un caractère funéraire ; nous avons un peson inscrit, non votif, à Este (140), ailleurs des légendes de pierres de fronde (187).

Mais, si elle a été, plus ou moins tôt, sécularisée, l'écriture a gardé, au moins à Este, d'étroits rapports avec le culte.

155. Rappelons, notamment, que la forme grecque repose sur *ἀκέσ-γε-σο, alors que *-s-* en cette position subsiste en vénète.

Il est d'ailleurs digne de remarque que rien de tel n'apparaît jusqu'ici dans les sanctuaires septentrionaux de Lagole et de Gurina [156]. L'écriture était un des attributs propres de Reitia, et, très probablement, l'enseignement en est parti du sanctuaire d'Este, et y a longtemps conservé un caractère sacerdotal.

IX — LE FORMULAIRE VOTIF

Présentement, des dédicaces à la divinité, en langue vénète, nous sont connues [157] : au nombre d'une quarantaine pour le sanctuaire d'Este, au nombre d'une quarantaine pour le Cadore (seaux de Valle et de Calalzo : 162, 163, et découvertes récentes de Lagole, 1949-1951), au nombre de trois pour Gurina en Carinthie (166, 167, 169), en ne tenant compte que des textes ou fragments qui nous renseignent effectivement sur le formulaire [158].

Il est exceptionnel que la dédicace se réduise au nom du dédicant (au nominatif) — Exemple, à Este : *.a..l.lo* (35) ; sans doute nom propre féminin [159], car toutes les autres

156. Cependant sur le manche de bronze Pe. 48, l'espace vacant après la fin de la dédicace, est garni d'une série de *t* (ou de croix) comme souvent sur les « épingles » d'Este.

157. Nous négligeons dans les *chiffres* donnés ci-dessous un certain nombre de fragments trop mutilés pour nous renseigner sur les éléments du formulaire. — De plus, nous négligeons ici le texte 152 de Vicence, où figure le verbe *dona.s.to*, mais qui se réfère à la dédicace d'un monument et n'entre pas, à proprement parler, dans la série de textes votifs étudiée ici. — Nous négligeons aussi les vases de Padoue 150, 151 dont les inscriptions comportent un nom propre sujet et le verbe *vha.g.s.θo*. La facture de ces vases ne justifie guère une signature ; et une signature ne justifie guère l'emploi de la flexion moyenne ; en sorte que *vha.g.s.θo* n'est pas « fēcit », mais plutôt « sibī ipsī fēcit » ou « sibī faciendum cūrāuit » : en ce cas, marque de propriété plutôt que signature. Mais il n'est pas exclu que la forme verbale ait ici le même sens que gr. (ἀν)ἔθηκε, et qu'il puisse s'agir d'une offrande (avec flexion moyenne du verbe d'offrande, comme toujours en vénète) ; dans cette hypothèse, ces deux textes appartiendraient à la série considérée ici. Voir p. 206 et note 165.

158. Nous avons donné dans les *Studi Etruschi*, XXI [1951], pp. 215-217,une discussion des inscriptions votives sur pierre, à Este ; et nous donnons dans la *Revue des Et. Anc.* (premier fascicule de 1952 : LIV, p. 51-82) une discussion des inscriptions votives sur bronze à Lagole. Nous renvoyons à ces deux articles pour l'établissement du texte.

159. Sur les noms individuels féminins en *-ō*, cf. Krahe, *Lex.*, 146 et Holder II 852. Sur la souche onomastique *All-* en Vénétie, cf. Pais 206 (Aquilée), *CIL.* V 2868 (Padoue), Pais 613 (Vicence), etc.

« épingles » votives d'Este sont dédiées par des femmes. — Exemple, à Lagole : *metśo* (Pe. 35) ; sans doute nom propre masculin, car la presque totalité des dédicaces de ce sanctuaire émane d'hommes [160]. — Peut-être est-ce aussi le cas de l'épingle 34 d'Este, dont le texte (complet à droite et à gauche) est : *ne.r.ka d siakna* (avec un léger blanc de part et d'autre de *d*) ; plutôt que de voir dans *d*, avec Pauli, l'abréviation d'une forme verbale (possible à la rigueur entre les deux noms de la dédicante : voir p. 214 ; on attendrait, au surplus, que l'abréviation fût marquée par une ponctuation), nous préférons (d'accord avec Conway), y voir une lettre ornementale, non significative, comme celles dont les graveurs d'Este avaient coutume de décorer les « blancs » sur les épingles votives [161] ; en ce cas, la dédicace se réduit au double nom de la donatrice [162]. — Enfin l'épingle 25 (Este) paraît ne porter que la désignation (au nominatif) de deux donatrices.

Il est sans exemple *sûr* à Este, mais il arrive à Lagole, que l'offrande, porte, pour toute inscription, le nom de la divinité en abrégé [163]. C'est *peut-être* le cas de trois vases de terre cuite provenant de la chiusura Baratela (sanctuaire de Reitia) à Este, et portant respectivement les graffites *re.i.t* (137), *re* (138), *ś* (139/XV), qui *peuvent* signifier *re.i.t(iia.i.)*, *re(.i.tiia.i.)*, *ś(a.i.nate.i.)*. C'est certainement le cas, à Lagole, de la série de manches de simpules portant diverses abréviations de *trumu.s.iiate.i.* : *tru* (Pe. 6), *trum*[(Pe. 16), *trumu* (Pe. 8, Pe. 19, Pe. 20, Pe. 34 ; avec redoublement : *trumu trumu* Pe. 5). A dire vrai, il peut s'agir, dans tous ces

160. Seule exception, semble-t-il, jusqu'ici : le manche de simpule Pe. 51 (découvert pendant l'été 1951, et que nous n'avons pas vu). Le nom, presque illisible, de la donatrice, s'achève, d'après PELLEGRINI par ...]*n.ka* ; il paraît s'agir d'un féminin correspondant aux formations masculines telles que *iia.i.son.ko.s.* (Pe. 7), *iion.ko.s.* (Pe. 11), *resun.ko.s.* (Pe. 41).

161. Un problème analogue est posé par les lettres *n* et *e* respectivement ajoutées en queue des deux dédicaces de l'épingle 32, et par le *h* (?) ajouté en tête de la dédicace de l'épingle 27.

162. Le nom individuel *ne.r.ka* est connu par ailleurs à Este (26, 32 ; Ca. 45, *CIL*² I 2668), avec des variantes *ne.i.r.ka* (112) et *NIRCA* (Ca. 19) ; le second nom, *siakna*, est à un masculin *Siacō* (cf. *CIL.* II 2976, si le nom est celtique), comme *votna* (18) à *voθo* (150), *mo.l.dna* (32) à **Moldō* supposé par *mo.l.donke.o.* (2 ; voir p. 197), *m(a)kna* (voir notes 149, 172) à *Ma(c)cō* (CIL. V 1464, etc. ; gén. *makkno.s.*, 127) etc.

163. Rappelons que de la stèle 105 d'Este, il ne reste qu'un *fragment* d'abaque ...]*re.i.θia.i.*[..., brisé juste avant et après le nom divin (*Studi Etruschi*, XXI, p. 216, note 5). — Rappelons aussi que les deux bronzes d'Idria (164a, 164b) sont funéraires, non votifs ; cf. *Rev. de Phil.* XXV, pp. 215-218.

cas, d'une marque de possession aussi bien que d'une dédicace et rien n'empêcherait de supposer ici, en place de datifs, des génitifs **Reitiias*, **Śainateis*, **Trumusiiateis*. Indéterminé, aussi, est le cas de l'abréviation dans Pe. 12 : *trumu.s.iia. u. dono.m.* ; nous proposons de voir dans *.u. dono.m.* un groupe de préposition + régime à l'accusatif. (« en don », « à titre de don ») après un datif *trumu.s.iia(te.i.)* ; sur. *u.*, voir p. 211.

Il n'y a pas de cas connu où l'inscription votive se réduise à un nom du « don ».

La dédicace est normalement une phrase verbale, exception faite des textes mentionnés ci-dessus, exception faite aussi, semble-t-il, de Pe. 4.

Le *verbe* est de flexion toujours moyenne (désinence : *-to* au prétérit ; et, au présent semble-t-il, *-r*). A Este, il s'agit toujours (et dans des contextes souvent parallèles), soit de *doto*, soit de *dona.s.to* : prétérit non sigmatique *(dō-to)* du verbe radical **dō-* et prétérit sigmatique du verbe dénominatif **dōnā-* [164] ; sur une tablette d'Este (5), il se peut que figurent deux verbes coordonnés *(do)na.s.to ke la.g.*[*s.to* ?], mais d'autres hypothèses sont possibles (voir ci-dessus, p. 200). — A Padoue, deux vases, relativement anciens (IVe s. ?), portent des inscriptions où après un nom propre au nominatif figure [165] *vha.g.sθo* (150), *hva.g.sθo* (151), prétérit sigmatique du verbe correspondant à lat. *faciō* ; mais les conditions précises dans lesquelles les deux objets ont été découverts restent ignorées ; l'idée qu'il s'agirait d'offrandes, et que la racine **dhē-* aurait ici la même valeur

164. Sur ces deux formes verbales, cf. *B.S.L.* XLVI [1950], pp. 46-47. Sur *na.s.to* ou *<do>na.s.to* dans 5 et 22, voir p. 198 et note 139 ; *tona.s.to* (avec assimilation) se lit dans 28 et (lecture rectifiée) 33 ; *dona.s.to*, dans 1, 2, 3, 4, 6, 6a (mais non dans 9), dans 16, 17, 21, 23, 24, 25, 26, 29, 30, 31, 33 (et dans Cordenons 23), enfin dans 99, 100, 101, 102, 106, 107, 108, 109, 111. En regard, seulement sept exemples de *doto* : dans 6b, et dans 15, 18, 19, 20, 32a, 32b.

165. Pour la lecture de 151, cf. *Rev. de Phil.* XXV, p. 205, n. 20 et p. 210, n. 32. — Signalons qu'un exemple analogue d'interversion *hv* pour *vh* se rencontre dans une inscription étrusque archaïque de Veies (*N. Sc.*, 1930, p. 317 et 332, n° 39 ; cf. fig. 40, p. 317) où *hvulu* doit signifier *Fulu* (la ligne où figure le mot est écrite de droite à gauche, l'inscription est βουστροφηδόν). Cortssen (*Glotta* XXIII [1935], p. 149) y voit une notation archaïque (aussi correcte que *vh*) de la spirante (« Schreibfehler braucht man nicht anzunehmen ») ; et il y aurait lieu, alors, de rappeler les liens qui existent, notamment sous le rapport de la ponctuation, entre l'écriture vénète et l'écriture étrusque de Veies, à date ancienne (E. Vetter, *Glotta* XXIV [1936], pp. 114-133). Mais il peut s'agir, dans les deux cas, d'un lapsus dû aux variations du sens de l'écriture à l'époque archaïque.

que dans (ἀν)έθηκε est seulement une des hypothèses possibles (voir note 157). — Dans le Cadore, on trouve soit *doto* (Valle : 162),soit *doto dono.m.*, *doto dono.n.* (Calalzo et Lagole : 163, Pe. 9, 14, 32, 43, 48, 50, 51 ; verbe et accusatif sont toujours associés, et l'accusatif suit toujours immédiatement le verbe), soit *dona.s.to* (Lagole : Pe. 7, 10, 11, 18, 41) [166], soit encore une forme en *-r* (Lagole : Pe. 15, 33, 54 ; peut-être aussi Pe. 1) [167] ; cette dernière forme est écrite *tule.r.* (dans un texte où tous les *o* sont notés *u* : Pe. 15 ; pas d'accusatif), et (... *donom* ...) *toler* (Pe. 33) ; le vocalisme *e* de la syllabe finale est confirmé par Pe. 54 (...]*e.r.*). — A Gurina, enfin, nous avons un exemple sûr [168] de *dona.s.to* (166 ; deux exemples probables dans 167 : voir, ci-dessous, X) ; et, d'autre part, un exemple de *tola.r.* (169). — Il est difficile de dire si *tolar* et *toler* appartiennent à deux thèmes verbaux différents, et, en ce cas, si le second est thématique ou en *-ē-* (cf. alors, pour la forme, v.h.a. *dolēn* en regard de *dolōn*) ; il reste également possible qu'il s'agisse de doublets phonétiques d'une même forme (que *-ar* soit passé à *-er* en Cadore, ou *-er* à *-ar* en Carinthie) [169] ; un subjonctif (cf. lat. *tulat*) est hors de place dans une dédicace ; un prétérit y est en sa place, mais on voit mal alors pourquoi la désinence serait ici *-r*, non *-to* ; le plus expédient, en l'ignorance où nous sommes, nous paraît être de supposer, jusqu'à nouvel ordre : **tºlā-* (thème de l'aoriste ἔ-τλην) fonctionnant comme présent en vénète (ainsi qu'en germanique occidental), et *-r* fonctionnant en vénète comme désinence moyenne primaire (par opposition à *-to*, désinence moyenne secondaire). L'emploi d'une racine qui signifie « élever, soulever » pour fournir un verbe de dédicace s'explique par le geste même de l'offrande, qui est élévation (cf. ἀνα-τίθημι) ; accessoirement, on notera qu'il s'agit, en Cadore comme en Carinthie, d'offrandes légères destinées à être suspendues (à une paroi ? à un arbre ?)

166. Ecrit deux fois *dona.s.to* (Pe. 10, 18), trois fois *tona.s.to* (Pe. 7, 11, 41) avec assimilation ; sur les deux exemples de *tona.s.to* à Este, voir notes 133 et 164.

167. Lecture douteuse; voir *Rev. Et. Anc.*, LIV, 62-64.La suggestion de Pellegrini *toke* « dedit » (= δῶκε) paraît inacceptable : jamais *t-* ne figure en vénète au lieu de *d-* en dehors des cas d'assimilation régressive.

168. Cf. probablement aussi le fragment de plaque 172, à restituer : ...*d*]*ona*[*.s.to*...

169. L'existence de *vo.n.ta.r.* à Lagole (Pe. 11) n'est pas valablement objectable à cette hypothèse. Une finale *ancienne* **-ā-r* (dans le verbe) a pu s'altérer (**-ār* > *ăr* > *ĕr* ?) sans qu'une finale *-ār* récente et d'autre origine (*-ārĭ* ?, voir plus bas) ait nécessairement subi la même évolution.

Le *nom sujet* est toujours exprimé. Il arrive aussi que soit indiqué, au datif, le nom de *la personne* (ou des personnes) *à l'intention de qui* la dédicace est faite. Nous en avons, plus haut (p. 195), rassemblé les exemples pour Este (6, 16, 20, 30, 31, 32) ; un exemple existe aussi à Lagole, mais dans un texte peu clair (Pe. 4) et, semble-t-il, dépourvu de verbe [170]. En pareil cas, ou bien le nom de la divinité n'est pas exprimé (6, 32, Pe. 4), ou bien le datif du nom divin est séparé par un ou plusieurs mots du nom de personne au datif (16, 20, 30, 31 ; voir note 191).

L'*offrande* est volontiers, mais non nécessairement, désignée (par un *accusatif*). A Este, il s'agit alors le plus souvent du pronom objet de première personne, *mego* (en tête de phrase : 1, 2, 3, 4, 6, 15, 18, 22, 26, 27, 29, 30, 31, 32a, 32b, 99, 100, 101, 110, 111 ; exceptionnellement en fin de phrase : 23, 107, 108 ; une seule fois en position intérieure : 109) ; une fois [171], en apposition à *mego*, figure le nom de l'objet dédié (en l'occurrence, une statuette équestre en bronze) : [ ].*s. e.kvon dona.s.to r*[*e.*]*i*[*.*]*t*[*iia.i.*] *mego* (107). Sur six bronzes d'Este, en place de *mego* (en tête de phrase) figure un accusatif (féminin) en *-a.n.* (plaques 5, 6a, 9 ; épingles 17, 24 et Cordenons 23) [172] ; il s'agit sans doute d'un démonstratif de la première personne ou d'un nom de l'offrande ; nous avions tenté une interprétation à partir de la lecture *ada.n.* (*B.S.L.* XLVI [1950], 37-42) ; mais l'examen ultérieur des bronzes nous a assuré que la lecture correcte

170. Pellegrini, dont la lecture est entièrement différente de la nôtre, cherche un verbe *alero* ou *aleron* à la fin de la première ligne. Voir, plus haut, p. 199.

171. Deux fois, dans l'hypothèse où, dans la dédicace 111, le terme commençant par *.e.i.na*[..., jusqu'ici inexpliqué, serait un accusatif apposé au pronom (initial) *mego* ; mais, *a priori*, il peut tout aussi bien s'agir d'un élément de nom propre ou d'une épithète divine au datif ; cf. *Studi Etruschi* XXI [1951], pp. 225-227.

172. Dans 5, il subsiste seulement le haut de ...]*n*, après une lacune de trois lettres au début du texte ; les deux points attendus de part et d'autre de *n* ont été perdus avec le bas de la haste verticale. — Le début de texte 6a (Este, inventaire 9174) se lit : *vda.n. dona.s.*[*to*... — Du fragment 9 écrit βουστφοφηδόν, subsiste le début de la première ligne : *vdan* [*dona.s.to*... et la fin de la seconde ligne ... .]*o.p vo.l.t* /[*iio veno.* — Sur l'épingle 17, *vda.n.* est parfaitement net — Sur l'épingle 24, un faux trait qui vient recouper les deux branches du *v* a fait lire *ada.n.* ; mais *a* est improbable tant par l'absence de la ponctuation attendue pour une voyelle initiale, que par le rapprochement des autres textes. — Enfin, Conway a négligé de reprendre dans les *PID*, le texte 23 de Cordenons (épingle du musée d'Este, inventaire 11083), où se lit *vda.n. Ka.n.ta ...dona.s.to Re.i.* /-*tiia.i.* (le second nom de la donatrice, gravé : *mnkna* étant peut-être à lire (*Ruma*)*na*, cf. 21 et 22, plus probablement *M*(*a*)*kna* (voir notes 149, 162).

est *vda.n.* [173]. — Pour le sanctuaire de Calalzo-Lagole [174], nous avons le nom *(dōno-)* de l'« offrande », soit groupé avec le verbe *doto* qui précède immédiatement (163 ; Pe. 9, 14, 32, 43, 48, 50, 51), soit objet de *tole.r.* et séparé de verbe par le datif du nom divin (Pe. 33 ; et Pe. 1 ?). Sur un des nombreux manches de simpules de Lagole (Pe. 46) subsiste seulement le fragment de texte ...] *vot.tso.m.* [... ; il est possible que cet accusatif soit une qualification de [*dono.m.*] et, en ce cas, mentionne une offrande « annuelle », (cf. véd. *saṃvátsam* « pendant une année », *trivatsá-* « qui a trois ans », etc., soit **-wotso-* en regard de **wetes-*) [175]. — Enfin, à Gurina [176], figure sur une plaque de bronze (169) : *Ve.n.na tola.r. magetlo.n.*, avec l'accusatif d'un nom d'instrument (neutre) en *-tlo-* (lat. *-culum*, osque -klúm, ombr. -klu), dont la signification demeure indéterminée [177].

Il n'est pas nécessaire que le *nom divin* soit exprimé ; à Este, il manque auprès de *dona.s.to* dans 6 et sans doute [178] dans 111, auprès de *doto* dans 32; [à Padoue, auprès de *vha.g.s.-θo* dans 150 et 151, si toutefois il s'agit d'offrandes] ; à Lagole, auprès de *tule.r.* dans Pe. 15 ; à Gurina, auprès de *tola.r.* dans 169. — Mais il est le plus souvent exprimé, et normalement au datif : auprès de *dona.s.to* (Este : 1, 2, 3, 4, 5, 16,

173. Nous ne nous hasardons pas à expliquer la forme. Il paraît improbable que *v* soit ici une graphie pour *.u.*, ce dont on n'a aucun exemple en vénète ; (sur le prétendu *lah.v.na-* = *lahuna-*, dans 164, voir *Rev. de Phil.* XXV, p. 216). Le groupe initial *vd-* résulte-t-il de **bd-*, avec une spirantisation du type *pt>ft* ?

174. Indépendant, par son lieu de trouvaille, de ce sanctuaire, le seau votif de Valle (162) ne comporte pas d'accusatif ; sur ce texte, cf. *Rev. de Phil.*, XXV, p. 214 note 49, p. 225 note 92, et p. 230. — On peut cependant se demander si l'abréviation *.e.i.k.* (en tête de phrase, devant le nom sujet *Go.l.tano.s.*) est bien celle d'un prénom (*Go.l.tano.s.* a l'aspect d'un nom individuel) et ne pourrait pas, aussi bien, être celle d'un mot équivalent à *mego* ou à *vda.n.*

175. Pelligrini suppose « uōtīuum » ; critique dans *Rev. Et. Anc.*, LIV, p. 72-73.

176. La fin de texte]*kavaron.s.* (plaque 168, Gurina) ne consiste pas en un accusatif pluriel (traitement probable : **-ns>-ś*, voir plus bas), mais sans doute en une abréviation de]*kavaron(iio).s.* Sur cette question, voir *Word*, VIII [1952], 58-59.

177. On notera la conservation de *-tl-* comme une caractéristique opposant le vénète à l'ensemble des autres parlers italiques. — Sur le sens, on ne peut faire que des hypothèses étymologiques vagues, à partir des diverses racines, terminées par *-g-* ou *-gh-* et susceptibles de donner *mag-* en vénète ; la plus plausible est celle qui rattacherait *mage-tlo-n* à lat. *magmentum* et à *mactus* (où il faudrait donc voir, en réalité, *māctus*).

178. A moins que *.e.i.na*[... soit une épithète de Reitia, au datif ; voir plus haut note 171.

17, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 99, 100, 101, 106, 107, 108, 111, Cordenons 23 ; — Lagole : Pe. 10) ; auprès de *doto* (Este : 6b, 15, 18, 19, 20 ; Valle di Cadore : 162) ; auprès de *doto dono.m.* (Calalzo-Lagole : 163, Pe. 9, 32, 48, 50, 51 et sans doute Pe. 2) ; auprès de *tole.r.* (Lagole : Pe. 33, et peut-être Pe. 1). Sur la construction de *dona.s.to* avec l'accusatif du nom divin, voir, ci-dessous, X. — Le nom de la déesse d'Este est (au datif) *re.i.tiia.i.* avec des épithètes occasionnelles : *śa.i.nate.i* (toujours immédiatement placée avant *re.i.tiia.i.* : 3, 5, 18, 29, 31, 33, 100, 106) ; *pora.i.* (employée seule dans 1 ; suivant *śa.i.nate.i. re.i.tiia.i.* dans 31 ; précédant *vebele.i.* dans 103, sans que rien subsiste de ce qui précédait *pora.i.*) ; nous avons indiqué ailleurs [179] l'explication qui nous paraît la plus plausible pour *Reitia*, *Śainatis*, *Pora* ; un lapsus nous a fait traduire *Vebelis* par « fileuse » [180] ; il faut entendre « tisseuse » : non seulement parce que « tisser » est le sens normal de **webh-* [181], mais parce que les pesons pyramidaux de terre cuite votifs retrouvés sur l'emplacement du sanctuaire de Reitia devaient être de ceux qu'on employait, dans les métiers verticaux, pour maintenir en place et tendre la chaîne. — Le nom de

179. *Rev. de Phil.* XXV ; pour *Reitia*, p. 215 et note 53, cf. p. 205, note 22 (p. 206), note 24 (p. 207) ; pour *Śainatis*, pp. 218-224 ; pour *Pora*, p. 218 et note 72.

180. Ainsi, *Rev. de Phil.* XXV, p. 218, note 72 et *Studi Etruschi* XXI, pp. 216-219. — Il ne s'agit donc pas de la déesse « fileuse » d'Asie Mineure, évoquée en Grèce par divers attributs tant d'Athèna que d'Artémis, et sur laquelle M. Olivier Masson prépare présentement une étude d'ensemble. — Reste la question des rapports possibles entre ce nom divin et des noms théophores ; est-ce le cas pour rétique *vepelie* (à interpréter, alors, *Vebelios*) sur un bronze votif de Sanzéno (cf. G. B. Pellegrini, *Archivio dell' Alto Adige*, XLIV [1951], p. 314, n° 11) ? Ce serait une concordance à ajouter à celle des noms de personne rétiques en *Rit-*, *Reit-* à Magrè, en regard de vén. *Reitia* ; (ajouter, pour Sanzéno, *Reitus* : *ibid.*, p. 310, n° 5). Il nous paraît douteux qu'il faille rapprocher de *Vebelis* le nom qui figure, à Rome, dans l'épitaphe *CIL.* VI 28384 (*T. Vebelinus T. f. Arn.*) et qui appartient plutôt au groupe de *Vebeius*, etc.

181. Ainsi en germanique (où le sens « spinnen » est rare et peu ancien, en regard du sens normal, « weben »), en albanais, en grec, et sans doute dans des noms sanskrits de l'« araignée (dont je dois communication à l'obligeance de M. Renou) : *ūrṇavābhi* (dans une Upaniṣad, variante isolée) et *ūrṇāvabhi* (T. B. I, 1, 2, 5), « tisse-laine » L'existence d'un Zeus Hyphon à Argos (divinité chtonienne) est (malgré, en dernier lieu, S. Ferri, *La parola del Passato*, XVI [1951], 65-67) des plus douteuse ; l'hypothèse résulte d'une correction au texte d'Ampelius, VIII, 3. Rien n'indique que les divinités vénètes aient été des « ligoteuses » infernales. L'offrande des pesons semble marquer au contraire le caractère d'Ἐργάνη de Reitia ; la technique du tissage relevait d'elle, comme d'autres techniques (écriture, etc.).

la déesse de Valle di Cadore est (au datif) *lo.u.dera.i. kane.i.* ; nous avons proposé ailleurs [182] une explication pour l'épithète *kanis* de Lībera. — Nous ignorons jusqu'ici le nom de la divinité ou des divinités de Gurina. Mais il se pourrait que]*lo.u*[sur le fragment de plaque 170 appartînt soit au nom de Līber soit à celui de Lībera. — Pour la déesse de Calalzo-Lagole (dont le sanctuaire a reçu, à l'époque romaine, des dédicaces latines à Apollon : Pe. 39, 40, 47, et qui a des chances d'avoir été une Artémis), nous ignorons son nom, s'il faut écarter l'interprétation de G. B. Pellegrini (*icate.i.* = Ἑκάτη) ; elle ne nous est, jusqu'ici, connue que par une série d'épithètes [183] : *trumu.s.iiate.i* (163 ; Pe. 2, 32, 33, 50, 52), *śa.i.-nate.i. trumu.s.iiate.i.* (Pe. 10,11,51), *śa.i.nate.i.* (Pe. 9,10,36 48), [*t*]*rib*[*u.s.iiate.i.*] (Pe. 27), peut-être (? : lecture douteuse) *iiate.i.* (Pe. 1), tous dérivés en *-āti-* [184] ; l'épithète *Śainatis* était déjà connue à Este ; il est, entre autres hypothèses, possible que ...]*ora*[, sur le fragment Pe. 23 de Lagole, appartienne à l'épithète *Pora*, connue à Este.

Un dernier élément occasionnel de ces formules de dédicace vénètes est constitué par des *locutions prépositionnelles* indiquant l'occasion ou l'intention de l'offrande. — Peut-être à Lagole (avec la même préposition que dans *.u. dono.m.* « à titre de don » : voir p. 206), *u. teu.ta*[*.m.*] « au nom de la cīuitās » dans Pe. 4 ; en ce cas : **ū(d)* [185] + Acc. (cf. Walde-Pokorny I 189, sous **ŭd*/**ūd*), avec un emploi qui évoque surtout celui de lit. *ùz* + Acc. (« für », « anstatt »), et, d'une manière générale ceux des représentants slaves et baltiques de cette préposition, avec régime à l'accusatif). — Certainement, à Este, groupes de la préposition *.o.p* avec régimes à l'ablatif-instrumental ; soit coïncidence dans l'erreur, soit plutôt règle spéciale à ce type de proclitiques, le *-p* n'est pas ponctué (devant consonne initiale du mot suivant) ; il s'agit d'une part de *.o.p iosobo.s.* motivation de la dédicace dans la tablette 1 ; la signification du thème **yoso-* n'est pas déter-

182. *Rev. de Phil.* XXV, p. 230 et note 109.

183. Sur ces termes, voir *Rev. de Phil.* XXV, pp. 230-234, et cf. *Rev. Et. anc.*, LIV [1952], pp. 77-79. — Voir, plus haut, p. 205, les références des exemples de *tru* et de *trumu* ; autres abréviations : *trumu.s.iia* dans Pe. 12, *śa.i.nat. trumus.iiat.* dans Pe. 11. Voir d'autre part, plus bas, les références des exemples d'épithètes en alphabet latin, et celles des emplois à l'accusatif (X).

184. Mais il est probable que Pe. 3 nous livre (à l'accusatif) un doublet *Trumusiia* de *Trumusiiatis* (voir, plus bas, p. 216).

185. Avec chute de *-d* après voyelle longue (comme en latin) : cf. l'ablatif-instrumental thématique en *-ō(d)* dans *op voltiiō venō.*

minée [186] ; il s'agit, d'autre part, de la formule *.o.p (vo.)l.tiio ven*[*o*] dans la tablette 5 (voir p. 197), [.]*o.p vo.l.t*[*iio veno*] dans la tablette 9, *.o.p vo.l.tiio (v)eno* sur l'épingle 18 ; la tablette 5 est bilingue : elle porte, à côté de la dédicace vénète, la formule latine *dedit libēns meritō*, où l'on voit traditionnellement, avec vraisemblance, un équivalent approximatif de vén. *dōnāsto... op voltiiō venō*. — La découverte, à Lagole, de la tablette Pe. 11 avec la formule *...tona.s.to ... per. vo.l.te.r.kon vo.n.ta.r.* a permis de restituer avec certitude la tablette 167 de Gurina : [*...dona.s.t*]*o ... per. vo.l.te.r.k*[*o.n. vo.n.ta.r.*]. — Nous avons, à Este d'une part, en Cadore et en Carinthie d'autre part, deux formules, sans doute équivalentes, et signifiant approximativement « en témoignage spontané de reconnaissance », l'une avec *op* et l'ablatif-instrumental [187], l'autre avec *per* et l'accusatif. Les deux formules sont allitérantes, et leur symétrie invite à y chercher des dérivés des racines **wel-* (lat. *uolō*, etc.) et **wen-* (lat. *uenia*, etc.), se rattachant aux mêmes ordres d'idées, en gros, que « libēns » et « meritō » respectivement [188]. Au delà de cette constatation, les hypothèses de détail, sur la structure des quatre termes, laissent place à une marge d'incertitude appréciable. Il nous paraît que *voltiios* est un adjectif dérivé du nom d'action **voltis* (**wl-ti-*) et *volterkos*< **voltrikos* un adjectif dérivé d'un nom **wel-tro-* de l'acte volontaire, parallèle à **wel-tlo-* (dans ombr. ehvelklu « exoptātiōnem ») ; *veno-* serait un substantif (plus probablement neutre que masculin, vu son vocalisme radical), dérivé thématique de **wen-* ; *vontar* pourrait reposer sur un dérivé **won-tā-* de la même racine (cf. gr. βροντή /βρέμω, ἀορτή /ἀείρω, etc.) : adjectif **vontāris*, ici substantivé au neutre, avec apocope de l'*i* final [189]. Mais d'autres interprétations demeurent possibles sur le détail des formes.

186. Lecture nouvelle discutée dans *Word*, VIII [1952], p. 53 S'agit-il des « bouillonnements » (**yes-*) bienfaisants de ces sources thermales, encore exploitées sur tout le pourtour des monts Euganéens ?

187. Le sens est celui de lat. *ob*, la forme de la préposition (sans sonorisation) et la construction sont celles de osque *op*.

188. La découverte de la formule de Lagole, parallèle à la formule d'Este, amène donc à abandonner l'idée que *vo.l.tiio* pourrait être un substantif et *veno* un possessif (ainsi, en dernier lieu, Blumenthal, *I.F.* LVII [1940], 252). Analyse correcte déjà chez Hofmann, *K. Z.* LXIII [1936], 265 : « ob libentem grātiam, ob libēns mūnus », avec rapprochement entre *veno* et lat. *uenus*.

189. Les hypothèses de détail, proposées ci-dessus à titre d'exemple, comportent un certain nombre de postulats phonétiques ou morphologiques, plausibles mais non prouvés : *-trĭk-* > *-terk-* (pour les faits latins, cf. Leumann-Hoffmann, § 102 ; pour les faits osco-

Le formulaire votif ne varie pas, dans un même sanctuaire, avec la nature des objets qui portent les inscriptions (abstraction faite du cas exceptionnel où la nature de l'offrande est spécifiée : *.e.kvon*, 107). Mais, d'un sanctuaire à l'autre, il y a des variations, non seulement, ce qui va de soi, dans les désignations de la divinité (encore que *Śainatis* et peut-être *Pora* se rencontrent à la fois à Este et à Lagole), mais aussi dans le vocabulaire ; *dōnāsto* se rencontre partout, mais, si *dōto* figure à Este et à Valle di Cadore, *dōto dōnom* n'est connu qu'à Lagole ; le verbe *toler /tolar* est propre à Lagole et à Gurina, comme la formule *per volterkon vontar* ; en revanche, la formule *op voltiiō venō* est propre à Este, comme la désignation de l'offrande par le pronom de première personne *mego* ou par *vdan.*

D'autre part, en un même sanctuaire, le formulaire comporte (sans égard à la nature des objets votifs ou au sexe des dédicants), des variations, en apparence arbitraires, dans le choix et dans l'ordre des termes. En particulier, exception faite de la construction de *dōnāsto* avec l'accusatif de la divinité (voir ci-dessous X), exception faite aussi de l'usage de *dōnom* à Lagole (toujours appelé par *dōto* et le suivant immédiatement ; facultativement, et plus lâchement, associé à *toler* ; non attesté avec *dōnāsto*), il paraît que les verbes exprimant l'offrande étaient pratiquement interchangeables; comparer, par exemple,

15 : *mego doto Re.i.tia.i. B. K.* (sujet fém.)
26 : *mego dona.s.to Re.i.tiia.i. N. L.* (sujet fém.)

18 : *mego doto Vh. V.* (sujet fém.) *Śa.i.nate.i. Re.i.tiia.i....*
3 : *mego dona.s.to V. I. A.* (sujet masc.) *Śa.i.nate.i. Re.i.tiia.i.*

19 : *Vh.* (sujet fém.) *doto Re.i.tiia.i.*
28 : *Vh. S.* (sujet fém.) *tona.s.to Re.i.tiia.i.*

Les formules de dédicace étant à peu près les seules phrases verbales que nous connaissions en vénète [190], il peut être utile d'indiquer ce qu'elles nous enseignent sur l'*ordre des*

ombriens, Planta, § 158) ; suffixation par *-ri-* (discussion chez Planta, § 262 /2) ; apocope dans des mots du type lat. *exemplar*, ombr. *sehemeniar* ; (est-ce un mot de même finale *-ār(t)* qui figure dans 174, sur une fibule de Gurina que Pauli semble être le dernier à avoir vue?).

190. Y ajouter 143 (Padoue), 152 (Vicence). Sur les deux inscriptions de vases à verbe *vha.g.s.to* (150, 151, Padoue), voir plus haut note 157 et p. 206.

mots, compte tenu du caractère spécial et en partie stéréotypé de ce matériel linguistique.

Le *verbe* n'est jamais initial de phrase. Rarement (*dona.s.to* : 17, 102, Este ; *tole.r.* : Pe. 15, 33, 51, Lagole), il est final de phrase. — Le *sujet* est, indifféremment, placé avant ou après le verbe. Lorsque le nom propre sujet se compose de plusieurs éléments, ceux-ci se suivent ; dans de très rares exemples, le patronyme ou gentilice est rejeté après le verbe, que précède le nom individuel (6 : *mego Lemetor... dona.s.to Bo.i.iio.s. ...* ; 111 : *mego Vhr[ema.i.s.]to.s. dona.s.to... Vote.i.iio.s.* ;34 ? : voir p. 209) ; c'est là probablement l'effet d'une recherche stylistique. — Le *datif du nom divin* n'est jamais placé en tête de la formule votive, mais peut occuper toute autre position ; lorsque la divinité est désignée par plusieurs termes, ceux-ci ne sont jamais dissociés par l'intercalation d'un autre mot. — Le pronom objet *mego* est, en règle générale, initial de phrase (et cette observation vaut aussi pour nos exemples de *vda.n.*) ; nous avons signalé déjà les très rares exceptions à cet usage (un exemple intérieur : 109 ; trois exemples finaux : 23, 107, 108) ; lorsque le pronom objet est en tête de phrase, il est, deux fois sur trois, suivi immédiatement par le verbe (1, 2, 3, 15, 18, 22, 29, 31, 32a, 32b, 100, 101 ; 6a, 24, 26), une fois sur trois séparé du verbe par le sujet (4, 6, 27, 99, 111 ; 5) ou par le datif du nom divin (30) ; une seule fois, *mego* comporte une apposition, et, dans ce texte, les deux accusatifs sont dissociés (107 ; voir p. 208). — Lorsqu'il est objet, *dono.m.* ou bien suit immédiatement *doto* et précède immédiatement le datif du nom divin par quoi s'achève la formule (163 ; Pe. 9, 32, 48, 50, 51 ; Pe. 2 ?), ou bien est séparé de *tole.r.* par le datif du nom divin (Pe. 33 ; Pe. 1 ?). — Le seul autre accusatif *objet* connu figure en fin de phrase dans 169 *(Ve.n.na tola.r. magetlo.n.)*. — Le *datif du nom de la personne* à l'intention de qui l'offrande est faite, peut occuper une place quelconque dans la phrase, sous réserve de ne pas voisiner avec le datif du nom divin [191] ; en revanche, il voisine toujours avec le sujet. — Enfin, les groupes de préposition + régime sont toujours situés en fin

191. Si V désigne le verbe, S le sujet, O le pronom objet, D le datif du nom divin, et P le datif de la personne intéressée, on a les formules : PSVD (16), SPVD (20), ODVPS (30), OVDSP (31), OVSP (32) ; dans 6, se trouvent dissociés les éléments constitutifs des désignations des deux personnes (OSPVS'P') ; dans Pe. 4, manquent à la fois le datif du nom divin et le verbe (PS) : voir note suivante.

de phrase (1, 5, 18, Pe. 11, Pe. 12 ; probablement aussi 9, Pe. 4, 167) [192].

L'ordre des éléments de la phrase votive n'est donc pas quelconque ; il est réglé par un certain nombre d'usages ; mais, dans les limites ainsi fixées, il comporte un grand nombre de variantes possibles. Ainsi la phrase à 4 termes : sujet (S), verbe (V), pronom objet (O), datif du nom divin (D), peut prendre les formes OVSD (2, 3, 22, 29, etc.), OVDS (15, 24, 26), OSVD (4, 27, 99), OSDV (17), ODVS (30), SOD[V] (109), SVDO (23, 108).

Dans l'ensemble de remarques qui précède, nous n'avons pas fait intervenir la chronologie des textes, qui est très mal connue. Nous avons, d'autre part, laissé de côté les cas, auxquels nous arrivons à présent, où le formulaire comporte, auprès de *dona.s.to*, l'accusatif du nom divin.

X. — LE NOM DU « DIEU » EN VÉNÈTE

Les documents de Lagole nous ont apporté des exemples incontestables de la construction de *dona.s.to* avec l'accusatif du nom divin. Pas plus que pour la formule *doto dono.m.* (où, d'ailleurs, l'ordre, constant, des termes est inverse de l'ordre latin *dōnum dedit*), il n'est nécessaire ici de songer (malgré la date assez basse de nos inscriptions) à un emprunt au latin. Les exemples sûrs sont les suivants :

Pe. 7, *Voto.s. Iia.i.son.ko.s. tona.s.to tribu.s.iiati.n.*

Pe. 41, *Suro.s. Resun.ko.s. tona.s.to trumu.s.iiatin*

à quoi il faut sans doute ajouter (en écriture latine) :

Pe. 13 ... ...*T]RIBVSIATIN. D. L*[*.M.*] avec insertion (comme dans Pe. 52 : *L. APINIVS. L. F. TRVM*[*VSIA*] *TEI. V.S.L.M.*)de la forme fléchie vénète du nom divin dans un formulaire latin ; ici : ... *d(ōnāuit) l(ibēns)* [*m(eritō)*].

Etant donné que *dona.s.to*, à Lagole même, peut se construire avec le datif du nom divin (Pe. 10 : ... *dona*[..]*o ·aina* [.../...]*śiiatei*) on doit hésiter sur l'interprétation (accusa-

192. Sur l'ordre des lignes dans 9, voir note 172. — Sur Pe. 4, voir discussion dans *Rev. Et. Anc.*, LIV, 74-77 ; il n'est pas impossible que la première face constitue une phrase à elle seule : « Pour T. O. (ont fait cette offrande) E. et A. au nom de la cīuitās » ; la seconde face contiendrait une autre phrase sans verbe, *Kvi* et *Ti* pouvant être des abréviations de noms individuels, en apposition à l'appellatif *a.n.śores.* (nomin. plur.) ; dans cette hypothèse la locution prépositionnelle *u. teu.ta*[*m.*] serait en fin de phrase. — Sur la disposition du texte 167, voir plus bas note 195.

tifs ? datifs ?) des formes abrégées des épithètes dans Pe. 11 : *Ilon.ko.s. tona.s.to : a.i.nat. trumus.iiat. per .vo.l.te.r.kon vo.n.ta.r.*

En revanche il est probable que la fin d'inscription Pe. 3 : ...]*trumusiiam.* appartenait à un texte du type de Pe. 7 et Pe. 41 avec verbe *dona.s.to* régissant l'accusatif du nom divin (*Trumusiia*, doublet de *Trumusiiatis*).

G. B. Pellegrini, à partir de Pe. 7 et Pe. 13, a identifié la construction et a eu le mérite d'en rappeler l'existence à Este dans un texte corrigé à tort par Conway, celui de l'épingle 21 : *Ka.n.ta Ruma.n.na dona.s.to Re.i.tia.n.* ; ainsi donc, à Este, ou bien *dona.s.to* se construit avec l'accusatif de l'objet dédié et le datif du nom divin (1, etc.), ou bien avec l'accusatif de l'objet dédié sans mention du nom divin (6), ou bien, sans mention de l'objet dédié, avec l'accusatif du nom divin (21). Cette dernière construction (à la différence des autres, qui se retrouvent avec *doto*, etc.) est propre à *dona.s.to*.

Dans les quelques dédicaces de Gurina qui nous sont conservées figure d'une part *Ve.n.na tola.r. magetlo.n.* (169), d'autre part *.A..t.to dona.s.to .a..i.su.ś.* (166). On a, jusqu'ici, généralement interprété la seconde construction comme parallèle à la première, dans la mesure où l'on reconnaissait dans *.a..i.su.ś.* un accusatif pluriel ; c'est-à-dire qu'on a vu, dans l'une et dans l'autre : sujet + verbe + accusatif de l'objet dédié. On a fait sur le sens du dernier mot, dans 166, des hypothèses diverses [193] ; rappelons que Sommer en 1924, lisant *.a.hsu-*, interprétait ce thème par *āsu-* < **ansu-* et l'identifiait au nom germanique du « dieu », tout en pensant que le terme, à Gurina, désignait concrètement des statues de dieux, objets votifs ; rappelons aussi que Ribezzo, en 1921, lisait correctement la diphtongue initiale et interprétait *aisu-* par « objet sacré » ; en 1934, il se ralliait à la lecture de Sommer *(.a.hsu.ś.)* et à son étymologie (**ansu-*) mais considérait la forme en *-uś* comme un génitif dédicatoire (« deī »).

Dans la mesure où la distinction entre *ś* (sifflante for e) et *s* n'est pas oblitérée en vénète [194], la présence de *-ś* incline

193. Voir *Rev. de Phil.* XXV [1951], p. 214 et note 51.

194. Nous reviendrons ailleurs sur ce problème d'orthographe. Les deux signes *Ś* et *S* notent d'abord deux sifflantes sourdes différentes, dont l'une était fortement articulée (*Ś*). Puis des flottements apparaissent dans l'orthographe ; exceptionnellement, ils se manifestent par l'emploi de *Ś* pour *S* ; plus souvent par l'emploi de *S* pour *Ś* : c'est probablement le cas pour *-us* (167) au lieu de *-uś* (cf. 166).

à voir ici une marque d'accusatif pluriel (*-*ns*) plutôt qu'une marque de nominatif singulier ou de génitif singulier (*-*s*) ; un génitif de thème en *-u-* (* *-ou-s*) paraît d'autre part exclu par la conservation des diphtongues en vénète ; enfin l'interprétation par un accusatif est assurée par le rapprochement du texte 167.

De cette plaque de bronze, carrée ou rectangulaire, il ne nous reste plus, malheureusement, que l'angle supérieur gauche. Une première dédicace est gravée le long du rebord ; il en reste ceci : ...]*o .a..i.su.n. per. vo.l.te.r.k*[... Cette dédicace était séparée, par un encadrement, de la portion centrale de la plaque, où étaient gravées une figure (il subsiste le tracé d'un fer de lance) et une seconde dédicace, dont il reste : ...]*to .a..i.su.s.*[... ...]*e.*[... La longueur (considérable) des lacunes est difficile à fixer avec précision, ainsi que la disposition exacte du second texte [195]. La découverte de l'inscription Pe. 11 à amené G. B. Pellegrini à restituer, dans le texte du pourtour, *per. vo.l.te.r.k*[*o.n. vo.n.ta.r.*], et à détruire l'idée d'une construction *.a..i.su.n. per.* (accusatif + postposition). Il est, dès lors, extrêmement probable que, parallèlement, *aisun* (accusatif singulier) et *aisus* (accusatif pluriel) sont régis par les verbes qui précèdent et dont il ne reste, respectivement, que ...]*o* et ...]*to*.

Il demeure *possible* que, dans 166 et 167, les accusatifs de *aisu-* désignent des objets votifs. Il nous paraît *plus probable*, à la lumière des textes de Lagole, qu'il s'agit d'accu-

195. Nous reviendrons ailleurs sur la restitution de ce document, en nous bornant ici à deux observations. — 1° De la figure gravée sur la portion centrale de la plaque, il subsiste un fer de lance, ou de pique, ou de javelot, et le haut du manche ; si l'on observe que le manche devait être au moins quatre ou cinq fois plus long que le fer (et en tenant compte de la légère inclinaison de l'arme) on obtient pour la plaque une *hauteur minima* à peu près triple de la hauteur du fragment conservé. La *largeur minima* est obtenue en supposant l'angle supérieur droit du cadre intérieur immédiatement voisin de la cassure actuelle. Mais la plaque était plus probablement à peu près carrée. En ce cas, si l'inscription du pourtour partait de l'angle supérieur droit, il y avait place, avant *dona.s.t*]*o* pour un mot de quatre ou cinq lettres (nom propre court, comme le sont *Atto* et *Venna*). — 2° Le *e* qui subsiste à la deuxième ligne de l'autre inscription est, très nettement, suivi d'un point, ce qui, de toute façon, indique que nous n'avons pas là la fin du texte. Très probablement le graveur a commencé dans l'angle supérieur droit du cadre intérieur et a tracé sa première ligne sans se soucier du haut de la pointe de lance ; il a commencé la seconde ligne juste en-dessous de la première, mais cette fois s'est arrêté à l'endroit où le texte rencontrait la figure ; et il a dû reprendre le début de la troisième ligne en dessous du début de la seconde. Il est à la rigueur possible que, le texte divisé entre les lignes 2 et 3 ait été [*pe.r. vo.l.t*]*e.* /[*r.ko.n. vo.n.ta.r.*]

satifs de la divinité ; en ce cas, c'est nécessairement *dona.s.to* (non *doto*) qu'il faut restituer, deux fois, dans 167, sur le modèle de 166. La coexistence, pour 167, du singulier et du pluriel de *aisu-* ne fait pas plus difficulté dans cette hypothèse que s'il s'agissait d'objets votifs. Moins, peut-être même, car à la divinité principale du sanctuaire pouvait être associée une divinité parèdre (Lībera et Līber ??), et les dédicaces s'adresser tantôt à l'une, tantôt à l'une et l'autre [196]

On peut donc considérer comme probable, sinon comme sûr, que *aisu-* est le nom vénète du « dieu » ; la racine **ais-*[197] est, en ce cas, attestée bien loin de l'Étrurie et du domaine italique central (ombrien, marrucin, pélignien, marse, volsque).

Michel LEJEUNE.

Paris, mai 1952.

Post-scriptum. — Il a été fait état, dans ce qui précède, de l'interprétation traditionnelle du texte 162 (pp. 204, 207, 210, 211, et note 174) : dédicace à la déesse Lībera (dont le nom, dès lors, pourrait être recherché dans le fragment 170 de Gurina). Il convient de signaler que cette interprétation est (jusqu'à nouvel ordre) possible, non sûre. Le seau de Valle provient d'une tombe, non de l'emplacement d'un lieu de culte ; ni le nom divin supposé *Loudera*, ni l'épithète *kanis* qui l'accompagne ne se retrouvent, à une lieue de Valle, dans les documents du sanctuaire de Calalzo-Lagole ; la formule de dédicace n'est pas *doto donom*, comme dans ces documents, mais seulement *doto* ; il faut donc, réserver la *possibilité* d'une autre interprétation : « cārae Līberae », *Loudera* étant alors le nom d'une femme (de même que lat. *Lībera* peut être cognomen féminin. : CIL. V 2568, 4139 ; etc.).

Il convient, d'autre part, de reconnaître que rien, *jusqu'ici*, ne nous renseigne sur le sexe de la divinité de Calalzo-Lagole : déesse (comme à Este), dont l'Apollon des dédicaces latines serait le parèdre romanisé, ou bien dieu, plus tard assimilé à Apollon ? Les datifs en *-ei* peuvent être aussi bien masculins que féminins ; *p]ora[.i.*, (Pe. 23) trancherait le problème en faveur du féminin, mais pour ce fragment *...]ora[...*, il y a d'autres interprétations possibles.

196. Il est, *a priori*, vraisemblable que, pas plus que les autres langues italiques, le vénète n'avait gardé trace du duel.

197. Bibliographie et discussion chez J. SCHRIJNEN, *B.S.L.* XXXII [1931], pp. 54-64 (allusion au vénète, pp. 62-63).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LE THESAURUS LINGUAE GRAECAE

Le Thesaurus Linguae Graecae, installé à Hambourg, poursuit ses travaux pour l'établissement d'un lexique d'Hippocrate et d'un lexique d'Homère, d'Hésiode, et de l'ancienne épopée. Environ la moitié du corpus hippocratique a été étudiée du point de vue critique, et le tiers en a été mis en fiches. Le Lexique d'Homère compte environ 50 collaborateurs dont la moitié environ sont des savants étrangers (philologues, linguistes, archéologues). Le manuscrit du premier fascicule sera remis à l'éditeur au cours de l'été 1952. Le lexique analyse le développement sémantique des mots et contient également les variantes et les explications des scholiastes et des lexicographes antiques. Un index des gloses contenues dans les lexiques et les scholies est en cours d'établissement. On envisage de consacrer un volume à la géographie et à l'archéologie homériques.

L'entreprise est patronnée par l'Unesco et contrôlée par un Conseil d'administration international. Elle est dirigée par le Professeur B. Snell. Le Thesaurus accueillera avec reconnaissance toute la documentation ou les tirages à part qui pourraient lui être adressés. L'adresse du Thesaurus est : Thesaurus Linguae Graecae, 24 a, Hambourg 13, Bornplatz 2 II.

Scarlat Lambrino, *Bibliographie de l'antiquité classique* 1896-1914 ; 1re partie, Auteurs et textes ; 761 p. in-8°, Paris, Les Belles-Lettres, 1951.

C'est avec satisfaction que je signale l'apparition de cette bibliographie, qui forme le pont entre les répertoires de Engelmann-Preuss et R. Klussmann, arrêtés en 1896, et les *Dix Années de bibliographie classique* (1914-1924) de M. Marouzeau que continue l'*Année philologique* (1924 et suiv.). Recueillir, classer, et le cas échéant analyser tous les travaux pendant une période de dix-huit ans où la production philologique fut abondante, c'était déjà en soi une tâche longue et pénible ; elle fut rendue plus difficile encore par les conditions dans lesquelles M. Lambrino a dû travailler. Plus d'un se serait découragé ; il a persisté dans son effort et nous donne aujourd'hui ce premier volume, conçu et exécuté suivant les mêmes principes et la même méthode que les bibliographies de M. Marouzeau. L'ouvrage ne sera complet et entièrement utilisable qu'une fois publiée la seconde partie, Matières et disciplines, à laquelle ce premier volume renvoie souvent, et qui doit contenir en outre l'index des noms d'auteurs et l'errata. Mais dès maintenant, c'est un guide précieux qui épargnera le temps et facilitera la documentation du philologue classique.

A. Ernout.

J. Marouzeau et M^lle Juliette Ernst, *L'Année philologique*, t. XX, Bibliographie de l'année 1949 et complément d'années antérieures ; XVII - 357 p. in-8° ; Paris, Les Belles-Lettres, 1951.

Ce nouveau tome de la « bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine » se recommande par les mêmes qualités que les précédents, et je ne puis que renouveler les éloges que je lui adresse périodiquement. Ce dont il faut remercier surtout M^lle Ernst, c'est de la rapidité avec laquelle elle exécute son travail. Cette bibliographie de l'année 1949 tout entière a paru moins de deux ans après la fin de cette année. Pour qui réfléchit au temps qu'il a dû falloir pour rassembler et classer la documentation, puis pour imprimer cet ouvrage de 360 p. d'un texte serré et composé en caractères de types divers, cette rapidité apparaît comme un tour de force. Ajoutons qu'elle ne nuit en rien ni à l'abondance des renseignements, ni à la correction du texte, et que le volume contient plus que ne promet le titre, notamment en ce qui concerne la linguistique, et l'humanisme. Il est peu d'ouvrages dont on puisse dire autant.

A. Ernout.

J. Marouzeau, *Lexique de la terminologie linguistique*, 3^e éd. augmentée et mise à jour ; XII - 265 p. in-8°, Paris, P. Geuthner, 1951.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la nécessité et sur les mérites de ce livre. La 2^e édition parue en 1943 avait 241 pages ; l'édition présente en a 265. L'italien est venu s'ajouter dans la nomenclature aux trois langues précédentes, français, allemand, anglais. En attendant l'unification de la terminologie linguistique dans les grandes langues de civilisation — tâche sans doute irréalisable — ce lexique nous fournit des définitions sobres et claires de tous les mots qu'utilise la linguistique actuelle ; est-il besoin de dire que l'auteur enregistre fidèlement les mots ou les sens nouveaux de la science en progrès ? J'ai noté en passant *métanalyse*, que je ne connaissais pas: je l'avoue à ma honte. Mais peut-être ne suis-je pas le seul ?

A. Ernout.

Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, préface de Charles Picard ; XXXI-576 p. in-8°. Paris, Les Presses Universitaires, 1951. Pr., broché : 2.400 fr.

480 pages de texte sur deux colonnes en petit caractère, comprenant 40 ' tableaux généalogiques '. un copieux index des noms propres mythiques, géographiques, historiques (p. 483-559) ; un second index, contenant les ' thèmes légendaires ' (p. 561-576). Au bas des pages, des renvois aux textes anciens concernant les personnages ou les légendes traités, et des indications bibliographiques succinctes, mais précises, et tenant compte des travaux les plus récents : voilà ce qui d'abord frappe le lecteur quand il ouvre le volume. Recueil précieux de renseignements diligemment rassemblés, et guide averti dans le dédale de cette mythologie où s'entrecroisent tant d'éléments

hétérogènes, et se mêlent tant de données contradictoires, voilà ce que ce livre apporte quand on le manie d'un peu plus près. C'est un instrument de travail auquel on ne peut comparer aucun des ouvrages similaires parus en France sous le même titre ou sous des titres voisins, et qui n'est surpassé — au moins quant aux dimensions — que par le *Lexikon* de Roscher, auquel l'auteur paye justement sa dette de reconnaissance. Ouvrage avant tout d'information, et de documentation, on n'y trouvera que des exposés de faits, non des ' systèmes explicatifs ' des légendes. L'adoption de l'ordre alphabétique, en fragmentant les données fournies par la tradition, n'a pas permis non plus de traiter des ensembles et a contraint l'auteur à se cantonner dans des monographies, qui sont toutes un peu sur un même plan[1]. On peut le regretter, surtout après avoir lu la *Préface* de M. Charles Picard (p. V-IX), et l'*Introduction* dans laquelle M. Grimal expose sa conception du mythe, et les différences qu'il présente avec d'autres formes de la légende, les « cycles héroïques », les « légendes étiologiques », etc. Il est fâcheux de séparer les personnages d'Adonis, de Déméter et de Perséphone par exemple, en grec, d'Ops et de Tellus en latin, (et de Saturne par une adaptation secondaire), du grand mythe de la fécondation et de la végétation auquel ils appartiennent. Sans doute l'index des thèmes légendaires remédie-t-il en partie à cette dispersion, en partie seulement. Mais il y a là matière à un autre volume auquel M. Grimal est mieux que tout autre préparé. Dès maintenant, son livre rendra les plus grands services. Ajoutons qu'il est fort bien présenté, sur beau papier, en caractères très nets ; c'est un éloge qu'en ces temps difficiles on est heureux de faire aux Presses Universitaires de France.

A. Ernout.

Sir John Davidson Beazley, *The development of Attic Black-Figure* ; XIV-127 p. + 49 pl. gr. in-8° ; Univ. of California Press, Berkeley a. Los Angeles, 1951 ; Cambridge Univ. Press, London.

Parmi les connaisseurs de la céramique grecque, Sir J. D. Beazley, professeur d'art et d'archéologie classiques, se place au premier rang. Auteur, entre autres, des volumes '*Attic Red-figure Vase painters*' et '*Etruscan Vase-painting*', il a choisi, pour thème des conférences qu'il a faites au titre des *Sather Classical Lectures*, l'étude du développement de la figure noire comme élément de décoration dans la poterie attique : de là ces huit chapitres qui mènent le lecteur depuis les origines de cette technique jusqu'aux *Panathenaic amphorae*. Les exposés, dépouillés de tout appareil d'érudition (les notes étant rejetées à la fin du texte), sont d'une limpidité parfaite même pour un profane ; la description des motifs de décoration est illustrée de la façon la plus adéquate par les planches excellentes qui suivent le texte, et dont la variété ravit l'œil du lecteur. Grâce à Sir Beazley nous apprenons à mieux goûter cer art, à en apprécier la technique, à en suivre les progrès et le déclin, à en connaître les artistes ; nous voyons ses étroits rapports avec la littérature fabuleuse comme avec

1. Cette uniformité se traduit dans la rédaction ; M. Grimal use sans cesse de la formule commode, mais qui devient monotone : « Un tel est... », par ex. p. 232 : Iocastos est un fils d'Eole ; Iodama est fille d'Itonos ; Ioalaos est un neveu d'Héraclès ; Iolè est la fille du roi d'Œchalie.

la vie quotidienne : ces vases illustrent Homère aussi bien que les sports dont ils sont contemporains. Mais ce n'est pas le seul mérite de ces vases : selon Sir Beazley « *Greek vases are important to us... also because, in an incomparable series, they enable us to trace the steps whereby a simple and even primitive kind of drawing gradually became freer, bolder, and more subtle — the rise, one might say, of Western drawing.* »

A. Ernout.

Franz Boll, *Kleine Schriften zur Sternkunde des Altertums*. Leipzig 1950 ; in-8°, p. 28, 450, avec 60 illustrations et 4 cartes.

Ceux qui ne connaîtraient pas les publications antérieures qui ont paru sous le nom de F. Boll pourraient être induits en erreur par le titre de ce livre. Il ne s'agit pas, dans ces pages, de la science astronomique sévère et de son histoire d'Anaximandre à Ptolémée, mais des croyances astrales qui se sont développées dans l'antiquité, en partie sous l'influence des civilisations orientales, parallèlement aux connaissances astronomiques. La science astronomique la plus rigoureuse n'a pas su préserver de cette erreur même des savants de la valeur de Claude Ptolémée. On sait que ce sont les travaux de F. Boll sur une œuvre astrologique, la Tétrabiblos de Ptolémée, couronnés par une savante édition de ce texte, qui ont été le point de départ de ses recherches. Mais partout dans son œuvre, F. Boll souligne la pénétration des croyances astrales par des calculs et des observations scientifiques qui élèvent à ses yeux l'astrologie bien au-dessus du niveau des autres superstitions de l'antiquité.

Religion astrale et résultats de l'astronomie scientifique, tels sont aussi les thèmes principaux du recueil qui vient de nous être présenté. Encouragé par Franz Cumont, V. Stegemann a réuni dans ce livre les articles de revue et les conférences publiés par Boll entre 1898 et 1924, année de sa mort. Il met ainsi à la disposition des savants et du public intéressés des textes qu'on ne pouvait consulter jusqu'à présent que dans les annuaires, les revues et les programmes très divers où ils avaient successivement paru.

Dans la présentation de ces travaux très variés, l'éditeur n'a pas suivi l'ordre chronologique de leur parution (cf. p. 413 la liste des références), mais il les a groupés d'après leurs sujets en trois parties formant les subdivisions du livre. La première partie introduit le lecteur, par quelques articles sur les méthodes d'investigation indiquées pour l'histoire des croyances astrales et sur la nature complexe de l'astrologie, au problème historique posé par les représentations astrologiques de l'antiquité. Celles-ci y apparaissent tour à tour comme une science, en particulier dans la belle étude (pp. 42-61) sur les observations astronomiques des anciens, que l'auteur compare à celles de l'astronomie stellaire moderne, et comme une religion. Cette introduction est suivie d'une série d'études sur des questions particulières de l'histoire de l'astrologie, telles que la place du soleil dans les cosmologies et les croyances astrales de l'antiquité, l'influence des zodiaques de l'extrême orient sur l'astrologie de l'époque hellénistique, l'amitié astrale, la « synastria », l'étoile des rois mages, les rythmes arithmétiques dans la vie humaine, l'épigramme de Claude Ptolémée. L'intérêt de l'auteur pour cette poésie, qu'il analyse dans cet article avec toutes les ressources de son érudition, lui a valu, de la part de l'éditeur, avec une traduction en vers de F. Boll, la place

d'honneur en tête du livre. La magistrale étude de l'auteur sur « l'évolution des représentations astronomiques dans le cadre de la pensée philosophique et religieuse » (pp. 225-282) qu'il avait publiée en 1913 dans « Kultur und Gegenwart » termine cette partie centrale du livre. La troisième partie réunit quelques travaux où F. Boll, en interprétant la grande fréquence de thèmes astrologiques dans les civilisations tant orientales qu'occidentales, développe sa philosophie de l'histoire, d'après laquelle la vie des nations évolue dans une direction qui est la résultante des intentions rationnelles des chefs politiques et des besoins religieux des hommes. Le latiniste sera particulièrement intéressé par les pages de cette partie du livre consacrées à la quatrième Bucolique de Virgile. Le texte de cette étude, où l'auteur interprète la fameuse prophétie du poète à la lumière de la littérature astrologique, a été reconstitué par M^lle^ E. Boer d'après les manuscrits de l'auteur. Elle avait d'abord paru en langue italienne, dans les Mémoires de l'Académie de Bologne, en 1923.

Les vues de F. Boll s'étendent souvent au-delà des limites des civilisations anciennes. A côté des nombreux auteurs grecs et latins, qui sont ses témoins dans le problème historique dont il poursuit la solution il donne la parole à Dante, Shakespeare, Ronsard, Goethe.

Quoique certaines de ces études commencent à vieillir, après les travaux de Bidez, Festugière, des Places, Goldschmidt et d'autres auteurs contemporains et après les dernières publications de F. Cumont, on les lira avec intérêt. Elles nous montrent la genèse du premier livre que F. Boll avait écrit, en collaboration avec l'orientaliste C. Bezold, « sur l'histoire et sur la nature du mélange le plus étrange que l'union de la religion et de la science aient jamais produit » (Préface de F. Boll à la 2^e^ édition, de son *Sternglaube und Sterndeutung*), tout en nous renseignant sur des détails de sa riche information que l'auteur avait dû laisser de côté dans ce livre de caractère synthétique. La lecture du recueil présenté par Stegemann est d'autant plus attrayante que F. Boll, artiste à ses heures, a su dégager ce qu'il y a de poétique dans cette noble superstition et qu'il développe ses idées en une prose d'une ampleur goethéenne.

Le livre contient en appendice des planches d'une belle présentation, illustrant les théories de l'auteur par des exemples empruntés à la numismatique, à la statuaire et à la peinture des nations méditerrannéennes et orientales.

Ch. Mugler.

Hermann Bengtson, *Griechische Geschichte von den Anfängen bis in die römische Kaiserzeit.* Munich, Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1951 ; XVI-591 p. in-8°.

Les lecteurs de la *Revue de Philologie* connaissent déjà l'*Einführung in die alte Geschichte* de M. Bengtson. Ce nouveau volume qui paraît dans la collection de Iwan von Müller et Walter Otto est destiné à remplacer l'ouvrage de R. von Pöhlmann. Le livre de M. Bengtson a d'abord le mérite d'embrasser l'histoire grecque depuis les origines jusqu'à Justinien. L'époque hellénistique tient notamment une grande place dans les préoccupations de l'auteur, qui a écrit un travail important sur la Stratégie à l'époque hellénistique : or c'est pour cette époque que les découvertes épigraphiques et papyrologiques ont permis le renouvellement le plus profond et le mieux assuré des données traditionnelles. M. Bengtson se montre également bien informé

des débuts de l'histoire grecque qui sont éclairés par des découvertes archéologiques plutôt que par des textes : mais en cette matière le terrain est moins solide et l'auteur se montre avec raison fort prudent. Il n'admet pas (p. 21) que les *Aqaiwaša* et les *Danuna* des inscriptions égyptiennes soient des Grecs ; de même, p. 44, il n'accepte pas l'hypothèse de Forrer qui retrouvait les Achéens dans les documents hittites et il se range aux cotés de M. F. Sommer. Pour la répartition des dialectes (p. 30) l'auteur présente les faits de manière assez contestable, lorsqu'il affirme que l'ionien était parlé originellement en Argolide dans les autres parties du Péloponnèse et en Béotie ou lorsqu'il semble envisager un groupe « arcado-éolien » qu'il appelle aussi achéen. On approuvera en revanche ce qu'il dit de l'invasion dorienne ou (p. 56) de l'emprunt de l'alphabet aux Phéniciens. Pour la chronologie d'Alcée et de Sapho il n'admet pas (cf. pp. 110-111) le système de Beloch qui les abaisse au milieu du VI^e^ siècle.

D'un bout à l'autre de l'ouvrage l'auteur se montre bien informé et incline vers des solutions raisonnables. Ainsi p. 155 à propos des effectifs de l'armée de Xerxès, ou p. 185 sqq. lorsqu'il juge la politique de Périclès qui, après avoir été admirée aveuglément, a été ensuite injustement dénigrée, notamment par J. Beloch : il reproche toutefois à Périclès la loi qui excluait du droit de cité les fils issus de mariages avec des femmes non athéniennes, et plus généralement sa politique financière.

On admire dans l'ouvrage de M. Bengston l'équilibre qu'il a su garder entre les indications de sources et d'ouvrages à consulter et le récit proprement dit, entre le récit des événements que le lecteur est heureux de trouver clairement exposés, et les développements consacrés aux institutions, à la situation économique et à la vie artistique ou littéraire. L'ouvrage reste toujours clair, et il est bien présenté. Je signalerai notamment les nombreuses cartes en couleur (sur ce point nos manuels français sont toujours défectueux), la table chronologique, les listes de rois et les tableaux généalogiques, qui seront fort précieux.

P. Chantraine.

V. Ehrenberg, *The people of Aristophanes, a sociology of old Attic comedy*. Oxford, Blackwell, 2^e^ édition, 1951 ; 1 vol. in-8°, XX-418 pages, 19 planches hors texte.

C'est un livre nouveau pour le public français, qui n'avait pas été atteint par la 1^re^ édition, parue en 1943. L'auteur annonce qu'il a, eu vue de cette réédition, assez profondément remanié son texte, sinon en son fond et pour les conclusions générales, du moins pour la présentation matérielle et en enrichissant ses références comme les discussions de ses notes. L'importance et l'intérêt du livre interdisent qu'on se borne à en signaler ici le succès, attesté par cette réédition même.

Le sous-titre précise et, en même temps, élargit le sujet qu'indique le titre principal. *The people* ? En réalité, l'étude, s'étend à de nombreux aspects de la vie sociale, économique, intellectuelle, religieuse, politique même d'Athènes. *Of Aristophanes* ? Certes, le grand comique est la source la plus importante, pour la bonne raison qu'il est le seul de son espèce dont des pièces entières nous soient transmises. Mais les fragments de l'*old Attic comedy* tout entière ont été mis à contribution. Bien plus : comme la « comédie ancienne », séparée

de la « moyenne », non pas par une « ligne », mais par une « zone de démarcation » (p. 15), dure de 460 à 380 environ, il est fait appel à toutes les sources qui nous renseignent sur cette période pour nourrir, préciser ou au moins contrôler la documentation fournie par les comiques. Il suffit de feuilleter l'*index locorum*, très complet et pratique — pourtant, se borner à y indiquer, pour les orateurs, le numéro du discours, sans préciser la subdivision interne, est un peu court —, pour constater qu'au moins Euripide, Thucydide, le Ps. Xénophon de la *République des Athéniens*, Lysias et les inscriptions contemporaines ont été dépouillés avec autant de soin minutieux que les comédies et leurs fragments, anonymes ou non. Le tableau ainsi brossé y gagne énormément en richesse ; des questions qu'il eût été impossible de traiter ou à peine possible d'effleurer se trouvent posées d'une façon qui n'a rien de superficiel. Mais on ne peut s'empêcher de penser que le titre donné et maintenu au livre ne correspond qu'en partie à son contenu et qu'il est, à coup sûr, moins substantiel, s'il est, pour le profane, plus alléchant — oserai-je dire plus frivole ? Le lecteur sérieux ne se plaindra pas de cette extension, au contraire. Mais peut-être alors trouvera-t-il un peu trop longuement explicites le premier chapitre, consacré à la comédie ancienne, aux conditions de ses représentations et à ses tendances, comme le deuxième, qui replace dans le temps les différentes pièces d'Aristophane et qui en apporte l'analyse générale du point de vue de l'enquête entreprise. On songe à ces travaux, en principe d'histoire locale, où l'auteur a comblé les lacunes ou réparé les faiblesses de sa documentation en recourant à l'histoire générale ; de ce fait, ils sont parfois excellents en eux-mêmes et au moins aussi importants et évocateurs pour celle-ci que pour celle-là : il suffit de le savoir, mais leur titre ne permet pas de le deviner. En l'espèce, il s'agit, au vrai, d'une étude très ample des classes sociales et de leur vie à Athènes à la fin du v^e^ et au début du iv^e^ siècle, qui utilise les poètes comiques de cette époque comme source principale.

Les traiter comme une source est légitime et profitable : la fantaisie, chez eux, se mélange au réel, un réel d'autant plus vraisemblable et même certain qu'il est plus quotidien, plus intégré à la vie habituelle, passé à l'état de donnée instinctive chez l'auteur et les spectateurs, abusivement et inconsciemment indiqué par conséquent. Les plus graves historiens, les critiques les plus exigeants sur la qualité de leurs références ont, depuis longtemps, puisé chez Aristophane et ses confrères. Ce sont, la chose est bien connue, les vers 1039-1042 des *Oiseaux* qui ont fait penser, avant qu'on en possédât des témoignages épigraphiques, à des mesures prises par les Athéniens pour imposer aux cités de leur empire leurs poids, leurs mesures et leurs monnaies ; mais on sait aussi (cf. M. Segré, *Clara Rhodos*, IX, 1938) combien les inscriptions ont précisé l'allusion du poète, en posant d'ailleurs aussitôt de très épineux problèmes. La nouveauté était de se livrer à la recherche systématique de ces renseignements, même et y compris les plus humbles. Le difficile était de n'en pas laisser échapper et, une fois l'allusion dépistée, d'en cerner l'exacte portée. L'une et l'autre de ces tâches postulaient une connaissance déjà très avertie de la période et du sujet, la possession des autres sources et de leurs enseignements comme des questions qu'elles laissent en suspens. De nombreux travaux antérieurs de V. Ehrenberg montraient, à ce double égard, sa maîtrise : on ne sera donc pas surpris de sa réussite dans l'effort qu'il s'est ingénieusement assigné.

Ayant tout rassemblé, et complété son dossier comme il a été dit, il a réparti sa matière avec une rare vigueur synthétique. On s'attend à trouver et on trouve en effet des chapitres consacrés aux paysans,

aux hautes classes, aux commerçants et ouvriers, aux métèques, aux esclaves, à la famille et aux rapports sociaux. Mais voici d'autres chapitres, dont le titre fait apercevoir l'ampleur des questions abordées : « argent et propriété », « religion et éducation », « guerre et paix », « économie et Etat », « *people* et Etat ». Evénements à part, c'est au fond, dans la période envisagée, tout Athènes et sa civilisation, moins pourtant son aspect artistique : les comiques mènent loin, à condition de les bien lire.

L'exposé, comme il est naturel avec un tel point de départ, est vivant, sans excès d'ailleurs : le burlesque caricatural et la bouffonnerie étaient précisément les éléments les moins utilisables ; mais les noms de certains personnages et le rappel de certaines situations suffisent à réveiller à chaque page des souvenirs dont le pittoresque ne laisse rien à désirer. Les citations abondent, sérieuses en bien plus grande proportion qu'on le croirait *a priori* ; V. Ehrenberg a eu l'art de les insérer où il fallait et il les a souvent serties de formules heureuses et frappantes. Pas un instant, la lecture du livre ne fatigue ; égayées de planches qui reproduisent des documents figurés de tout ordre, bien choisis et souvent peu connus, les 373 pages du texte se lisent avec facilité et plaisir, en dépit de la densité et de la portée de leur contenu. Car l'auteur n'est pas de ceux qui rapetissent l'histoire à l'érudition. Il fait sa place à celle-ci et discute dans les notes, succinctement mais avec fermeté, de nombreuses questions de fait et même de critique textuelle ; son bagage bibliographique est abondant et il sait s'en servir ; je ne signalerai qu'à titre d'exemple l'*addendum* (p. 417) où, à propos de la présence incertaine des femmes aux représentations, il mentionne et discute un papyrus inédit de Hibeh, qui d'ailleurs, à son sens, ne supprime pas plus l'incertitude que sa préférence (p. 27, n. 2) pour une réponse négative. Mais il prend un plaisir manifeste et il s'entend à merveille à soulever des problèmes généraux, sur lesquels il dit son mot qui n'est jamais indifférent.

A cet égard, impossible de tout énumérer dans un compte rendu : on ne résume pas un livre de ce genre, qui traite un sujet dont l'importance est capitale pour notre connaissance et notre compréhension du plus ardent foyer, à la plus belle période, d'un hellénisme chargé d'impérissable valeur humaine. Il faut se borner à recommander à tous ceux qui veulent s'informer sur un détail de vie matérielle et sociale de consulter l'*index rerum*, comme à tous ceux qui veulent comprendre ce qu'a été la *polis* classique de lire le volume et de le méditer. Je ne relève donc qu'au hasard de la plume quelques exemples de sa richesse. La notion de *kaloskagathos* est présentée (p. 107) comme double en son essence : elle s'applique à ceux qui ont été *kaloi* dans leur jeunesse — l'analyse vient peu après le développement consacré (p. 100) à la pédérastie — et qui sont *agathoi*, bons citoyens en général, c'est-à-dire bons soldats, bons officiers, bons magistrats, bons conseillers. L'abondance des comparaisons nautiques montre que la vie maritime était plus familière que la vie agricole (p. 118). Pourtant, on glorifie plus Marathon que Salamine parce que l'hoplite correspond plus que le marin à l'idéal traditionnel de l'homme (p. 299). En 411, fort peu de temps après l'effroyable saignée de Sicile, les pertes humaines à la guerre ne sont l'objet dans *Lysistrata* où notre sensibilité moderne s'attendrait à voir exploiter à fond l'argument qu'elles fournissent, que d'une allusion fugitive et même désinvolte (p. 311) : c'est que l'individu compte seulement comme citoyen et que l'État veut ignorer la douleur des familles. Ces exemples suffisent pour indiquer la variété des notations dont ce livre fourmille, aussi bien que l'ampleur des vues que l'auteur a su en dégager.

Impossible, également, de dire que toutes les conclusions, sans exception, sont propres à s'imposer à tous, avec les exactes nuances qu'y a prodiguées V. Ehrenberg. Chaque historien qui s'est donné la peine de réfléchir sur l'Athènes classique s'est construit ou tend à achever de se construire pour lui-même un système dans lequel chaque détail trouve une place et, par conséquent, une valeur particulières. En reconnaissant que la construction qui nous est ainsi présentée frappe toujours par son ingéniosité comme par sa délicatesse, et souvent par sa nouveauté comme par sa logique, je dois constater parfois mon désaccord personnel. Je passe sur des détails, des touches que j'accentuerais ou atténuerais volontiers, ou bien que je déplacerais afin de leur donner un autre éclairage dans le tableau d'ensemble : j'aimerais par exemple, avant d'accepter l'observation de la p. 118 signalée précédemment, qu'une statistique, ventilée chronologiquement, fût dressée des deux séries de métaphores ; par exemple encore, il me semble que les conséquences sociales de la misthophorie — simple *additional source of income* sans doute (p. 341), mais appréciable néanmoins — sont réduites à l'excès, ou que la prospérité économique (p. 250, n. 1) et surtout le progrès démographique (p. 368) d'Athènes au IVe siècle sont exagérés. Mais voici le désaccord le plus grave. Sur la paupérisation des paysans, sur la transformation interne de l'aristocratie, sur l'apparition des conflits de classes, sur l'emploi des mercenaires, sur l'évolution des mœurs politiques, sur bien d'autres points encore, V. Ehrenberg est amené à montrer les effets de la guerre du Péloponnèse. Il n'en insiste pas moins (ainsi p. 16, p. 297, ailleurs encore) sur l'unité profonde de la période 460-380. Et j'entends bien que, prenant comme base de son enquête l'ancienne comédie, il a pu naturellement lui paraître fâcheux de ne pas montrer que, chronologiquement aussi, son sujet était un. Pourtant une présentation différente eût pu, sans peine, tout accommoder en donnant au lecteur moyen une impression que je crois plus exacte. Car la guerre du Péloponnèse, qui se trouve au cœur de la période envisagée comme au cœur de la plupart des comédies d'Aristophane, représente à mes yeux, aussi bien pour Athènes que pour la *polis* en général, la charnière décisive du drame même de leur destin. L'hellénisme classique avait atteint, dans les années qui la précèdent immédiatement, le maximum d'équilibre qui a fourni, à sa magnifique apogée, sa base économique et sociale. C'est dans et par la guerre du Péloponnèse, qui fut suivie de tant d'autres guerres, que cet équilibre s'est rompu. Certes, Athènes, selon une très juste remarque de la p. 248, a retrouvé son bien-être économique et jugulé le risque d'inflation avec une rapidité bien faite pour surprendre les hommes du XXe siècle. Mais les structures sociales n'en ont pas moins subi de façon définitive un bouleversement qui était l'effet direct de la guerre ; tout autant qu'elles, les structures morales qui ne sont d'ailleurs en grande partie que leur reflet. Encore une fois, tout ce qu'on pourrait grouper autour de ces idées est signalé, chemin faisant, dans le livre : mais presque incidemment, sans en former, comme il eût pu et dû être fait, le thème central. Il est bien vrai que, selon l'heureuse formule de la p. 370, « le *people* d'Aristophane a été naguère le *people* de Périclès et sera bientôt le *people* de Démosthène » ; mais il eût été possible de mettre l'accent sur la transformation et les contrastes — un triptyque : avant, pendant, après la guerre — plutôt que sur la continuité.

André AYMARD.

W. K. C. Guthrie, *The Greeks and their Gods*. Londres, Methuen, 1950 ; in-8°, XVI, 388 p.

Il existe d'excellents manuels d'histoire de la religion grecque et tout helléniste a l'habitude de recourir notamment à la *Geschichte der griechischen Religion* de M. P. Nilsson. L'intention de M. Guthrie n'est pas de donner sous une forme plus brève un équivalent anglais de cet ouvrage. On ne trouvera pas dans son livre l'étude de toutes les divinités helléniques ou de tous les détails des rites. Des personnages divins aussi importants qu'Aphrodite ou Héphaistos sont à peu près négligés. Tous les chapitres visent à éclairer un point essentiel : les rapports des hommes et des dieux dans la religion et l'idée que s'en sont faite les Grecs à différentes époques et dans divers milieux.

L'ouvrage, qui est dédié à A. B. Cook, commence par une introduction qui en définit l'objet, et par une histoire des recherches sur la religion grecque qui remonte au XVIII^e siècle. Dès ce premier chapitre apparaît pleinement un des mérites de M. Guthrie : il montre le caractère syncrétique de la religion grecque et la nécessité, pour en rendre compte, de recourir aux disciplines et aux points de vue les plus variés. S'il n'y a plus grand chose à attendre de la mythologie comparée telle que l'entendait Max Müller, en revanche l'archéologie, l'anthropologie, la sociologie, la linguistique même, peuvent apporter leur concours à l'étude des religions. L'auteur estime avec raison qu'il faut opérer une synthèse des méthodes comme, également, une synthèse des théories (animisme, préanimisme théorie du *mana*, etc) Mais il faut aussi se demander quelle contribution utile les diverses théories apportent à l'étude de la religion grecque. Elles ne peuvent concerner que l'origine de la religion et permettent de découvrir des survivances auxquelles elles risquent de conférer une importance excessive ; en outre, comme l'observe M. G., les faits grecs, suivant l'éclairage sous lequel on les considère, peuvent fournir des arguments à toutes les théories. Sans renoncer aux lumières que peuvent lui apporter les recherches nouvelles et la comparaison de faits pris à des domaines divers, l'auteur entend d'abord se placer au point de vue des Grecs eux-mêmes.

Une première partie intitulée « la famille des dieux », offre une analyse intelligente des principales divinités. On y observe le souci de M. G. de mettre en leur juste place les éléments divers que comporte la personne de chacun des grands dieux grecs. On reconnaît dans la religion hellénique un mélange de traits indo-européens et « méditerranéens » qui se combinent parfois dans la personne d'une seule et même divinité, le génie grec lui conférant malgré tout une véritable unité. Soit le personnage de Zeus. C'est un dieu du ciel et de l'éclair, dont le nom, qui se retrouve dans d'autres langues indo-européennes, est probablement tiré de la racine signifiant « luire, briller ». Toutefois, aux traditions indo-européennes se trouvent amalgamées d'autres traditions, indigènes celles-là, qui évoquent la naissance et l'éducation du jeune Zeus en Grèce. Le Zeus crétois est peut-être un dieu mâle de la fécondité. Le caractère de son culte, et notamment le rôle des Courètes, le rattache nettement à une religion locale préhellénique. M. Guthrie traite également avec beaucoup d'adresse du *hieros gamos* et des mariages de Zeus. On y voit d'une part un symbole d'une religion agraire et locale (parmi les épouses de Zeus le nom de Sémélé reflète un nom Thraco-Phrygien de la terre). Mais cette interprétation (cf. p. 57) n'exclut pas que ces traditions symbolisent l'union du dieu du ciel apporté par les Indo-Européens, Zeus, avec une déesse-mère indigène. Le syncrétisme,

que l'auteur analyse avec finesse dans le personnage de Zeus, se retrouve également plus ou moins dans les autres divinités. Pour Apollon, par exemple, qui apparaît comme un des dieux qui caractérisent le mieux l'esprit grec, M. Guthrie, dans un exposé nuancé où la légende hyperboréenne est bien analysée, conclut à un origine asiatique. Il y a également beaucoup à tirer du chapitre consacré à Hermès. Ce dieu bienfaisant qui guide les voyageurs et qui court les chemins serait le « dieu du tas de pierres » (ἕρμα). Toutefois on verra (pp. 92-94) que l'auteur, avec Mme Chittenden, incline à en faire un dieu agraire et indigène [1].

L'étude des grands dieux est suivie par un chapitre bref, mais essentiel aux yeux de M. G. : les Grecs semblent d'une part avoir redouté la jalousie des dieux et condamné l'*hybris*, mais de l'autre certains ont cru en l'immortalité de l'âme et cette croyance faisait de l'homme presque un dieu. C'est cette opposition qui commande dès lors le développement de l'ouvrage. Elle se traduit par la distinction essentielle entre la religion homérique, d'origine indo-européenne, et qui concerne surtout les dieux de l'Olympe, et la religion indigène, que les Grecs ont trouvée en arrivant dans le pays, consistant surtout en rites agraires et chthoniens et dans le culte des morts lié à la croyance en la survie des âmes. Une des idées mises en évidence par l'auteur est que la religion homérique des dieux de l'Olympe constitue une rupture dans l'histoire de la religion grecque (cf. notamment p. 294 sqq.) et s'oppose aux cultes indigènes de caractère chthonien et mystique. Il se trouve ainsi à peu près d'accord avec Rohde et surtout avec M. P. Nilsson. On lui donnera raison de ne pas attacher trop d'importance à l'opposition raciale entre les diverses couches de population, mais plutôt aux conditions de la vie sociale (aux arguments qu'il donne pp. 302-303 on pourrait ajouter que rien n'est plus mal défini que la notion de race, et que d'ailleurs, depuis quelques années, on incline à penser, non sans quelque excès peut-être, que les Grecs ont trouvé dans le bassin méditerranéen des peuplades indo-européennes qui s'y étaient installées avant eux).

Mais à résumer dans ses grandes lignes la pensée de M. Guthrie on risque de l'altérer, le mérite essentiel de ce livre résidant surtout dans le souci qu'a l'auteur de présenter les faits dans leur complexité et avec toutes leurs nuances. Ainsi dans les chapitres consacrés à Dionysos dont l'origine thrace est bien marquée en même temps que la ressemblance avec certains traits du Zeus Crétois (mais il en résulte peut-être quelque confusion p. 155 sqq.), et pour lequel l'auteur a tiré grand parti des *Bacchantes* d'Euripide et de l'édition de M. Dodds ; — j'attirerai aussi l'attention sur les pages 183-205 où se trouvent analysés les éléments contradictoires qui composent la figure d'Apollon, qui patronne la loi l'ordre et la justice, qui est le dieu de la purification, mais qui présente aussi dans son culte des aspects irrationnels avec l'*ekstasis*, la prophétie, le don des miracles ; — le chapitre sur l'au-delà présente également une analyse délicate où se trouvent insérés les mystères d'Eleusis et se conclut par un bref tableau des conceptions variées relatives à l'immortalité de l'âme ; — enfin l'étude sur les orphiques (pp. 307-333), qui reprend

1. A ce propos M. Guthrie indique que le nom d'Hermès serait un nom grec qui aurait été donné à une divinité indigène. Mais rien ne prouve que le nom d'Hermès soit un nom proprement grec, d'origine indo-européenne. Le rapprochement avec ἕρμα ne signifie pas grand chose parce qu'ἕρμα n'a pas d'étymologie et peut être l'arrangement d'un mot emprunté. D'autre part le nom d'Hermès a déjà été expliqué comme non indo-européen : voir en dernier lieu J. J. Orgogozo, *Rev. Hist. Rel.* 136 (1949) p. 168 sqq.

un problème auquel l'auteur a consacré autrefois un volume entier, présente un intérêt particulier. Il estime que cette religion du Salut repose sur un corps de doctrine auquel Empédocle et Platon font plusieurs fois allusion et qui comprend des éléments pris au culte d'Apollon et à celui de Dionysos, et il esquisse un tableau de la morale et de l'eschatologie orphiques. M. G. se demande enfin si, comme on l'a cru, l'orphisme est la religion des « basses classes ». Il pense que non, en raison de son dogmatisme et de sa complexité. Il reconnaît toutefois que l'espérance en une survie où les injustices de ce monde seraient réparées est un trait original, qui serait en faveur de l'hypothèse qui voit dans l'orphisme la religion de gens peu fortunés. Quant à l'argument que M. G. développe en faveur de sa propre opinion, et qui consiste dans la complication de la doctrine, il n'est valable que pour ce que l'on pourrait appeler le « clergé » de l'orphisme. Les gens du peuple demandaient à croire et à espérer beaucoup plus qu'à comprendre les détails de l'eschatologie.

J'ai dit tout à l'heure le parti que l'auteur avait tiré de certaines œuvres littéraires comme les *Bacchantes* d'Euripide. D'un manière générale on trouvera dans ce livre le commentaire d'un grand nombre de textes importants pour l'histoire religieuse. Mais ces textes ne sont pas tous de nature littéraire. Un des mérites de M. G. est de donner au lecteur une idée des croyances populaires en recourant au témoignage des inscriptions, des épigrammes funéraires et des épitaphes, des tablettes d'exécration, des maléfices etc. Ces documents, bien choisis, accroissent l'intérêt de l'ouvrage. Ils en soulignent l'un des traits les plus caractéristiques. Si bien informé que soit l'auteur, il n'a jamais cédé à la tentation de construire des théories ou de combiner des hypothèses, mais il a voulu d'un bout à l'autre de son travail rester en contact avec la réalité. On ne saurait trop l'en remercier.

P. Chantraine.

Allan Chester Johnson, *Egypt and the Roman Empire (The Jerome Lectures, second series)*. Ann Arbor (Michigan), 1951 ; in-8°, 183 p. S 3.50.

A. C. Johnson, auteur du très bon recueil intitulé « *Roman Egypt to the reign of Diocletien* » (1936) et avec Louis C. West de deux ouvrages plus récents dont il a été rendu compte dans cette revue (1951, p. 103-5), publie, en six chapitres, le texte, augmenté de notes succinctes, de conférences faites en 1947-8. Les deux premiers, intitulés « *Fiduciary Currency and its Regulation* » et « *Inflation* », s'inspirent de l'ouvrage qu'il a publié avec West en 1944 *(Currency in Roman and Byzantine Egypt)* et en rendent certaines conclusions plus accessibles aux lecteurs non spécialistes ; ils montrent que les émissions de la Monnaie d'Alexandrie étaient purement fiduciaires, que le terme « argent » employé dans les documents ne désigne pas le métal mais la monnaie (billon et bronze), que la tétradrachme frappée à partir de Tibère vaut de 26 à 29 oboles dans les comptes privés alors que la drachme reste fixée à 6 oboles dans les comptes publics, enfin que la drachme, dite drachme d'argent qui se stabilisera à 7 oboles, n'est qu'une monnaie de compte. Il ne circulait pas de monnaie d'argent ni d'or, sauf exceptions. Du célèbre P. Baden 37, Johnson veut tirer des renseignements sur la manière dont le tribut annuel était payé et sur la balance commerciale égyptienne (pp.20-23);

la paraphrase qu'il en donne ne correspond pas à ce qu'il est permis de déduire de ce texte, dont j'ai relu l'original l'été 1950. Rien ne dit que l'auteur de la lettre écrivait d'Alexandrie ; la date proposée, sans être impossible, n'est pas sûre ; les attributions exactes du procurateur et des autres fonctionnaires (?) ne peuvent être précisées et il n'y a pas de lien entre les évènements mentionnés et le départ de la flotte qui amenait le blé à Rome.

D'autre part, certaines générosités privées à l'échelon de la métropole de nome du 3e s. p. c. ne prouvent pas que l'Egypte ait regagné à cette époque l'or qu'Auguste lui avait pris (p. 23) ; aussi n'est-il pas facile d'accepter l'idée que l'inflation des années 269 et suivantes, corrélative à une frappe accélérée de monnaie à Alexandrie, serait dûe au désir des empereurs d'épuiser au profit du reste de l'Empire une Egypte riche, par un procédé moins brutal que l'augmentation d'impôts (p. 33 sq). Quoiqu'il en soit, la majeure partie du ch. II est occupée par l'exposé des diverses phases d'inflation, parfois galopante, qui se sont succédées jusqu'à la conquête arabe, avec des essais d'explication pour chacune d'elles.

Les quatre autres chapitres sont consacrés pratiquement à l'époque byzantine (« *Land Tenure* », « *Serfdom in Byzantine Egypt* », « *Taxation in Byzantine Egypt* », « *The administration of Egypt* »). Ils sont *a priori* les bienvenus, étant donné l'insuffisance de la *Chrestomathie* de Wilcken sur ces sujets. En fait, la condition des terres reste bien mal connue et celle des cultivateurs n'est guère connue que par les constitutions impériales, de même que pour avoir une idée d'ensemble du système fiscal c'est encore aux édits des empereurs et notamment de Dioclétien qu'il faut se reporter. Le titre donné au dernier chapitre risque de tromper ; après quelques généralités intéressantes, comme au début de toutes les conférences qui précèdent, il ne s'agit plus que d'Alexandrie dont l'histoire est faite avec l'aide de l'*Histoire Auguste* et d'écrits patristiques. Les quelques pages consacrées à l'ensemble des démêlés d'Alexandrie et de Palmyre (pp. 139-143) sont insuffisantes et inexactes ; par contre, A. C. Johnson a lu des documents inédits sur la révolte de Domitius Domitianus (p. 143 et n. 21), ce qui promet de nouvelles précisions sur ce curieux épisode du règne de Diocletien.

En définitive, malgré les imperfections signalées, l'ouvrage sera utile pour quiconque veut étudier, en liaison avec le reste de l'Empire et à la lumière des grandes lois économiques et sociologiques, l'Egypte romaine et byzantine.

J. Schwartz.

H. Erbse, *Untersuchungen zu den attizistischen Lexika* (Abh. der deutschen Akad. der Wiss. z. Berlin, Phil-hist. Klasse, 1949, 2). Berlin, Akademie-Verlag, 1950 ; in-4°, 256 p.

M. H. Erbse, qui se prépare à une étude d'ensemble des scholies et des commentaires homériques, et notamment de celui d'Eustathe, dont nous ne possédons pas d'édition véritable, nous propose d'abord ce très important mémoire qui constitue un travail préliminaire à son entreprise. Il a voulu essentiellement dégager du texte d'Eustathe les gloses empruntées aux atticistes. Son introduction de près de cent pages apporte une contribution essentielle à l'étude de la lexicographie ancienne. Il indique d'abord que les atticistes Ælius Dionysius et Pausanias sont une des principales sources d'Eustathe.

Il importe donc de comparer tous les passages d'Eustathe qui semblent venir des atticistes avec les restes des dictionnaires atticistes du temps d'Hadrien, et avec tous les passages parallèles que fournissent les lexiques byzantins. La méthode employée par Eustathe dans ses citations est soigneusement étudiée. Il apparaît par exemple que φασί est employé lorsque l'auteur recourt à une nouvelle source, φησί au contraire lorsqu'il continue à citer le même écrivain, que le nom de l'auteur cité ne figure pas toujours au début de la glose, qu'Eustathe insère des additions mais abrège aussi parfois. Pour déterminer les fragments venant d'Ælius Dionysius et de Pausanias, M. Erbse se rallie aux critères fixés par Wentzel (*Hermes*, 30, p. 376), qui sont clairement énoncés p. 20. Mais les lexiques atticistes d'Ælius Dionysius et de Pausamas ont été utilisés par d'autres érudits qu'Eustathe, notamment dans la Συναγωγὴ λέξεων χρησίμων dont la version la plus ancienne se trouve dans le *cod. Coisl.* 347 dont K. Boysen a édité les premières lettres. Un stemma qui se trouve p. 34 montre clairement comment M. Erbse se représente la transmission de ces gloses. D'autres chapitres envisagent les rapports des gloses atticistes avec Hesychius, l'exemplaire des atticistes utilisé par Eustathe, les fragments des atticistes dans les scholies de Platon, Phrynichus Moeris et les gloses thucydidéennes d'Ælius, les rapports des atticistes avec le lexique contenu dans les *Anecdota* de Bekker 197-318, les gloses d'Ælius et de Pausanias dans les scholies. Un appendice important étudie le manuscrit d'Athenée utilisé par Eustathe. M. Erbse conclut que, partout où A et Eustathe coincident, nous avons le texte de l'archétype, si A et le groupe C E Eustathe divergent les deux leçons possèdent théoriquement une égale autorité, si le témoignage de A manque, c'est généralement Eustathe qui fournit le meilleur texte. Il écarte donc l'hypothèse de P. Maas qui, on le sait à supposé que l'Epitome est tiré du *Marcianus* A d'Athénée, et que c'est Eustathe lui-même qui est l'auteur de l'*Epitome*.

L'édition de M. Erbse, établie sur un plan comparable à celui du Suidas de Mme Adler (et en partie avec les mêmes sigles), fournit avec l'indication des sources des passages parallèles etc., un instrument de travail extrêmement précieux, mais qu'il faudra apprendre à manier. Ainsi p. 96, la note 11 (et 13) ἀδελτήριον : Eb. (Ddf.) est peu claire : elle indique, je crois, que Erbse a rétabli ἀδελτέρειον et ἀδελτερείου pour ἀδελτήριον (et ἀδελτηρίου ?). D'autre part, à qui remonte la faute d'orthographe τὴν ἀδελτηρίαν qui, elle n'est pas corrigée ? Elle se retrouve dans l'article parallèle de Suidas.

L'ouvrage de M. Erbse, qui nous promet d'autres travaux plus importants encore, montre que la tradition des grandes éditions lexicographiques n'est pas perdue. Nous le constaterons bientôt encore, j'espère, lorsque paraîtra le premier volume de l'Hesychius de M. Latte.

P. CHANTRAINE.

B. GENTILI, *Metrica greca arcaïca*. Messine et Florence, G. d'Anna, 1950 ; in-8°, 200 p.

La première partie du livre de M. Gentili est constituée par l'examen de quelques problèmes essentiels pour la métrique grecque. Il commence par une brève histoire des études de métrique : la critique verbale, la métrique, l'interprétation même des textes poétiques

sont étroitement mêlées mais la métrique possède ses méthodes propres. Les éditeurs alexandrins eux-mêmes ont eu à repartir les textes lyriques en *kôla*. M. Gentili fait débuter les études modernes de métrique avec le *Handbuch der Metrik* et les *Elementa...* de G. Hermann. Il caractérise ensuite les doctrines des divers métriciens modernes, depuis Westphal jusqu'à Wilamowitz et Schroeder. Un des mérites de l'auteur est de montrer que la division en pieds est un procédé artificiel (et il tente de retrouver cette indication chez les métriciens antiques, cf. p. 24) ; il indique l'importance des « dimètres » écarte, bien entendu, l'idée qu'il ait existé un « ictus » d'intensité dans le vers grec (et en même temps celle de « syncope », mais il me semble que la syncope rythmique ne suppose pas un accent d'intensité). Le second chapitre est consacré aux rapports de la métrique et la musique. L'auteur écarte les idées de Westphal, qui veut appliquer la loi de l'isochronie musicale aux mètres grecs : c'est la musique qui est la servante de la poésie, et non l'inverse. M. Gentili (p. 40 sqq.) analyse après tant d'autres le type dit logaédique et le dactyle « cyclique ». Le terme de « logaède » a été employé par des métriciens tardifs pour désigner des mètres où se trouvaient associés des pieds de trois et quatre temps. Un chapitre intitulé « le dimètre » montre que ces dimètres sont à quatre temps forts (*Vierheber* disent les métriciens allemands). Les tableaux des pp. 52-53 donnent une idée de la variété de ces dimètres. Ces dimètres étaient sentis comme équivalents, et comme des unités rythmiques qu'il ne faut pas découper en pieds. Mais cette unité rythmique à quatre longues portant le temps fort n'implique pas, bien entendu l'existence d'un accent d'intensité. On notera aussi que l'ionique majeur, comme l'antispaste n'existe guère que comme forme anaclastique du dimètre.

La seconde partie du volume est constituée par l'analyse métrique des fragments de Sapho, d'Alcée et d'Anacréon. L'hendécasyllabe saphique, par exemple, est considéré comme composé d'un ditrochée et d'un aristophanien ; il peut être rapproché de l'hendécasyllabe alcaïque dont il est la forme acéphale et hypercatalectique. L'analyse métrique de M. G. est détaillée et discute parfois l'établissement du texte. P. 78 dans le fragm. d'Alcée *Pap. Oxyrh.* 2165, II, 9-32 il reconnaît avec raison un asclépiade mineur acéphale au 4e vers de la strophe ; — p. 94 sqq. on lira avec intérêt la discussion du soi-disant pentamètre saphique ; — p. 113 l'auteur apporte des corrections un peu arbitraires au fr. 120 Diehl de Sapho pour en proposer une scansion.

P. Chantraine.

R. Stromberg, *The Æolus episode and Greek wind magic* (Göteborgs Högskolas Arsskrift, LVI, 1950, 3) ; in-8°, 16 p.

L'*Odyssée* est une œuvre dont on devine (à la différence de l'*Iliade*) qu'elle est toute nourrie de traditions populaires. Cet aspect du poème a été mis en lumière par des savants comme L. Radermacher, W. J. Woodhouse, et (parfois avec quelque excès) Rhys Carpenter. A propos de l'épisode d'Éole, M. Strömberg montre qu'il est assez vain de vouloir situer géographiquement l'île où réside le roi des vents. Il met en lumière au contraire les éléments folkloriques que contient ce chant de l'*Odyssée* : l'île flottante, le sac où sont contenus les vents, le cordon d'argent etc. On retiendra aussi la remarque sur la

composition même du passage, et qui n'est pas sans portée. Comme l'a déjà vu Eustathe, le poète ne cherche pas à développer, mais à abréger : c'est dire qu'il fait appel à des traditions anciennes et bien connues de ses auditeurs.

P. CHANTRAINE.

Carlo Fernandino RUSSO, *Hesiodi Scutum*. Florence, 1950, petit in-8°, 224 pages.

L'introduction de cet important travail se divise en deux parties. La première (pp. 7-35) est une étude littéraire qui reprend, en n'y ajoutant guère que quelques citations grecques, l'article publié dans *Belfagor* de mai 1950, p. 288 à 307. M. Russo, favorable à l'auteur du *Bouclier d'Héraclès*, lui reconnaît notamment le goût de l'allégorie et des descriptions réalistes. Les allégories représentent des états d'âme et sur ce point les idées de M. Russo se rapprochent de celles qu'a développées M. Fernand Robert dans son livre récent sur Homère à propos de la valeur psychologique pour les combattants, des dieux homériques. Le réalisme se traduit, en partie, par un goût du macabre que l'on pourrait d'ailleurs retrouver dans certaines interpolations de la *Théogomie* hésiodique ; la description de la cité en guerre (v. 237-270a) que M. Russo juge particulièrement réussie est plutôt, dans son exécution, le second volet d'un diptyque montrant aussi une cité en paix (v. 270b-312), sans qu'il faille voir une opposition entre du « non-homérique » et de l'« homérique » (p. 22). Quant aux dents de serpents représentées sur le bouclier, qui se mettent à grincer lorsque Héraclès se bat (v. 164 sq.), elles trahissent le mauvais goût du poète et non point son souci de réalisme.

Ce réalisme se double d'un maniérisme qui est fort bien étudié, d'après Klingner, dans ses rapports avec le style de la *Dolonie* (p. 16 sq) de même que dans le commentaire (v. 325, cf. p. 30) seront bien soulignées les imitations du chant E de l'Iliade. Héritier de la formulation homérique, l'auteur du *Bouclier* essayerait de l'adapter à des pensées nouvelles, personnelles ; quant à l'influence d'Hésiode, elle ne se ferait sentir qu'aux vers 393-401 (cf. le commentaire de ces vers, injuste pour Wilamowitz et M. Mazon, et p. 21 n. 12), indépendamment des 56 premiers vers qui pourtant ont bien marqué aussi de leur empreinte les propos d'Héraclès des v. 77-101.

Ce qui est dit ensuite contre la reconstitution archéologique du *Bouclier*, qui n'est qu'un prétexte à descriptions, est convaincant (p. 23 sq) et l'essai de reconstitution du modèle, corintho-attique de l'épisode de Persée est intéressant. Pour la date, M. Russo s'en tient à l'opinion courante ; toutefois sa suggestion de placer la rédaction du *Bouclier* aussitôt après la guerre sacrée des années 590 (p. 33 n. 35) repousserait assez haut la date du livre IV des *Eées*, posant ainsi de gros problèmes de chronologie littéraire en liaison avec les parties tardives de l'œuvre homérique. Ses arguments en faveur d'une origine attique ou corinthienne, non pas béotienne, de l'œuvre ont quelque force.

La seconde partie concerne l'établissement du texte (pp. 36-59). Après un bref historique du texte dans l'antiquité, les mérites ou défauts essentiels des manuscrits subsistant sont assez longuement appréciés. Pour alléger l'apparat critique, M. Russo donne aux pages 42 et 48-9 ce qu'il appelle un « preapparato » contenant des variantes moins importantes. En fait, la consultation de la tradition n'en est

pas facilitée, d'autant que parfois on est quand même forcé de se reporter à l'*editio major* de Rzach (1902) ; il en est de même, plus loin (pp. 52-6), pour les scholies et les travaux de H. Schultz (1910 et 1913).

Guidé par la dissertation de Fr. Schwarz (1932), M. Russo élimine de la liste des manuscrits utilisables G, H et I qui sont contaminés. Admettant un archétype A, contemporain de Photius et transcription en minuscule d'une édition remontant au 2e s. p. C. (p. 37), il le caractérise par l'existence chez lui de doubles leçons (p. 50), entre lesquelles les copistes des mss. actuels ou plutôt leurs prédécesseurs ont opté. Les rapprochements que l'on peut faire entre certains mss ne permettent nullement d'établir un *stemma* ; ainsi les variantes du v. 235, qui remontent à l'époque du passage de la capitale à la minuscule, montrent par leur répartition qu'il y a dans chaque manuscrit des contaminations, dont certaines avec des mss scholiés. A la fin de l'introduction, la critique littéraire et la critique verbale se rejoignent pour dénoncer un certain nombre d'interpolations, de faibles dimensions, que Rzach n'a pas su ou voulu reconnaître.

La bibliographie qui suit comporte 49 titres ; on peut y regretter l'absence de l'éd. H. G. Evelyn-White d'Hésiode et des Hymnes Homériques (pp. 220-253), de l'ouvrage de Balsamo sur la composition du Bouclier (Palerme, 1906) et de l'*Index Hesiodeus* de J. Paulson. Sauf pour le *Parisinus suppl. gr.* 663, collationné à nouveau, l'apparat critique, simplifié, est pratiquement tributaire de l'éd. Rzach. Après la reproduction, fort justifiée, de la seule Ὑπόθεσις, dont les deux parties n'ont toutefois pas été suffisamment distinguées, texte et commentaire tiennent les pages 69 à 193 de l'édition ; ils sont suivis d'une traduction italienne qui, pour autant que j'ai pu en juger, m'a paru d'un style simple. Divers *indices*, assez élémentaires, terminent l'ouvrage mais peuvent cependant être de quelque utilité.

Il ne reste plus beaucoup de place pour parler du commentaire qui est parfois inutilement chargé d'extraits de scholies, dont le procès a pourtant été fait aux p. 52 et suivantes, de traductions latines et de fragments de la traduction italienne ainsi que d'étymologies indo-européennes dont le choix ne s'imposait pas toujours. Il y a des fautes typographiques sans gravité et peu d'erreurs de référence. J'en noterai quelques-unes dans les observations qui suivent : P. 49, 12e l. avant la fin, lire : 202 au lieu de 122 — v. 1 : ce qui est dit des *Eées* reste vague — v. 16 : l'étymologie d'« Electryoné », invraisemblable, s'accorde mal avec ce qui figure au v. 3 — v. 35 : les constructions de μίσγεσθαι sont plus variées — v. 42 sq (cf. v. 405-411) : il est fait allusion à des théories sur les interpolations qui s'opposent, à tort, aux idées de Wilamowitz sur les v. 54-55 — v. 54 : il n'y a pas de fils d'Héraclès du nom d'Iphiclès — v. 57 : l'essai de justification de la rupture brutale est sans valeur — v. 79 : le rapprochement fait avec HES., *fr.* 144 est insignifiant — v. 97 : référence inexacte aux fragments d'Hésiode — v. 144 : le fr. 96, 99 est restitué ainsi par Rzach — v. 166 : ce n'est pas ἰδεῖν qui est pléonastique en *Th.* 701 — v. 314 : le renvoi confond les v. 209 et 215, etc.

Je ne voudrais pas que toutes ces observations paraissent amoindrir la valeur de ce travail qui n'est pas indigne des maîtres auxquels il est dédié (G. Pasquali et G. Jachmann). Tel quel, l'ouvrage de M. Russo est la meilleure édition actuelle du *Bouclier* et ne saurait manquer d'être utile aux étudiants et à ceux que ce poème hybride, bâtard, parfois difficile, ne découragerait pas.

J. SCHWARTZ.

HESIODI, *Catalogi sive Eœarum fragmenta* collegit, disposuit, critice commentatione instruxit Augustus TRAVERSA. Napoli, Libreria scientifica editrice [1951]. In-8°, 208 p.

Ce volume est le 21e d'une collection que dirige depuis 1944 son fondateur, le professeur Vittorio de Falco, et qui contient des ouvrages signés de noms connus et estimés. Certains de ces livres ont déjà eu les honneurs de la réimpression ; je ne sais s'il faut en souhaiter autant aux fragments publiés par M. A. Traversa, du moins sous cette forme.

Je suis le premier à reconnaître la très grande difficulté qu'il y a de faire une édition raisonnée (je ne dis pas : ordonnée par livres) des fragments hésiodiques. Mais M. A. Traversa reprend, non sans en retrancher parfois, l'édition de Rzach qui reste excellente pour tout ce qui n'est pas papyrologique et il y ajoute tous les fragments papyrologiques à qui quelque éditeur ou commentateur a voulu donner des lettres de noblesse hésiodique.

Il aurait mieux valu se contenter de donner une édition critique de tous les fragments publiés depuis l'*editio major* de Rzach (1902). M. A. Traversa ne se pose guère de questions et la manière dont il résoud le problème des débuts des livres 2 et 4 du « Catalogue », en particulier, risque, par une feinte simplicité, d'égarer en fait l'esprit du lecteur.

La typographie laisse à désirer et il y a beaucoup plus de fautes que ne le laisseraient croire les *Corrigenda* de la page 205.

J. SCHWARTZ.

S. EITREM, *Some notes on the demonology of the New Testament* (Symbolae Osloenses, fasc. supplet. XII). Oslo, A. W. Brögger, 1950 ; in-8° 60 p.

Ce bref mémoire, écrit par un maître des études religieuses et folkloriques, étudie l'image que les Evangiles donnent de Jésus thaumaturge et guérisseur en évoquant les pratiques des magiciens de son temps : en défiant ces magiciens, il admet que le monde est peuplé de démons ou de mauvais esprits. Dans le détail l'auteur multiplie les rapprochements instructifs. P. 4 note 2, p. 9, p. 10, il cite des textes d'exorcismes non chrétiens où le nom de Jésus est employé ; — p. 7, il montre comment Jésus exorcise ou nom de son père, et ses disciples au nom de Jésus ; — pp. 21-22 il discute l'emploi des lettres de l'alphabet dans la magie (notamment le passage connu d'Athénée X, 448, 453 sqq.) ; — p. 27 sqq. étude des procédés de Jésus guérisseur, distinction entre les cas de maladie et de possession ; — pp. 45 sqq. la guérison de la cécité et l'emploi de la salive ; — il faut enfin attirer l'attention sur les pp. 55 sqq. où l'on trouve une discussion critique du dialogue entre Jésus et le démon « Légion » chez Marc V, 7 et suiv.

P. CHANTRAINE.

I. LANA, *Protagora* (Univ. di Torino, Publicc. della facolta di Litterell, 4). Turin, 1950 ; in-8°, 92 p.

Le rôle de Protagoras dans l'histoire de la pensée grecque reste mal connu, d'une part parce que nous ne possédons que des fragments de ses œuvres, de l'autre parce que il apparaît à la fois comme un philosophe et un théoricien politique. L'auteur se propose, non sans quelque hardiesse, de résoudre les contradictions que présentent les données dont nous disposons, et de nous offrir ainsi une figure de Protagoras assez nouvelle. Il donne une grande importance au rôle politique de Protagoras. En se fondant sur le témoignage d'Aristoxène et de Favorinus, il indique les correspondances entre les *Antilogiai* de Protagoras et la *République* de Platon notamment le premier livre. Tout comme Platon, Protagoras aurait réfuté la théorie exposée par Thrasymaque. Il faut le considérer, d'autre part, comme un démocrate, ami de Périclès, et adversaire de l'oligarchie. Un autre point notable est le fait que Protagoras serait l'auteur de la constitution rédigée pour la ville de Thourioi. Enfin M. Lana est amené à distinguer dans l'œuvre de Protagoras des traités exotériques et des traités ésotériques, et à rapprocher certains d'entre eux du pythagorisme. Ces hypothèses risquent d'être discutées, mais elles méritent d'être prises en considération, et apportent une contribution utile à l'étude de la sophistique.

P. Chantraine.

A. Wilhelm, *Griechische Epigramme aus Kreta* (Symbolae Osloenses, fasc. suppl. XIII). Oslo, A. W. Brögger, 1950 ; in-8°, 83 p.

Une postface nous apprend que ce mémoire du grand épigraphiste de Vienne, paru après sa mort, a été publié sans que l'auteur ait pu en revoir les épreuves ; l'impression a été surveillée par M. M. Eitrem et Amundsen. A propos de 13 épigrammes crétoises, Ad. Wilhelm présente des conjectures ou des interprétations nouvelles, évidentes ou ingénieuses, qui lui donnent l'occasion de toucher à toutes sortes de questions.

Dans une épitaphe d'Hyrtakina (*Inscr. Cret.* II, p. 187), il montre de façon décisive que Ἑρμαίαμ est un nom de femme ; en outre il corrige παριδόντα en παρ', ὁδῖτα ; — p. 9 dans une épitaphe d'Itanos (*Inscr. Cret.* II, p. 124), il établit notamment que Σαμηραμίς est le nom du mari et Πεισώ l'accusatif du nom de femme Πεισώ ; — p. 21 sqq., il étudie en détail la longue épitaphe d'Exakon d'Itanos (*Inscr. Cret.* III, p. 120), et traite à l'occasion de quelques autres inscriptions : ainsi dans l'épitaphe du Louvre dont L. Robert s'est occupé (*Etudes épigraphiques*... p. 97 sqq.) il défend la lecture αὐχῶν en supposant que le séducteur appartient à la famille du mari ; p. 28 il rassemble un certain nombre d'exemples de l'expression οὐχ ὅσιος ; p. 32 il montre à propos de l'épitaphe de Notion (*Suppl. epigr.* IV, n° 573) que νάννη est un nom commun désignant la tante du côté de la mère ; — p. 43 sqq. l'auteur groupe plusieurs exemples d'« haplologische oder haplolalische Kürzung » en renvoyant à la grammaire de Schwyzer I, p. 262, mais les faits qu'il a rassemblés ne sont pas tous de même nature ; dans l'épitaphe de Théodota (*Inscr. Cret.* II, p. 89), il propose d'interpréter la fin du vers 6 comme un équivalent de εὐθανατοῦσαν ἄνοσον avec perte d'une syllabe par haplologie. Comme l'indique la métrique, il s'agirait là d'un fait phonétique ; p. 46 dans l'épitaphe d'Amisos, où la métrique oblige a scander οὐ κτάνον pour οὐκ ἔκτανον on peut penser qu'il s'agit

soit d'une forme sans augment, soit d'une élision inverse ; enfin dans l'épitaphe de *I. G.* XIV, 1794, le plus simple serait de scander διώκων en deux syllabes avec un iota consonne (cf. par exemple Scheller, *Die Oxytonierung der griechischen Substantiva auf-ια*, p. 98 sqq.).

P. Chantraine.

S. Costanza, *Risonanze dell' Ode di Safo Fainetai moi kenos da Pindaro a Catullo e Orazio.* Messine et Florence, G. d'Anna, 1950 ; in-8°, 120 p.

Les poèmes les plus célèbres ne sont pas les plus faciles à interpréter. L'ode de Sapho que nous a livrée le *Traité du Sublime* du Pseudo-Longin a déjà donné lieu à bien des discussions et des interprétations variées, et les multiples indications bibliographiques que fournit à cet égard M. Costanza montrent une fois de plus comment les plus beaux textes finissent par être pour ainsi dire ensevelis sous des gloses de toutes sortes. On y voit généralement un poème exprimant la jalousie que lui inspire l'homme aimé par une de ses amies ; on y a vu également un poème d'amour, l'image de l'homme qui aimera et qu'aimera un jour la jeune fille n'étant qu'une sorte de procédé rhétorique ; on y a vu enfin, notamment en Allemagne, une sorte de chant d'hyménée. Je crois que M. Costanza a raison de penser que c'est la jalousie qui inspire ici Sapho (dans le détail certains points de son interprétation restent pourtant difficiles, par exemple l'interprétation du τό ... ἐπτόαισεν qui semble exprimer l'amour plus que la jalousie). Le poème est comparé avec ses imitations. Les quelques vers de Lucrèce III, 152-158 montrent que le poète romain connaît le texte de Sapho (mais non celui de Catulle) ; mais les expressions qu'il lui emprunte sont employées dans un développement de nature toute différente. C'est Catulle qui évidemment suit de plus près la poétesse grecque. M. Costanza montre qu'il est animé par un sentiment plus viril, que la composition est plus ferme et, pour ainsi dire, moins instinctive ; la quatrième strophe, enfin, rend chez Catulle un son proprement romain et, bien que le poème de Sapho nous soit parvenu sous une forme incomplète, il est bien douteux qu'il suive là son modèle grec.

Ce petit mémoire qui témoigne d'une sensibilité littéraire délicate (mais où on aurait peut-être aimé une discussion plus précise du détail philologique) apporte une contribution utile au problème de la traduction poétique et de l'imitqtion littéraire dans l'antiquité.

P. Chantraine.

Edouard Des Places, S. J., *Pindare et Platon*, Bibliothèque des Archives de Philosophie, 4e section, Philosophie ancienne I, Paris, Beauchesne, 1949, 195 p.

Tenter d'établir un parallèle entre deux écrivains aussi différents que Pindare et Platon, peut apparaître à première vue comme une gageure. Il fallait, pour mener à bien une pareille entreprise, le talent littéraire et la vaste érudition du R. P. Des Places : ses multiples travaux sur Platon l'ont mis depuis longtemps au premier rang des

platonisants de notre temps et sa récente étude sur le pronom chez Pindare l'a classé parmi les spécialistes des « Odes ». Il était donc mieux placé que personne pour rechercher et signaler les rapprochements entre Pindare et Platon. De cette confrontation du poète lyrique et du philosophe poète est né un ouvrage dont chaque page est riche d'interprétations séduisantes, d'aperçus originaux, d'enseignements pour le lecteur. On est tout surpris de rencontrer entre les deux penseurs tant de points communs et de découvrir en Pindare un « platonicien avant la lettre » (p. 69). Qu'il s'agisse du patriotisme, de l'admiration pour l'idéal spartiate, de la croyance dans l'origine divine du génie poétique, et même du choix des images ou du goût pour le réel et le pittoresque, il existe entre Pindare et Platon de profondes affinités, et l'auteur n'a pas besoin de longues démonstrations pour les rendre sensibles : il lui suffit de quelques textes bien choisis. Le plan suivi est des plus simples : il comporte deux parties consacrées la première à Pindare, la seconde à Platon, et dans chacune les chapitres se groupent à peu près dans le même ordre, examinant successivement les idées politiques, religieuses et littéraires. A l'intérieur de ce cadre, l'auteur ne s'interdit pas de traiter à l'occasion certaines questions d'un intérêt général : citons, par exemple, les pages consacrées aux îles des bienheureux, « expression traditionnelle de l'au-delà » qui se conserve jusque chez Platon (pp. 141-142). Je ne formulerai qu'un regret : c'est que certains développements soient d'une brièveté qui peut sembler excessive. Je pense, par exemple, à l'allusion que fait le R. P. Des Places au mépris que Platon témoigne à maintes reprises pour le travail manuel (p. 162). On aurait aimé, sur ce point précis, autre chose qu'une allusion rapide, car il s'agit là d'une question extrêmement complexe qui mériterait une étude spéciale. Mais l'auteur s'est volontairement limité à ce qu'il considérait comme essentiel à son sujet. On peut, du moins, louer sans aucune réserve le soin avec lequel est établie la bibliographie de chaque question traitée. L'index placé à la fin du volume et surtout les notes au bas de chaque page fournissent, pour Pindare aussi bien que pour Platon, une bibliographie très abondante et parfaitement à jour. En bref, c'est là un livre utile, mais aussi un livre attrayant qu'on lit d'un bout à l'autre sans que l'intérêt se relâche un seul instant.

Pierre Louis.

Plotino, *Enneadi*, Prime versione integra e commentario critico di Vincenzo Cilento, con una bibliografia di Bert Marien (Filosofi antichi e medievali. Collana di testi e di traduzioni). Bari, G. Laterza e Figli, vol. I, 1947, XVI, 461 p. ; vol. II, 1948, 588 p. ; vol. III[1] et III[2], 1949, VII-439 et VII-662 p.

Les études plotiniennes sont en plein essor : études, éditions et traductions se succèdent. Sans doute est-ce un domaine qui intéresse surtout les historiens de la philosophie. Il convient cependant de signaler aux philologues la traduction italienne avec commentaire critique de M. Vicenzo Cilento, tout en regrettant que ces volumes ne renferment pas le texte grec. Mais, à d'autres égards, cette publication constituera un très précieux instrument de travail. La traduction de M. V. Cilento me paraît très exacte et présente pour de nombreux passages difficiles une interprétation satisfaisante : on sait combien certaines phrases de Plotin sont délicates à rendre, en raison non seulement de la complexité de la pensée, mais encore des

particularités de style. M. C. suit de très près le texte grec dont il essaie de rendre toutes les nuances. On trouvera, d'autre part, à la suite des *Ennéades* (vol. III², pp. 249-315), la traduction d'un certain nombre de textes philosophiques auxquels Plotin fait allusion et qu'il est commode de trouver réunis. Ainsi de Platon, M. C. a traduit des passages du *Phédon*, du *Théétète*, du *Parménide*, du *Banquet*, du *Phèdre*, de la *République*, du *Timée*, des *Lois* et de la *Lettre II* ; d'Aristote, il donne la traduction de quelques pages de la *Métaphysique*, des *Catégories* et de l'*Ethique à Nicomaque*. De plus, dans chaque volume, une large place est faite à un long « commentaire critique » qui commence par de brèves indications sur la tradition manuscrite et l'archétype (vol. I, pp. 261-273). Puis, pour chaque *Ennéade*, M. C. étudie soigneusement la question du titre et discute, souvent très en détail, certaines leçons des manuscrits, ainsi que les corrections des éditeurs et les diverses traductions proposées pour les passages délicats. De nombreux index (vol. III², pp. 323-388) complètent ce bel ensemble dont ils rendront plus aisée la consultation : table analytique des matières traitées dans les *Ennéades*, index des mots grecs étudiés dans le commentaire critique, des auteurs anciens auxquels ce commentaire fait allusion, des noms propres cités dans la *Vie de Plotin* et dans les *Ennéades*. On voit avec quel soin ces volumes ont été rédigés pour en faire un excellent instrument de travail. La seconde moitié du dernier volume renferme une bibliographie critique des études plotiniennes due à M. B. Mariën. Cette bibliographie, parfaitement à jour, donne la liste des ouvrages parus jusqu'en 1949. On aura une idée de son importance quand on saura qu'elle comporte 1463 numéros. Les travaux énumérés sont classés suivant un plan commode dont voici quelques rubriques : manuscrits, éditions, vie de Plotin, esthétique, psychologie, éthique, épistémologie, métaphysique, matière, temps. Signalons tout spécialement le chapitre XXVI consacré à l'influence de la philosophie plotinienne. L'auteur donne en général une courte analyse des travaux cités ou quelques lignes d'appréciations. Enfin, un index récapitule tous les noms d'auteurs dans l'ordre alphabétique (p. 639). Voilà une œuvre appelée à rendre de réels services non seulement aux spécialistes de Plotin, mais encore à ceux qui s'intéressent à Platon ou à Aristote.

Pierre Louis.

Franz Altheim, *Geschichte der lateinischen Sprache* ; 513 p. in-8° + 2 cartes et 25 gravures ; Frankfurt a. Main, Vittorio Klostermann, 1951.

Il faut arriver au sous-titre de la couverture intérieure pour connaître l'objet même du livre de M. Altheim : cette histoire de la langue latine va « *von den Anfangen bis zum Beginn der Literatur* » ; au rebour des ouvrages de Meillet, de Devoto et de Stolz, elle s'arrête où commence l'histoire proprement dite pour s'occuper surtout de la préhistoire. Celle-ci doit comprendre différentes époques, et connaître des influences venues de différents côtés. C'est à déterminer ces étapes, et ces contacts que M. Altheim s'est attaché. De là les grandes divisions de son livre : *I Die indogermanische Einwanderung* (pp. 15-159) ; II *Das nichtindogermanische Italien* (pp. 161-192) ; III *Das archaische Rom* (pp. 193-249) ; IV *Neue Bewegungen* (pp. 251-297) ; V *Vorliterarisches* (299-391) ; VI *Die Ausgliederung des Lateinischen* (pp. 393-413) ; VII *Dichtung* (pp. 415-480). Suit en dernier lieu une *Kurze*

Phonologie des Lateinischen' due à M. W. Brandenstein (pp. 481-498). Chacun de ces livres se subdivise à son tour en chapitres nombreux, où l'auteur s'efforce de projeter la lumière sur une période des plus obscures, et, à la suite de N. S. Trubetzkoy, prend position contre l'hypothèse, généralement admise, d'une 'Ursprache' unique, qui se serait différenciée en évoluant pour donner naissance aux différents dialectes de la péninsule italique. Selon M. Altheim, on peut aussi bien, et même avec plus de raison, admettre que des langues ou des dialectes considérés comme étant authentiquement d'origine indo-européenne, représentent d'anciennes langues appartenant à d'autres familles, mais qui ont subi plus ou moins fortement l'influence d'autres langues i.-e., au point que l'emprunt arrive à se confondre avec la parenté : tel serait le cas du hittite, dont les anomalies s'expliqueraient bien mieux que par les hypothèses présentées jusqu'ici, si l'on voulait admettre que « *das Hettitische eine Sprache war, die vergleichsweise in geringem Mass indogermanisiert worden ist.* »[1] Il y aurait bien des objections à faire à cette thèse ; et je doute que les linguistes partagent cette façon de voir.

Les lecteurs de M. Altheim connaissent son érudition et son audace : ils trouveront ces mêmes qualités dans le présent livre. Il sait utiliser avec une ingéniosité subtile les documents rares et pauvres que lui fournissent les inscriptions, les textes littéraires, les gloses, l'onomastique et la toponymie ; il en tire des rapprochements insoupçonnés, et des déductions qui le mènent loin. Dirais-je qu'il convainc toujours ? Pour ne prendre qu'un exemple entre bien d'autres, la liste des mots siculo-latins qu'on trouve p. 23 comprend des éléments très divers, qu'il faudrait examiner de près, un à un, et dont bon nombre n'ont pas la valeur probante que leur attribue M. Altheim. De même, je ne suis pas sûr que le vénète *Reitia* repose sur un ancien **Rectia* et par conséquent s'apparente au latin *rectus* (p. 47). Mais la lecture de ce livre touffu, inégal, difficile à suivre dans ses dédales, n'est pas ndifférente ; il faut seulement le lire avec précaution.

A. Ernout.

Reino Hakamies, *Etude sur l'origine et l'évolution du diminutif latin et sa survie dans les langues romanes* ; Annales Acad. Scient. Fennicae, Helsinki, 1951.

Il ne manque pas d'études sur le diminutif latin ; le mérite de M. R. Hakamies est d'avoir traité la question dans son ensemble, et d'avoir examiné les formes depuis les origines jusqu'aux langues romanes, et d'en avoir établi — dans la mesure du possible — un classement sémantique.

Pour l'expression du diminutif, le latin disposait essentiellement de deux suffixes, un simple en *-lo-/-la (fīlius, fīliolus, -la)*, un composé en *-colo-/-cola* (type *auris / auricula* ; *pēdis / pēduculus* ; *pauper / pauperculus*). Dans certaines conditions phonétiques, le premier se présente comme ayant une géminée ; *puer / puella* ; *ager / agellus* ; *lapis / lapilli*. Cette forme plus expressive s'est étendue hors de son domaine : ainsi *nouellus, porcellus, uitellus* éliminant *novulus, uitulus*, etc. Ce suffixe *-ello-* a été à son tour renforcé en *-ello-lo* : d'où *porcellulus* (Lampr. *Al. Sev.* 41.5) ; *paulum, pauxillum, pauxillulum*. Le suffixe *-culu-* a aussi été renforcé en *-cilla* (*oricilla*, Catulle) ou *-cello-/cella- (auis / au(i)cellus ; dominus / dominicellus, -la)*.

Dans les substantifs en *-ō, -ōnis*, les formes sont du type *homunculus, ratiuncula*. Il existe aussi quelques formes en *-iō, porcelliō, homunciō*, ce qui n'a rien d'étonnant, étant donné la valeur expressive des noms masculins en *-ō (nāsō, frontō)* ou en *-iō* (*lucriō*, etc.).

Le diminutif a des emplois divers. Il peut exprimer la tendresse où le mépris, suivant l'angle sous lequel on considère la faiblesse ou la petitesse. Appliqué à un être cher, enfant, maîtresse, etc., il se chargera d'affection ; à quelqu'un que l'on veut humilier, il prendra un sens péjoratif. Il peut s'employer par modestie. Mais aussi le diminutif peut n'avoir qu'une simple valeur descriptive, servir à définir la taille d'un objet par rapport à un autre dont il dérive : ainsi *cista, cistula, cistella, cistellula*, etc., et nous assistons à une véritable cascade de diminutifs. Dans cet emploi, il arrive qu'une spécialisation de sens efface le rapport entre le simple et le diminutif (par ex. *ānus, ānulus* ; *amphora, ampulla* ; *circus, circulus*), et la valeur du suffixe s'atténue ou s'efface entièrement. D'autre part, la valeur affective est sujette à s'affaiblir, et le diminutif ne sert plus qu'à renforcer un mot trop bref : *apis, apĭcula* ; *auris, auricula* ; *rēn / rēnunculus* (à côté de *rēniō*) ; c'est à une forme de ce genre que l'on fait remonter le fr. *soleil*, isolé en face de it. *sole*, etc. Toutes ces circonstances font du diminutif un mode d'expression complexe. M. Hakamies s'est efforcé d'en classer les différents emplois, et son travail met de la clarté dans une situation trouble, et soumise à des influences diverses. Peut-être aurait-il pu dessiner plus précisément le développement historique, et le besoin de renouvellement, dont témoigne la création de nouveaux suffixes dans les langues romanes (*-ot, -et* en fr. : *petiot, petiote* ; *pauvret, pauvrette*, fréquents dans les prénoms familiers *Jeannot, Jeannette*, etc.), sans compter le redoublement. Un index alphabétique termine le volume ; un index *a tergo* eût été le bienvenu. Ces légères critiques ne diminuent pas — c'est le cas de parler ainsi — le mérite du travail, solide, de M. Hakamies, qui s'y montre déjà bon philologue. Mais n'est-il pas l'élève de deux maîtres éminents, MM. Arthur Langfors et Edwin Linkomies que la Finlande peut être fière de posséder ?

A. Ernout.

Pierre Jean Miniconi, Cavsa *et ses dérivés, Contribution à l'étude historique du vocabulaire latin* ; 211 p. in-8° ; Paris, Les Belles Lettres, 1951.

L'histoire du mot *causa* en latin, et dans les langues romanes est des plus instructives. D'origine inconnue, sans correspondant dans les autres langues, il semble provenir d'un emprunt. Mais à qui ? L'hypothèse d'un emprunt à l'étrusque est sans fondement, et la comparaison des mots en *-ssa* tels que *fauissa, carissa, mantissa, gemursa* (et non *gemussa* comme l'imprime M. M. p. 26) ne suffit pas à l'appuyer. Comme *līs* (ancien *stlīs*), autre terme technique sans étymologie, c'est sans doute comme mot du vocabulaire juridique, désignant la « cause » du procès qu'il a dû être emprunté. Le latin a un certain nombre de termes de droit qu'on ne trouve qu'en italique, comme *culpa, multa*, ou qu'il a empruntés, comme *poena*. C'est à ce sens juridique que se rattachent les dérivés et composés de *causa* : *causor, -āris, causidicus* ; *ac-, ex-, in-, re-cūsō* : c'est un fait que M. M. n'a pas assez mis en relief. D'autre part la langue philosophique s'en est servie pour traduire le gr. αἰτία, αἴτιον au sens

de « cause » efficiente ou finale, première ou accessoire, etc., dans la langue commune, le mot s'est employé dans diverses acceptions dérivées du sens de « cause », et la valeur ancienne s'est peu à peu effacée au point que *causa* a pu devenir parfois l'équivalent approximatif de *rēs*, autre mot de sens fort à l'origine, et qui s'était vidé insensiblement de sa valeur première. Ainsi petit à petit *causa* dans la langue populaire a éliminé *rēs* pour aboutir à fr. *chose*, ital. *cosa* ; tandis que la langue savante a gardé *causa* « cause », juridique et philosophique, *accuser, récuser, causal* etc. (tandis que *causer* est devenu le synonyme de « parler » : « *ne quittez pas ; on vous cause* »). C'est cette évolution, ici rapidement résumée, que M. M. a étudiée plus longuement dans sa thèse. Il a accumulé beaucoup d'exemples, et essayé de classer méthodiquement, et de distinguer les divers emplois. Il serait facile de le chicaner sur divers classements, et d'interpréter autrement que lui nombre d'exemples. En pareille matière, les sens sont fuyants, et saisir exactement la pensée de l'auteur n'est pas toujours facile. Certains développements auraient gagné à être poussés davantage, et l'on s'étonne de certaines absences (il n'est rien dit par exemple de *casus*, ni des emplois de *quam ob rem* et de *quam ob causam, quārē* et *quā causā*). Livre facile, mais qui n'apporte pas beaucoup de neuf [1].

A. Ernout.

The Magistrates of the Roman Republic, by T. Robert Broughton with the collaboration of Marcia L. Patterson (Philological Monographies publ. by the American Philol. Ass., XV, vol. 1) ; XIX, 578 p. in-8° ; New-York, 1951.

Comme le signale M. T. R. Broughton au commencement de sa préface, si nous possédons une documentation abondante et bien

1. Il est regrettable que le livre soit déparé par de nombreuses fautes, d'impression ou autres, que l'errata ne signale pas toutes : p. 15 *De clemencia* ; p. 17 la *Mulomedicina Chironis* est attribuée à la fois à Celse et à Végèce, alors qu'elle n'appartient ni à l'un ni à l'autre ; p. 23 *died* (l'inscription porte *die*) et l's de *causa* devrait être entre parenthèses ; p. 45, Rud. 866 *his uerborum* au lieu de *hic uerbum* (et le vers est faux avec *uerborum*) ; p. 65 et s. dans le titre : l'évolution sémantique au grec (pour *du* grec) ; nombreuses fautes d'accent et d'esprit ; p. 76, Lucrèce 1. 13 *et propter* au lieu de *propter* (ce qui fait le vers faux), p. 77 l. 6 *difficilens* pour *difficilem* ; l. 15 virgule fautive après *quis* ; p. 90 Lucrèce V. 678 *atque res mundi*, l'omission de *ita* après *atque* fausse le vers ; ibid. 530 *in uariis mundi* au lieu de *mundis* ; p. 91 v. 3 *praecipue* au lieu de *praecipere* forme un non sens ; p. 108 Properce IV 6, 51 *uire sin* (= *uires in*) ; p. 115 *Mil.* 250 *Trecentes* (pour *trecentae*) *causae possunt* (pour *possunt causae*) ; p. 123 Plt. *Mi.* 1427 *posthae* pour *posthac* ; p. 128, Plt. *Cas.* 77 *sit* (qui fausse le vers) pour *siet* ; *Ru.* 1039 *mea quidem causa saluus siet licet* (vers faux) au lieu de *Mea quidem hercle causa saluus sis licet* ; p. 131 Plt. *Cap.* 88, le vers est gratifié d'un *inhonestum* qui appartient au v. suivant ; p. 131 *Au.* 32 *id ea faciam gratia quo ille eam facilius ducat* ; la citation réunit en un vers ce qui appartient à deux (du reste, M. M. n'indique presque jamais les vers tronqués, pas plus qu'il ne marque la différence entre hexamètre et pentamètre); *Cu.* 454 *aduenisit* (= *aduenisti*) ; p. 132, *Au.* 360 *tuae* est omis devant *mercedis* ; p. 133, l. 2 ἀποβαίνόντιων (= ἀποβαινόντων) ; p. 140 *Aetna* 265, référence fausse ; p. 141, Pline le J., *Epist.* IV 30, 11 *scrutaret* (pour *scrutare tu*) ; p. 145, l. 2 du bas, Lucrèce V 615 *aestiuis et partibus* (pour *aestiuis e partibus*) ; p. 154 *iudictum* (= *iudicium*) ; p. 168, Plt. *As.* 492 *putant* (l. *putent*) ; p. 172 Plt. *Au.* 747... *utut istue excusare possis* (*l. ut tu i. e. possies*) ; p. 173 Pl. *As.* 524 (l. 534).

classée sur les magistratures et les magistrats de l'époque impériale, nous sommes beaucoup moins bien outillés pour la période républicaine. Mommsen l'avait négligée, considérant que nos documents concernant ces siècles étaient « *pauca, eaque satis cognita et illustria* ». Il fallait donc recourir à des études de détail, comme les articles de la *Real-encyclopädie*, ou à des ouvrages concernant une période déterminée, comme l'*Onomasticon* annexé par Orelli à son édition de Cicéron : documents fragmentaires, ou lacunaires, parfois vieillis et non sans erreurs. M. Broughton a entrepris la lourde tâche d'établir la liste des magistrats et des personnages officiels depuis les débuts de la République jusqu'à l'année 31 av. J.-C., date à laquelle commence la *Prosopographia Imperii Romani*. Ce premier volume va jusqu'au sixième consulat de Marius en 100 av. J.-C. ; le volume II prendra la suite, et contiendra en outre en appendices les noms des magistrats dont la date est incertaine, les *Monetales* qu'il est difficile de présenter *within a regular chronological scheme*, enfin un index des noms et des cursus *(careers)*, et une bibliographie sélectionnée.

Les listes de magistrats sont établies année par année, suivant la chronologie varronienne, et d'après l'ordre hiérarchique : M. Broughton a entendu le terme 'magistrat' dans le sens le plus large, en y comprenant les officiers de l'armée, les ambassadeurs envoyés en mission à l'étranger, les prêtres des différents collèges, et même les Vestales. L'orthographe des noms propres a été unifiée et ramenée au type classique (*Aelius* non *Ailios* ; *Valerius* non *Valesius*, etc.). Chaque notice est accompagnée de l'indication des sources, et d'un renvoi aux auteurs modernes qui se sont occupés du personnage intéressé. Tout ceci est fait avec un soin extrême, et témoigne d'une information impeccable et méthodiquement exploitée. Ce livre sera un instrument de travail indispensable pour l'historien et le philologue ; il faut souhaiter voir paraître bientôt le tome II dont les index, et notamment l'index des noms, faciliteront les recherches

A. Ernout.

Dorothy M. Robathan, *The Monuments of Ancient Rome* ; Rome, l'Erma di Bretschneider, 1950 ; un vol. in-8°, 212 pages ; 2 planches hors-texte ; 14 planches ; deux plans.

Le livre de Mlle Robathan est d'une lecture agréable. Il est fort propre à piquer l'imagination des touristes américains et leur donner, par une anecdote bien choisie, l'impression que les ruines romaines peuvent encore s'animer, Suétone aidant. Sans doute n'y trouveront-ils pas un véritable traité de topographie, mais plutôt le compagnon de promenades romaines. Ils ne seront pas mis en présence de problèmes ni d'une méthode ; ils connaîtront les résultats auxquels sont parvenus d'autres auteurs, ces « scholars » sans nom auxquels se

La bibliographie est insuffisante, et cite souvent des éditions vieillies, e.g. p. 18-19. Du Cange... Paris 1840 ; Liddell-Scott... Oxford, 1925 ; Meyer-Lubke... 1911 ; A. Walde... 1906 ; p. 20 la 5e édition la *Lateinische Grammatik* de Schmalz-Stolz est tout entière de MM. M. Leumann et J. B. Hofmann.

La rédaction n'est pas non plus sans défauts : quand M. Miniconi écrit, p. 38, que Térence écrit une langue plus intellectuelle et moins *truculente* que celle de Plaute, il emploie *truculente* à contre-sens.

réfère souvent Mlle Robathan. Ce n'est pas à dire que Mlle R. soit insuffisamment ou mal informée. On reconnaît au passage, pour chaque monument, les mémoires classiques de G. Lugli, Lanciani, Marchetti-Longhi, etc., les articles les plus récents des *Notizie degli Scavi* ou du *Bollettino Comunale*. Mais Mlle R. a dissimulé tout l'attirail de l'érudition, pour ne donner qu'un exposé suivi. La méthode est concevable. Elle risque pourtant de fausser les plans, d'introduire quelque confusion entre certitudes et probabilités, voire de présenter dans une même grisaille des hypothèses contradictoires dont un lecteur non prévenu ne perçoit pas immédiatement la portée ni même l'utilité. Nous hésitons à ranger l'ouvrage dans la catégorie des guides, parce qu'il néglige des détails matériels qui faciliteraient la promenade ; nous n'osons le qualifier de « manuel » parce qu'il n'est pas non plus une introduction à des études futures et ne prépare pas son lecteur à comprendre des recherches dont on ne lui donne qu'une idée incomplète. Le titre même est à la fois trop ambitieux et trop modeste : les « monuments » de Rome demandent plus de deux cents pages pour être décrits, et nous préférerions concevoir l'ouvrage comme une « introduction » à la connaissance de Rome, si l'on avait eu la précaution de renvoyer, en une bibliographie même sommaire, aux travaux qui demeurent, malgré tout, fondamentaux. On ne peut écarter l'impression, devant ce livre consciencieux, de contempler un calque décoloré d'une réalité autrement riche et suggestive.

Ces réserves une fois présentées — et elles concernent le dessein seul du livre, et comme sa « nécessité » — il faut avouer que les renseignements à y puiser sont généralement exacts [1]. Le plan adopté est celui des quartiers — et l'on n'y échappe guère, en semblable matière ; un chapitre préliminaire nous renseigne sur le « développement de la ville ». Là, la doctrine exposée est celle que l'on trouve ordinairement dans les manuels ; il n'en résulte pas qu'elle soit bien satisfaisante. Mlle R. accepte de considérer le *Septimontium* comme une étape de la cité. N'est-ce pas trop accorder au témoignage d'un texte obscur et incertain ? On ne cherche pas à expliquer comment le Capitole obtint sa prééminence, et en vint à supplanter le Palatin — si toutefois celui-ci fut bien le « noyau » de Rome, comme le croit Mlle R. La question du Mur Servien demeure elle aussi bien obscure : est-il admissible que jusqu'à l'invasion gauloise Rome n'eût pas atteint l'unité d'une « City-State » (p. 11) ? Le problème strictement militaire des enceintes de Rome est à distinguer plus décidément du problème religieux et juridique de l'*Urbs*. Pourquoi prétendre (p. 24) que pendant les « deux stades suivants du développement de la ville (entendez : le *Septimontium* et la Cité des Quatre Régions) le pomérium fut étendu de façon à coïncider avec le mur... », après avoir assuré (p. 11) qu'il fallut sans doute attendre le IVe s. av. J.-C. pour trouver une muraille continue ? Il y a là une imprécision ajoutée par l'auteur en une matière déjà fort malaisée. En réalité, est-il possible de donner sur ce problème une doctrine toute faite ? Nous ne le pensons pas ; du moins la topographie romaine n'est-elle pas encore susceptible de certitude et de dogmatisme.

1. Nous avouons toutefois notre hésitation devant une phrase (p. 103) : « le fait que ce monument porte le nom des *vicomagistri*... qui le dédièrent en 58 av. J.-C. montre qu'il fut élevé pendant la renaissance religieuse qui marqua le règne d'Auguste. » De même, p. 191, pourquoi affirmer que l'*Aqua Marcia* pénétrait en ville à la *Porta Tiburtina*. Est-il exact d'identifier Porta S. Lorenzo et Porta Tiburtina ? Est-il certain (p. 79) que l'*Atrium Vestae* ait dû ce nom au fait qu'il était le « vestibule » du temple ?

Il serait temps, au lieu de répéter une fois de plus les légendes et les traditions relatives au Palatin, « berceau de Rome », d'en entreprendre la critique systématique. Pourquoi ajouter une nouvelle légende en affirmant que la cité palatine avait *quatre* portes (p. 32), alors que le texte de Varron n'en nomme que trois, et, parmi elles, la *Porta Janualis* — ce qui prouve que Varron songe à une tout autre réalité que cette Rome Palatine dont la conception toute moderne se fonde en dernière analyse sur le très insuffisant témoignage de Tacite — en un passage d'ailleurs corrompu. Nous ne croyons pas non plus, pour notre compte, que la *Porta Romanula* doive être cherchée (et encore moins ait été « retrouvée ») près de S. Teodoro.

Mais il serait trop long d'énumérer tous les problèmes débattus dans lesquels M^lle^ R. prend parti avec une assurance tranquille. Sachons-lui gré, malgré tout, d'avoir écrit avec aisance un livre qui pourra guider le promeneur de bonne volonté dans le dédale romain, et d'avoir ajouté pour ses autres lecteurs quelques illustrations magnifiques, dont une, la première, empruntée à un film, ne manque pas de grandeur.

Pierre GRIMAL.

H. H. SCULLARD, *Roman Politics* 220-150 *B. C.*, 325 pages, 4 appendices, plusieurs tables, 1 index, 1 table des matières, 1 planche hors-texte, Oxford, 1951.

L'ouvrage de M. H. H. Scullard est consacré à l'étude de la politique romaine entre 220 et 150 avant J.-C., entre la deuxième et la troisième guerre punique, période pendant laquelle Rome devint la puissance prépondérante en Méditerranée. Il s'agissait pour l'auteur de déterminer le rôle exercé, au cours de cette époque cruciale, par les hommes politiques qui tinrent alors la première place au sénat romain. Le sénat dirigeait l'ensemble de la politique intérieure et extérieure de Rome, et en dernier ressort l'histoire était faite par un petit nombre de sénateurs appartenant à un cercle limité de puissantes *gentes*.

Les études fondamentales en la matière demeurent le livre de F. Münzer, *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien*, (Stuttgart, 1920), et ses nombreux articles prosopographiques du Pauly-Wissowa. M. H. H. Scullard les utilise naturellement beaucoup. Mais tandis que Münzer a fait un tableau d'ensemble de l'histoire des grandes familles romaines, M. H. Scullard aborde la question par un autre biais et de façon pourrait-on dire, plus concrète. Il suit, année par année, l'histoire politique de Rome entre 220 et 150 et cherche à déterminer à propos de chaque acte important décidé par le sénat, de chaque fait marquant dans l'Etat romain, la part revenant à tel ou tel homme politique, la coalition des partis et d'intérêts qui en ont été cause. Il s'agit là d'une recherche extrêmement poussée, tendant à faire revivre pour cette période le jeu des *factiones* et des *partes* qui ont, tour à tour, déterminé la marche des événements. Les grands personnages nouaient entre eux des coalitions temporaires fondées sur les rapports amicaux de leurs *gentes*, leurs liens de familles ou leurs amitiés personnelles, et de là résultait l'orientation même de la politique romaine.

Les limites chronologiques que l'auteur s'est fixées lui ont été prescrites en quelque sorte par les sources d'information dont il

disposait. Les histoires liviennes sont les seules à nous apporter le détail de ces intrigues politiques compliquées à plaisir; or les livres qui en subsistent ne concernent que les années allant de 219 à 167. M. H. H. Scullard pense cependant avec raison que ces unions temporaires entre *gentes* peuvent être déduites également de témoignages indirects. Ainsi si nous apprenons par une source digne de foi qu'un certain nombre de membres de la *gens* A ont été élus magistrats sous la présidence de membres de la *gens* B, il y a lieu de supposer entre *gens* A et *gens* B une certaine relation d'amitié et de soutien réciproque. Naturellement de telles déductions doivent être faites avec prudence et doigté.

L'ouvrage est très riche d'enseignements, et sa lecture passionnera celui qu'intéresse le fonctionnement de la république aristocratique romaine avant les troubles de la fin du IIe siècle. Les étonnantes figures qui s'opposent avec force de Scipion l'Africain, le grand seigneur, et Caton l'Ancien, l'homme nouveau, prennent ici, dans le déroulement même de leur vie et de leur action, un relief remarquable. La politique sénatoriale revit à nos yeux et toutes les intrigues, les groupements et coalitions de partis, les amitiés et les haines viennent éclairer le cours des événements durant une époque où Rome eut d'abord à lutter pour sa vie, puis conquit l'est méditerranéen. M. Scullard ne fait cependant pas suffisamment appel, à mon sens, aux raisons économiques et sociales qui, à côté de la politique des partis et des intrigues des hommes, expliquent elles aussi, la tournure que prirent alors les destins de Rome. De précieux appendices à la fin du volume étudient la question des sources, la chronologie des discours de Caton, le procès des Scipions. Puis sont dressés les listes des consuls, censeurs et préteurs de l'époque et les tableaux généalogiques des familles des Cornelii Scipiones, des Cornelii Lentuli, des Aemilii Lepidi, des Servilii, des Licinii, des Claudii et des Fulvii.

Raymond Bloch.

Mario Attilio Levi, I. *C. Suetoni Tranquilli Divus Augustus*, LXIV-200 p. ; II. *Il tempo di Augusto*, X-510 p. in-8° + 50 planches. La nuova Italia, Firenze, 1951. Pr. 1600 L. et 3200 L.

Titulaire de la chaire d'histoire grecque et romaine à l'Université de Milan, M. A. Levi s'est déjà fait connaître par de nombreux ouvrages traitant de l'histoire romaine, depuis le *Silla* qu'il publia en 1923 (à 21 ans !) jusqu'au *Nerone* paru en 1948. Il était naturel qu'étudiant l'époque d'Auguste, il donnât en outre un des textes qui nous font le mieux connaître l'empereur et son temps, la biographie de Suétone. L'édition est conçue uniquement du point de vue historique. Aucune discussion sur le texte, pas d'apparat critique ; M. Levi ne prend même pas la peine d'indiquer l'édition qu'il a suivie : en revanche, une longue introduction qui étudie la vie d'Auguste *come fonte storica*, d'abondantes notes sur les évènements et les personnages mentionnés par Suétone, et en appendice une étude sur la composition des *Res gestae divi Augusti* (pp. 123-148) étude suivie du texte latin de l'inscription ; un arbre généalogique des Octavii de Velletri, et un autre des Iulii ; un plan de Rome, une carte de l'Empire à la mort d'Auguste et une '*Cronologia Augustea*' ; enfin un index des noms propres et '*delle cose notevoli*' (pp. 181-195). Cette édition, sous un format commode, réunit une foule de renseignements utiles.

Le livre sur « l'époque d'Auguste » *opera nata di una nuova visione critica del period augusteo, rappresenta un tentativo di affermazione di un nuovo metodo che tende a studiare l'ambiente spirituale del tempo attraverso l'arte.* De là, le soin tout particulier donné à l'illustration, qui comprend cinquante planches hors-texte de monuments, choisis non pas seulement pour leur beauté — les œuvres reproduites sont pourtant fort belles pour la plupart — mais pour leur valeur probante ; de là, aussi, l'analyse des œuvres des écrivains les plus représentatifs du siècle, des idées qu'ils expriment, de l'inspiration qui les anime (notamment dans le chapitre intitulé *La vita culturale*). Ce chapitre et celui intitulé *La vita religiosa* m'ont paru les plus originaux du livre. L'exposé est dépouillé de tout appareil érudit ; mais les *appendici* nous montrent que l'information de l'auteur est abondante et sûre, comme l'avait déjà montré l'annotation de son Suétone.

A. Ernout.

Jacques Aymard, *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins (Cynegetica)* ; 610 p. in-8° + 40 planches hors-texte ; Paris, E. de Boccard, 1951 (Bibl. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 171).

Ce gros volume, abondamment illustré, contient à peu près tout ce que les textes et les monuments figurés nous apprennent sur la chasse chez les Romains. M. Aymard a dépouillé en outre nombre d'ouvrages dont sa bibliographie méthodique nous donne la liste ; et cette information double assure à son exposé une ferme solidité. Grâce à lui, on suit l'évolution de la chasse à travers les siècles, et les différents aspects qu'elle prend dans les pays soumis à l'*Imperium Romanum* — on discerne ce qu'il y a de réel et d'observé ou au contraire de conventionnel ou d'imitation dans les passages où les principaux écrivains, poètes ou prosateurs, décrivent des chasses ou font allusion à des choses de la chasse : j'ai goûté notamment l'analyse ingénieuse des vers du chant I de l'Enéide dans lesquels Virgile nous montre Enée abattant sept cerfs pour assurer la nourriture de ses compagnons (pp. 116-119) : les invraisemblances du récit sont intelligemment justifiées, et le commentaire montre bien la différence profonde qui existe entre l'inspiration d'Homère et l'inspiration virgilienne. M. Aymard a noté exactement l'importance de la chasse, non seulement dans la vie matérielle, mais dans la vie morale ; il a relevé les jugements portés par les moralistes sur la qualité de cet exercice et sa valeur éducative, son aspect religieux et mystique : on reconnaît là l'influence bienfaisante de l'enseignement de M. Jean Bayet.

Il faut bien dire que M. Aymard a entendu le mot 'chasse' au sens large. Les *uēnātiōnēs* du Cirque, où des belluaires affrontent des fauves, sont-elles véritablement des chasses, ou simplement des combats ? Le mot *'chasse'*, qu'il s'agisse du mot français, issu de *'captiāre'*, ou du latin *uēnātiō* dérivé de *uēnārī* suppose l'idée d'une poursuite à la recherche d'un animal : la formation de *uēnārī*, dit Meillet, « indique un procès qui se poursuit sans terme défini. » Ces conditions ne sont pas réalisées dans les combats spectaculaires qui faisaient les délices du peuple romain, et dont M. Aymard montre bien la place sans cesse grandissante qu'ils prirent sous l'Empire.

J'ai regretté que l'auteur n'ait pas consacré un chapitre spécial au vocabulaire de la chasse, à ses termes techniques, à leurs rapports avec la langue courante, aux figures variées, images, comparaisons, métaphores, etc., que ce vocabulaire a fournies à la langue littéraire. Sans doute trouve-t-on dans le livre des remarques de détail, mais sporadiques et rapides : elles auraient gagné à être groupées et étudiées systématiquement. On sent du reste que les questions de langue ne sont pas familières à l'auteur : dans la graphie, il mélange les *u* et les *v*, les *oe* et les *ae* (qu'il écrit par un seul signe Œ, Æ), l'accentuation du grec n'est pas toujours correcte ; enfin, il subsiste quelques fautes d'impression[1]. P. 20, n. 1 (et p. 26, l. 8 du bas) je ne crois pas que ce fût la présence des chèvres sauvages dans les montagnes d'Etrurie qui « poussait Hesychius à soutenir que κάπρα (sic) était un vocable étrusque. » La vérité est qu'Hesychius emploie indifféremment 'italique' et 'étrusque', et qu'il lui arrive souvent d'appliquer cette dernière épithète à des mots authentiquement latins. — P. 61, l. 11 et s. le texte de Varron présenté comme des vers est en prose (cf. Non. p. 556, 33 et 555, 3, Lindsay p. 890 et 892 ; Bücheler, *Varronis Menippeae* 361). — P. 267 n. 2 le nom de la « tribu » gauloise est *Segusiavi*, épigraphiquement attesté, non *Segusiani* ; M. Duraffour, entre autres, a traité de *segusius* et de *Segusiavi* dans les Mélanges offerts à M. Jean Dufour, Montbrison, 1940, p. 3 et s. ; le mot figure dans la 3e édition du *Latein. etym. Wört.* de Walde-Hofmann ; quant à l'étymologie qui dérive *segusius* de *sequi*, au lieu de dire que « cette interprétation n'est pas exclue », mieux vaudrait n'en point parler. — Il manque un index des noms d'auteurs avec le relevé des passages cités : dans l'*index nominum et rerum notabilium*, j'ai cherché en vain le nom de Pline l'Ancien, que M. Aymard cite souvent et dont il donne par endroits un bon commentaire ; ainsi, p. 303 et s., à propos de l'existence du lion en Grèce à l'époque historique (Pline *H. N.* VIII. 45). Cet index eût grandement facilité la consultation et l'utilisation du livre.

A. Ernout.

Walton Brooks Mc Daniel, *Conception, birth and infancy in ancient Rom and modern Italy* ; 77 p. in-8° ; « Sunnyrest », Coconut grove, Florida, 1948.

Professeur émérite de latin à l'Université de Pennsylvanie, l'auteur s'est toujours intéressé aux aspects de la vie privée des Romains. Il a jadis publié dans la collection *Our debt to Greece and Rome* (n° 43) un volume intitulé *Roman Private Life and Its Survivals*. Il a recueilli, tant dans les textes que par les renseignements qu'il a pu acquérir sur place au cours de ses voyages, toutes les croyances relatives à la conception, à la naissance et à l'enfance observées par les Latins et par les Italiens d'aujourd'hui où les superstitions païennes font bon ménage avec leur foi catholique. De là ce livre où la comparaison tient une large place, et qui met en lumière la persistance des traditions et des croyances magiques sous un catholicisme de surface. Pour l'ancienne Italie, Pline est naturellement le meilleur informa-

1. Par ex. : l. 13 n. 7 *plurini* ; p. 14, l. 2 *ad.* ; p. 17, l. 11 *Varon* ; p. 19 l. 2 de la note *capto* (pour *cauto*) ; p. 20, n. 3 *Numamus* ; p. 30, l. 4 *solemne* ; n. 3 *habec* ; p. 237, n. 2, l. 1 *N. R.* et *N. A.* (pour *N. H.*, et *H. A.*) ; p. 495, l. 2 du bas *mentitate*, etc.

teur, mais M. Mc Daniel a su glaner dans bien d'autres textes des notations précieuses. Son livre est une bonne contribution à notre connaissance du folklore ancien et moderne, et inspirera sans doute aux spécialistes des comparaisons suggestives.

A. Ernout.

H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, Tome I, *L'époque républicaine*, 382 p. in-8°. Paris, Klincksieck, 1951.

« Il faut en convenir, nous ne connaissons pas la littérature latine. » C'est par cette phrase que commence l'avant-propos du livre de M. Bardon. Sans doute, l'auteur a-t-il jeté en tête cette affirmation *a priori* paradoxale pour justifier l'existence de son travail. Compte tenu de l'exagération du propos, il faut convenir que nombre d'œuvres, et non des moindres, de l'antiquité classique, aussi bien grecque que latine, ont à jamais disparu. D'autres ne nous sont connues que par des citations fragmentaires, des extraits plus ou moins correctement transcrits. C'est en utilisant ces maigres restes que M. Bardon s'est efforcé de retracer l'image des œuvres et des auteurs. Pour augmenter la difficulté, il a écarté les écrivains dont nous possédons des fragments relativement abondants, Ennius, Lucilius, par ex., jugeant qu'ils sont déjà suffisamment connus. L'étude est délicate, et les résultats en sont souvent incertains, elle exige du courage et du désintéressement. Mais outre qu'elle ressuscite — du moins partiellement — des écrivains que l'on croyait morts, elle permet souvent de remettre les vivants à leur vraie place, en les tirant de leur isolement qui n'était superbe que par notre ignorance.

A. Ernout.

Franz Dornseiff, *Verschmähtes zu Vergil Horaz u. Properz* (Berichte üb. die Verhandl. d. sächsischen Akad. d. Wissenschaften zu Leipzig, Philol.-Hist. Kl., B. 97, H. 6) ; 108 p. in-8° ; Berlin, Akademie Verlag, 1951. Prix : DM. 11, 50.

Le titre de cette brochure pouvant sembler énigmatique à plus d'un lecteur, M. Franz Dornseiff a pris soin d'en expliquer le sens : par *verschmähtes*, il entend des interprétations jusqu'ici méconnues ou négligées de l'œuvre de ces poètes, notamment des correspondances, des imitations, des réminiscences ou des allusions de l'un à l'autre, par exemple ce qu'il appelle le dialogue *(Zwiegespräch)* entre Virgile et Horace vers l'an 40 av. J.-C. où il oppose à l'églogue messianique de Virgile, qu'il considère comme une prophétie imitée des oracles sibyllins, l'épode 16 d'Horace qui, selon lui, en est la contrepartie — l'idée du reste n'est pas nouvelle, et Skutsch, notamment, l'a soutenue dans ses *Kleine Schriften*, p. 370 et s., mais en donnant la priorité à Horace [1]. Une des thèses les plus neuves soutenues par M. Dornseiff est l'influence profonde de la littérature juive sur les écrivains dont il parle, et notamment sur Horace : sans aller jusqu'à

1. M. Dornseiff, p. 57, donne une liste éloquente des partisans de l'une et l'autre thèse, comme il se plaît à rappeler, p. 53 et s., les différentes identifications que l'on a proposées de l'enfant sauveur dont Virgile annonce la venue.

faire un Juif du père d'Horace — du moins explicitement — il écrit que « *Manches dafür spricht, dass sein freigelassener Vater in Venusia dem Judentum nahestand* », et il appuie son affirmation sur des rencontres de sens et même d'expressions qu'il découvre dans les textes bibliques et dans Horace : « *Die einschlägigen Stellen bei Horaz werden erörtert. Bisher ist dies aus latenten Antisemitismus nur ganz vereinzelt geschehen.* » Comme il s'agit le plus souvent de réflexions morales et de lieux communs qu'on retrouve à peu près dans toutes les littératures, les rapprochements présentés par M. Dornseiff n'ont peut-être pas tous la même valeur probante qu'il leur attribue, mais cette façon d'expliquer Horace, et aussi Virgile, renouvelle notre vision des textes, et leur donne une vie « actuelle » que les commentateurs modernes avaient trop négligée. Il est suggestif de voir comment M. D. établit une sorte de « chants amébées » entre Horace et Virgile, qui se renvoient la balle de l'un à l'autre comme un Ménalque à Damoetas ; intéressante aussi est la façon dont il se représente leur amitié : « *Es ist wohl nicht zu kühn und phantasievoll, wenn man allwöchenlich oder allmonatlich ein Zusammentreffen dieser Dichter* (Horace et Virgile, auxquels s'ajoute Properce à partir de l'an 28) *bei Maecenas annimmt, wobei die Prominenten des Imperiums miterleben, wie diese Dichter neue Werke oder Werkchen vertragen, und das wurde dann diskutiert. Es wäre sehr verwunderlich, wenn sich nicht daraus mancherlei dichterische Zwiegespräche — von den privaten ganz abgeschen — Anspielungen, Komplimente, Parodien, freundschaftliche Polemiken ergeben hätten.* » (p. 70). L'œuvre des trois poètes s'anime ainsi d'une vie nouvelle, que, selon M. Dornseiff, les exégètes se sont refusés à reconnaître : « *Aber es ist ersichtlich, dass die Exegeten durchweg abgeneigt sind, dergleigen zur Kenntnis zu nehmen.* » (*ibid.*)

On trouvera en tête de cette brochure trois études sur les « œuvres de jeunesse » de Virgile, *Katalepton*, *Aetna*, *Culex*. M. Dornseiff se range parmi les partisans de l'authenticité, et il a le mérite, qui n'est pas mince dans une question aussi débattue, d'apporter des arguments personnels à l'appui de sa thèse : certains m'ont semblé plus ingénieux que probants, notamment son explication du Culex, où il voit un poème parodique, ou celle de la pièce 3 : *Aspice quem ualido* où il reconnaît Pompée dans le personnage abattu. Malgré la citation de Cicéron, *ad Att.* VIII, 11, 1, déjà alléguée par Enk, il me paraît impossible que Pompée soit désigné par les deux premiers vers de l'épigramme :

Aspice quem ualido subnixum Gloria regno
Altius et caeli sedibus extulerat.

Il suffit de les traduire pour constater qu'ils ne peuvent s'appliquer au rival de César, puisqu'il s'agit d'un homme déjà maître d'un puissant royaume *(ualido subnixum regno)* et non de quelqu'un qui aspire à la royauté : *uterque* (c.ā.d. César et Pompée) *regnare uolt*, dit Cicéron. On a proposé d'autres identifications : aucune ne s'impose. Mais on peut se demander si l'auteur a songé à un personnage déterminé, et non à l'image générale, et anonyme, d'un tyran déchu de sa grandeur par un juste retour de la Fortune. Mais on n'en finirait pas de discuter avec M. Dornseiff, tant il est riche d'aperçus nouveaux. Il nous sort des sentiers battus ; même si on le suit pas toujours, on ne peut qu'admirer son talent de prospecteur [1].

A. Ernout.

1. P. 86, l. 10 du bas, l. I 12, 15 (non 13), et *puellae* (non *quelle*) ; l. 3 du bas *accipe* (non *ascipe*); p. 87, l. 4 du bas, je n'ai pas compris la valeur du signe (!) placé après *nata* ; p. 96, l. 14 mieux vaut écrire *Iuppiter* que *Jupiter* p. 71, l. 13 du bas, G. 1. 512 (non 510) l. *effudere* (non *effundere*).

Maurice PLATNAUER, *Latin elegiac verse*, VIII-122 p. in-8° ; Cambridge, At the University Press, 1951.

'*A study of the metrical usages of Tibullus, Propertius and Ovid*', dit le sous-titre de ce livre. Mais l'auteur prend l'expression *metrical usages* dans son sens large, et il y inclut non seulement la versification proprement dite (césure, fins de vers polysyllabiques, diérèse ; répartition des dactyles et des spondées, vers 'spondaïques', etc., mais aussi une étude de la prosodie assez poussée, et des remarques de grammaire et de style, ordre et place des mots, particularités dans l'emploi des temps notamment celles qui concernent l'emploi de l'infinitif parfait au lieu du présent, ou du plus que parfait au lieu de l'imparfait, ou du parfait. M. Platnauer donne des statistiques nombreuses, et des listes d'exemples bien fournies, mais peu d'explications — et celles-ci très discrètes — des faits qu'il signale, se bornant le plus souvent à renvoyer à Lindsay (*The Latin Language*, non *Early latin verse* qui ne figure pas dans la Bibliographie) ou à la grammaire de Kühner-Holzweissig-Stegmann. Pourtant, certaines interprétations sont contestables, et notamment les confusions qu'il admet dans l'emploi de l'imparfait et du plus que parfait n'existent pas toujours : le plus que parfait y a souvent toute sa valeur, indiquant une action achevée dans le passé : ainsi par ex. Properce II, 28, 17 ch. s.

> *Io uersa caput primos mugiuerat annos :*
> *Nunc dea, quae Nili flumina uacca bibit.*
> .....
> *Callisto Arcadias errauerat ursa per agros :*
> *Haec nocturna suo sidere uela regit.*

L'opposition est nette entre les parfaits *mugiuerat, errauerat* et les présents *bibit, regit.* La bibliographie est assez abondante ; je n'y ai relevé aucun ouvrage français. Ce livre met bien en lumière les procédés, souvent artificiels, auxquels recourent les élégiaques, et l'état troublé de leur langue.

A. ERNOUT.

PUBLII OVIDII NASONIS, *Tristium liber IV*, commentario exegetico instructus, ed. Th. J. de JONGE ; 226 p. in-8°, Groningen, De Waal, 1951.

Cette thèse de doctorat, sortie de l'enseignement de M. Enk, ressemble à un certain nombre de précédents travaux inspirés par le même maître. C'est l'édition d'un texte assez court, muni d'un commentaire explicatif dans lequel l'étudiant doit faire preuve d'érudition, de jugement, et montrer qu'il est capable d'expliquer correctement un auteur. M. de Jonge a subi l'épreuve avec succès. Sa bibliographie, abondante, témoigne qu'il n'a rien négligé de ce qui a été écrit sur son sujet ; et son commentaire, qui suit Ovide vers par vers et presque mot par mot, pècherait plutôt par excès que par défaut : bien des notes de caractère élémentaire auraient pu être supprimées sans dommage ; elles auraient ainsi laissé la place pour une étude d'ensemble sur l'art d'Ovide, composition, style, imitations et réminiscences, etc., qui aurait dû servir de conclusion au travail. L'introduction, très brève, ne nous contente pas. M. de Jonge y a joint une étude sur les causes de l'exil d'Ovide : après avoir résumé les hypo-

thèses faites à ce sujet, il se range à l'avis de ceux qui « *Ovidii culpam coniungunt cum quodam delicto Iuliae minoris.* » La justification qu'il en donne est raisonnable, mais l'obscurité même des termes qu'emploie Ovide pour qualifier sa faute, *carmen et error*, laissera toujours place au doute.

A. Ernout.

IUVENALIS Index verborum by Lucile Kelling a. Albert Suskin, VII-139 p. in-8° ; Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1951. Pr. $ 5.00.

Nous avions déjà des index du vocabulaire de Juvénal, notamment celui qui est dû à Franz Atorf, et annexé à l'édition de Friedlaender, (Leipzig, Hirzel, 1895). Mais les auteurs du présent index le jugent « carefully checked, but it is non-critical, and based on older, inferior texts. » (Préface p. v). L'appréciation me paraît bien sévère ; le texte de Juvénal n'a pas fait tellement de progrès depuis 1895, et la récente édition de Ulrich Knoche, malgré l'abondance des mss. utilisés et l'ampleur de l'apparat critique, ne m'a pas semblé bien différente de celles qui l'ont précédée, Bûcheler, Housman, et tant d'autres, et la confrontation de quelques articles dans les deux index, celui d'Atorf, et le nouveau paru, ne m'a pas révélé de grandes différences entre eux. Le principal avantage de ce nouvel index est de contenir les mots du fragment de la Satire VI découvert en 1899 dans l'Oxoniensis 41 de la Bodléienne, et que n'avait pu connaître Atorf ; il indique aussi plus exactement la valeur grammaticale de la forme citée (genre, cas, etc.), quand elle n'apparaît pas d'elle-même ; enfin, il tient compte des variantes des mss. et des conjectures faites sur le texte. Livre utile, qui s'ajoute heureusement aux index que les philologues des Etats-Unis composent avec autant de patience que d'abnégation.

A. Ernout.

Frithegodi monachi *Breuiloquium vitae Beati Wilfredi* et Wulfstani cantoris *Narratio metrica de Sancto Swithuno*, ed. Alistain Campbell ; XIV-186 p. in-8° ; Zürich, Thesaurus mundi, 1951. Pr. 1200 fr.

C'est M. A. Campbell, lecteur d'anglais médiéval à l'Université d'Oxford, qui s'est chargé d'éditer ces deux textes : le premier est une vie de Saint Vilfrid de York, due à un certain clerc fort savant, Frithegodus ; le second est le récit des miracles de Saint Swithun écrit par Wulfstanus. Ces deux poèmes en hexamètres réguliers [1] se situent entre 950 et 1000 après J.-C. Le premier était déjà connu, mais c'est la première fois qu'il en est donné une édition critique, où sont utilisés tous les manuscrits ; le second était jusqu'à présent inédit. Le poème sur la vie de Vilfrid est composé dans une langue savante, où abondent les formes rares empruntées aux glossaires, et

1. Le second est précédé d'une épitre dédicatoire *ad domnum patrem Ælfegum, Vuentam qui regit ecclesiam*, en distiques élégiaques (v. 1-332), elle-même suivie d'une autre épitre *generalis*, adressée *ad cunctos fratres 'qui baiolant inibi suaue iugum domini'*, celle-ci en hexamètres (v. 333-399).

les réminiscences classiques ; le second, sans être d'un style aussi tourmenté, est plein de souvenirs de Virgile et d'Ovide. Tous deux sont de curieux spécimens de l'activité littéraire qui régnait dans les monastères anglo-saxons à la fin du x^e^ siècle. M. Campbell a noté diligemment les gloses et les imitations, et ce commentaire, sobre et précis, facilite beaucoup l'intelligence de ces poèmes, dignes d'intéresser non seulement les hagiographes, mais aussi les médiévistes.

A. Ernout.

I. Paul Crouzet, *Nouvelle grammaire latine simple et complète*, XVIII-150 p. in-8° ; II P. Crouzet et G. Berthet, *Nouvelle méthode latine et exercices illustrés* ; XXII-391 p. in-8°, Toulouse et Paris, Privat-Didier éd., 1951.

La grande nouveauté de ces deux ouvrages scolaires, ce sont les commentaires dont les auteurs ont accompagné les règles et les exercices, les arguments par lesquels ils essaient, parfois laborieusement, de démontrer aux élèves l'excellence du latin, des Latins. Que de qualités ! Et que d'affirmations : « Le Romain est rustique et dit tu à tout le monde. » Et le Grec ? L'apprentissage du latin a de grandes vertus éducatives, certes, mais les auteurs ont manqué de mesure, et parfois frisé le ridicule : « Jeune fille latiniste, voici trois images de déesses pour te signaler que Rome t'offre un idéal varié :

Es-tu plus intellectuelle ? Voici Minerve.

Es-tu plus sportive ? Voici Diane.

Es-tu plus gardienne du foyer ? Voici Vesta. »

Fort bien ; mais Vesta n'avait qu'un foyer sans enfants. Et que deviennent Junon Lucine et Vénus, *Aeneadum genetrix*, dans cette affaire ? Omises par pudeur, sans doute.

Dans la grammaire les quantités sont rarement marquées, et de façon incohérente : p. 10 le gén. *cornūs* est noté avec *ū*, mais non le gén. *manus* ; par contre le nom pl. *manūs* a *ū* ; p. 17 *maximus* est noté avec *i* simple, mais p. 18 on lit *maxĭma* [1].

A. Ernout.

1. L'affirmation de la p. 4 que « toutes les pénultièmes brèves sont indiquées dans cette grammaire » est loin d'être exacte. Dans cette page 17, *optimus, pessimus, maximus, minimus, plurimi, infimus, intimus* n'ont aucun signe d'*i* bref ; du reste *primus, postremus, supremus, extremus* n'ont aucun signe de longue.

P. 35 *dare* est noté sans *ă* et rangé parmi les verbes en *-āre* ; p. 41 la longue du parfait *veni* n'est pas notée ; p. 65 il est dit des adverbes qu'ils sont en *ē* (avec la longue), quelquefois en *o* (sans la longue), etc. Pourtant l'auteur enseigne qu'il faut « glisser sur les brèves, traîner sur les longues » (p. 3). P. 4 il est enseigné que *h* se *prononce toujours aspirée comme dans* Héros. « C'est une double inexactitude. — P. 135, il est dit que le latin a cinq modes, le grec et le français, six : c'est perpétuer la vieille erreur qui considère l'infinitif et le participe comme des 'modes'. — P. 196 de la Méthode, il est enseigné que *foris* « dehors » a donné *forum.* » P. 279 dans le discours de Marius mieux vaut lire *parvi id facio* que *parum id facio* ; après *divitiarum* l'infinitif *esse* a été omis. Cette grammaire latine aurait gagné à être revue par un grammairien.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, ed. by Phillip H. de Lay. I vol., LXXX, 1949, V-463 et LIV p. in-8° ; II. vol. LXXXI, 1950, IV-257, LXX p. in-8°, Lancaster Press, Inc., Lancaster, Pa., et B. H. Blackwell, Oxford.

Vingt-trois articles originaux et 18 résumés de communications, dans le tome LXXX ; 20 articles dans le tome LXXXI, voilà ce que nous offre la table des matières de ces deux volumes, dont la présentation matérielle fait honneur à M. Phil. H. de Lacy qui a la charge de les publier. Je ne puis résumer ni même seulement signaler ces études qui embrassent tout le domaine de l'antiquité classique, dont les uns remontent jusqu'au hittite (ainsi l'article de M^lle E. Adelaide Hahn : *Genesis of the infinitive with Subject-Accusativ*) et d'autres descendent dans le moyen-âge (ainsi celui de M^lle Ruth Ellis Messenger *Processional Hymnody in the Later Middle Ages*). Tout philologue classique a le devoir de parcourir ces volumes, où chacun trouvera son intérêt. Beaucoup de noms de femmes parmi les auteurs : c'est un signe des temps. Réussiront-elles à maintenir et à ranimer ces études que les hommes — et ce n'est pas seulement aux Etats-Unis — semblent enclins à négliger ? Je renvoie au début du c. r. que Ernst Robert Curtius a donné au livre de Gilbert Highet, *The classical tradition*, dans le fascicule 3 /4 de Gnomon, 23, 1951, p. 121 et s.

A. Ernout.

Historia, *Zeitschrift für Alte Geschichte*, t. I, 1950, Heft 1 (Verlag für Kunst und Wissenschaft, Baden Baden).

Les directeurs de la nouvelle revue Historia, G. Walser et K. Stroheker, la définissent dès la première page « als ein in Deutschland erscheinendes internationales Publikationsorgan für den gesamten Bereich der Alten Geschichte ». Sa spécialité, pourrait-on dire, est l'histoire générale, dans le secteur de l'antiquité. Sa particularité l'internationalisme. Il se vérifie dans l'usage de quatre langues (allemand, français, anglais, italien) et dans le recrutement des membres du comité de direction : F. E. Adcock, A. Alföldi, T. R. S. Broughton, V. Ehrenberg, Juliette Ernst, A. Ferrabino, A. Piganiol, J. Vogt. Alors que les revues allemandes de vieille réputation n'ont pas encore toutes repris leurs publications, il est agréable de souligner que celle-ci se met au service d'une cause commune et se propose d'être, par dessus les frontières, un instrument général d'information.

Quatre fascicules annuels sont prévus. Leur composition est d'un schéma plutôt classique : des articles de fond (Abhandlungen), des rapports (Forschungsberichte), des comptes rendus, une revue des revues, des nouvelles brèves. Il faut tout particulièrement indiquer la très utile rubrique des rapports qui font connaître l'essentiel des questions à l'ordre du jour. Dans le premier fascicule elle groupe un « Etat actuel de la question constantinienne » d'A. Piganiol, une chronique des fouilles poursuivies en Russie en 1947 présentée par A. Monheim, enfin le texte et un rapide commentaire de la table de Heba par H. Nesselhauf. Les articles de fond de ce fascicule sont : V. Von Fritz, *The Reorganisation of the Roman Government in* 366 *B. C. and the so called Licinio-Sextian Laws* ; L. Ross Taylor, *The and date the meaning of the Vettius Affair*; J. Straub, *Christliche Ges-*

chichtsapologetik in der Krisis des römischen Reiches. Il convient enfin de signaler que la revue des revues de ce premier fascicule résume en vingt cinq pages substantielles : *Würburger Jahrbücher für die Altertumswissenchaft* (1947-1948), *Philologus* (1948), *American Journal of Archaeology* (1948), *Glotta* (1948), *Ancient India* (1946-1947), *Revue des Etudes Latines* (1947).

Nous en avons assez dit pour laisser au moins transparaître l'esprit et l'orientation de la revue et pour rendre sensibles les services qu'elle rend à l'historien.

André Magdelain.

DERNIERS OUVRAGES REÇUS

ALEXANDER (W. H.), *Maius opus* (*Aeneid* 7-12) (Univ. of Calif. Publ. in class. Philol., vol. 14, nº 5). P. 193-214, Berkeley, 1951, U. of Calif. Press. $: 0.25.

Annali Triestini, vol. XX, 1950, fasc. 1-4. 369 p., 5 tableaux. Trieste, 1950, Universita.

Année Philologique, tome XX (1949). XVII-357 p., Paris, 1951, Belles Lettres.

BARDON (H.), *La littérature latine inconnue*, tome I : *L'époque républicaine*. 382 p., Paris, 1952, C. Klincksieck. Frs 1600.

BATAILLE (A.), *Les inscriptions grecques du temple de Hatshepsout à Deir el-Bahari* (Publ. Sté Fouad I de Papyr., Textes et Documents, X). XXXVI-163 p., 15 pl., 193 fig., 4º. Le Caire, 1951, Institut Français d'Archéologie Orientale.

Certamen Capitolinum II : C. MUELLER, *Procurator Iudaeae* ; P. CIPROTTI, *Pompeianum somnium*. 48 p., Rome, 1951, Istituto di Studi romani.

CICERON. — *Discours*, t. XVIII : *Pour Marcellus* ; *Pour Ligarius* ; *Pour le roi Dejotarus*, texte établi et trad. p. M. Lob, 122 p. en partie doubles. Paris, 1952, Belles Lettres.

DAMON (P. W.) & HELMBOLD (W. C.), *The structure of Propertius, book* 2 (Univ. of California Publ. in classical Philol., vol. 14, nº 6). P. 215-254. Berkeley, 1952.

DODDS (E. R.), *The Greeks and the Irrational*, XI-327 p., Berkeley, 1951, Univ. of California Press & Cambridge Univ. Press. Sh : 37/6.

DUCKWORTH (G. E.), *The nature of Roman Comedy, a study in popular entertainment*. XV-501 p., 8 pl., rel. Princeton, 1952, Princeton Univ. Press. $: 7. 50.

HARVALIAS (A.), Αρχαιοι Ελληνες Τραγικοι : Αισχυλος, Σοφοκλης, Ευριπιδης (Με εισαγωγη στην τραγωδια). 141 p. Le Pirée, 1950.

SAINT-JÉROME. — *Lettres*, tome 2, texte ét. et trad. par J. LABOURT, 212 p. en partie doubles, Paris, 1951, Belles Lettres.

JUVENAL. — *Satiren*, übertr. v. U. KNOCHE (Das Wort der Antike, II), 170 p., Munich, 1951, M. Hueber. DM : 9.80.

LAROCHE (E.), *Recueil d'Onomastique hittite*, 153 p., Paris, 1952, C. Klincksieck. Frs 1080.

LINFORTH (I. M.), *Religion and drama in « Oedipus at Colonus »* (Univ. of California Publ. in classical Philol., vol. 14, nº 5). P. 75-191, Berkeley, 1951, Univ. of Calif. Press. $: 1.25.

MICHELL (H.), *Sparta*, IX-348 p., rel., Cambridge, 1952, Univ. Press. Sh : 35.

MINICONI (P. J.), *Causa et ses dérivés, contribution à l'étude historique du vocabulaire latin* (Publ. Fac. Lettres Alger, 2e série, t. 18), 212 p., Paris, 1951, Belles Lettres.

— « — . — *Etude des thèmes guerriers de la poésie épique gréco-romaine, suivie d'un index* (Publ. Fac. Lettres Alger, 2e série, t. 19), 216 p., Paris, 1951, Belles Lettres.

OLDFATHER (W. A.), *Contributions toward a bibliography of Epictetus, a supplement ed.* by Marian HARMANN, with a preliminary list of Epictetus mss. by W. H. FRIEDRICH & C. U. FAYE, XX-178 p., rel., Urbana, 1952, Univ. of Illinois Press. $: 4.

PACK (R. A.), *The Greek and Latin literary texts from Greco-Roman Egypt*, x-105 p., 4°, rel. Ann Arbor, 1952, Univ. of Michigan Press. $: 3.50.

PASQUALI (G.), *Vecchie e nuove pagine stravaganti di un filologo*, 320 p., Florence, 1952, De Silva.

PERRY (B. E.), *Aesopica, a series of texts relating to Aesop or ascribed to him or closely connected with the literary tradition that bears his name*, collected and critic. ed., in part transl. from oriental languages, with a comm. and historical essay, XIII-765 p., Urbana, 1952, Univ. of Illinois Press.

PLATON. — *Les lois* (I-II et III-VI) (T. XI des *Œuvres complètes*), t. ét. et trad. par E. DES PLACES, intr. de A. DIÉS et L. GERNET. CCXXXI-70 p. doubles et 7-154 p. doubles, Paris, 1951, Belles Lettres. Les 2 vol., Frs 1500.

PLATO's, *Phaedrus* transl. with introd. and comm. by R. HACKFORTH, 182 p., Londres, 1952, Cambridge Univ. Press. Sh : 18 /.

RANSTRAND (G.), *Querolusstudien*, 154 p., Stockholm, 1951, Gernandts Boktryk. Kr : 10.

REESOR (M. E.), *The political theory of the old and middle Stoa.* x-60 p., New York, 1951, J. J. Augustin.

SCHUTTER (K. H.), *Quibus annis comoediae plautinae primum actae sint quaeritur*, thèse, 192 p., Groningen, 1952, De Waal.

THUCYDIDIS, *Historiarum* liber primus, tomus II, a cura di A. MADDALENA (Bibl. di Studi superiori, XVIII), 260 p., Florence, 1952, Nuova Italia.

VENDRYES (J.), *Choix d'études linguistiques et celtiques* (Collection Linguistique, LV), 352 p., Paris, 1952, C. Klincksieck, Frs 1400.

VITTINGHOFF (Dr. F.), *Römische Kolonisation u. Bûrgerrechtspolitik unter Caesar u. Augustus* (Akad. d. Wiss. u. d. Liter. in Mainz, Abh. d. geistes-u. sozialwiss. Kl., 14), 150 p., 1 carte, Wiesbaden, 1952, Steiner Verlag.

WALDOCK (A. J. A.), *Sophocles the Dramatist*, VIII-234 p., Cambridge, 1951, Univ. Press. Sh : 16 /.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES ORIGINAUX

Pages

R. Bloch. — Remarques sur quelques inscriptions latines archaïques 179
A. Dain. — *Reginenses Gr.* 88 et 89 162
G. Dumézil. — *Maiestas* et *Grauitas* 7
A. Ernout. — *Cor* et *C(h)orda* 157
J. de Foucault. — A propos du tremblement de terre de Rhodes 47
P. Fournier. — Notulae Plinianae 187
J. Heurgon. — La fixation des noms de lieux en latin d'après les itinéraires routiers 169
M. Lejeune. — Problèmes de philologie vénète (fin) 192
P. Louis. — Le traité d'Aristote sur la nutrition 29
R. Mugnier. — La filiation des manuscrits des « Parva Naturalia » d'Aristote 36

NOTES ET DISCUSSIONS

P. Chantraine. — G. M. Bolling, *Ilias Atheniensium, the Athenian Iliad of the Sixth Century B. C.* — M. Leumann, *Homerische Wôrter* 53

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

ACTA FRATRVM ARVALIVM ed. A. Pasoli (A. Ernout) .. 134
F. R. Adrados. — *El sistema gentilicio decimal de los Indoeuropeos occidentales y los origenes de Roma* (M. Lejeune) . 63
V. d'Agostino. — *Contributi allo studio del lessico latino* (A. Ernout) 118
F. Altheim. — *Geschichte der lateinischen Sprache* (A. Ernout) 240
Anthologia Lyrica Graeca ed. E. Diehl (P. Chantraine) 97
Dom P. Antin. — *Essai sur Saint Jérôme* (A. Ernout) 141
S[t] AVGVSTINI. — *Sermones selecti XVIII* rec. D. C. Lambot (A. Ernout) 142
J. Aymard. — *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins (Cynegetica)* (A. Ernout) 248
H. Bardon. — *La littérature latine inconnue* (A. Ernout)..... 250
M. Bassols de Climent. — *Sintaxis histórica de la lengua latina* (F. Thomas) 114
P. Battle Huguet. — *Epigrafia latina* (R. Bloch)..... 104
Sir John D. Beazley. — *The development of Attic Black-Figure* (A. Ernout) 221

Beitrâge zur Namenforschung, (A. Ernout) 148
H. Bengtson. — *Griechische Geschichte von den Anfângen bis in die rômische Kaiserzeit* (P. Chantraine) 223
M. M. Beyenka. — *Consolation in Saint Augustine* (M. Verheijen) 144
Bibliothecae apostolicae Vaticanae codices graeci rec. R. Devreesse (P. Courcelle) 69
E. Bignone. — *Storia della Letteratura latina* (A. Ernout) 119
J. Bloch. — *Les inscriptions d'Asoka* (A. Ernout) 62
F. Boll. — *Kleine Schriften zur Sternkunde des Altertums* (Ch. Mugler) 222
P. P. Bourboulis. — *Apollo Delphinios* (P. Chantraine) 98
D. Braga. — *Catullo e i poeti greci* (A. Ernout) 122
T. R. Broughton. — *The Magistrates of the Roman Republic* (A. Ernout) 243
Conférences de *l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, vol. 10 : 1950-51 (A. Ernout) 137
F. M. Cornford. — *The unwritten Philosophy and other essays* (P. Louis) 93
S. Costanza. — *Risonanze dell' Ode di Safo Fainetai moi kenos da Pindaro a Catullo e Orazio* (P. Chantraine) 238
P. Courcelle. — *Recherches sur les Confessions de saint Augustin* (A. Ernout) 142
J. Cousin. — *Bibliographie de la langue latine* (A. Ernout) ... 110
I. P. Crouzet, *Nouvelle grammaire latine simple et complète*, II P. Crouzet et G. Berthet, *Nouvelle méthode latine et exercices illustrés* (A. Ernout) 254
G. E. Daniel. — *A hundred years of archaeology* (R. Bloch) .. 108
É. Des Places. — *Pindare et Platon* (P. Louis) 238
M. C. Diaz y Diaz. — *Antologia del latin vulgar* (F. Thomas).. 116
I. C. A. Disandro. — *La poesia de Lucrecio* (A. Ernout) 121
F. Dornseiff. — *Verschmähtes zu Vergil, Horaz u. Properz* (A. Ernout) 250
V. Ehrenberg. — *The people of Aristophanes, a sociology of old Attic comedy* (A. Aymard) 224
S. Eitrem. — *Some notes on the demonology of the New Testament* (P. Chantraine) 236
G. L. Ellspermann. — *The Attitude of the Early Christian Latin Writers Toward Pagan Literature and Learning* (M. Testard) 138
Enea di Gaza, *Epistole* (P. Chantraine) 98
H. Erbse. — *Untersuchungen zu den attizistischen Lexika* (P. Chantraine) 231
A. Ernout. — *Les adjectifs latins en* -osvs *et en* -vlentvs (F. Thomas) 115
Æschylus. — *Agamemnon*, ed. by E. Fraenkel (P. Chantraine) 78
Euripide, tome V, *Hélène, Les Phéniciennes*, par H. Grégoire, L. Méridier et F. Chapouthier (P. Chantraine) 84
Excavations at Nessana, vol. 2. *Literary Papyri* by L. Casson and E. L. Hettich (A. Ernout) 67

J. Forchhammer. — *Allgemeine Sprechkunde (Laletik)* (A. Ernout) 65
H. Forster. — *Zur Geschichte der griechischen Komposita Vom Typus* ἐπιχρυσος (P. Chantraine) 73
Frithegodi *Breuiloquium vitae Beati Wilfredi* et Wulfstani *Narratio metrica de Sancto Swithuno*, ed. A. Campbell (A. Ernout) 253
Gaius. — *Institutes* ed. J. Reinach (F. Thomas) 135
B. Gentili. — *Metrica greca arcaica* (P. Chantraine) 232
V. Georgiev. — *Inscriptions minoennes quasi-bilingues* (M. Lejeune) 64
B. Gerola. — I. *Il nominativo plurale in -ās nel latino e il plurale romanzo* ; II. *Aspetti della sintassi del nominativo e dell' accusativo nel tardo latino* (A. Ernout) 117
M. Grant. — *Aspects of the principate of Tiberius, Historical comments on the colonial coinage issued outside Spain* (R. Bloch) 106
D. Grene. — *Man in his pride* (P. Louis) 91
P. Grimal. — *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (A. Ernout) 220
W. K. C. Guthrie. — *The Greeks and their Gods* (P. Chantraine) 228
R. Hakamies. — *Etude sur l'origine et l'évolution du diminutif latin et sa survie dans les langues romanes* (A. Ernout) 241
M. Hammond. — *City State and World State in Greek and Roman theory until Augustus* (A. Magdelain) 102
N. Hansson. — *Textkritisches zu Juvencus, mit Index* (A. Ernout) 141
Hesiodi. — *Catalogi sive Eœarum fragmenta* ed. A. Traversa (J. Schwartz) 236
O. Hiltbrunner. — *Kleines Lexikon der Antike* (F. Thomas) . 127
Historia, *Zeitschrift für Alte Geschichte* (A. Magdelain) 255
J. B. Hofmann. — *Etymologisches Wörterbuch des Griechischen* (P. Chantraine) 70
J. B. Hofmann u. H. Rubenbauer. — *Wörterbuch der grammatischen u. metrischen Terminologie* (A. Ernout) 64
Horace. — *Art poétique*, éd. L. Herrmann (A. Ernout) 125
A. M. A. Hospers Jansen. — *Tacitus over de Joden* (R. Bloch) 107
W. F. Jashemski. — *The origin and history of the proconsular and the propraetorian imperium to* 27 b. C. (R. Bloch) 104
A. C. Johnson. — *Egypt and the Roman Empire* (J. Schwartz) . 230
A. Josephson. — *Casae litterarum* (A. Ernout) 136
Iuvenalis, *Index verborum* by L. Kelling a. A. Suskin (A. Ernout) 253
Juvenalis *Saturae* hrsg. von U. Knoche (A. Ernout) 133
E. Kornemann. — *Weltgeschichte des Mittelmeer-Raumes von Philipp II. von Makedonien bis Muhammed* (J. Carcopino) 99
G. Krokowski. — *Quaestiones epicae* (A. Ernout) 123
D. Labey. — *Manuel des Particules grecques* (P. Chantraine) . 73

S. Lambrino. — *Bibliographie de l'antiquité classique* 1896-1914, (A. Ernout) 219
I. Lana. — *Protagora* (P. Chantraine) 237
A. La Penna. — *Properzio* (A. Ernout) 126
F. Lasserre. — *Les Epodes d'Archiloque* (P. Chantraine) ... 77
A. Leone. — *L'uso del congiuntivo in latino* (F. Thomas) 116
M. A. Levi. — I. *C. Suetoni Tranquilli Divus Augustus* ; II. *Il tempo di Augusto* (A. Ernout) 247
Lvcani, *Belli Ciuilis* ed. A. E. Housman (F. Thomas) 126
P. Maas. — *Textkritik* (A. Ernout) 112
W. B. Mc Daniel. — *Conception, birth and infancy in ancient Rom and modern Italy* (A. Ernout) 249
M.-F. Mc Donald. — *Saint Augustine's De fide rerum quae non uidentur* (J. Pépin)..... 143
Y. Malkiel. — *The hispanic suffix -(i)ego* (A. Ernout) 145
E. V. Marmorale. — *Giovenale* (A. Ernout) 133
E. V. Marmorale. — *Naevius poeta* (A. Ernout) 121
J. Marouzeau. — *Lexique de la terminologie linguistique* (A. Ernout) 220
J. Marouzeau et M^lle^ J. Ernst. — *L'Année philologique* (A. Ernout) 220
Martini, *Opera omnia*, ed. W. Barlow (A. Ernout) 144
G. Méautis. — *Platon vivant* (P. Louis) 92
P. H. Michel. — *De Pythagore à Euclide, Contribution à l'Histoire des Mathématiques Préeuclidiennes* (Ch. Mugler) . 85
P. J. Miniconi. — Cavsa *et ses dérivés, Contribution à l'étude historique du vocabulaire latin* (A. Ernout) 242
G. Misch. — *Geschichte der Autobiographie* (A. Ernout) 66
Ovidi, *Amores*, ed. F. Munari (A. Ernout) 124
Ovidi, *Fastorum libri VI* rec. C. Landi (A. Ernout)..... 124
Ovidi, *Tristium liber IV* ed. Th. J. de Jonge (A. Ernout) 252
E. Paratore. — *Storia della Letteratura Latina* (A. Ernout).... 119
L. Pepe. — *Marziale* (A. Ernout)..... 134
J. Perret. — I. *Recherches sur le texte de la ' Germanie '* II. Tacite, *La Germanie* (A. Ernout) 130
Pétrone. — *Dinner at Trimalchio's* transl. by C. J. Acheson (A. Ernout) 132
J. B. Pighi. — *Achillis Statii lectiones atque emendationes Catullianae* (A. Ernout) 123
V. Pisani. — *Testi latini arcaici e volgari con commento glottologico* (A. Ernout) 118
M. Platnauer. — *Latin elegiac verse* (A. Ernout)..... 252
Platon erklärt von K. Witte. — *Politeia I, II* (P. Louis) 90
ΠΛΑΤΩΝ δελτίον τῆς ἑταιρείας ἑλλήνων φιλολόγων (P. Chantraine) .. 146
Pline l'Ancien. — *Histoire Naturelle*, ed. J. Beaujeu (F. Thomas) 128

PLOTINO. — *Enneadi*, versione di V. CILENTO (P. Louis) 239
H. POURRAT. — *Le Sage et son Démon* (P. Chantraine) 98
Reallexikon für Antike u. Christentum, Lief. 8. (A. Ernout)..... 138
Revue du moyen âge latin, Tomes V et VI (A. Ernout) 147
M. RIEMSCHNEIDER. — *Homer Entwicklung und Stil* (P. Chantraine) 74
D. M. ROBATHAN. — *The Monuments of Ancient Rome* (P. Grimal) 244
F. ROBERT. — *Homère* (P. Chantraine) 75
K. RUPPRECHT. — *Einführung in die griechische Metrik* (P. Chantraine)..... 71
C. F. RUSSO. — *Hesiodi Scutum* (J. Schwartz) 234
A. SALVATORE. — *Stile e ritmo in Tacito* (A. Ernout) 129
E. SCHLESINGER. — *El Edipo rey de Sofocles* (A. Ernout) 121
S. SCHMID. — -εος *und* -ειος *bei den Griechischen Stoffadjektiven* (P. Chantraine)..... 72
E. SCHWARZ. — *Deutsche u. germanische Philologie* (A. Ernout) 146
H. H. SCULLARD. — *Roman Politics* 220-150 *B. C.* (R. Bloch) .. 246
SOPHOCLE. — *Tragédies*, trad. de P. MAZON (P. Chantraine) ... 81
R. STRÖMBERG. — *The Æolus episode and Greek wind magic* (P. Chantraine)..... 233
Studi Vrbinati, (A. Ernout) 147
Symbolae Osloenses fasc. XXVIII, (A. Ernout) 147
TACITO. — *Historias* ed. M. BASSOLS DE CLIMENT (A. Ernout) . 129
P. TANNERY. — *Mémoires Scientifiques*, T. XVII (P. Chantraine) 93
TERTULLIANI, *De Corona liber* ; *De cultu feminarum* (A. Ernout) 124
THEOCRITUS ed. by A. S. F. GOW (P. Chantraine) 94
THEOCRITI. — *Carmina* ed. K. LATTE (P. Chantraine) 96
THESAURUS LINGUAE GRAECAE (P. Chantraine) 219
THESAURUS MUNDI (A. Ernout) 62
A. TOVAR. — *Luciano* (P. Chantraine) 97
Transactions and Proceedings of the American Philological Association (A. Ernout) 255
Α. Γ. ΤΣΟΠΑΝΑΚΗΣ. — Ἑρμηνευτικὰ στο Ὅμηρο (P. Chantraine) 74
Α. Γ. ΤΣΟΠΑΝΑΚΗΣ. — Αἱ γλῶτται (P. Chantraine) 74
A. TURYN. — *The Sophocles recension of Manuel Moschopulus* (J. de Foucault) 82
V. USSANI. — *Storia della Letteratura Latina nella eta' repubblicana e augustea* (A. Ernout) 120
V. VÄÄNÄNEN. — « *Il est venu comme ambassadeur* », « *Il agit en soldat* » (A. Ernout) 145
VETUS LATINA (A. Ernout) 139
K. VOSSLER. — *Südliches Romania* (A. Ernout) 146

L. Waddy. — *Pax Romana and World Peace* (R. Bloch) 105
A. Walde. — *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* (A. Ernout) 113
F. Wehrli. — *Straton von Lampsakos* (P. Chantraine)..... 93
C. W. Westrup. — *Introduction to Early Roman Law* ; vol. IV *Sources and Methods*, B. 1 *Primary Sources* (A. Ernout). 109
A. Wilhelm. — *Griechische Epigramme aus Kreta* (P. Chantraine) 237
H. Ch. Youtie a. J. G. Winter, *Papyri a. Ostraka from Karanis, second series* (A. Ernout) 68
J. Zafiropulo. — *L'Ecole Eléate, Parménide, Zénon, Mélissos* (P. Louis) 89

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES